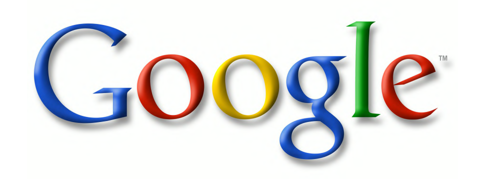
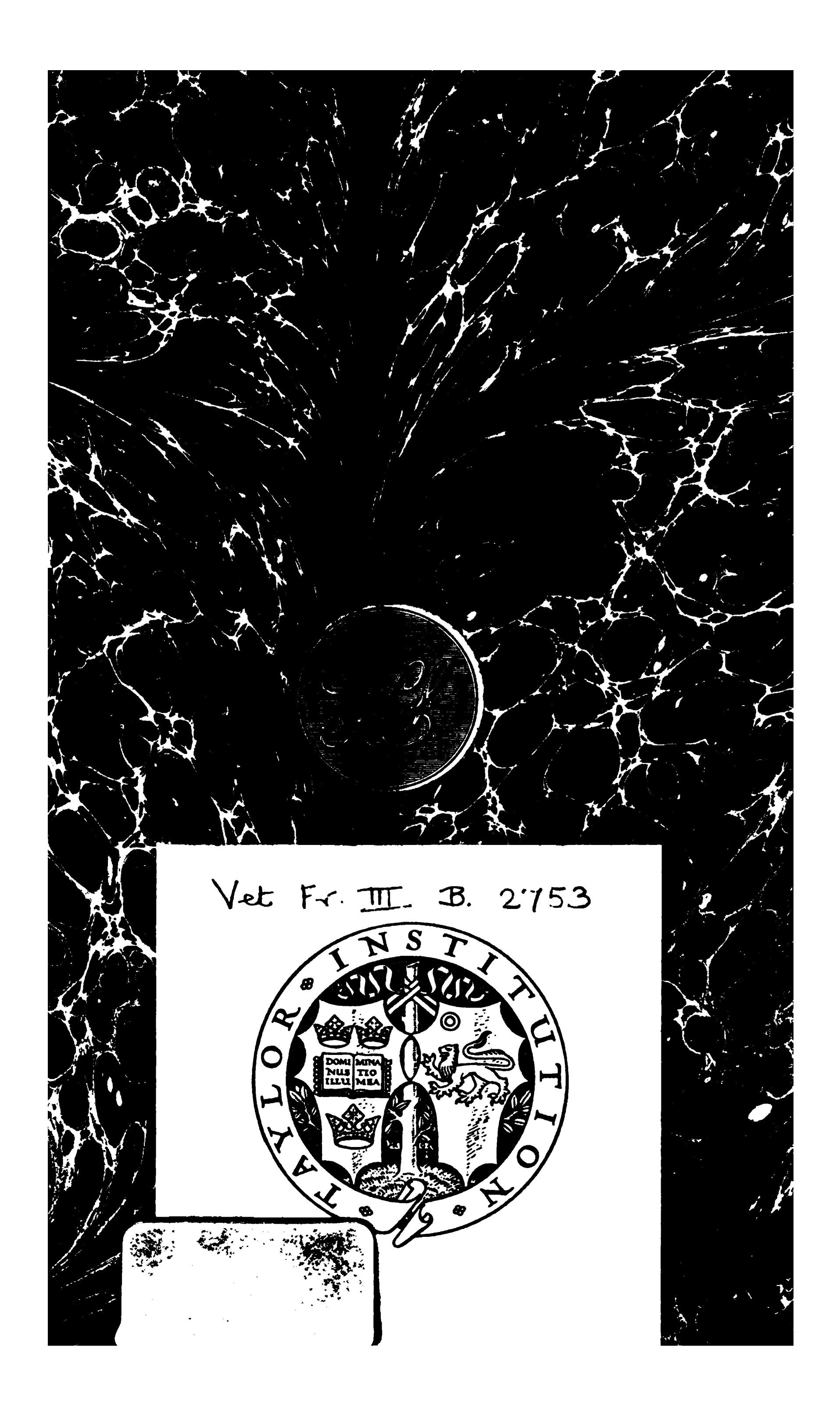





Vet Fr. III B. 2753
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Maria Boville
from J. A. Botto
1873.

LETTRES

INÉDITES

DE Mme DE MAINTENON

ET DE

Mme LA PRINCESSE DES URSINS.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

LETTRES

INÉDITES

DE Mme DE MAINTENON

ET DE

Mme LA PRINCESSE DES URSINS.

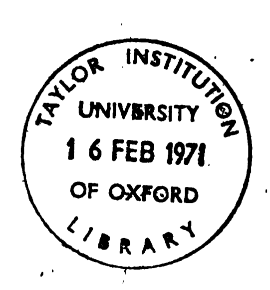
TOME SECOND.



PARIS.

BOSSANGE FRÈRES, QUAI VOLTAIRE, N° 11.

M DCCC XXVI.



LETTRES

INÉDITES

DE MME DE MAINTENON.

LETTRE CLXX.

A MME LA PRINCESSE DES URSINS.

Saint-Cyr, le 20 octobre 1709.

Plut à Dieu, madame, que je fusse attrapée comme vous le dites, à la fin de votre lettre du 8 de ce mois, et que l'Espagne pût se conserver pour Philippe V, pourvu, comme vous le dites, que la France ne souffrît pas trop! j'ai été si frappée de cette idée, que je n'ai pu m'empêcher de commencer ma lettre par où vous finissez la vôtre.

J'avoue, madame, que j'ai prévu tous nos malheurs; mais enfin ils sont arrivés : vous triomphez du courage des Français, mais ces Français ne peuvent faire un pas en avant faute de pain; et il faut manquer par-là tout ce qu'il y aurait à faire pour le secours de Mons. J'ai bien peur que nous n'en soyons pas même quittes pour la perte de cette

place-là, et que le beau temps ne facilite le siége de Maubeuge, qu'on dit que les ennemis veulent faire; après cela, madame, voilà la France ouverte, et vous ne voulez pas qu'on se plaigne. Croyez-vous que de tels événements soient bien propres à faire circuler l'argent; mais je me rapporte de notre état à M. Amelot, qui m'en a paru bien surpris et bien affligé à la visite qu'il m'a rendue. Il est venu à ma porte ces jours passés, et je ne pus le voir; il y a près de six semaines que j'ai toujours la fièvre avec des douleurs vives, je suis mieux depuis deux jours.

Pour ce qui est des discours de nos courtisans, ils sont encore pires que vous ne le dites, ils décrient plus nos affaires que nos ennemis ne le font: vous avez grand'raison, madame, de goûter la retraite; sans celle que je trouve ici, je ne pourrais soutenir Versailles.

M. de Noailles a envoyé avec son projet un grand mémoire de ce qui lui était absolument nécessaire, et qu'on ne saurait remplir. Vous devez juger des magasins que nous avons de ce côté-là par ceux que nous avons en Flandre. Le maréchal de Berwick n'a couché qu'une nuit ici, et est allé en Flandre; la mauvaise santé de M. le maréchal de Boufflers, jointe à son zèle, lui fait désirer toute sorte de secours.

Le roi est parfaitement content de tout ce que M. le maréchal de Berwick a fait en Dauphiné. J'ai été surprise de l'offre qu'on a faite de l'ordre de la toison à un homme... : il me semble que le roi ne

veut pas qu'on l'accepte. Personne ne doute dans ce pays-ci que les Espagnols n'appellent l'archiduc, quand ils verront le roi abandonné par les Français; l'estime que j'ai pour la nation m'empêche de me les figurer capables de trahison pour un roi qu'ils paraissent aimer et estimer: je pense là-dessus à peu près comme madame la duchesse de Bourgogne. Dieu veuille qu'elle ne soit jamais à portée de me justifier auprès de vous! Je vous plains, madame, plus que je ne suis capable de vous le dire; je crois beaucoup souffrir, mais je suis persuadée que vous souffrez encore plus que moi. Dieu veuille vous consoler et vous donner le courage et la patience dont vous avez besoin! Permettez-moi de vous dire, madame, que je vous aimerai toujours; les autres expressions me suffisent à peine.

LETTRE CLXXI.

A LA MÊME.

Versailles, le 27 octobre 1709.

Je n'ai point eu l'honneur de répondre à la reine sur l'article qui regarde votre sortie d'Espagne, parce que je m'en expliquerai avec vous, madame, avec plus de longueur et de liberté.

Je ne vois rien dans les lettres de M. de Bergheitz

qui marque qu'on prend des voies détournées pour vous faire entendre ce qu'on désire de vous; il s'explique ce me semble, très-nettement: il paraît être persuadé que le roi d'Espagne doit se défaire de tous les Français, il donne sès conseils avec franchise, il vous les donne de même, et tout ce procédé-là me paraît bien droit; l'endroit le plus fort est quand il dit : C'est le sentiment de S. M. T. C. et de tous les principaux de la cour qui m'ont parlé. Il se peut bien que le roi ait dit à M. de Bergheitz dans quelque conversation sur ces matières-là, qu'il pensait assez comme lui; il pourrait bien être encore que quelqu'un de nos ministres ait confirmé M. de Bergheitz dans l'opinion où il est que vous devez sortir d'Espagne; mais que ce soit un dessein du roi et une insinuation de sa part, c'est, madame, ce que je ne saurais croire et dont les raisons seraient incompréhensibles. Je persiste donc à croire que le roi trouve très-bon que vous demeuriez auprès de LL. MM. CC. tant qu'elles le désireront, et que, s'il pensait autre chose, il vous le ferait dire bien franchement. C'est mon opinion que je ne garantis ni pour raisonnable ni pour bien fondée; je puis fort bien être trompée, mais je ne vous trompe jamais, madame. Il n'y a point de finesse dans mes discours, ni rien à entendre de plus que ce que je dis; du reste, je suis une particulière assez peu importante : j'ai l'honneur de vous écrire très-simplement; je ne montre ni mes lettres ni vos réponses; je n'ai mission de personne, je ne sais

point les affaires, on ne veut point que je m'en mêle, et je ne veux point m'en mêler; on ne se cache point de moi, mais je ne sais rien de suite, et je suis très-souvent mal avertie. Si le roi désirait que vous quittassiez la reine d'Espagne, il en parlerait à son conseil; M. de Torcy vous l'écrirait, et cet ordre ne passerait point par moi. Ne comptez donc pas pour grand'chose tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, plaignez-moi autant que je vous plains, et croyez que rien ne me tient plus au cœur que le triste état de LL. MM. CC.; si vous ne voulez pas me croire sur le nôtre, croyez-en M. Amelot, croyez-en M. le maréchal de Villeroi; ils ont votre confiance, et ils la méritent. Vous seriez bien injuste, madame, si vous vouliez que je continuasse à m'instruire des affaires d'Espagne, quand vous et M. Amelot les avez quittées. Il me semble que vous suivez fort bien les conseils de M. de Bergheitz, et que votre séparation d'avec la France va jusqu'à l'animosité; je respecterai toujours votre mérite et vos malheurs, et rien, madame, ne peut m'aigrir contre vous.

Votre projet de retraite à Pau est bien triste; je n'en parlerai point au roi, il suffira de le lui dire quand vous sortirez d'Espagne, si vous en sortez: je ne crois pas être la seule qui trouve votre personnage important; la figure que vous ferez à Pau n'y aura aucun rapport, et je vous assure, madame, que cette idée me fait une extrême peine. Encore une fois, madame, ne comptez sur tout ce que je vous dis que comme venant d'une très-

humble servante, charmée de votre mérite, et qui témoignera jusqu'à la mort que vous avez tenu depuis quatre ans la plus habile conduite et la plus droite que l'on pût souhaiter. Du reste, je ne vous réponds de rien, je connais l'injustice des hommes, et la cabale qui paraît subsister contre vous. Tout cela, madame, serait bien peu de chose, si LL. MM. CC. pouvaient demeurer où elles sont. Vous êtes bien bonne, madame, de me dire un mot du saint évêque que j'ai perdu; le projet que vous faites, et que vous ne me voulez pas dire, vous fera peut-être quelque jour sentir que c'est un grand trésor qu'un ami fidèle et qui nous aide dans la seule affaire nécessaire.

Tous nos blessés vont assez bien présentement, ils nous ont donné de grandes alarmes : le duc de Guiche est arrivé à Paris; le maréchal de Villars doit venir au commencement de novembre; je voudrais bien que ce fût à Versailles, afin que Maréchal prît soin de lui : c'est un homme qui vaut la peine d'être conservé.

On a fait une grande opération à madame de Saint-Géran, qui s'est passée si heureusement qu'on ne doute point qu'elle ne guérisse.

Vous m'êtes, madame, un grand surcroît d'affliction; je songe trop souvent à vous, et je suis bien fâchée de vous être inutile.

M. l'électeur de Bavière sera le 4 ou le 5 novembre à Paris, incognito; et viendra de même voir le roi à Marly; en attendant il chasse à Compiègne, et doit y faire la Saint-Hubert avec des dames. M. le

duc est toujours malade à Chantilly; madame la duchesse a pour sa compagnie les princesses ses filles, la maréchale d'Estrées, mademoiselle de Tourbes, madame de Souvray, madame de Croissi et madame de Bousolles.

LETTRE CLXXII.

A LA MÊME.

Marly, 4 novembre 1709.

COMME le roi d'Espagne a proposé à son conseil ce qu'il voulait faire pour M. Amelot, notre roi a fait voir au sien le consentement qu'on lui demandait; et c'est là, madame, que l'exclusion a été donnée. Tout est tombé sur M. l'ambassadeur, il ne m'est pas revenu qu'on ait rien dit sur vous. Du reste, madame, je ne prétends pas justifier ce qui s'est passé là-dessus; je ne sais point parler contre ce que je pense, et ce que je pense ne doit point être dit. Je souhaite de tout mon cœur que ce que vous me faites l'honneur de m'écrire vous ait été de quelque soulagement, et quoique je sois accablée de toutes sortes de peines, je prendrais encore les vôtres s'il m'était possible : je suis accoutumée à vivre de poison. Vous n'êtes pas de même, madame, vous êtes nécessaire à LL. MM. CC.

et je ne suis plus bonne à rien. Je crains fort que le reste de votre vie ne soit bien triste, tout se dispose pour cela; vous avez une humeur heureuse, du courage, un grand esprit, et un projet caché qui, si je le devine, est encore au-dessus de toutes ces qualités : ce n'est pas trop de tout ce que je viens de dire pour vivre dans les hommes et avec les grands, pour partager toutes leurs afflictions, pour souffrir leurs injustices, pour se compter toujours pour rien, et pour ne voir de fin à tout cela que par la fin de sa vie; malheur à ceux qui n'en attendent pas une récompense éternelle! Vous m'ouvrez votre cœur, madame, vous voyez que je vous ouvre le mien; je craindrais beaucoup, par plus d'une raison, de me retrouver avec vous dans cette chambre obscure où vous souffriez la fièvre avec tant de douceur et de patience; vous connaissez en effet de plus grands maux qu'il faudra bien souffrir.

Non, madame, on n'a point secouru Mons, et quelque perte que nos ennemis aient faite, nous sommes encore plus mal qu'eux; et le manque d'argent et de pain s'est opposé aux mouvements que notre armée aurait pu faire. L'endroit du blé va pourtant un peu mieux; on en fait venir des pays étrangers, et le pain a diminué aux deux derniers marchés.

Nous attendons jeudi ici M. l'électeur de Bavière, qui a voulu voir le roi incognito, et pour un moment, c'était là son premier projet; on propose présentement quelque chasse, un peu de

jeu au salon : il faudra voir Versailles, tout cela pourra bien mener loin; M. le dauphin voudra qu'on voie Meudon, il doit revenir par Chantilly. M. le duc va un peu mieux, il veut revenir à Paris : on dit qu'il va plaider contre toutes les princesses ses sœurs pour le testament de feu M. le Prince. Nos blessés sont en chemin, les officiers de Flandre arrivent tous les jours. On se dispose ici à brouiller cet hiver nos généraux, les discours des dames y sont très-propres; il y en a beaucoup ici. Adieu, madame; je ne fais plus que languir; je n'ai point vu mademoiselle d'Aumale à Marly : elle aime mieux le repos de Saint-Cyr, et elle a grande raison.

LETTRE CLXXIII.

A LA MÊME.

Versailles, le 17 novembre 1709.

On n'a pas secouru Mons, madame, parce que le manque de pain empêchait les marches qu'il aurait fallu faire pour inquiéter les ennemis; c'est ce que j'ai ouï-dire et que je redis comme un perroquet, sans l'entendre.

M. le maréchal de Bouflers est revenu bien engoué de la bravoure des Français, il les traite

même de Romains, et prétend qu'ils feront des merveilles quand ils seront bien menés. Ce n'est point moi, madame, qui ai affaibli M. Amelot; c'est qu'il voit nos affaires de près, et qu'il est trop honnête homme pour ne vous pas dire la vérité, quoiqu'elle vous déplaise. Le zèle que vous avez pour LL. MM. CC. vous fait oublier votre nation; l'état où elle est vous pénétrerait de douleur si vous le voyiez de près. Nous attendons à tout moment le duc de Noailles; on manque de tous les moyens qui auraient été nécessaires pour son projet, et, par ce même manque de moyens, on se trouve tous les jours hors d'état de faire des choses qui pourraient être très-utiles. Le maréchal de Villars est à Paris, et sera dans deux jours ici; il y a lieu d'espérer qu'il sera en état de servir la campagne.

La pauvre madame de Dangeau a paru ici hier au soir dans une affliction qui touche tout le monde; elle commence à voir que la mort est moins affreuse que l'état où est son fils, qui se porte aussi bien qu'on peut le désirer. Madame de Saint-Géran a la fièvre ce soir, ce qui n'est pas trop bon. Il est vrai, madame, que vous m'avez mandé que les glandes de la reine sont très-diminuées; mais je ne puis l'entendre dire trop souvent, ayant été bien alarmée de ce qu'on avait répandu là-dessus. Je viens de voir le chef de votre maison avec un très-mauvais visage; il y a trois mois qu'il a la fièvre. On vient de me dire que la duchesse d'Aumont, fille de la maréchale

de la Motte, a perdu un œil dans un moment, et qu'elle est sur le point de perdre l'autre.

L'électeur a bien réussi à notre cour; on lui a fait toutes sortes de bons traitements; il en paraît fort content: il doit partir mardi pour s'en retourner à Compiègne. J'ai eu l'honneur de vous répondre sur le mémoire qui a passé par votre ami: il n'a pas paru praticable à ceux qui auraient dû l'exécuter. Je vous aime toujours, madame, quelque injustice que vous me fassiez.

LETTRE CLXXIV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 25 novembre 1709.

Je ne sais plus, madame, où j'en suis avec vous, et si c'est une ironie de me mander que je vous ai appris le sens de la lettre de monsieur de Bergheitz. J'ai eu l'honneur de vous dire toujours ce que j'ai pensé; je crois, madame, que vous n'avez pas autre chose à faire que d'attendre les ordres du roi, qui, jusqu'ici, ne m'a point paru désirer que vous quittassiez LL. MM. CC. Ce retour de M. Amelot que vous nous reprochez tant, a été long-temps sollicité par lui. J'ai grand regret, ma-

dame, de n'oser montrer votre lettre; elle est si fort au-dessus de mes lumières, que j'ai grand regret qu'elle ne soit écrite que pour moi, et je suis bien persuadée que vos raisons feraient grande impression.

Ne grondez plus sur la paix, il n'en est plus question, et l'on ne songe qu'à la guerre; Dieu veuille que les moyens de la soutenir soient aussi possibles que vous le croyez! Je n'ai vu qu'un moment le maréchal de Villars; il me dit: « Il faut la « paix, madame, à quelque prix que ce soit; mais « si nos ennemis ne la veulent pas, il faut faire « la guerre tout de notre mieux, et je suis tout « prêt à donner ce que j'ai de talent et de vie « pour le service du roi. »

J'ai déja eu l'honneur de vous mander que M. Desmaretz a vu et examiné le mémoire qui a passé par M. le maréchal de Villeroi: il a été trouvé plein d'esprit et de grandes vues; mais le ministre prétend qu'il roule sur un faux principe et qu'il n'y a point présentement en France cinq cents hommes en état de prêter au roi la somme qui y est marquée.

Enfin, madame, on ne change pas d'un jour à l'autre la forme du gouvernement d'un grand royaume, on ne fait pas une affaire de finances sans le contrôleur général, et il ne peut agir sans être persuadé qu'il réussira; il est bien difficile de prendre d'autres voies. J'ai vu des gens de bon sens persuadés qu'il fallait retirer les troupes d'Espagne, pour montrer aux ennemis qu'on veut sin-

cèrement la paix. J'ai vu soutenir qu'il ne fallait retirer les troupes d'Espagne qu'en signant la paix. J'ai vu une bonne tête dire que le plus grand service qu'on pouvait rendre au roi d'Espagne, c'était de retirer les troupes françaises, et que c'était le seul moyen d'affectionner les Espagnols pour leur roi, et que jamais on n'aurait dû faire d'union entre les deux nations; jugez, madame, de l'effet de la diversité des sentiments dans l'esprit d'une personne qui avait plus de soixante ans quand elle a commencé à entendre parler d'affaires.

J'avoue, madame, tous les miracles que vous marquez dans votre lettre, et que sans la famine nous pourrions encore espérer une campagne plus heureuse. On s'y prépare, autant que la disette d'argent et de blé le peut permettre, et j'attendrai toujours avec confiance quelque miracle en faveur de l'Espagne; si l'on pouvait mériter quelque chose de Dieu, je dirais que l'innocence et la vertu du roi et de la reine méritent d'être récompensées. Je n'oserais montrer votre lettre, on n'aime pas ici que les dames parlent d'affaires, et si je ne puis vous servir autant que je voudrais, il faut au moins se borner à ne vous pas rendre de mauvais offices.

Comment pouvez-vous dire que Dieu ne se déclare pas contre nous, quand il nous envoie un hiver dont on n'a point vu d'exemple depuis cent cinq ou six ans, qui gèle tous les blés et toutes les vignes, qui ne laisse pas un fruit, non-seulement pour le présent, mais qui fait mourir tous

les arbres? les oliviers en Provence et en Languedoc, les châtaigniers en Limousin, les noyers par toute la France, sont perdus pour bien des années; nous voyons mourir de faim les pauvres, sans pouvoir les secourir, parce que nos terres ne produisent plus, et que les bienfaits du roi ne sont plus payés : voilà, madame, l'état où nous sommes.

Le roi et la reine d'Espagne ont bien des raisons de vous aimer, madame; la passion que vous avez pour eux vous fait cesser d'être française : il faut vous pardonner et faire des vœux pour qu'il plaise à Dieu de changer votre état. Si les affaires du nord se brouillent, n'en profiterons-nous pas?

LETTRE CLXXV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 8 décembre 1709.

Je n'eus point l'honneur de vous écrire il y a huit jours, madame; je ne reçus point de lettre de vous, et j'avais un mal de douleurs qui m'en ôta la force; il me vint, deux jours après, votre lettre du 17 novembre, toute pleine de réflexions solides et chrétiennes, qui me firent plaisir et pour vous et pour moi. Je m'aperçois tous les jours, madame,

de l'incertitude de nos jugements; il n'y a presque rien sur quoi nous voyions clair : je commence à douter de tout. Je viens de recevoir, madame, votre lettre du 24, bien longue, bien agréable; j'ai cru voir de l'ironie dans la lettre dont vous me parlez, j'ai cru voir de petites aigreurs dans quelques autres, et tout cela, madame, ne vous doit point obliger à changer votre style : j'aimerais mieux vos injures que de voir de l'art dans le commerce dont vous m'honorez.

Il n'est point honteux, madame, d'être un peu injuste quand c'est un effet de bonté, de zèle et d'attachement pour LL. MM. CC. qui le méritent si bien, et je vous assure que vous me chanteriez pouille sans me fâcher, tant je serais persuadée que ce serait un effet d'une cause très-aimable et très-respectable. Il ne convient plus de vous parler de nos misères; il faudrait pouvoir les cacher; je crains que nos ressources ne soient épuisées, et vous trouvez qu'il y en a encore? vous voulez qu'on se serve du mémoire que vous m'avez envoyé? peut-on en faire usage sans le ministre des finances? et que faire, s'il le trouve impraticable, puisque c'est à lui à le mettre en pratique? faut-il changer de ministère tous les mois? en voit-on quelqu'un dont on soit assuré? un roi renverse-t-il aisément la forme du gouvernement qu'il tient depuis soixante ans? est-il aisé de donner une nouvelle face à tout un royaume? pouvons-nous résister à la disette d'argent et de blé qui sont des fléaux si directement de la main de Dieu? M. de Chamillard

a laissé les finances épuisées et le crédit totalement perdu, il y aura bientôt deux ans; nous subsistons depuis ce temps-là, ce n'est pas avec abondance, mais enfin nous avons eu des armées partout, et nous en préparons pour la campagne prochaine : celui qui soutient un si grand poids ne mérite-t-il pas d'être consulté et cru sur les moyens de trouver de l'argent, et est-il vraisemblable qu'il voulût refuser ceux qu'il trouverait bon? M. de Chamillard a ruiné les finances, croyant la paix assurée, et a perdu tout crédit en forçant tout, dans l'espérance que tout se rétablirait par cette paix. Quand monsieur Desmaretz prit sa place, il voulut prendre une autre route, étant persuadé que, tant qu'on a du crédit, on a des ressources; il commença donc par refuser l'argent de ceux qui voulaient lui en prêter, et à rendre à point nommé celui qu'il empruntait : le crédit se rétablit quelques mois; mais la prise de Lille et la fin de la campagne de l'année passée jetèrent tout le monde dans le désespoir et l'on crut voir les ennemis à Paris. Voilà, madame, ce que je connais des affaires, sur lesquelles je peux fort me tromper et être trompée. Tous nos généraux sont à Versailles; M. le maréchal de Boufiers y est couvert de gloire, et accablé de chagrin et de toutes sortes de maux; beau sujet de morale! M. le maréchal de Villars se porte aussi bien qu'on pouvait l'espérer après sa grande blessure; nous espérons qu'il sera en état de servir. M. le maréchal d'Harcourt a eu une forte vapeur ou une faible

apoplexie qui lui a rendu la langue épaisse, de sorte qu'il a de la peine à prononcer; il fait beaucoup de remèdes, quoique M. Fagon ne fasse pas grand cas de son mal. M. le maréchal de Berwick est en bonne santé, et le roi très-content de lui. Oserais-je mettre dans ce rang M. le duc de Noailles, qui, à mon gré, le mérite fort et qui est assez bien avec vous pour que vous ne vous moquiez ni de lui ni de moi? Je vis hier, chez madame de Saint-Géran (qui revient à la vie), M. le duc de Guiche ressemblant assez à un héros de roman, grand, bien fait, un peu pâle, brûlant du désir de retourner à l'armée: il n'y a que les béquilles de trop; mais un grand air raccommode tout. On ne voit point d'héroïnes de romans aussi contentes que la duchesse de Guiche, qui possède en paix son mari sans qu'il puisse se partager. Je crois comme vous, madame, que l'électeur aimerait mieux Marly que Namur; mais en attendant, il s'amuse fort bien de Compiègne, où il a toujours une compagnie qui ne songe qu'à le réjouir. La pauvre madame d'Elbeuf a bien des sujets de peine. Madame la duchesse de Mantoue a plusieurs démêlés à Paris pour son rang, que selon notre bonne coutume tout le monde lui dispute; l'autre fille ne peut plus que donner du plaisir; la tête est entamée par des scrupules : elle croit qu'elle sera damnée si elle n'est pas religieuse, et elle ne peut se résoudre à l'être.

Dieu veuille que la fortune de M. le prince des Asturies réponde à la physionomie dont vous me

faites l'honneur de me parler! mon espérance est en Dieu, et dans la vertu du roi et de la reine, que j'aimerai toujours, malgré ma passion de les voir détrônés.

Vous êtes trop bonne, madame, de vouloir que je vous parle de ma misérable santé; je n'ai plus de jours sans quelques souffrances, qui seraient pourtant très-supportables, si je faisais une vie convenable à mes maux et à mon âge. Mais Versailles, Saint-Cyr, Marly, Meudon, Trianon, Fontainebleau, m'en font faire une qui conviendrait plus à une personne de vingt ans. Il m'arrive très-souvent de me lever de mon lit de Versailles pour venir chercher du repos dans celui de Saint-Cyr, et d'aller coucher ensuite à Marly.

Je continuerai à vous donner des nouvelles quand j'en saurai; je ne suis pas trop bien avertie, et je suis souvent accablée de corps et d'esprit. Ne changez point pour moi, je vous supplie; je me flatte de penser à peu près comme vous, et que nous ne disputerions pas tant en conversation que par des lettres, qui me seront pourtant toujours très-précieuses.

LETTRE CLXXVI.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 22 décembre 1709.

Je ne serais point surprise, madame, quand vous jugeriez mieux que moi de ce qui se passe ici ; je suis un peu comme Agnès, je crois ce qu'on me dit et ne creuse point davantage. Tous nos guerriers sont revenus : il y en a plus de vingt à Marly qui ont été à la bataille ; il est bien juste de les préférer aux autres. La disette d'argent et de blé augmente tous les jours ; tout ce qui nous environne mange du pain d'orge, et je crains un peu que nous n'y soyons réduits. M. le maréchal d'Harcourt est à Lucienne, paraissant presque guéri de tous les maux qu'il a eus, mais fort abattu de tous les remèdes qu'on lui a faits. Tous ceux qui le voient le trouvent dans un chagrin extrême ; ses amis disent que c'est l'état de nos affaires. Je suis tous les jours témoin d'une tristesse qui m'inquiète encore davantage, c'est celle de madame la duchesse de Bourgogne : elle se porte très-bien, jamais grossesse ne fut plus heureuse ; cependant ses grands yeux se remplissent souvent de larmes. Madame la duchesse de la Trémoille est pour la pre-

mière fois à Marly; je ne l'ai point encore vue, parce que j'ai presque toujours été à Saint-Cyr dans mon lit. Il me paraît que le roi la trouve assez jolie. Le pauvre monsieur de la Rochefoucault est un objet de compassion; il ne voit presque plus, il marche avec beaucoup de peine, et veut pourtant servir le roi : je ne comprends pas, madame, que vous trouviez la mort plus fâcheuse que de tels états. Le maréchal de Villars va de mieux en mieux, et personne ne doute qu'il ne fasse la campagne; il n'est nullement question de paix, et l'on ne peut comprendre par où tout ceci se dénouera. Je crois que nous verrons dans peu de jours la reine d'Angleterre et le roi son fils; elle a peu de santé, et c'est un miracle qu'elle résiste aux agitations de son cœur et de son esprit. Nous n'irons plus à Marly qu'après les couches de madame la duchesse de Bourgogne, dont le terme finit les premiers jours de février. Madame la duchesse d'Orléans a mis au monde une quatrième princesse dont on se serait bien passé; elle s'appelle mademoiselle de Montpensier. Madame la duchesse de Brancas marie M. son fils avec mademoiselle de Moras, fille riche, sous la protection de madame la duchesse du Maine, qui en veut faire la noce. Vous ne me dites pas un mot des affaires d'Espagne, cependant je n'en entendrai plus parler que par vous, et je vous assure que je ne saurais y être indifférente. Vous me faites un grand plaisir en me faisant espérer que les glandes de la reine guériront; on voulait ici nous en faire un mal qui m'a sou-

vent donné de l'inquiétude. Dieu veuille la conserver! On dit que M. le duc de Savoie est malade et chagrin, mais il me semble que personne n'en profite.

Vous serez toujours bien avec moi, madame, et je ne cesserai jamais de vous aimer et de vous admirer.

Versailles, le 23 décembre.

Cet ordinaire ne m'apporte qu'un mot de vous, madame, et vous n'en aurez pas davantage de moi; je suis dans mon lit avez la fièvre, et ma santé diminue tous les jours. Le roi fit hier une visite de deux heures à M. le maréchal de Villars, pour les projets de la campagne prochaine. Nous avons vu la reine d'Angleterre à Marly, et je l'ai trouvée si changée, que j'ai de la peine à croire qu'elle vive encore long-temps.

Je me soumets aux raisons que vous avez de ne me pas écrire, et, quoi qu'il arrive, je vous serai toujours également dévouée.

LETTRE CLXXVII.

A LA MÊME.

Versailles, le 29 décembre 1709.

C'EST l'estime que j'ai pour vous, madame, et le peu d'opinion que j'ai de moi, qui m'a fait croire qu'il y avait de la raillerie dans les remercîments que vous me faisiez de vous avoir aidé à démêler les lettres de M. de Bergheitz; mais je crois tout ce que vous me mandez là-dessus très-sincère, n'ayant jamais vu de finesse en vous. Tout ce que vous me mandez des sentiments de M. de Bergheitz est très-conforme à tout ce qui m'en est revenu. On dit qu'il prétend que vous faites grand tort à LL. MM. CC. Je suis persuadée que vous les quitteriez bientôt si vous pensiez comme lui, et qu'on peut s'en rapporter à vous qui voyez les choses de près.

J'ai toujours soutenu que le roi ne vous faisait rien insinuer, et qu'il s'adresserait à vous-même quand il jugerait à propos de vous rappeler en France; je continue à croire toujours la même chose, et j'espère que, si je suis trompée, vous croirez que je le suis sincèrement. Je comprends fort bien vos inquiétudes, madame; on n'en a jamais

eu de plus justes sujets, soit que vous regardiez les intérêts de LL. MM. CC., ou vos intérêts propres. Votre donneur d'avis ne vous parle pas juste au sujet du prix du pain; nous l'avons acheté jusqu'à sept sous, et il se vend encore cinq et demi. Paris a beaucoup souffert : on s'y accoutume au pain d'orge pour le peuple; tout y est assez paisible. C'est la disette d'argent qui nous perd; personne n'est payé, les troupes le sont mal, et j'apprends que M. Desmaretz a la goutte et la fièvre.

Je vois bien que M. le prince des Asturies a sa place dans votre cœur, et rien n'est si aimable qu'un aimable enfant; mais à présent on se fait un sujet de plainte de ce qui devrait être des sujets de joie. Notre chère princesse devient tous les jours plus aimable, mais elle est un peu trop triste; elle entrera dans quatre jours dans son neuf : je lui souhaite un second fils.

Il y a ici des comédies à l'ordinaire, mais on y va, ce me semble, bien sérieusement, et l'on revient de même. M. le maréchal d'Harcourt a toujours bien de la peine à prononcer, et est dans un chagrin qui me fait plus de peine que son mal. M. le maréchal de Villars va bien; madame de Courcillon et madame de Saint-Géran de même. Vous êtes trop bonne, madame, de vous intéresser à ma conservation; vous n'avez jamais eu de servante qui soit plus touchée de votre mérite, et, je l'ose dire, qui le connaisse mieux.

LETTRE CLXXVIII.

A LA MÊME.

Versailles, le 12 janvier 1710.

J'ai à répondre, madame, à votre lettre du 23 et à celle du 30 décembre : j'étais si malade il y a huit jours, que je n'en eus pas la force, et je ne le suis guère moins présentement. Je deviens très-caduque, et notre commerce devient et deviendra apparemment tous les jours plus triste ; les affaires le sont si fort, que je n'ai plus le courage de vous mander les nouvelles de notre cour, et nos intérêts se séparent de façon que je ne sais plus de quoi avoir l'honneur de vous entretenir.

Je ne saurais pourtant croire que l'on sente dans le cœur, l'aigreur que l'on montre par une bonne ou mauvaise politique ; je ne suis point capable d'en juger, et encore moins de cesser d'aimer quatre personnes qui sont à Madrid, et que je souhaite qui y demeurent toujours.

Non, madame, il n'est plus question de disputer, et surtout avec moi, qui ne pourrais rien, quand vous m'auriez convaincue de tout ce que vous me dites. Il me paraît que M. Desmaretz

cherche toutes les ressources possibles, et que tout le monde est parfaitement content de M. Voisin.

Nos affaires ne sont point en bon état, mais il est certain qu'on exagère nos malheurs; on dit qu'on n'a pas un sou, parce qu'on n'est plus dans l'abondance dont on a tant abusé. On m'assurait l'autre jour que les troupes n'avaient ni pain ni argent, et j'avais vu des lettres de Flandre qui m'assuraient qu'elles étaient contentes jusqu'au 15 de ce mois.

On dit que M. le maréchal de Villars et M. le maréchal d'Harcourt ne serviront point, pendant qu'eux-mêmes, les médecins et les chirurgiens, assurent qu'ils serviront. Je suis quelquefois tentée de croire que M. le prince Eugène et M. de Marlborough ont des pensionnaires à notre cour: vous me direz, madame, qu'il ne faudrait pas le souffrir, et je suis bien de votre avis; la difficulté est d'être bien avertie, et il y aurait de la peine aussi à tomber sur des gens trop considérables.

M. le duc d'Orléans a rompu avec madame d'Argenton, au grand contentement de madame sa femme et de tout le domestique; elle est allée à quatre lieues de Compiègne : ce voisinage pourra bien attirer quelque scène avec l'électeur, qui s'y divertit à merveilles avec les dames de Mons.

Je viens de repasser votre première lettre pour y répondre, madame.

Il y a plusieurs articles sur lesquels nous ne disputerions pas, mais il est inutile d'y répondre.

Madame la duchesse de Bourgogne a été saignée, et par là obligée de garder le lit ou sa chambre; il lui a pris envie de faire un peu la duchesse de Bourgogne, et au lieu d'aller chercher des plaisirs chez les autres, d'en avoir un peu chez elle. Elle a donc eu des musiques, des comédies dans son anti-chambre; et le roi, tous les soirs, passait une heure avec elle : tout cela a redonné un air de cour qu'il y a long-temps qu'on n'avait vu, et il me semble que la princesse a pris quelque goût à ce personnage; elle croit accoucher bientôt.

Le voyage de M. d'Isberville me passe, c'est pourquoi je n'en parlerai point. Il me semble que le roi d'Espagne a grande raison de donner toute sa confiance à de grands seigneurs qui lui marquent tant d'affection. . . . .

Notre hiver est fort doux jusqu'ici, madame; et quelque noirceur qu'il y ait dans mes idées, il ne me passe point par la tête que Dieu nous envoie encore une mauvaise année; il aura pitié d'un d'un peuple très-souffrant et jusqu'ici fort patient. Je vous remets, madame, à la vallée de Josaphat, pour voir si je suis mauvaise parente; je puis me tromper, mais je crois devoir faire ce que je fais, et que Dieu ne m'a point mise où je suis pour persécuter incessamment celui à qui je voudrais procurer un repos qu'il n'a pas. . . . .

Il n'y a point de temps, madame, où vous ayez cessé d'être sage; il me semble que vous ne m'avez jamais rien écrit qui ne vous fît honneur s'il était affiché; et, quoi qu'il pût arriver, j'ose dire que vous

et moi ne pensons rien que de très-raisonnable : permettez-moi ce petit trait de vanité pour moi et de justice pour vous.

LETTRE CLXXIX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 25 janvier 1710.

Le dernier ordinaire ne m'apporta rien de vous, madame, et je l'attendis si tard, que je n'eus plus le temps d'avoir l'honneur de vous écrire.

Il est vrai, madame, que nos malheurs augmentent tous les jours, et que l'approche de la campagne fait trembler les plus assurés.

M. le maréchal d'Harcourt espère toujours de commander en Allemagne, et de passer, en y allant, par les eaux de Bourbon. Sa langue est toujours un peu épaisse, c'est le seul mal qui lui paraît.

Madame la duchesse de Foix est morte; il y a long-temps qu'elle en était menacée. Nous regrettons une femme moins considérable, mais que vous regretterez aussi; c'est madame de la Salle : elle était venue à Versailles pour les couches de madame la duchesse de Bourgogne, elle y est tombée malade, et mourut hier la nuit; c'est une perte pour la reine, car elle lui était fort affectionnée. Notre princesse en est bien fâchée.

Oui, madame, la mode des tignons continue, quoique madame la duchesse de Bourgogne n'en ait point, mais elle est toujours sans corps; M. le duc de Bourgogne ne peut souffrir qu'elle en ait quand elle est grosse, et toutes les dames sont encore plus hardies par cet exemple à se montrer dans un état qui ne leur sied pas bien. Quelque prévenue que vous soyez, madame, en faveur de madame de Cailus, je ne crois pas que vous lui trouvassiez bonne mine quand elle est en écharpe et sans corps.

Le maréchal de Villars se fait porter partout; il fut hier au soir deux heures chez moi, tête-à-tête avec le roi. Les courtisans sauront plus exactement que moi la longueur de sa visite, car ils ont bien le courage d'envier les marques d'estime qu'on donne à un homme qui paraît les mériter.

Plus la dernière bataille s'éclaircit, et plus on voit que Dieu est contre nous; on ne peut presque douter qu'on ne l'eût gagnée, si le maréchal de Villars n'eût pas été blessé, et que l'armée aurait été perdue sans la belle retraite de M. le maréchal de Boufiers.

Il est vrai, madame, que je n'ai plus entré dans les affaires d'Espagne depuis que vous ne vous en mêlez plus et que M. Amelot est revenu; je ne les avais suivies que pour être témoin de votre conduite à l'un et à l'autre: après les ordres que vous avez reçus du roi dans ma chambre, j'avais sujet de craindre qu'on ne voue fît autant d'injustices qu'on vous en a fait avant ce temps-là; du reste, ma-

dame, on ne peut souffrir ici que les femmes se mêlent d'affaires, et il n'y a point de zèle, d'attachement, qui pût leur servir d'excuses : mais, madame, je ne m'en intéresse pas moins à la santé du roi et de la reine; je souhaite avec ardeur qu'on les laisse sur le trône d'Espagne, à quelque condition que ce soit, et que nous ayons une paix très-désavantageuse; car, pour honteuse, je ne passerai jamais ce mot-là, quand on cède à la nécessité où la famine nous met, et qu'on sacrifie sa propre gloire et toutes ses inclinations au salut de son peuple, qu'on voit périr par la faim, et prêt à se révolter par le désespoir.

Je ne connais point M. d'Isberville, je ne sais pas trop bien quelle a été sa mission; mais je sais que dans ses premières dépêches, il a mandé des merveilles du roi d'Espagne; car, pour la reine, tout le monde s'accorde sur ses louanges.

Je ne doute point, madame, que vous ne fassiez toujours tout ce qu'il y aura de mieux à faire, et que vous ne vous arrachiez à LL. MM. CC. quand vous le croirez nécessaire pour leurs intérêts. Votre conduite ne saurait surpasser mes espérances ni l'idée que j'ai de vous; et aucun événement, madame, ne pourra diminuer le sincère et tendre attachement que j'ai pour vous.

On ne doute presque plus à Paris de la grossesse de madame la duchesse d'Albe : c'est un enfant de prières; mais elle prétend que celles d'Espagne valent mieux que les nôtres, et qu'elles l'auraient plutôt obtenu.

LETTRE CLXXX.

A LA MÊME.

Versailles, le 3 février 1710.

Je comprends bien, madame, que vous avez présentement peu de chose à m'écrire, et je suis de même de mon côté; les affaires sont si terribles, qu'on n'ose plus en parler, et on n'a point le courage de battre la campagne sur des bagatelles, quand il ne faut pas s'expliquer sincèrement.

Je crois, madame, que vous vous flattez trop sur le mauvais état de l'archiduc. Dieu veuille que vous ayez plus de raison que moi! Ce qui est de vrai, c'est que tous ceux qui sont attachés à nos deux rois sont fort à plaindre; je ne saurais croire que leurs cœurs puissent jamais être désunis.

Vous savez que j'admire fort M. de Bergheitz; cependant j'ai peine à comprendre son acharnement à vous tirer d'Espagne. Vous n'avez pas besoin de toute votre éloquence, madame, pour me prouver que vous avez rempli vos devoirs à l'égard des deux rois que vous avez servis; j'en ai été témoin d'une partie, et je crois par là pouvoir juger du reste. Je n'ai rien de nouveau à vous

dire là-dessus : le roi n'a point changé de sentiments, il vous laisse maîtresse de votre conduite, et vous ferez tout ce qu'il vous plaira; mais comptez, madame, que vous vous trompez très-fort quand vous croyez que nous nous plaignons trop; nous avons pu nous plaindre trop vite, mais nous sommes à l'extrémité.

Tout Paris est dans l'espérance de la paix, parce qu'on a nommé ceux qui doivent y travailler : mais je ne vois rien encore qui puisse flatter mes espérances; car nous sommes réduits, madame, à désirer ardemment une cruelle paix.

Madame la duchesse de Bourgogne sort de ma chambre pour aller chez elle à la comédie; son ventre est si fort abaissé, que je ne serais point surprise qu'elle accouchât cette nuit.

Vous êtes trop bonne, madame, de compter ma santé et de me la recommander; l'état où nous sommes m'est plus mauvais que le mouvement du carrosse et que la gelée la plus froide.

M. de Chevreuse marie son petit-fils, le duc de Luynes, à quatorze ans et demi, avec mademoiselle de Neufchâtel, qui en a treize : on prétend qu'elle aura présentement cent mille livres de rente; on dit que M. de Luxembourg veut la seconde pour son neveu le duc de Châtillon.

Il me semble inutile, madame, que je vous fasse de nouvelles protestations des sentiments que j'ai pour vous; je vous dirais qu'ils ne changeront jamais, si je ne voyais tout changer.

LETTRE CLXXXI.

A LA MÊME.

Versailles, le 10 février 1710.

J'ai lu avec beaucoup d'attention, madame, les lettres de M. de Bergheitz; elles sont bien positives, bien claires et bien pressantes; je suis si prévenue de sa probité, que je ne veux point consentir à la défiance qui me passe par l'esprit, qu'il peut être poussé par vos ennemis. Il faut qu'ils soient inhumains, s'ils ne sont contents de l'état violent où vous vous trouvez : il me ferait de la peine dans une personne indifférente; jugez, madame, si je le sens pour vous.

J'ai dit hier au roi tout ce que vous me faites l'honneur de me mander, et tout ce que M. de Bergheitz vous écrit. S. M. m'a répondu qu'elle ne change point de sentiment, et qu'elle ne doute point que vous ne laissiez l'Espagne malgré tout votre attachement, dès que vous croirez votre éloignement avantageux aux affaires du roi; que vous pouvez mieux que personne vous déterminer là-dessus, et qu'il vous laisse absolument la maîtresse. Jugez après cela, madame, si j'ai quelque conseil à vous donner dans une affaire aussi im-

portante, tant pour la sortie d'Espagne que pour le lieu que vous choisirez; je ne vois que dégoût partout, et l'état de mes affaires m'afflige sensiblement. Tout mon crédit échoue souvent auprès de M. Desmaretz pour une somme de cinq cents livres; je ne veux point, madame, entrer dans ce détail; nous ne saurions rester comme nous sommes, et il est impossible que nous ne voyions quelque changement en bien ou en mal, car c'est ici le temps de la crise.

Nous ne savons point encore si nos plénipotentiaires partiront : mais, madame, j'aime mieux détourner ma pensée de tous ces objets-là, pour traiter avec vous un chapitre qui m'est plus agréable. C'est le compte que M. d'Isberville a rendu au roi : je ne le connais point du tout, je n'ai nul dessein de lui rendre de bons offices auprès de vous; mais il a parlé du roi et de la reine, et de vous, madame, d'une manière qui rehausse encore l'idée qu'on en avait : je vous assure que je n'y ai point été indifférente.

Madame la duchesse de Bourgogne n'accouche point encore; il faut qu'elle se soit trompée.

M. de la Trémoille a manqué mourir ici d'une pleurésie; il a été saigné deux fois cette nuit : il est un peu mieux présentement. Les nouvelles que nous avons de M. le duc d'Harcourt nous donnent de bonnes espérances pour sa guérison.

J'ai toujours oublié, madame, de vous dire que madame de Rupelmonde se conduit parfaitement bien en notre cour; ses proches ont désiré que je

vous le mandasse, mais je vous assure, madame, que je ne le ferais pas, si ce que je vous dis n'était pas vrai, car je ne veux jamais vous tromper; et comme je n'ose pas toujours m'expliquer franchement, j'aime mieux abréger les articles délicats.

C'est pour avoir trop à dire sur l'état où vous vous trouvez, madame, que je ne dis rien; je crois qu'il ne m'en échappe aucune circonstance: c'est une belle matière pour des réflexions. Conservez-moi, madame, l'amitié que vous me promettez depuis cinq ans; j'ose dire que je n'en suis pas tout-à-fait indigne.

LETTRE CLXXXII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 16 février 1710.

Il est vrai, madame, que j'ai passé un ordinaire sans vous écrire: ce ne fut point par maladie, mais pour avoir remis à un temps dont je ne fus plus maîtresse; je vous en demande très-humblement pardon, car il me semble que c'est avoir manqué à un de mes devoirs, qui n'est pas celui qui m'est le moins agréable.

On s'accoutume à tout, madame, puisqu'on s'accoutume à la tristesse; j'en suis là présentement : je n'espère plus de joie, et je n'y aspire même plus; je me sens même un peu plus de confiance que Dieu ne voudra pas renverser les plus grandes monarchies de l'Europe.

Vous savez, madame, que j'ai toujours espéré quelque miracle en faveur de LL. MM. CC. Je les crois si agréables à Dieu, que je ne puis penser qu'il les abandonne. Par le compte que M. d'Isberville a rendu au roi, vos affaires sont en meilleur état que les nôtres; il y a long-temps que j'ai eu l'honneur de vous dire que j'étais moins affligée de l'état des affaires que de la disposition des esprits; je n'ai vu que désespoir, murmures, plaintes exagérées et découragement. Je ne suis pas surprise qu'on mande à Madrid que nos généraux ne peuvent pas servir, puisqu'on veut nous le persuader ici, malgré tout ce que peuvent dire les médecins, les chirurgiens, et ce qu'ils disent eux-mêmes. M. le maréchal d'Harcourt est à Bourbonne; le seul voyage lui a fait plus de bien que de mal; j'espère beaucoup des eaux : il a des vapeurs assez mélancoliques, et c'est ce qui me fâche le plus en lui. M. le maréchal de Villars est gai, vif, courageux, en très-bonne santé, se faisant porter partout; sa plaie sera refermée au premier jour : il pourra monter à cheval, mais il marchera mal, sa jambe n'ayant pas encore de mouvement.

Vous aurez su, madame, par un courrier, l'heureux accouchement de madame la duchesse de

Bourgogne, dont le travail nous fit passer de méchants moments, son enfant venant mal; et la douleur fut si longue et si terrible, que les hommes sortaient de la chambre ne la pouvant soutenir. Elle se porte fort bien, et M. le duc d'Anjou aussi.

Non, madame, ce ne sera qu'à la vallée de Josaphat qu'on saura mes raisons sur mes proches; ne me condamnez point en attendant, je vous en conjure; votre estime ne m'est point du tout indifférente. Savez-vous le mariage du duc de Luynes à quatorze ans, avec mademoiselle de Neufchâtel qui en a treize? Il est différé de quelques jours, parce que la mariée a une dent qui lui perce, et qu'il ne lui en est point encore percée sans qu'elle ait des galles au visage.

Le marquis de Louvigny épouse mademoiselle d'Humières: on dit qu'elle est belle; c'est un mariage bien assorti. Madame la duchesse de Gramont voudrait en profiter pour se faire donner les honneurs; elle y trouve de grandes difficultés. Je ne sais pas ce qui en arrivera, car elle est en état de ruiner cette maison-là; ce sera une grande extrémité d'avoir à le souffrir ou de la voir assise, l'ayant connue si long-temps femme de chambre de madame d'Aquin et de madame de Livry. Vous pensez, madame, qu'il y en a bien d'autres qui ne sont pas de meilleure maison, mais on ne les a pas vues servir.

Mon ami M. de Richelieu met son fils dans le monde et sur sa foi à quinze ans. On prétend qu'il n'épouse point mademoiselle de Noailles, comme

on avait projeté, et qu'ils se sont tant querellés en se jouant ensemble, qu'ils ne se peuvent plus souffrir.

Vous saurez par d'autres, madame, où nous en sommes sur la paix; pour moi, je n'ai pas le courage de vous en parler.

Le roi d'Angleterre vint hier avec la princesse voir le roi et toute la cour, sur la naissance de M. le duc d'Anjou; il vit aussi le maréchal de Villars. La reine ne vint point : elle a presque toujours la fièvre; je croirais qu'elle y succomberait, si je n'avais pour moi l'expérience qu'on la porte bien des années, et dans un âge plus avancé que celui de la reine : on meurt quand il plaît à Dieu, je n'y vois point d'autre règle. J'ai la douleur de ne pouvoir rendre aucun soin à cette grande reine, dont l'état est plus digne de pitié que je ne puis vous dire; mais celui de ma santé est si mauvais, qu'il faut que je sois presque toujours cachée, tant par la faiblesse que par l'extrême maigreur.

Quoi qu'il arrive, madame, vous aurez toujours en moi une très-humble servante, bien attachée, et bien remplie d'estime, d'amitié et de respect pour vous.

N. B. Plus je vois le duc de Noailles, madame, plus je l'aime : c'est un honnête homme; nous parlons de bon cœur de vous.

LETTRE CLXXXIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 23 février 1710.

Madame de la Salle a été très-regrettée, et la reine perd la personne du monde la plus attachée à elle ; un voyage en Espagne lui paraissait le souverain bonheur. Je comprends parfaitement, madame, que vous ne souhaitez pas une grossesse à la reine dans l'état où sont les choses : on ne peut y penser sans avoir le cœur serré, et l'on ne peut trop tôt finir sur cette matière ; elle est triste à traiter, et l'on n'a pourtant pas le courage de parler sur d'autres.

M. le duc d'Albe est comme vous, madame ; il ne compte pas si sûrement sur la grossesse de madame sa femme, et croit que les marques qu'elle en a pourraient bien n'être qu'un effet de sa mauvaise santé.

De la manière dont on nous parle de M. le prince des Asturies, il est tout propre à faire mourir de douleur ceux qui s'intéressent à lui ; mais, madame, si les grands ont de grands malheurs, ils ont de grandes ressources.

Vous ne m'avez point demandé de médecin

pour la reine, que je n'en aie parlé à M. Fagon. Il a de la peine à en envoyer de mauvais, et ceux qui sont bons et établis en France ne veulent pas quitter; l'état présent des choses augmente encore les craintes. Je ne vous fais pas une telle réponse, madame, sans en être pénétrée de douleur.

M. le maréchal de Villeroi est bien vif et bien appliqué sur tout ce qui vous touche, et c'est présentement le plus grand sujet de notre commerce. Mais, madame, je vous trouvai l'autre jour une amie bien tendre et bien remplie d'estime pour vous, dans la personne de madame la Princesse: elle m'ordonna de lui dire de vos nouvelles; je fus bien aise de trouver une occasion de vous rendre tous les témoignagnes que je dois; elle en eut une joie extrême, et me marqua des sentiments pour vous dont on ne la soupçonnerait pas. Il paraît pourtant assez à son visage qu'elle n'est pas si insensible qu'on le dit: elle est presque mourante de la douleur d'avoir perdu M. le Prince, et de la division qui est dans toute sa famille, qui vont tous plaider les uns contre les autres avec beaucoup d'aigreur. Le roi a défendu à toute la cour de se partager entre eux, ni de les accompagner aux audiences, ni de faire aucunes sollicitations.

Le roi a permis au duc de Guiche de se défaire de son duché en faveur de M. de Louvigny, dont le mariage se conclura dans huit jours.

M. le duc de Beauvilliers demanda hier au roi de se démettre de sa charge de premier gentil-

homme de la chambre entre les mains de M. le duc de Mortemart, son gendre.

La mort de M. l'archevêque de Reims fera bien vaquer des places; je souhaite de tout mon cœur que le cardinal de la Trémoille en profite.

Madame la duchesse de Bourgogne se porte bien, et M. le duc d'Anjou aussi.

Adieu, madame; vous direz ce que vous voudrez sur la vie, mais certainement elle ne vaut pas ce qu'on y souffre et pour soi et pour les personnes qu'on aime. Je suis toujours également à vous, madame.

LETTRE CLXXXIV.

A LA MÊME.

Versailles, le 2 mars 1710.

Je ne crois point, madame, que nous pensions différemment, quand je crains plus la perte de la France que celle de l'Espagne; mais vous ne croyez pas comme moi que nous soyons sans ressources; je m'en rapporte à M. de Villeroi et à M. Amelot, que vous croirez plus que moi.

Cependant, madame, je comprends bien que nous aurons moins de choses à nous dire à l'avenir, et que nos lettres seront plus sèches et plus

courtes; mon cœur ne changera pourtant jamais pour LL. MM. CC., et je serai toujours sensiblement affligée d'avoir à désirer contre eux; il me semble que le roi a beaucoup offert du sien, avant d'en venir à l'extrémité où nous sommes.

Nos plénipotentiaires partent, peu persuadés que la paix se fasse. Je n'ose ajouter là-dessus aucune réflexion dans la crainte de vous blesser.

Madame la duchesse de Bourgogne a eu trois mouvements de son lait, qui retardent un peu sa guérison; mais du reste elle est très-bien.

M. le maréchal de Boufiers a été assez mal: il est hors de danger.

On a aujourd'hui recoupé la cuisse à M. de Courcillon: rien n'est égal à l'état du père, de la mère et de l'enfant, je crains bien que la suite en soit mauvaise.

Je suis toujours dans l'espérance que M. le cardinal de la Trémoille aura quelque part dans la succession de M. l'archevêque de Reims.

Je me trouve mal, madame, et je n'ai pas la force de chercher davantage des nouvelles dont je crois que vous ne vous souciez guère; je vous supplie de ne me jamais mettre dans ce rang-là, puisque je ne changerai jamais pour vous.

LETTRE CLXXXV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 4 mars 1710.

Oui, madame, je prends le parti de prier Dieu pour le succès des armes de nos rois, et de laisser aux politiques le soin de démêler où sont nos véritables intérêts.

Vous savez que j'ai toujours eu une grande confiance dans la vertu de LL. MM. CC.; j'espère toujours que quelque miracle les établira. Il est vrai, madame, que ce qui vient de se passer à Madrid est une grande preuve de la protection de Dieu. On ne parlait pas d'autre chose hier à Marly, et nous sommes dans l'impatience de savoir si on trouvera beaucoup de gens dans la confiance du duc de Médina-Cœli. La réponse de M. le duc d'Ossone donne une grande idée de son mérite et de la bonté du roi, dont la conduite en tout est admirable.

Je me suis trop souvent représenté vos adieux avec la reine, pour ne m'être pas fait un plaisir de l'idée de votre retour auprès d'elle. La gravité espagnole empêche-t-elle déja M. le prince des Asturies de se jeter à votre cou? car je ne suis pas

fort contente qu'il vous ait donné sa main à baiser; mais il est juste d'entrer dans les usages des autres pays; et je n'admire pas assez les nôtres, pour désirer que toute la terre s'y conforme.

Je ne sens plus, madame, la langueur de ma santé, je suis occupé de choses plus importantes. Douai est assiégé, il pourra bien être pris avant que notre armée soit assemblée; aussitôt qu'elle le sera, on parle de donner une grande bataille. Nos ennemis sont supérieurs; ils sont enflés de leurs victoires. M. le prince Eugène et M. de Marlborough, courent sur les chevaux d'emprunt: tout cela, madame, pourrait attrister une personne plus portée à la joie que je ne le suis depuis plusieurs années.

M. le Premier a perdu son gendre; M. de Vassé et M. le marquis d'Espinoy, gendre de madame d'O, a eu son régiment.

Le mariage de M. de Vendôme se fera à Seaux, le plus incognito que l'on pourra. Il est allé à Anet pour attendre ce temps-là; il dit en passant à M. le duc du Maine qu'on fit le contrat comme on voudrait, et que, quant à lui, il donnait tout. Il y a des gens qui prétendent qu'une des plus fortes raisons qu'il ait de se marier vient de ce que M. le duc de Savoie est son héritier.

Marly est assez sérieux: il y a beaucoup de femmes, un peu moins d'hommes; les officiers-généraux sont presque tous partis.

Je suis persuadée, madame, que, si vous voyiez de près l'état où nous sommes, vous seriez

assez contente de mon courage; telle que je suis, vous n'avez personne qui vous soit si attachée que moi.

LETTRE CLXXXVI.

A LA MÊME.

Versailles, le 9 mars 1710.

Monsieur le Duc, étant à Paris le lundi gras, dit à madame la Duchesse, qu'il allait chercher des bals pour l'y mener la nuit en masque avec tous ses enfants. En revenant le soir dans son carrosse, il se trouva mal et tira un cordon pour arrêter. Il demanda au laquais qui vint à la portière, s'il avait la bouche tournée; le laquais répondit que non. M. le Duc le fit mettre auprès de lui et commanda d'aller vite. En entrant dans l'hôtel de Condé, M. le Duc dit : Menez-moi par un petit degré, pour que je ne sois plus en spectacle. Le cocher le prit entre ses bras, monta par un degré qui rendait au cabinet de madame la Duchesse. Elle allait se mettre au jeu; elle entendit du bruit à cette porte, elle y alla elle-même et vit M. son mari comme mort; elle voulut lui faire prendre de l'eau des Carmes; il fit signe de la main qu'il n'en voulait point; et depuis ce moment-là jusqu'à trois heures du matin qu'il expira, il ne donna aucune

marque de connaissance. On lui donna l'extrême-onction; on envoya toute la nuit chercher la princesse de Conti et nos princes, qui ramenèrent ici madame la Duchesse: elle est très-affligée. Jugez, madame, de l'état de la princesse, qui perd, en trois mois, un gendre fort aimé, M. son mari dont elle ne peut se consoler, et un fils qui avait pour elle toute la tendresse et tout le respect qu'elle mérite. Elle est ici pour éviter les cérémonies qui suivent une telle mort: nous ne connaissons plus que tristesses de toute nature.

Le roi d'Angleterre est mieux, mais sa santé me paraît souvent attaquée.

Il s'est fait des noces ces mêmes jours gras; mais, en vérité, personne n'en a senti de la joie: madame la duchesse de Luynes est fort laide, et madame la duchesse de Louvigny est jolie.

Rien n'est égal à la famille de M. Dangeau: il est pénétré de douleur et madame sa femme encore plus; ils sont enfermés avec leur fils qui est entre la mort et la vie. Maréchal dit qu'il n'en peut répondre d'un an; le malade est plein de courage.

Un valet de chambre de madame la duchesse de Bourgogne est mort après dîner, dans son antichambre, dans un instant; il s'appelait Gaucher, et était à madame la dauphine: le roi pourra bien s'en souvenir. On meurt beaucoup ici, et de maladie, et subitement. Montarsis est mort; il était connu de vous.

J'avais laissé votre lettre à Saint-Cyr, il a huit

jours, croyant y retourner; ainsi, madame, je n'y ai point répondu.

Je comprends bien, madame, qu'à l'avenir vous ne pourrez pas vous expliquer aussi librement que par le passé; mais la différence de vos opinions ne vous brouillera jamais avec moi; je vous supplie d'être de même, et de ne pas ajouter à toutes mes peines, celle de me croire mal avec vous, j'ose vous dire que vous auriez tort.

On ne pouvait envoyer deux hommes plus habiles que ceux qui viennent de partir, mais ils ont une si mauvaise besogne entre les mains, qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils l'a rendent supportable. M. Chamillard nous a fait grand mal; madame!..... nous a fait grand mal!

M. le maréchal d'Harcourt est aux eaux de Bourbonne et s'en trouve fort-bien à ce qu'on nous mande; je crois qu'il reviendra ici avant d'entrer en campagne. Ce serait sûrement une grande perte; mais on exagère fort ses maux: il n'y a rien eu d'approchant de ce que vous me faites l'honneur de me mander.

L'hiver est très-beau ici; il y a lieu d'espérer une abondante récolte, il n'y a que l'argent qui se cache toujours de plus en plus.

Votre situation est terrible, madame. Je ne vois que la grandeur de votre courage qui puisse vous soutenir; je comprends celui qui fait supporter une mauvaise fortune, une disgrace, l'injustice des hommes, leur ingratitude; mais je n'en trouve point par rapport à la tendresse; et je ne puis

imaginer votre séparation d'avec la reine, sans souffrir une partie de ce que vous souffrez; j'ose dire l'une et l'autre.

Je n'ai point encore reçu de vos lettres cet ordinaire; j'attendrai jusqu'à ce soir pour fermer ma lettre.

Versailles, neuf heures du soir.

Je n'espère plus de vos lettres, madame; je souhaite que la raison ne soit pas quelque nouvelle affliction.

LETTRE CLXXXVII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 17 mars 1710.

Je reçus avant-hier deux de vos lettres, madame, l'une du 24 février et l'autre du 4 mars, qui me confirment l'une et l'autre la résolution que vous avez prise de quitter l'Espagne. Vous verrez, madame, que le roi ne l'approuvera pas, et que j'ai été mieux instruite que M. de Bergheitz, quand je vous ai assurée qu'il ne le désirait pas, et qu'il vous en laisserait la maîtresse, quand vous jugeriez avec le roi et la reine que votre séparation serait nécessaire.

Si je ne vous donne point mes conseils, madame, c'est que je n'en vois point de bons à vous donner; c'est que je suis persuadée que votre tête vaut mieux que la mienne; c'est que les affaires générales et particulières sont si renversées, qu'on ne saurait faire un projet; c'est que je n'ai aucun crédit pour tourner les choses comme je voudrais: voilà, madame, mes raisons; vous ne me paraissez pas disposée à les goûter; mais vous ne me rebuterez jamais de vous.

Le projet de Pau me paraissait très-raisonnable et très-noble; je ne sais pas vos raisons pour vous laisser conduire par M. de Bergheitz qui veut vous éloigner si fort de LL. MM. CC. que vous ne puissiez jamais les rejoindre; il n'y a pourtant guère de cas où vous ne leur fussiez d'une grande consolation.

Je ne suis pas née, madame, pour les grandes joies dont vous me parlez. Je suis bien aise de voir deux garçons à madame la duchesse de Bourgogne, et qu'elle se soit tirée d'un aussi fâcheux accouchement que le sien; mais je ne suis point transportée de voir un duc d'Anjou; je le suis encore moins de voir des plénipotentiaires en Flandre, qui n'y peuvent faire qu'une malheureuse paix, ou une malheureuse guerre. Versailles pense à peu près comme moi là-dessus, et il n'y a pas d'apparence, madame, que mes lettres deviennent très-récréatives : telles qu'elles sont, vous en aurez tant qu'il vous plaira; et pour moi j'aime encore mieux en recevoir de vous d'un peu

de vous d'un peu sèche, que de n'en point recevoir du tout.

Comment pouvez-vous vouloir, madame, que le roi vous marque ce que vous avez à faire en sortant d'Espagne, quand vous en sortez sans sa permission, ou sans lui dire les raisons qui vous y déterminent?

Je ne suis point surprise que le roi et la reine d'Espagne soient touchés de votre départ; ils sentiront encore mieux le bonheur de vous avoir quand ils l'auront perdu; si M. le prince des Asturies avait plus de connaissance, il serait bien affligé.

J'ai envoyé votre lettre au maréchal de Villeroi; il voulait me voir avant que j'eusse l'honneur de vous répondre et me proposait pour cela d'arrêter le courrier, mais je ne suis point assez importante pour oser le proposer.

J'ai bien de l'obligation à M. le cardinal de la Trémoille; il s'est donné de grandes peines pour M. l'évêque de Chartres: nos affaires ne manquent pas de difficultés à Rome aussi bien qu'ailleurs; il a tout surmonté, et obtenu toutes les graces dont on ne devrait pas se flatter dans des temps comme ceux-ci.

Le roi a donné aux enfants de M. le duc du Maine le rang et les honneurs que ce prince et M. le comte de Toulouse ont depuis long-temps; madame la princesse l'a fort désiré; tous les princes du sang paraissent réunis depuis la mort de M. le Duc, et assurent qu'ils n'auront point de procès.

Dieu veuille que ce bon mouvement dure plus long-temps que leur douleur! celle de madame la Duchesse surprend tout le monde, et je la crois très-véritable.

Le maréchal de Villars va de mieux en mieux, mais on ne croit pas qu'il puisse fatiguer à cheval avant le 15 de mai. M. le maréchal d'Harcourt est encore aux eaux; son bras ne revient pas si bien que sa jambe; il est pourtant en tout beaucoup mieux.

Madame la duchesse de Bourgogne se conserve en personne qui n'a rien de meilleur à faire; elle s'en trouve très-bien, et on ne peut point être plus aimable qu'elle l'est, bien parée dans son lit, dans la belle chambre que vous connaissez, éclairée comme vous savez qu'on le fait ici, remplie de tout ce qu'il y a de grand dans le royaume, et qui sont avec tout le respect qu'ils y devraient toujours être. Les courtisans sont ravis de revoir une cour, et il me semble que la princesse s'y accoutume.

M. le duc de Bretagne est charmant par sa grace, par sa santé, par sa bonne mine, et par son esprit. M. le duc d'Anjou embellit fort.

Madame Voisin nous ramena hier sa fille qu'elle a mariée avec le duc de Broglie; elle est laide et bien faite.

Adieu, madame; je le prie de tout mon cœur d'adoucir vos peines, et de vous faire connaître combien je suis à vous.

LETTRE CLXXXVIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 24 mars 1710.

Nous avons appris avec joie l'arrivée de la flotte à Cadix, et malgré tous les torts que nous avons avec vous, madame, nous voudrions bien que les dix millions d'écus fussent pour LL. MM. CC.

Je suis surprise de ce que vous vouliez revenir sans en dire les raisons; car vous voyez par ce qui se passe, que ce n'est point le roi qui le désire, et qu'il n'a pas changé un moment sur cet article-là. Vous ne me sauriez rien dire, madame, de plus touchant que ce que je m'imagine à une telle séparation; ne la faites donc point que vous n'y soyez forcée.

Tous les partis que nous prenons et que nous pourrons prendre seront toujours très-forcés, et j'ose vous dire que vous n'êtes pas Française quand vous pensez autrement que tous ceux qui vous écrivent, et qui, je crois, ont bien changé de langage quand ils ont vu les choses de près.

Je suis aussi indignée que vous, madame, de ce qu'on ne peut trouver un médecin qui veuille aller en Espagne. La frayeur a saisi les esprits, on voit tout en l'air, et c'est ce qui fait que tout se res-

serre. M. Fagon ne veut rien donner que de bon, et ceux-là ne veulent point se hasarder avec leur famille. Il n'y eut jamais moins de bons médecins; les sujets manquent en toute sorte d'états. Je ne doute pas, madame, que vous ne fassiez mieux quand vous serez ici.

Je vous demande pardon, madame, d'avoir rassuré la princesse dans la crainte qu'elle avait qu'on ne vous eût rendu quelques mauvais offices. Je ferai dans ce cas-là tout ce que je croirai devoir faire, et je ne vous en rendrai plus compte.

Toute notre cour ne pense pas comme vous sur madame la duchesse de Gramont, et je ne crois pas qu'elle jouisse sitôt de son tabouret.

Je désire autant que vous, madame, que M. le cardinal de la Trémoille ait part à la succession de M. l'archevêque de Reims; sa naissance, ses services et ses besoins le mériteraient quand vous n'y prendriez aucune part. Vous devenez très-injuste pour moi, madame; mais il faut tout pardonner à un état aussi violent et aussi surprenant que le vôtre.

Le roi accorda hier une pension de trente mille écus à madame la Duchesse, qui n'avait pas assez pour vivre selon son rang.

Je vis hier au soir M. le maréchal de Villars; il ne croit point pouvoir monter à cheval avant la fin de mai, et l'on dit que les ennemis s'assemblent vers le 15 d'avril, à la faveur des prodigieux magasins qu'ils ont partout.

Vous m'intimidez, madame, et je n'ose plus

vous parler de mes sentiments pour vous, encore moins de ceux que j'ai pour le roi et la reine; j'espérerai toujours quelque miracle en leur faveur, mais permettez-moi de plaindre l'état où nous sommes.

LETTRE CLXXXIX.

A LA MÊME.

Versailles, le 31 mars 1710.

Toutes les nouvelles que vous aurez reçues de ce pays-ci, madame, vous auront rassurée sur la santé de madame la duchesse de Bourgogne; elle n'a jamais été meilleure, et les soins qu'elle en a pris n'ont pas été inutiles; elle a monté en carrosse aujourd'hui pour se préparer à un petit voyage qu'elle veut faire jeudi à Meudon, et à Paris pour l'Opéra; nos deux princes se portent aussi très-bien.

Je crains que nos lettres ne deviennent plus sèches et plus courtes, madame, parce que nous ne pensons pas de même, et que je vous respecte trop pour disputer avec vous; notre état, de plus, n'est pas assez gai pour écrire des bagatelles comme je faisais autrefois : mais, quoi qu'il en soit, madame, j'aurai l'honneur de vous écrire tant qu'il vous

plaira; et comme c'est la paix qui me doit brouiller avec vous, j'ai sujet de croire que nous ne le serons pas sitôt.

M. le maréchal de Villars part demain d'ici pour aller quelques jours à Paris, et de là à Villars, où il essaiera de monter à cheval.

Le maréchal d'Harcourt ne se trouve pas si bien des eaux qu'il l'avait espéré, et il se mêle beaucoup de vapeurs à son mal.

Je suis bien fâchée, madame, du mal de votre secrétaire, surtout si c'est encore M. d'Aubigny; quelque plaisir que j'aie eu de voir votre écriture, j'aime encore mieux que vous épargniez vos yeux.

Il y a un mois que je n'ai eu la fièvre, ce qui n'était pas arrivé depuis huit ans et demi; ce n'est pas pourtant la joie qui me rend la santé, mais la volonté de Dieu, qui dispose de nous comme il lui plaît: je le prie de tout mon cœur de protéger le roi et la reine, et que vous ne soyez jamais obligée de les quitter.

Le duc de Noailles partira bientôt pour le Roussillon; il ne se porte pas bien; sa femme est grosse et donne lieu de croire qu'elle aura un garçon.

LETTRE CXC.

A LA MÊME.

Versailles, le 7 avril 1710.

Je ne sais point, madame, ce que nos véritables intérêts doivent faire souhaiter sur le bonheur de la campagne que S. M. C. va commencer; mais je sais bien que j'ai lu avec grand plaisir les dispositions qu'il a faites et les espérances que vous en concevez.

Nous n'avons ici personne qui parle avantageusement de nos affaires, et nos ennemis les décrient moins que nous; ils soutiennent toujours que le maréchal d'Harcourt ne servira point: cependant il mande au roi qu'il prendra des eaux, où il se reposera jusqu'au temps qu'il doit aller en Allemagne, et qu'ensuite, sans passer ici, il se rendra à la tête de l'armée.

Les même courtisans soutiennent que le maréchal de Villars ne servira point : il est allé à Paris se faire recevoir au parlement; de là il ira à Villars, où il essaiera de monter à cheval; il assure fort qu'il sera en état de commander l'armée vers la fin de mai. Il est vrai que les ennemis font assez de diligence pour nous faire craindre qu'ils n'aient fait bien des choses avant ce temps-là.

Nous espérons comme vous, madame, une année abondante, qui fait déja diminuer le pain; mais l'argent n'en est pas moins rare, et c'est là notre plus grand malheur.

Madame la Duchesse reçut hier toute la cour, avec une cérémonie qu'il y a long-temps qu'on n'avait vue; avec le grand manteau d'hermine et le voile blanc, couchée sur son lit, les princesses du sang en mantes. Madame prétendait que madame la duchesse de Bourgogne n'y devait point aller, monseigneur voulait qu'elle y allât, le roi ne se souvenait plus de l'usage; la duchesse de Lude prétendait que notre princesse devait y aller : elle y alla. Madame n'y a point encore été, je dis en cérémonie, car après la mort tout le monde y courut.

Le duc de Noailles est assez incommodé de fluxions, de rhume et de fatigue; il espère pourtant bientôt partir pour le Roussillon, où il aura fort peu de chose à faire, ayant fort peu de troupes.

Le roi a fait une promotion d'officiers-généraux; je ne doute pas qu'on ne vous en envoie la liste, j'en suis assez mal informée.

J'ai passé tout le mois de mars sans fièvre et en assez bonne santé, mais cela est fini. En quelque état que je sois, madame, je ne changerai jamais pour vous, et je pardonnerai de bon cœur toutes les injustices que vous me faites. Je sens un grand soulagement de ce que vous ne quittez point la reine, et j'espère au moins lui plaire par cet endroit-là.

Je me garderai bien de dire que vous approuveriez que la duchesse de Gramont jouît de son rang; il y a un grand nombre de gens qui vous en sauraient mauvais gré.

N. B. M. Fagon vous envoie enfin un médecin nommé Langlade, qu'on dit que vous avez connu à Rome.

LETTRE CXCI.

A LA MÊME.

Versailles, le 21 avril 1710.

Je vis hier votre lettre avec plaisir, madame, car je n'étais point sans quelque inquiétude sur la rougeole, quoique j'espérasse beaucoup de votre sobriété; ce mal ne manque guère à laisser une toux souvent plus dangereuse que la rougeole: j'espère que le lait d'ânesse vous fera du bien, voici le temps le plus propre à le prendre.

J'ai cru, madame, qu'en me mandant que vous alliez partir vous ne m'en disiez aucune raison; car pour les empressements de M. le comte de Bergheitz, je ne les ai point ignorés; mais je ne savais point que vous voulussiez vous conduire par ses conseils.

Vous voyez, madame que je vous ai toujours dit vrai, quand je vous ai mandé que le roi ne pensait pas à vous faire revenir d'Espagne, et qu'il se remettait à LL. MM. CC. et à vous de juger de la nécessité qu'il y aurait, voyant les choses d'aussi près et les véritables dispositions des Espagnols.

Il me semble que nos ennemis doivent être contents que nous ayons retiré nos troupes, et que l'animosité prétendue entre nos deux rois ne saurait être bonne à rien, quand même elle serait possible.

Je me fais un plaisir de penser que vous êtes rentrée dans le palais; car j'ai une grande idée de l'amitié de la reine pour vous, et de celle que vous avez pour elle, et de la nécessité dont vous êtes à LL. MM.

Nous sortons des dévotions de ce saint temps-ci. La famille royale a fait les siennes, jusqu'à M. le duc d'Orléans; on dit que mademoiselle de Sery se met dans la piété.

Le seul monseigneur duc de Berry a fait et jeûné le carême; j'ai quelque curiosité de savoir si le roi d'Espagne a mangé gras; on ne voit presque plus personne qui fasse le carême : je ne sais si c'est la santé ou la piété qui diminue.

Je ne puis oublier de vous dire que M. le duc de Bretagne a servi à la Cène; il porta ses plats et fit ses révérences aussi bien qu'un homme aurait fait : c'est par le roi que je l'ai su, qui n'est pas trop accoutumé à louer sa famille; il est vrai que ce prince a une grace et un esprit qui con-

solent aisément de ce qu'il n'est pas beau. M. le duc d'Anjou se porte bien. Nous allons dans huit jours à Marly, pour trois semaines; on est obligé à ce long séjour, parce qu'on achève la chapelle neuve, et que l'on rompt quelque chose de l'ancienne pour faire la communication à la nouvelle.

Les ennemis sont assemblés. M. le prince Eugène et Marlborough sont arrivés le 17: il peut à tout moment y avoir une action; M. d'Artaignan y est seul; le maréchal de Villars ne peut partir qu'au commencement de mai. Je ne vous parlerai pas de l'état où je suis, de peur de perdre votre estime; notre chère princesse n'est guère plus tranquille que moi; elle va aujourd'hui dîner à Meudon avec Monseigneur, qui ne reviendra que pour Marly.

Le duc de Guiche a voulu essayer de monter à cheval avant que de partir pour la campagne; il s'en est si mal trouvé qu'il s'en va incessamment à Bourbonne; je crois que madame sa femme n'en sera pas fâchée. On dit que le maréchal d'Harcourt est beaucoup mieux.

Je crois avoir eu l'honneur de mander à la reine que madame de Vaubecourt était morte; elle ne l'était pas dans ce temps-là, mais elle l'est présentement: c'est une grande perte pour M. Amelot; elle était toute sa consolation dans sa famille, qui lui a donné de grands déplaisirs. Madame la duchesse de Lude a été en danger par une colique causée par la goutte; elle est hors d'affaire présentement.

Le roi d'Angleterre doit partir au premier jour, bien véritablement incognito, car il n'aura que deux ou trois hommes avec lui; je trouve cette suite-là bien plus honorable dans l'état où il est, que s'il avait un grand équipage : je crois que la reine sa mère passera une bonne partie de son été à Chaillot.

Adieu, madame, je ne me porte pas bien aujourd'hui, comptez sur moi pour toute ma vie; on ne se brouille point pour ne pas penser de même sur tous chapitres; d'ailleurs je suis très-persuadée que si vous voyiez ce que je vois, vous ne penseriez pas autrement.

LETTRE CXCII.

A LA MÊME.

Versailles, le 28 avril 1710.

J'APPRENDS avec bien de la joie, madame, que vous vous êtes tirée heureusement d'un mal qui n'est pas sans danger; j'espère que l'usage du lait achevera de vous rétablir et vous donnera de la santé pour long-temps. Dieu veuille accompagner S. M. C. et bénir tous ses projets! je ne saurais croire que ce qui sera bon pour lui, puisse être mauvais pour nous, quoiqu'on veuille présentement que nos intérêts soient différents. Vous savez, madame,

que j'ai toujours espéré des miracles en sa faveur, par l'opinion que j'ai de sa vertu. On ne cesse de louer ici la conduite de LL. MM.; on dit que le roi marche avec six mulets, que la dépense de sa personne est réglée à dix-huit francs par jour, et que la reine est en grisette avec un petit bordé d'argent : rien n'est si grand que ce qui revient de l'un et de l'autre.

C'est très-bien fait, madame, de ne plus disputer; vous ne verrez que trop les raisons que j'avais de désirer la cruelle paix dont il a été tant parlé; on n'ose, comme vous le dites, s'expliquer de si loin; faites des vœux pour la guerre de France, car nous n'aurons point la paix. Il est vrai, madame, que nous avons quantité de bonnes troupes; mais nos ennemis en ont beaucoup plus que nous; et l'impossibilité où nous sommes d'avoir de l'argent nous jette tous les jours, et nous jettera, selon toutes les apparences, dans de grandes extrémités. Si je pouvais me réjouir, je le ferais, madame, en vous faisant part du mariage de M. de Vendôme avec mademoiselle d'Anguien; il en rit lui-même, ne pouvant se figurer qu'il se marie. On dit que la princesse en est fort contente.

La santé de madame la duchesse de Bourgogne est parfaite présentement, les princes ses enfants sont de même; mais rien ne peut réjouir cette princesse, et on ne saurait disconvenir qu'elle n'ait raison.

Il est vrai, madame, que la bonne volonté du

duc de Noailles mériterait d'être mieux employée que de commander un si petit corps en Roussillon; mais tout le monde crie miséricorde sur ce qu'il y a encore trop de troupes, ainsi qu'en Dauphiné et en Allemagne : les ennemis paraissent vouloir nous accabler par la Flandre; on voudra tout porter en Flandre.

M. le maréchal de Villars est très-résolu de servir, quoi qu'on puisse dire, et qu'il ne manquât pas de prétexte pour s'en dispenser, s'il avait moins de zèle qu'il n'en a. Il faut vous dire encore, madame, pour l'amitié dont vous honorez le duc de Noailles, que la grossesse et la santé de madame sa femme sont si heureuses, qu'il y a lieu d'espérer un garçon.

Le roi a donné aux enfants de M. le duc du Maine, la survivance de ses charges : l'aîné, général des Suisses; le cadet, grand-maître de l'artillerie. Le roi n'a point encore distribué la dépouille de M. l'archevêque de Reims; quelques amis que j'aie en France, mes vœux sont pour deux cardinaux qu'il vous est aisé de deviner.

J'ai envoyé votre lettre à M. le maréchal de Villeroi, qui est présentement ici; je ne mérite point, madame, son admiration. Je serais très-flattée de son estime; j'en ai beaucoup pour lui, et je désire de tout mon cœur qu'il se raccommode avec le roi. Nous partons aujourd'hui pour Marly; je ne compte pas que ce soit un voyage de plaisir; il est nécessaire pour laisser achever la chapelle: nous y verrons le roi et la reine d'Angleterre, qui

sont encore des objets d'attendrissements et de douleurs. Je ne cesserai jamais la première le commerce dont vous avez bien voulu m'honorer, et je vous serai toujours, madame, très-sincèrement attachée.

LETTRE CXCIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 11 mai 1710.

Madame la duchesse de Bourgogne prétend être mieux instruite que moi de votre santé, madame, et que la reine lui a mandé que vous avez une enflure qui monte depuis les pieds jusqu'au ventre; j'en ai été plus effrayée que M. Fagon, qui vous propose pour remède de vous baigner, ce qui me fait croire que le mal n'est pas aussi grand que je l'avais craint : je souhaite votre conservation, et j'ai une si grande idée de l'amitié que la reine a pour vous, et de l'attachement que vous avez pour elle, que je ne puis envisager votre séparation. Il me paraît que vos affaires sont en assez bon état, et que l'on peut espérer que la campagne du roi lui sera glorieuse et avantageuse. Bien loin de renforcer le duc de Noailles, on vient encore de l'af-

faiblir; nos ennemis veulent nous accabler par la Flandre; on croit qu'il faut leur opposer toutes nos forces.

La tranchée a été ouverte devant Douai, du 4 au 5 de ce mois; il y a déja eu deux sorties, où l'on dit qu'on a perdu beaucoup de gens de part et d'autre : vous croyez bien, madame, que je vois cette place prise; il serait à désirer qu'elle durât assez long-temps pour donner le loisir de rassembler notre armée, qui commence à avoir quelque subsistance.

S'il m'était aussi aisé de servir M. Amelot, qu'il me l'est de me plaindre, je n'aurais pas tant attendu à lui accorder la grace qu'il désire, et pour faire plaisir à un nom que je vous ai vue porter; mais, madame, la volonté continue à résister à cette proposition, et je n'oserais même y revenir; mon crédit n'est pas grand, et surtoutpour les choses que je désire fort.

Le roi, fatigué de tous les avis directs et indirects qu'on lui donnait sur la trop grande dépense qu'il faisait à Marly, a pris la résolution de n'y plus nourrir les dames, et de vivre comme il fait à Versailles et à Fontainebleau; on commencera cette manière nouvelle au premier voyage que nous y ferons. Quand on n'aura plus ce prétexte de murmure, on en trouvera quelque autre; la liberté de parler, dans notre cour, est à l'excès.

Le maréchal de Villars a pris congé et part plein de bonne volonté, mais bien persuadé que nous devons désirer la paix et la faire s'il nous est pos-

sible, il ne me paraît pas qu'il se fasse un pas en avant là-dessus.

Le roi et la reine d'Angleterre doivent venir demain à Marly. Le roi fera ses adieux pour l'armée, et la reine les siens pour Chaillot. Je ne vous parle plus sur notre état, madame : il ne paraît pas que vous ajoutiez aucune foi à ce que je pourrais vous en dire; mais je suis persuadée que vous en seriez sensiblement touchée si vous en étiez le témoin. Je suis toujours, madame, également à vous.

LETTRE CXCIV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 19 mai 1710.

J'ai bien de la peine de croire, madame, que votre présence en Espagne y peut faire du mal et que votre absence fût avantageuse aux affaires de LL. MM. CC.; j'ai été ravie quand j'ai vu la Providence en disposer autrement; et je souhaite de tout mon cœur que vous ne quittiez jamais la reine. Je n'ai pu lire ce que vous me faites l'honneur de me mander de la séparation de LL. MM. sans attendrissement; j'espère toujours que tant de vertus seront récompensées, et je ne doute point que la reine n'obtienne l'absolution du trop grand at-

tachement qu'elle a pour M. le prince des Asturies. Je trouve M. le marquis de Cailus bien heureux, et qu'il a bien gagné à sa disgrace. Je suis fort aise qu'il serve avec M. le marquis de Bay, qui est, ce me semble, fort heureux. Vous croyez bien, madame, que je ne manquerai point de montrer cet endroit de votre lettre à madame de Cailus, dont la figure est très-bonne à la cour, quoiqu'un peu grosse; mais elle est aussi jolie que jamais.

Il est vrai, madame, que M. le duc de Savoie ne fait plus grand bruit; je n'entends plus parler même de sa dévotion. Mais à propos de dévotion, madame, nous en avons une à la cour qui commence à paraître, quoiqu'on ait voulu la cacher : c'est madame la princesse de Conti, qui apparemment ne s'en démentira plus.

Le roi d'Angleterre est parti avec beaucoup de bonne volonté et fort peu de santé; la reine sa mère et la princesse vont à Chaillot aujourd'hui, pour y demeurer deux mois.

Voilà M. le maréchal de Berwick bien établi en France : il part au premier jour pour aller en Flandre, en cas qu'il y ait une bataille; si les choses tournaient autrement, il ira en Dauphiné.

Le siége de Douai va son chemin; on veut le sécourir si la place peut attendre que notre armée soit assemblée.

La duchesse de Lude a encore quitté Marly pour la goutte; les accès deviennent très-fréquents, et avec des faiblesses qui font craindre pour elle.

Je ne vous parle plus de M. de Courcillon, parce qu'il est fort bien et qu'on ne croit plus de danger à son mal. Il est à Paris à cause de nos voyages de Marly; madame sa femme y est restée malade; mais elle est bien mieux.

Nous aurons demain madame de Vendôme qui vient faire sa révérence au roi; la noce s'est faite à Sceaux, d'où il est revenu bien des particularités de la malpropreté de M. de Vendôme, de son étonnement d'avoir mis deux chemises blanches dans un jour, et de son embarras d'avoir du point de France sur son estomac à celle qu'on lui donna pour la nuit. On prétend que madame sa femme est fort propre; je ne sais si c'est pour rendre tous ces contes meilleurs.

On a raison, madame, de donner des louanges à M. le duc de Bretagne. Il a présentement la fièvre; nous espérons que ce ne sera qu'un mouvement de ses dernières dents. Il est très-bien fait, et ressemble fort à madame sa mère; il en montre l'esprit et l'intelligence. M. le duc d'Anjou devient fort joli.

On vous aura mandé, madame, la mort de M. le duc de Coilin, et que M. l'évêque de Metz, son frère, avait hérité de son duché. On n'en trouve point d'exemples jusqu'ici dans les ecclésiastiques.

Le maréchal de Villars est à l'armée; le chemin lui donna une enflure au genou : il assure que ce ne sera rien; mais je crains bien quelque accident pour cet homme-là. Le maréchal d'Harcourt est

toujours aux eaux, et se rendra à l'armée d'Allemagne dès qu'il en sera temps.

S'il plaisait à Dieu de ne pas nous accabler cet été, il me semble qu'on pourrait bien vous aider à la fin de la campagne; mais ce qui n'est que dans ma tête ne mérite pas grande attention. Nos plénipotentiaires ne reviennent point et ne font rien. Tous les peuples, amis et ennemis, veulent espérer la paix, quoiqu'il n'y ait plus apparence. Adieu, madame, je suis et serai, toute ma vie, absolument et tendrement à vous.

LETTRE CXCV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 25 mai 1710.

Vous avez raison, madame, d'être en peine sur le siége de Douai : il est bien sûr qu'il sera pris et que la suite n'en peut être que très-mauvaise. L'armée de nos ennemis se fortifie tous les jours par les troupes qui leur viennent de tous côtés, et ils font devant Douai des retranchements aussi forts que si nous avions sur eux la supériorité qu'ils ont sur nous. Le maréchal de Villars fait de son mieux; mais il nous revient de tous côtés qu'il souffre beaucoup quand il monte à cheval. Le

maréchal de Berwick est allé en Flandre pour commander une aile, si on donne la bataille qui tient tout le monde en inquiétude, et qui en effet est d'une grande importance. Notre duc de Noailles est parti; il aura si peu de troupes, qu'il ne saurait rien faire, et, dans ce désespoir-là, il aurait bien voulu aller en Flandre.

Il est certain, madame, que vos affaires sont en tout bien meilleures que les nôtres; il y a eu tant de contre-temps là-dessus, qu'on se désespérerait si on n'y voyait la main de Dieu, qui veut faire souffrir la France. Vous ne croirez pas, madame, que c'est moi qui console madame la duchesse de Bourgogne, et que ses inquiétudes vont plus loin que les miennes. M. son mari a parlé très-fortement au roi pour obtenir la permission d'aller en Flandre; mais il a parlé inutilement : le roi ne trouve pas à propos de hasarder encore de nouveaux embarras. Que direz-vous, madame, de M. le cardinal de Bouillon, qui passe aux ennemis et écrit au roi qu'il lui renvoie l'ordre du Saint-Esprit, qu'il portait toujours sur lui caché, par respect pour le serment qu'il avait fait en le recevant; qu'il reprend sa qualité de prince et de souverain; qu'il n'a que Dieu au-dessus de lui, et qu'il s'en va remplir la première place après la suprême? Si je ne m'explique pas fort bien, je vous assure qu'il s'explique encore plus mal, et que je n'ai point vu une plus mauvaise lettre dans toutes ces circonstances; sa famille est à plaindre, et n'entrera point apparemment dans cette folie.

M. de Vendôme est très-content d'être marié : il est charmé de l'esprit de madame sa femme; il se remet à elle de toutes ses affaires; il lui a donné tout son bien par contrat de mariage; il veut désormais être plus assidu à la cour, et que madame de Vendôme y demeure toujours. Je tiens tout ce que je vous dis de madame la Princesse, qui me paraît de plus en plus avoir une grande amitié pour vous.

Nous allons demain à Marly essayer des retranchements que le roi a faits. La grande princesse de Conti n'y vient pas; elle prend les eaux de Bourbonne, et se met tout-à-fait dans la dévotion : elle l'a caché autant qu'elle a pu; mais quand on vient à vivre en chrétienne après avoir vécu en femme du monde, il est difficile qu'on ne s'aperçoive pas de ce changement. Heureuse la princesse qui n'aura rien à changer dans la disposition de sa journée, quelque piété et quelque âge qu'elle pût avoir! Je voudrais de tout mon cœur que vous fussiez contente de la distribution que le roi fera à la Pentecôte, et dans laquelle personne ne sera appelé que le P. le Tellier.

Le prince de Bergue épouse mademoiselle de Rohan. La vieille maréchale de la Meilleraye est morte. Madame d'Elbœuf a enfin tiré mademoiselle sa fille du couvent de Saint-Antoine, et l'a mise dans l'abbaye de Panthemont, où elle espère qu'elle sera professe dans six semaines. Madame la duchesse de Mantoue retranche la moitié de ses domestiques, pour ne plus pouvoir les nourrir : elle

maigrit tous les jours, et donne lieu de craindre pour sa poitrine. Enfin, madame la maréchale de Noailles a une fille professe, et veut se donner un air de couvent qu'elle a bien de la peine à prendre. On dit que M. le maréchal d'Harcourt est présentement fort bien; il s'en va en Allemagne. Je vous assure, madame, que je suis étonnée de mon courage; mais je ne suis guère contente de vous voir aussi indifférente que vous l'êtes pour les affaires de la France.

LETTRE CXCVI.

A LA MÊME.

Marly, le 2 juin 1710.

Nous n'aurons point de bataille pour sauver Douai, madame : le manque d'argent qui nous fait périr a ôté tous les moyens d'assembler l'armée assez tôt; les ennemis ont eu le temps de se retrancher, et ce serait, à ce qu'on dit, se casser la tête contre les murailles de les attaquer postés comme ils sont. Vous voyez où tout cela nous mène; les suites de la guerre sont terribles, les conditions de la paix sont affreuses: il faut se taire et prier Dieu. Il est vrai, madame, que les affaires d'Espagne paraissent en meilleur état, et

qu'on ne peut trop admirer leurs MM. CC. Je ne puis pourtant les croire fort heureuses dans l'état où nous sommes; ils sont Français de bien des côtés. On ne peut discourir là-dessus, ni comprendre par où cette grande scène finira.

Je suis contente, madame, de savoir que M. le prince des Asturies ait voulu vous baiser; du reste il s'en démêlera comme il pourra. Si M. le duc de Bretagne montrait de pareilles inclinations, M. le duc de Bourgogne serait très-inquiet; mais les dames de France se jettent si fort sur lui, et le baisent avec tant d'indiscrétion, qu'il en sera rebuté avant d'y entendre finesse. Madame la Princesse est hors de tout commerce; je ne puis ni la consoler, ni jouir de la bonté et de la confiance dont elle m'a toujours honorée. Votre modestie aurait quelque chose à souffrir si elle entendait nos conversations sur ce qui vous regarde. M. de Vendôme a mieux aimé donner tout son bien à mademoiselle d'Anguien que de discuter les articles du contrat; elle a voulu lui laisser trois ou quatre cent mille francs dont il pût disposer. On prétend qu'on trouvera un grand désordre dans ses affaires et bien des dettes. Il est à Anet, et madame de Vendôme est à Sceaux. Vous entendrez parler, par cet ordinaire-ci, d'un autre mariage que le roi a cru devoir faire pour unir les personnes principales qui ont à vivre ensemble. Vous ai-je mandé la dévotion de madame la princesse de Conti? on dit qu'elle veut se faire carmélite; je ne crois pas qu'elle en soit là. Je n'entends

rien dire du duc de Médina-Cœli; je sens de la curiosité de savoir ce qu'il a fait.

Je vous quitte, madame, plus tôt que je ne voudrais, par un mal de dents qui m'ôte la liberté et le courage d'écrire et de penser, mais qui ne diminue rien de l'estime, du respect et de la tendresse que j'ai pour vous, madame, depuis que j'ai suivi de près votre conduite; je sens pourtant quelquefois un peu d'aigreur contre vous, ne vous trouvant plus Française. Voilà le fond de mon cœur, que je ne vous déguiserai jamais.

LETTRE CXCVII.

A LA MÊME.

Versailles, le 9 juin 1710.

Madame la duchesse de Bourgogne a bien des raisons de s'intéresser à vous, madame: aussi le fait-elle très-sincèrement; je ne manquerai pas de l'en remercier de votre part. On peut tout espérer de la bonté de votre tempérament et de l'air de Madrid, qui nous a toujours paru être bon pour vous. J'étais bien plus étonnée de votre gaieté que je ne le suis de votre tristesse; et j'ose vous dire que la mienne a été un effet de la prévoyance. Vous m'accusiez de voir trop noir; vous voyez

aussi noir que moi, et tout le monde est présentement au même point. Je suis assez contente de mon courage; et comme je ne vois presque rien de nouveau, je ne suis point surprise de ce qui arrive tous les jours. J'ai vu Douai pris, dès qu'il a été attaqué par une armée puissante à qui il ne manquait aucun moyen pour réussir, tandis que la nôtre ne se pouvait assembler faute d'argent et de subsistance; mais enfin, madame, elle est assemblée, elle est belle et bonne, elle ne manque de rien, et montre toute la bonne volonté qu'on peut désirer; elle est très-inférieure à celle des ennemis, qui se sont retranchés avec autant de précautions que s'ils nous craignaient autant que je les crains. M. d'Albergoti fait une très-belle défense. MM. les maréchaux de Villars, de Berwich et de Montesquiou tournent de tous côtés, sans pouvoir trouver un endroit pour tenter le secours, et ils sont tous du même avis, quoique d'humeur différente. M. le maréchal de Berwick s'en va en Dauphiné, où la campagne doit commencer: on dit que M. le duc de Savoie la fera cette année.

Nous allons avoir une noce, madame, et une grande noce; mais elle se fera sans joie et sans dépense: le prince et la princesse demeureront comme ils sont, sans apanage et sans maison; on nommera seulement une dame d'honneur, et une dame d'atours pour suivre madame la duchesse de Berri; tout le reste se remettra à la paix, à cette effroyable paix, à cette paix plus affligeante

que la guerre, et qu'il y a long-temps que je vous ai mandé que je verrais sans consolation.

Je comprends parfaitement, madame, que l'état où se trouve le duc de Noailles fortifie beaucoup l'archiduc, et rompt les projets de S. M. C. Il n'y a que Dieu qui sache comment tout cela finira; heureux ceux qui s'en vont avant ce dénoûement: comme la duchesse de La Vallière, qui a enfin fini sa pénitence! Madame la princesse de Conti en est très-affligée; elle lui vit rendre l'esprit.

Il faut, avant de finir ma lettre, vous montrer quatre personnes transportées de joie; Madame, M. le duc d'Orléans, madame la duchesse d'Orléans et Mademoiselle : je vous laisse avec cette idée, en vous assurant que je vivrai et mourrai votre très-humble et très-obéissante servante.

P. S. Le roi n'a point encore nommé aux bénéfices.

LETTRE CXCVIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 15 juin 1710.

Vous avez su présentement, madame, que nos généraux de Flandre, après avoir cherché, six jours durant quelque endroit praticable d'attaquer les ennemis, ont conclu tous trois que le secours de Douai était impossible : nous apprendrons bientôt la réduction de cette place. M. d'Albergoti a fait une belle défense. Dieu veuille qu'il ait une capitulation qui le mette en état de servir! car c'est un des meilleurs officiers qu'ait le roi. Après cela, madame, nous rentrerons dans de nouvelles inquiétudes pour cette bataille si importante et qu'on croit indispensable de donner à la première entreprise que les ennemis voudront faire. Le maréchal de Berwick doit passer ici au premier jour pour s'en aller en Dauphiné. M. le maréchal de Villars est très-incommodé toutes les fois qu'il monte à cheval, et il y faut pourtant monter très-souvent; de sorte qu'il est fort à craindre que ce général ne nous manque, ce qui me paraît un grand malheur.

Dieu veuille, madame, que vos miquelets con-

tinuent dans leur bonne volonté! Je ne saurais m'empêcher de faire des vœux pour vous, quoique nous ayons lieu de croire jusqu'ici que nous ne saurions prospérer en même temps.

Il est bien sûr, madame, que la dévotion de madame la princesse de Conti est sincère: elle aurait bien voulu pouvoir la cacher; mais cela n'est pas possible à la cour, où l'on se voit depuis le matin jusqu'au soir, et où l'on sait tout ce qu'on fait.

Vous m'allez bien gronder, madame, de ne pas faire madame de Cailus dame d'atour de madame la duchesse de Berri: je ne sais si j'aurais obtenu cette grace, mais je ne l'ai point demandée, quoique j'estime et aime plus que jamais cette personne, que vous honorez quelquefois de la qualité de votre amie.

Je n'avais point ouï dire, madame, qu'on mît sur votre compte la disgrace de M. le duc de Médina-Cœli; mais tout le monde trouve étrange qu'il ne revienne rien de la cause. Vous m'aviez renvoyée au roi pour en savoir des nouvelles; mais il me paraît qu'il n'en est pas plus instruit que moi: c'est ce mystère qui met toute la curiosité à bout, et qui fait chercher à deviner ce qui en peut être.

Je ne comprends rien à l'état du maréchal d'Harcourt: les nouvelles qui en reviennent sont fort différentes, et il est toujours aux eaux.

Le roi n'a point encore nommé les dames de madame la duchesse de Berri. Madame de Marray se retire, et en donne de si bonnes raisons, qu'elle

est admirée de tout le monde, sans compter le plaisir qu'elle fait de laisser une place vide.

Qu'il y a long-temps que nous souffrons, madame! Je vous assure pourtant que mes peines ne peuvent me rendre insensible aux vôtres; la tristesse de vos dernières lettres me serre le cœur, et je vous ai souvent devant les yeux aux pieds de votre admirable reine; je n'ose presque plus m'y mettre.

LETTRE CXCIX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 22 juin 1710.

Il n'y aura point de bataille, madame, pour le secours de Douai; tous nos généraux ont trouvé impossible de forcer les retranchements des ennemis, mais quand la place sera prise, ce qui ne peut être très-éloigné, nous rentrerons dans les mêmes inquiétudes, par les raisons que vous marquez.

Il est vrai, madame, que les affaires de S. M. C. paraissent présentement dans une assez bonne situation; mais elle ne peut subsister quand les nôtres seront très-mauvaises, et les nôtres ne peuvent se raccommoder sans miracle.

Nous avons une armée qui ne manque de rien, grace aux soins excessifs de M. Desmaretz et de M. Voisin; mais elle est faible, et celle des ennemis se fortifie tous les jours.

On fait le procès du cardinal de Bouillon: il est présentement dans l'armée ennemie; on est bien déchaîné contre lui et contre toute sa famille; le roi a beaucoup de bonté pour M. le duc de Bouillon.

On fera la noce du duc de Berri aussitôt que la dispense sera arrivée; on l'attend à la fin du mois. Ces noces se feront sans cérémonie et sans plaisirs, le temps n'y étant pas convenable. Le roi donnera à souper à tous les princes et princesses, au nombre de vingt-huit ou trente. Madame la Duchesse et M. le Duc y manqueront. Je ne vivrai point assez, madame, pour voir de la joie dans notre commerce; mais je ne doute point que ceux qui sont plus jeunes ne voient toutes les affaires changer de face.

Le roi eut, il y a quelques jours, un petit mouvement de colique qui n'a eu aucune suite. Nous irons à Marly après le mariage; il nous prend tant de logements qu'on ne pourra presque plus y mener de particuliers. On approuve fort le choix de madame la duchesse de Saint-Simon pour dame d'honneur, et madame de Vieuville paraît aussi assez aimée.

Le maréchal de Villars sent toujours beaucoup de douleurs quand il monte un peu trop à cheval. Le maréchal d'Harcourt revient ici pour être à

portée de l'armée de Flandre. Adieu, madame, je suis toujours également à vous.

L'état de M. et madame d'Albe fait compassion, ils mériteraient une meilleure fortune.

LETTRE CC.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 29 juin 1710.

SANS l'apostille de votre lettre, madame, elle m'aurait fait souvenir des romans que l'on interrompt toujours dans l'endroit le plus intéressant. Je vous trouvais cruelle de nous annoncer une bataille dont nous aurions attendu long-temps la décision; mais enfin, M. de Stharemberg ne l'a pas voulue, et je crois qu'il faut s'en réjouir, car nous ne sommes pas en bonheur. Je suis ravie que la reine n'ait pas été long-temps dans une grande inquiétude. Le siége de Douai nous avait donné quelque relâche, et même bien plus longue qu'on n'aurait pu l'espérer; mais enfin il est pris, et M. d'Albergoti a battu la chamade quand le roi l'a ordonné, et a obtenu une bonne et honorable capitulation: la garnison a fait des merveilles; le duc de Mortemart s'y est distingué; M. de Ferrague y a acquis de l'honneur; M. de Dreux,

gendre de M. Chamillard, y a été blessé, mais sans danger. M. d'Albergoti a tenu trois fois autant qu'on croyait que tiendrait cette place. M. le maréchal de Villars va tâcher de couvrir Arras et Cambrai, et prendre un poste où les ennemis ne puissent l'attaquer sans désavantage : ils ont beaucoup perdu devant Douai, mais ils sont toujours bien supérieurs à notre armée. La désertion est grande dans notre cavalerie, quoiqu'ils aient tout ce qu'il faut pour leur subsistance.

Un malentendu en Savoie a retenu le courrier qui allait à Rome pour la dispense de notre mariage, car je ne saurais soupçonner M. le duc de Savoie d'une telle chicane : quoi qu'il en soit, on dit que nous ne l'aurons que mardi; ainsi la noce sera remise au dimanche.

Quoique le roi ne fasse aucune réjouissance de ce mariage-là, il faut donner à souper à la famille royale : la table sera de vingt-huit couverts; et si tous nos princes y étaient, il y en aurait trente-neuf, sans compter ceux qui sont en Espagne; j'ai pensé à vous en envoyer la liste selon leur rang.

Je crois le maréchal de Joyeuse mort présentement. Les maréchaux d'Harcourt et de Villars demandent son gouvernement. Il est fâcheux qu'ils se trouvent si souvent concurrents. Le duc de Guiche est arrivé des eaux de Bourbonne à peu près comme il était avant d'y aller; il veut partir pour l'armée; il dit que le maréchal d'Harcourt n'a pas reçu un grand soulagement des eaux:

nous en jugerons bientôt, car il sera dans peu de jours auprès du roi.

La fin du siége de Douai, et l'inquiétude de ce que vont faire les ennemis, rejettent notre chère princesse dans sa première tristesse, dont elle était un peu sortie depuis quelques jours.

Dieu veuille, madame, qu'un prince si digne de régner et des sujets si affectionnés ne se séparent jamais! On ne voit pas bien comment ce souhait s'accomplira; mais il n'est pas possible de ne le pas faire en attendant que la Providence en décide. Quoi qu'il arrive, madame, je serai toute ma vie entièrement à vous, avec un respect très-tendre et très-sincère.

LETTRE CCI.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 6 juillet 1710.

On dit que les ennemis devaient marcher hier, et que c'était pour attaquer notre armée; d'autres croient que s'ils la trouvent bien retranchée, ils pourront se rabattre à un siége, et nous serons encore à recommencer. Nous pensons si différemment sur les affaires générales, que je n'aime point, madame, à vous en parler; vous croyez

que nous ne faisons rien qui vaille, et nous faisons beaucoup dans les circonstances où nous nous trouvons de tous côtés. Je suis bien assurée que si vous étiez ici, vous changeriez de sentiment. Mais enfin, madame, vous êtes Française aussi-bien qu'Espagnole, et de quelque côté que vous vous tourniez, je ne vous crois pas fort à votre aise.

Le duc du Noailles est désespéré de ne pouvoir rien faire; il n'aspire présentement qu'à garder le pays dont il est chargé, et ce dessein ne convient guère à un homme de son courage; il manque même de subsistance pour sa très-petite armée.

Je ne doute point des merveilles que fait le roi d'Espagne; mais j'ai peur qu'elles ne soient inutiles contre un général qui ne veut pas se montrer : le chaud viendra, on sera forcé de se reposer, et de tous côtés nous nous ruinons peu à peu.

La défense de M. d'Albergoti a été généralement louée de tout le monde, et on le trouve trop peu récompensé par le cordon bleu, et le gouvernement de Sar-Louis.

Le maréchal de Villars a eu le gouvernement du pays Messin. Il agit le plus qu'il peut, mais il lui en coûte toujours quelques douleurs. On dit que le maréchal d'Harcourt est encore très-incommodé; nous le verrons bien, car il revient au premier jour. Le duc de Guiche est retourné à l'armée par un excès de bonne volonté, car il n'est pas mieux qu'il n'était l'année passée; madame sa

femme est dans d'étranges inquiétudes. Les noces qui se sont faites aujourd'hui à Versailles, n'ont donné de la joie qu'à la famille de M. le duc d'Orléans, et à M. le duc de Berri, qui paraît ravi de se marier; tout le reste est en alarmes de ce qui se peut passer en Flandre. Bien des raisons ont empêché de faire des dépenses à ce mariage; mais les dames n'en ont pas été moins parées, avec des habits légers, convenables à la saison où nous sommes. Je trouvai hier, en arrivant à Versailles, que tout le monde était charmé de madame la duchesse de Bourgogne; je la vis le soir, et fus surprise comme quelqu'un qui ne l'aurait jamais vue. Je ferai vos compliments, madame, au roi et à ceux de la maison royale, que je suis assurée qui les recevront bien; mon canal auprès de Madame ne vous y recommandera pas, car je crois y être encore plus mal que vous : c'est dans cette occasion que le respect empêche la voix; ainsi je n'en dirai pas davantage.

On ne défait point le grand et beau degré; la vieille chapelle sert de passage en haut et en bas à la nouvelle, dont la magnificence répond plus à la piété du roi qu'à notre état présent. Je crois que la cérémonie qui s'y est faite aujourd'hui a été très-belle.

La reine d'Angleterre n'a point voulu venir ni à la noce, ni au souper; elle aime mieux prier Dieu à Chaillot. La bataille lui donne bien des alarmes pour le roi son fils, qui d'ailleurs a presque toujours la fièvre et une mauvaise santé. La

reine viendra demain à Versailles faire ses visites à tous ceux à qui elle a accoutumé de faire cet honneur; madame la Duchesse n'a point paru, étant encore dans sa première année.

La campagne n'est encore guère avancée, madame, pour tout ce que nous avons à craindre, et l'argent devient tous les jours plus rare; mais pourquoi vous importuner de mes plaintes, quand vous en êtes accablée, et que vous avez à soutenir votre grand reine? Quelle cruauté si vous l'aviez quittée! la peur que j'en ai eue devrait me rendre un bon office auprès de sa Majesté.

LETTRE CCII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 13 juillet 1710.

Je n'ai rien à répondre sur M. d'Albergoti; il a parfaitement bien fait à Douai, et le roi a très-bien fait aussi en lui accordant le gouvernement de Sar-Louis et le cordon bleu.

Nous attendons maintenant un courrier qui doit nous apprendre ce que les ennemis veulent faire; car ils ont marché; mais leur mouvement ne décide point encore s'ils veulent nous donner une bataille ou s'attacher à quelque place.

Madame de Caylus ne peut être malheureuse, étant estimée de vous; et vous réparerez peut-être un jour, madame, les injustices que nous lui faisons; la pauvre femme n'a pas trois jours de santé : elle sort présentement de cinq ou six jours de fièvre continue. Rien n'égale, madame, la perfection des Espagnols : leur courage, leur fidélité, leur fierté, sont bien différents de ce que nous voyons ici. C'est un nouveau malheur d'avoir à vivre avec eux. Vous êtes contente de tout ce que vous voyez; j'en suis ravie. Je n'entre point dans les conditions de la paix qui se traite, et qui, selon toutes les apparences, ne se fera pas : ma capacité ne va pas si loin, et je ne sais que partager les peines que je vois de tous côtés. Il est vrai, madame, que madame la duchesse de Bourgogne est très-irrégulière : elle remet à l'extrémité tout ce qu'il faudrait qu'elle fît; et quand elle le veut, il n'est plus temps. Je ferai mon possible pour tirer d'elle les lettres de Savoie, pour en faire l'usage que vous m'ordonnez. Le maréchal d'Harcourt doit arriver demain. Le roi lui a donné la lieutenance de roi d'Alsace. Je rêve, madame, quand je vous dis que le gouvernement du pays Messin a été donné à M. d'Albergoti : c'est à M. le maréchal de Villars, comme on vous l'aura mandé. M. d'Albergoti en a un autre; je crois que c'est Sar-Louis. L'attente du courrier de Flandre me met dans une si grande inquiétude, que je ne sais ce que je dis, et je meurs de peur de trouver de mauvaises nouvelles en arrivant à Marly. Par-

donnez-moi donc la froideur de cette lettre, qui ne change rien à mon cœur pour vous.

LETTRE CCIII.

A LA MÊME.

Marly, le 21 juillet 1710.

Douai est pris, madame, et Béthune le sera bientôt; les ennemis ont marché à M. de Villars avant de se déterminer à ce siége; mais ils l'ont trouvé si bien retranché, qu'ils n'ont osé l'attaquer. La saison n'est pas encore assez avancée pour ne pas craindre quelque autre entreprise après Béthune; mais vous n'aimez ni les craintes ni les complaintes : je ne connais point d'autre sentiment présentement, ainsi il est bon de finir ce discours.

Le maréchal d'Harcourt est arrivé : sa tête est aussi bonne qu'elle l'ait jamais été, mais il est fort abattu, maigre, et sa langue s'épaissit dès qu'il parle de suite, ou avec un peu d'action; je le crois présentement meilleur pour les conseils que pour aucune expédition.

Le maréchal de Bouflers est sorti de son quartier en meilleure santé qu'il n'y était entré. Il est vrai, madame, que le roi regarde la faute de M. le

cardinal de Bouillon comme personnelle, et ne peut confondre avec lui M. le duc de Bouillon, qui est auprès de lui depuis près de cinquante ans, et qui lui a toujours marqué beaucoup d'affection.

S'il est curieux de voir le roi à la tête de trente princes ou princesses du sang royal, il ne l'est pas moins de le voir aujourd'hui se promenant à pied auprès de la chaise de M. le dauphin, qui a la goutte. Madame la duchesse de Berri vomit fort souvent, et l'on ne doute presque plus de sa grossesse; elle n'a pas encore quinze ans. Madame la duchesse de Bourgogne m'a paru affligée de n'avoir point de lettres de la reine, et piquée que vous m'eussiez adressé celles de LL. AA. RR. de Savoie; elle s'est chargée de les envoyer. Je ne puis l'excuser sur son irrégularité, mais si j'étais une caution suffisante, je répondrais de son cœur et de son esprit, et qu'elle aime tendrement la reine sa sœur.

Je crains bien que M. de Stharemberg ne veuille point donner de bataille; il me paraît qu'il faut que les deux partis le veuillent pour en venir là, et cela se trouve difficilement.

Je ne vous dis rien, madame, sur ce que le roi a fait pour le cardinal de la Trémoille; j'aurais voulu davantage, sans qu'aucune circonstance de cette promotion m'en eût empêché. La fièvre est revenue, et je suis à la fin d'un accès que j'ai eu depuis vingt heures, vous aimant toujours, madame, malgré la diversité de nos opinions.

LETTRE CCIV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 27 juillet 1710.

Vous ne pouvez plus attendre de bonnes nouvelles de notre côté, madame; vous avez appris la perte de Douai, et vous saurez bientôt celle de Béthune. Je me réjouis de la prise de Miranda et de tous les avantages que vous en espérez; il me semble que M. de Bay fait toujours parler de lui, qu'il est heureux et habile.

Je ne sais véritablement plus que vous dire; mille raisons m'empêchent de parler des affaires de conséquence, et, comme vous le dites, madame, on n'a pas le courage de parler de bagatelles; vous êtes aigrie contre nous, et je voudrais de tout mon cœur que vous ne le montrassiez qu'à moi.

Toute notre cour est en bonne santé, et non de bonne humeur. Madame la duchesse de Berri n'est point grosse. M. le Dauphin a eu la goutte, mais il est déja mieux. La reine d'Angleterre doit venir mardi à Marly.

Madame la duchesse de Bourgogne alla hier à Saint-Germain; elle trouva la reine accablée de tristesse et de misère.

M. le maréchal de Villars ne peut plus soutenir le cheval, et doit aller aux eaux à la fin d'août. Je ne sais point encore qui prendra sa place, tout nous manque à la fois; mais je ne puis plus chercher de consolation en vous : il vaut mieux vous épargner des plaintes et me contenter de vous assurer de mon sincère attachement pour vous.

LETTRE CCV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 3 août 1710.

Il n'est plus question de paix, madame, et j'espère que vous m'en gronderez un peu moins à l'avenir. On pense sérieusement à la guerre; le roi travaille avec MM. Desmaretz et Voisin, pour connaître les fonds que l'un peut fournir, et l'emploi qui en sera fait par l'autre; et l'on a résolu de surseoir toute dépense et tout paiement, pour donner tout à la guerre : ce travail se fera toutes les semaines. Nous avons su que M. le duc de Savoie avait reçu tous ses sacrements, et on voulait le cacher à madame la duchesse de Bourgogne, mais elle a été mieux informée que nous : madame sa mère lui avait mandé que la coutume de Turin était de faire recevoir notre Seigneur le deux ou

troisième jour de la maladie; qu'on l'avait apporté à S. A. R. à trois heures du matin, ce qui avait fait croire et mander de toutes parts qu'elle était à l'extrémité; il n'y a plus que le jeune prince qui soit encore malade.

M. le maréchal de Villars a fait un mouvement qui devait induire les ennemis à nous donner une bataille, mais ils ont mis des ravins devant eux; et comme le poste que nous avons pris est très-bon, notre armée va s'y retrancher.

Les Anglais ont mis douze cents hommes à terre au port de Cette et à Béziers; le duc de Noailles l'ayant su, a pris sur lui, sans attendre l'ordre, d'y aller en poste et d'y faire marcher des troupes. Le roi lui sait gré de son zèle, et croit que cette descente n'aura pas de suite.

Le duc de Bouillon est inconsolable de la mort du prince d'Auvergne, qui a été emporté en peu de jours par la petite vérole; madame sa femme est accouchée en même temps, à quatre mois, de deux enfants morts.

Toute notre cour est dispersée : le roi est à Versailles, M. le dauphin et madame la princesse de Conti sont à Meudon; M. et madame d'Orléans iront dans quelques jours à Saint-Cloud; madame la duchesse de Bourgogne en aura plus de voyages à faire : elle ne les hait pas. Vous aurez M. de Vendôme, madame, et j'espère que tout ce qu'on a dit contre lui dans les dernières campagnes lui fera du bien. Je souhaite de tout mon cœur que vous en profitiez, et je ne serai jamais plus à mon

aise que lorsque nous serons dans les mêmes intérêts. Il me semble que le duc de Noailles est parti dans l'espérance d'avoir des troupes à la fin de la campagne pour faire le siége de Gironne. Tout ce qui s'est passé depuis doit presser l'exécution de ce projet; il faudra attendre que les neiges soient sur les montagnes du Dauphiné, car les ennemis s'y donnent beaucoup de mouvement, et se montrent de tous côtés. Le maréchal de Berwick, jusqu'ici, n'en paraît pas embarrassé.

Je ne fermerai cette lettre qu'à Versailles, j'y trouverai peut-être quelques nouvelles; je crois pourtant, madame, que vous les savez mieux que moi. Je ne vous ai point rendu compte des remercîments de tous nos princes sur les compliments que je leur ai faits de votre part, parce que vous ne doutez pas qu'ils ne l'aient fait avec toute leur politesse. Je crois que M. le maréchal d'Harcourt n'est pas aussi bien que madame sa femme le désirerait; mais je trouve que sa santé se remet de jour en jour, et que les eaux lui ont fait beaucoup de bien.

Non, madame, je ne suis point bien avec Madame : quand elle a été mal contente de notre princesse, elle a prétendu que j'en étais cause; quand elle y a été bien, elle croit le devoir à madame la duchesse de Savoie. Pour moi, je suis parfaitement contente, pourvu que madame la duchesse de Bourgogne fasse en tout ce qu'elle doit. J'ai sujet de l'être, car on la connaît présentement, et elle est aussi aimée et estimée que je

l'ai désiré; mais il faut avoir patience, et les prodiges sont rares.

Du 4 août.

Un courrier nous apporta hier la nouvelle du rembarquement des ennemis qui étaient descendus à Cette. Le duc de Noailles y a mené des troupes avec une diligence incroyable; il y a trois ou quatre cents prisonniers, plusieurs de tués ou noyés en se rembarquant. Vous croyez bien, madame, que je ne suis pas insensible à ce service, et que ce soit le duc de Noailles qui l'ait rendu; c'est tout ce que j'ai appris, dont je suis fort contente.

LETTRE CCVI.

A LA MÊME.

Versailles, le 10 août 1710.

J'ai à répondre à deux de vos lettres, madame, l'une du 1er août, que je reçus hier par le courrier, et l'autre du 28 juillet, que l'ordinaire a apportée aujourd'hui.

Vous aurez déja su, madame, que M. le maréchal de Vendôme doit partir au premier jour: je viens d'apprendre qu'il a la goutte, mais j'espère qu'elle ne durera pas; je souhaite de tout mon

cœur qu'il réponde à la confiance de LL. MM. CC.

Je viens à votre seconde lettre: nous n'aurons point apparemment de bataille, puisque les ennemis ne l'ont point cherchée dans le dernier mouvement que M. le maréchal de Villars a fait; on dit que M. le prince Eugène le désirait, mais que les Hollandais ne l'ont point voulu. Je ne suis pas capable, madame, de raisonner sur l'union des deux monarchies: nous avons ici de bonnes têtes qui croient que les alliés ne la souffriraient jamais. Je prie Dieu d'éclairer le roi, et qu'il prenne le meilleur parti: vous ne connaissez point l'état où nous sommes.

Vous aurez su, madame, que le duc de Noailles a été en Languedoc; vous voyez par là combien de tous côtés on a besoin de troupes. M. de Roquelaure aurait bien voulu retenir celles qu'il lui avait menées si à propos; mais mon général les ramène aussi vite qu'elles étaient venues: j'espère qu'on lui en donnera davantage pour faire quelque chose de côté-là.

Le maréchal de Berwick n'a rien voulu envoyer à M. de Roquelaure, et prétend avoir assez à faire de tous côtés aux ennemis que nous avons dans le Dauphiné. C'est un grand bonheur que personne ne se soit soulevé dans le Languedoc, y ayant tant de nouveaux convertis, et le soleil y étant si chaud.

Je sais à peu près, madame, l'état où se trouve M. le cardinal de la Trémoille: je sais que le roi est très-content de ses services; je sais qu'il est

aimé et estimé de tous ceux qui le connaissent; si je donnais les graces, il en aurait, et de considérables: mais, madame, je ne les donne point, et moins encore celles de l'église que les autres; bien des raisons me feraient désirer qu'il eût un établissement agréable.

Je ne pense pas, madame, que madame de Caïlus prétende rien en Espagne, sa santé devient tous les jours plus mauvaise; si je ne vous ai pas mandé pourquoi je ne l'ai pas proposée pour madame la duchesse de Berri, ce n'est pas manque de confiance, mais je suis assurée que vous auriez désapprouvé mes raisons, ce qui vous arrive assez souvent, sans que je vous en fournisse de nouvelles occasions quand je puis m'en passer. Je vous écris dans la chambre du roi; il a eu un petit mal, qu'il s'attire par n'être pas aussi sage que vous, et par manger beaucoup de choses plus difficiles à digérer que des épinards.

On dit que le retour de nos plénipotentiaires a sauvé la vie à M. le duc d'Albe; il est vrai qu'il paraît tout un autre homme. Madame sa femme croit toujours être grosse, et son médecin soutient toujours qu'elle ne l'est pas: nous en serons bientôt éclaircis, car elle doit accoucher au mois de septembre.

Je reprends la plume pour vous assurer, madame, que les différentes choses qui se passent n'apportent aucun changement aux sentiments que j'ai pour vous; que je vous aimerai toute ma vie; que je suivrai toujours les choses où vous au-

rez intérêt, et que j'y prendrai une très-grande part.

LETTRE CCVII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 24 août 1710.

Il se répandit d'abord que le roi d'Espagne avait battu M. de Stharemberg, et que le champ de bataille lui était demeuré ; on s'en réjouit jusque dans Saint-Cyr ; madame la duchesse de Bourgogne ne me dit point ce que la reine d'Espagne lui en mandait, et je fus seulement surprise, madame, de ce qu'il n'y en avait pas un mot dans la lettre que vous me faisiez l'honneur de m'écrire.

Nous avons su enfin que les troupes espagnoles avaient été en désordre, et que le roi d'Espagne n'avait acquis dans cette occasion qu'une gloire dont il n'avait pas besoin, mais qui est pourtant toujours bonne à augmenter ; les relations que nous avons vues parlent fort de son intrépidité. Je suis ravie de ce que M. le marquis de Bay soit auprès du roi, il me semble qu'il est heureux ; je sais bien que S. M. est sujette aux vapeurs : mais je lui croyais l'estomac fort bon ; il est jeune, il pourra se rétablir. Je comprends, madame, que la reine

a des inquiétudee de toute espèce, et que vous les partagez bien vivement malgré le sang-froid dont vous m'avez toujours parlé.

Béthune se défend très-bien; il ne peut pourtant aller loin. On doute que les ennemis osent entreprendre le siége d'Aire, parce qu'il est en état de faire une longue résistance, et que la campagne est déja bien avancée.

Vous aurez su, madame, que les affaires de Languedoc sont finies. Permettez-moi de vous dire que le duc de Noailles, en cette occasion, a montré toute l'affection, tout le courage, toute la prévoyance, toute la vivacité qu'on pourrait espérer d'un général consommé. Il est très-honnête homme, attaché à son roi, aimant l'état, désintéressé, noble, vertueux. Je n'en oserais pas dire autant à une autre qu'à vous; mais je connais, madame, les bontés dont vous l'honorez.

Je ne reçus point de vos nouvelles il y a huit jours : je les attendais toujours pour vous écrire, notre princesse étant à Meudon ou à Saint-Cloud; et j'attendis si tard, qu'il me fut impossible de le faire.

Je ne cherche plus de consolation en vous, madame, parce que vous ne nous aimez plus, et que vous êtes tout occupée d'un seul intérêt, sans être touchée un moment de l'état où nous sommes; je ne saurais pourtant être en colère contre vous, et j'ose dire, madame, que je vous fais plus de justice que vous ne m'en faites.

Le marquis de Bellefond se trouvant mal à l'ar-

mée de Flandre, a demandé un congé pour revenir; on le lui a accordé. Il est mort en descendant de sa chaise de poste; il laisse un enfant de trois ans. Le roi a donné son gouvernement au marquis du Châtelet, gendre du maréchal de Bellefond, à condition qu'il donnera, dix ans durant, quatre mille francs au petit garçon, et qu'il conservera le logement de Vincennes à madame la maréchale. Je crois que vous vous souvenez bien que madame du Châtelet est dame du palais; notre princesse a montré son bon cœur en cette occasion, comme elle le fait à toutes celles qui se présentent.

Le roi se trouvant fort pressé de logement à Marly, n'y a point mené mademoiselle de Bouillon, ce qui est regardé aussi sérieusement que la désertion de monsieur son oncle. D'un autre côté, M. le duc de Gramont n'y a pas été, et en est, dit-on, au désespoir. Je crains bien que toutes ces aventures-là ne dégoûtent le roi d'un lieu délicieux, mais qui ne peut contenir tous ceux qui veulent y aller, et le roi n'aime pas à fâcher.

Adieu, madame; ne serons-nous jamais en repos? il me semble que je le désire encore plus pour nos princes que pour moi, quelque envie que j'eusse de respirer avant de mourir. Je vous réponds bien, madame, que vous y perdrez une personne qui vous est très-attachée; il y a bien des gens en ce pays-ci qui en sont très-persuadés.

LETTRE CCVIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 1er septembre 1710.

Votre lettre toute pleine de joie, de courage et d'espérance, est du 17 août, madame, et on nous assure que notre armée a été défaite le 20, que le roi est retourné à Madrid, que vos troupes venant de Flandre ont mis les armes bas sans vouloir combattre, que le duc d'Havré a été tué, et que le marquis de Bay est perdu; nous attendons la confirmation de tous ces malheurs par un courrier de votre part. On a fait la réjouissance de cette nouvelle dans l'armée ennemie, qui l'a sue aussitôt que nous. Jugez après cela, madame, si je peux me réjouir de l'agréable idée où vous vous laissez aller de notre réunion avec vous. M. de Vendôme vous trouvera en mauvais état; Dieu veuille qu'il puisse contribuer à le rétablir!

Les gens de bon sens ont regardé le service que le duc de Noailles a rendu comme très-important; d'autres n'ont admiré que sa diligence. Sa vertu est assez grande pour se contenter de ce qu'il a fait.

Tout ce que vous me dites, madame, du roi et

de la reine d'Espagne, augmenterait l'estime qu'on a pour eux, s'il était possible de l'augmenter. Nous sommes bien affligés ici de l'état où ils sont; Dieu veuille que ce que nous apprendrons de vous diminue nos alarmes! J'ai éprouvé depuis quelques années que toutes les mauvaises nouvelles se trouvent toujours vraies; notre princesse est sensiblement touchée.

Le duc de Noailles a grande envie de servir le roi catholique en servant le roi son maître, mais il est bien à craindre que ce dernier malheur ne dérange tous les projets. Il doit voir M. le duc de Vendôme sur sa route.

Nous devons recevoir incessamment la capitulation de Béthune; il faudra voir après cela ce que les ennemis voudront faire. Le bruit court dans leur armée d'un détachement de vingt-cinq mille hommes, par rapport aux affaires de la Hongrie, et au dessein du roi de Suède; mais tout cela peut bien être faux et ne se répandre que pour nous amuser. Le maréchal de Villars est plus incommodé que jamais, et ne peut se résoudre à quitter; je crains que par là il ne se mette hors d'état de servir l'année qui vient; nous n'avons pourtant guère de généraux. Le maréchal d'Harcourt ne se rétablit point.

On n'a pas dit ici que le courrier de la reine ait été bien traité à Turin. Adieu, madame, je serai toute ma vie la personne du monde qui vous honore le plus.

LETTRE CCIX.

A LA MÊME.

Versailles, le 15 septembre 1710.

J'ai montré votre lettre au roi, madame, selon votre intention; il n'y a rien vu de nouveau par rapport à LL. MM. CC., et pour ce qui vous regarde, madame, il est très-persuadé de vos droites intentions pour sa personne et pour la France. Vous pensez tous de même, vous désirez les mêmes choses: les intérêts sont communs, la tendresse, la gloire, l'honneur; mais il n'y a qu'une différence, qui est cette possibilité dont on vous parle toujours. Je n'en dirai pas davantage; le roi veut que toutes ces choses-là passent par les canaux ordinaires, et en vérité je le veux bien aussi; et si j'aimais la vie et ma santé, je voudrais bien n'en entendre jamais parler.

Je vois avec déplaisir, madame, que vous êtes aussi triste que moi; votre joie me consolait quelquefois, votre courage m'en donnait, et enfin j'étais toujours fort aise de vous voir pleine d'espérance et d'idées agréables. Il y a long-temps que je vous ai mandé que tout le monde est venu à mon point, vous y voilà venue comme les autres. Vous êtes sage, madame, et vous savez mieux que

moi, qu'en tout, il y a toujours un parti plus mauvais que l'autre; qu'il y a des extrémités où il ne faut pas s'exposer, et des temps où il faut céder pour en attendre de plus heureux.

C'est trop que vous ayez encore eu le cœur serré de la crainte de perdre monseigneur le prince des Asturies. Il faut dire la vérité : votre grande reine est exposée de bonne heure à de tristes expériences. Il paraît que Dieu lui a donné un courage proportionné aux épreuves par où il veut la faire passer.

Je relis votre lettre pour y répondre : on voudrait de tout son cœur fortifier le duc de Noailles, mais il faut attendre que les ennemis du côté de Savoie nous en laissent la liberté; et quelle marche! quelle lenteur de secours! Je ne puis passer l'article où vous parlez de chasser l'archiduc sans vous assurer que ce que vous appelleriez ici vous-même les meilleures têtes sont persuadés que c'est une vision.

Vous avez présentement M. le duc de Vendôme, vous aurez bientôt le duc de Noailles; sa femme n'a eu qu'une fille, dont je suis bien fâchée à cause de lui. On dit que les ennemis feront tout à la fois le siége de Saint-Venant et celui d'Aire. Vous voyez qu'ils ne nous craignent pas; mais vous avez vu aussi ce que c'est qu'une bataille perdue, et vous espérez encore, si vous pouvez remettre une armée sur pied.

Le maréchal de Villars part le 25 pour aller aux eaux, et le maréchal d'Harcourt et lui se doivent

voir sur le chemin. Si vous voyiez l'état de ce dernier, vous jugeriez, madame, que nous sommes en tout à l'extrémité.

Le roi d'Angleterre doit partir demain de l'armée pour s'en revenir; il n'a pas un jour de santé, les maladies sont grandes et dangereuses dans ce pays-là, et nos affaires n'y sont pas tournées assez vivement pour qu'il doive y demeurer jusqu'à l'hiver.

La pauvre madame de Mantoue se meurt, je la plains moins que madame sa mère. Toute notre cour est en parfaite santé, et je suis, madame, parfaitement à vous.

LETTRE CCX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 27 septembre 1710.

MA santé est toujours la même, madame : je suis huit jours assez bien, et dix ou douze avec la fièvre, ou d'autres incommodités de langueur et de faiblesse; mais à tout prendre, je me porte fort bien pour une personne de mon âge. Il est vrai, madame, que j'ai passé un ou deux ordinaires sans avoir l'honneur de vous écrire; je n'avais point reçu de lettres de vous, et j'en attendais avec impatience.

J'ai été fâchée de la mort de M. de Listenois, non par l'alliance que j'avais l'honneur d'avoir avec lui, car vous savez que je suis une mauvaise parente; mais son courage distingué, ses manières encore plus nobles que sa naissance, sa sagesse, son désintéressement, m'avaient donné beaucoup d'estime pour lui. On dit que M. son frère n'a pas moins de mérite que lui; je ne le connais pas. Madame de Listenois demeure veuve à dix-neuf ans; elle a de l'esprit, point jolie, une petite fille de huit ou neuf mois : tout cela, comme vous le dites, madame, est une nouvelle charge pour madame de Mailly.

Il est vrai que la conversation de M. le duc de Noailles est bien propre à réjouir : il vous voit tous rétablis et affermis sur le trône d'Espagne; l'archiduc à Vienne; la paix faite avec le Portugal, et celle de M. de Savoie pareillement; une ligue des princes d'Italie, pour se soustraire à la domination de l'empereur, dont ils ne sont pas contents, et la France faisant la paix en demeurant unie avec l'Espagne, dont le commerce et les richesses vont nous remettre dans notre ancienne abondance. Ces idées-là, madame, sont bien agréables, mais elles se dissiperont dès qu'il sera parti, et il part aujourd'hui. Je suis ravie que vous l'ayez vu, et je ne puis comprendre qu'ayant su par lui notre état, vous croyiez que nous sommes tels qu'il faudrait être pour vous secourir. Mais il ne m'appartient pas d'entrer en matière là-dessus; il me suffit de vous assurer, madame, que le

duc de Noailles et moi ne pensons pas différemment : il s'en va plein de bonne volonté faire tout de son mieux. LL. MM. CC. ont en lui un serviteur bien zélé. Ses sentiments et les miens ne sont pas moins conformes sur ce qui vous regarde, madame : nous connaissons tout votre mérite et les injustices qu'on vous a faites quelquefois. Je pense aussi comme vous sur M. Amelot, mais on ne me demande point conseil, et je me retire le plus que je peux à Saint-Cyr, où je ne vois que des cœurs qui ne sont point encore corrompus.

Votre place certainement, quelque brillante qu'elle soit, n'est pas digne d'envie; mais Dieu vous y a mise pour la consolation du roi et de la reine d'Espagne, qui seraient bien à plaindre si vous leur manquiez. La retraite que vous aviez choisie à Rome était plus tranquille, et elle l'était trop pour une personne si capable d'aider les autres, et qui ne doit pas se renfermer en elle-même, ayant reçu tant de talents qu'il faut employer.

Le duc de Noailles nous a bien dit que monseigneur le prince des Asturies montre beaucoup d'esprit : il prétend que lui et monseigneur le duc de Bretagne seront un jour d'assez méchants hommes; je ne pousse pas mes inquiétudes jusque-là.

On dit que M. le duc de Savoie est véritablement touché de piété; il vit à merveilles avec madame sa mère; il a grand soin de tenir tout dans la règle et de réparer les mauvais exemples

qu'il croit avoir donnés dans sa jeunesse : il approche souvent des sacrements, et il ne lui manque plus que de ne pas aider à détruire deux princesses qui ne sont pas indignes de lui.

Madame la princesse est très-affligée de madame de Modène. Je crois qu'il y entre de l'intérêt de madame de Brunsvich, qui avait choisi sa retraite dans cette cour, et qui aimait passionnément sa fille. Notre cour prit le deuil hier pour cette princesse, et croyait le quitter dans huit jours; mais on dit que le grand-prince de Toscane se meurt, qui en donnera un plus grand à M. le Dauphin et à nos princes.

Vous seriez bien touchée, madame, de l'humeur dont je vous connais, si vous voyiez de près la reine d'Angleterre souffrir de notre misère par rapport à l'argent; le roi son fils est aimé et estimé de toute l'armée; il a peu de santé et une grande piété.

Nous croyons que le siége d'Aire finira avec ce mois, et que les armées se sépareront ensuite. Le maréchal d'Harcourt n'est pas bien; et le premier chirurgien du roi croit que le maréchal de Villars ne guérira pas parfaitement.

Je vivrai et je mourrai, madame, en vous estimant, vous admirant, et, si j'ose le dire, vous aimant de tout mon cœur.

LETTRE CCXI.

A LA MÊME.

Versailles, le 3 novembre 1710.

Vous avez fort bien jugé, madame, quand vous avez cru que j'attendais M. le duc de Noailles pour vous écrire; je l'ai un peu plus entretenu sur la fin de son séjour ici; et s'il était possible que l'estime que j'ai pour vous, madame, pût augmenter, elle le serait par tout ce qu'il m'a appris de vous, et de la conduite noble, droite et désintéressée que vous gardez en tout.

Enfin, le voilà parti; le détachement de Dauphiné marche, et notre jeune général prétend entrer dans le pays ennemi le 12 de ce mois : vous voilà donc dans l'espérance de voir finir la guerre en Espagne. Je ne le puis comprendre tant que l'archiduc y sera; et comment le chasserez-vous de Barcelone?

Je ne suis point surprise de l'uniformité de sentiments entre le roi catholique et M. le maréchal de Vendôme; Dieu veuille bénir tout ce que leur courage fera entreprendre!

Madame la duchesse de Saint-Pierre est très-aimable, et sa conduite a toujours été sans reproche et même fort retirée, cachant un des plus

jolis visages que nous eussions en ce pays-ci : je ne sais pas ce qu'il sera devenu, car il était fort délicat; nous sommes en commerce.

Les dernières nouvelles d'Aire nous font attendre qu'il sera pris ces jours-ci. Si la pluie qu'il fait depuis quelques jours était venue plus tôt, on croit qu'on aurait pu le sauver. La défense est belle, et M. de Goëbriant est un très-brave homme.

Le maréchal d'Harcourt se porte mieux, et M. de Villars sent déja quelque soulagement des eaux; ainsi voilà des généraux qui nous reviennent, que je croyais déja hors de combat. Madame de Ravetot est morte à la campagne, d'une fièvre maligne, qui l'a emportée en deux jours.

Nous allons aujourd'hui à Marly; on y fera demain la Saint-Hubert, avec des dames à cheval : madame la duchesse de Berri aime beaucoup cet exercice, et madame la duchesse de Bourgogne y va par complaisance plus souvent qu'elle ne faisait, car ses goûts ne sont plus si jeunes : aussi y a-t-il près de dix ans de différence entre ces deux princesses.

C'est l'argent qui est cause d'une grande partie de nos malheurs, et de ce qu'on nous impute comme des fautes : il faut de l'argent en tout; et la rareté dont il est fait manquer tous les arrangements nécessaires, qui pourraient réparer les pertes ou prévenir les inconvénients.

M. le duc d'Albe mérite toute l'estime que vous témoignez pour lui; je voudrais pouvoir la lui

faire savoir; ce serait une véritable consolation pour lui, et il en a besoin, car il est accablé de toutes sortes de chagrins. Madame sa femme commence à croire qu'elle n'est point grosse; elle ne paraît pourtant point malade.

Le roi d'Angleterre recommence à monter à cheval : il viendra demain à la Saint-Hubert. On dit M. de Vaudemont fort mal : il doit arriver ces jours-ci à Paris. Madame la duchesse de Mantoue se flatte qu'un charlatan la guérira, mais on ne le croit point. Nous avions cru à la mort du grand-prince de Toscane, mais on le mande hors de danger. J'ai eu l'honneur de voir madame la princesse depuis quelques jours : elle me paraît bien vive sur les intérêts de LL. MM. CC., et bien remplie d'estime et d'amitié pour vous.

Pour moi, madame, je ne changerai jamais, et malgré vos injustices, je vous aimerai toute ma vie avec tout le respect que je dois.

LETTRE CCXII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 10 novembre 1710.

Je vous l'ai déja dit, madame : quoi que vous puissiez m'écrire, je respecterai votre douleur, et

la partagerai, malgré l'ironie offensante dont vos lettres sont remplies.

Si les ministres de France raisonnent mal, ce n'est pas ma faute : je n'ai de part dans les affaires que d'en être affligée trop sensiblement, et j'ose dire que sur cet endroit-là, c'est le seul tort que je me connaisse.

Plût à Dieu, madame, que LL. MM. CC. pussent faire une paix qui leur laissât au moins quelque chose! car pour imaginer que les ennemis laissent l'Espagne à un prince de France, c'est une idée qui paraît chimérique en ce pays-ci. Mais pour quitter la politique, qui n'est pas mon fort, oserais-je vous conjurer, madame, d'empêcher le plus qu'il vous sera possible une véritable aigreur entre nos rois? car je ne crois point qu'elle puisse jamais convenir.

Vous ne connaissez point l'état de la France. Je conviens que je ne mérite pas que vous vous en rapportiez à moi, que vous avez toujours soupçonnée de terreur panique, mais je suis surprise que vous n'en veuillez pas croire M. le maréchal de Villeroy et M. Amelot, qui sont trop honnêtes gens et trop éclairés pour vous parler autrement.

Le mémoire que vous aviez envoyé à M. le maréchal de Villeroi m'est revenu; je l'ai donné à M. Desmaretz, qui l'a trouvé tout rempli d'esprit et de vues : il l'a gardé assez long-temps pour le mieux examiner; et enfin, il m'a répondu qu'il était impraticable, et que celui qui l'a fait ne nous

croit pas encore aussi mal que nous sommes.

Personne ne doute ici que si l'archiduc meurt, le duc de Savoie ne prenne sa place, et avec une autre vivacité; tout ce que nous voyons est si extrême, que le temps est venu où nous pourrions espérer quelque miracle.

L'électeur a paru à Marly; tout le monde a couru après lui avec la folie française; je crois qu'il n'y a que moi qui ne l'ai pas vu : j'étais dans mon lit avec tout le loisir de faire des réflexions sur l'état de la plupart des princes de l'Europe. On a été fort content de celui-là, et je crois qu'il l'aura été des traitements qu'il a reçus, quoique tout-à-fait incognito. Madame la duchesse de Bourgogne s'est surpassée; et il nous est déja revenu qu'il en est charmé. Dès qu'il aborda le salon où il entra avec le roi, il la connut à sa bonne mine. J'en tire d'autant plus de vanité, que madame la princesse de Conti était près d'elle; cette princesse m'en a toute l'obligation; elle voulait paraître en écharpe sous prétexte de sa grossesse, et dans une négligence qui lui sied plus mal qu'à personne : j'obtins d'elle, avec bien de la peine, de s'habiller et même de se parer; il est vrai que j'en fus surprise moi-même : elle ne paraissait pas grosse de cinq mois, elle a très-bon visage, car elle se porte très-bien, et elle était incarnate et blanche depuis les pieds jusques à la tête. Elle renouvela une ancienne connaissance avec l'électeur qui, lui soutenant qu'elle ne pouvait plus se souvenir de lui, elle lui dit qu'elle

l'avait vu dans le cabinet de madame sa mère, et qu'il contrefaisait l'empereur.

En relisant votre lettre pour y répondre, madame, j'admire votre patience de répondre à toutes mes misérables nouvelles, en l'état où vous êtes. Je crains bien que madame la duchesse d'Elbœuf ne se trouve long-temps embarrassée de mademoiselle sa fille : elle se trouva mal la veille de sa profession, et on craint plus pour sa vocation que pour sa santé. M. et madame de Dangeau sont à Paris avec leur pauvre estropié, qui se porte aussi bien qu'il est possible dans l'état où il est. M. le maréchal de Villars doit arriver dans quelques jours. Madame de Saint-Géran va de mieux en mieux. M. le duc est un peu mieux et toujours à Chantilly; l'électeur y a passé en venant. M. le maréchal de Bouflers arrivera lundi, et tous nos généraux bientôt après.

Le blé diminue un jour et augmente le lendemain; l'argent est plus constant dans sa rareté: il n'y a personne, sans exception, qui ne s'en sente.

La reine d'Angleterre est retombée dans une petite fièvre lente qui la consume et l'affaiblit.

Je ne vous dis point de mes nouvelles, madame; je suis, ce me semble, aussi mal avec vous que nos ministres, et je ne crois pas que vous preniez un grand intérêt à leur santé : je ne cesserai jamais d'en prendre à tout ce qui vous touche.

Marly, le même jour.

M. le duc d'Albe n'envoie le paquet de madame la duchesse de Bourgogne que le lundi de poste, et il faut répondre très-promptement; ce qui m'embarrasse, n'étant point maîtresse de mon temps. J'arrive de chez M. Desmaretz, où j'ai dîné, et le roi va venir dans un moment; de sorte, madame, que je ne puis qu'accuser la réception de votre lettre, et vous en faire mes très-humbles remercîments.

Vous n'avez pas été plus aise à Vittoria du secours envoyé en Roussillon que l'on le fut ici; le fonds de tendresse y est grand pour LL. MM. CC.; il n'y a que l'extrémité où l'on se trouve qui fait penser aux choses affreuses dont il est si souvent question. Aire se soutient encore, et les ennemis sont fort affaiblis. Vous croyez bien, madame, que je pense pas qu'ils lèvent le siége. Je suis à vous comme à moi-même.

LETTRE CCXIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 17 novembre 1710.

Je répondis si succinctement à la lettre du 30 octobre, que je l'ai gardée pour la relire; j'y vois avec un grand plaisir, madame, aussi bien que dans celle que je reçus hier soir, l'estime et l'amitié que vous me marquez pour le duc de Noailles, que j'aime tendrement, parce que je l'estime infiniment; vous n'aurez point à me reprocher sur celui-là que je n'aime point mes proches: j'avoue que je l'aimerais très-fort quand il n'aurait pas épousé ma nièce; si nos rois avaient beaucoup de sujets comme lui, les plus grandes extrémités ne décourageraient point; mais si vous voyiez notre cour, et le soin qu'on y a de décrier nos affaires, vous sentiriez peut-être les impatiences que je sens.

On ne peut, sans s'attendrir, lire les marques de fidélité que les Espagnols donnent; il n'est pas surprenant qu'on meure à la guerre pour son roi; mais il est admirable qu'on se laisse ruiner, brûler et tuer, plutôt que de dire une parole contre lui. La réponse de M. Mancéra est bien solennisée en France, où la nation espagnole a toujours

été estimée. Si M. le duc d'Albe pouvait revenir de la mauvaise santé qu'il a, ce serait par les bonnes nouvelles que vous lui donnez; je tâche, madame, de m'en réjouir dans le temps présent et d'éloigner les craintes que je vois dans tous nos politiques pour l'avenir.

Voilà Aire pris; M. de Goëbriant aurait encore soutenu si on avait voulu le secourir: M. le maréchal d'Harcourt ne l'a pas pu; il faut l'en croire; car il ne manque ni de cœur, ni d'esprit.

Nous croyons les ennemis séparés, et que nous le sommes aussi; tous nos officiers courtisans se vont trouver dans la bonne ville, pour laquelle ils languissent tant qu'ils sont à l'armée.

Cependant nos Français, qui prennent plaisir a se décrier eux-mêmes, ont fait des merveilles dans toutes les places qui ont été assiégées; il s'y est passé des actions romaines: mais enfin, madame, nous les avons perdues. M. de Goëbriant a fait une très-belle défense: je crois qu'il sera chevalier de l'Ordre; je ne le connais point; mais on dit que c'est un homme d'un courage singulier, et fort attaché au roi et à l'état.

Je voudrais que madame la duchesse de Saint-Pierre pût demeurer à votre cour; je crois qu'elle le voudrait bien aussi, car elle passe une triste vie à Bayonne.

Je ne suis point malade, madame, mais je suis encore plus éloignée de ne plus vouloir de commerce avec vous; il m'est trop honorable et trop agréable pour pouvoir jamais finir que par diseré-

tion. Dieu veuille qu'il puisse s'égayer, et que vous me reprochiez un jour mes craintes trop mal fondées! cependant nos ennemis s'approchent, et nous sommes presque sans ressource par rapport à l'argent. Le royaume vient encore de souffrir de nouvelles pertes par le débordement des rivières.

Comment pourrais-je, madame, refuser mon approbation ou plutôt mon admiration à vos sentiments et à toute votre conduite? on ne peut voir de mérite sans en être touché, et j'ai toujours eu celui d'être très-sensible à la vertu: j'en vois si peu, que je puis presque vous donner mon estime toute entière.

Je me fais un grand plaisir, et je m'en entretenais hier avec notre princesse, de l'espérance de vous voir rentrer à Madrid; vous y serez bien reçue, et je crois que M. le prince des Asturies aura sa part dans la joie du peuple.

Madame la duchesse de Mantoue doit être morte présentement, car elle était dès avant-hier à l'agonie. Madame de Vaudemont est arrivée assez à temps pour l'assister à la mort. On dit que M. de Vaudemont est en mauvais état. La pauvre madame d'Elbeuf est bien à plaindre: elle perd une fille qu'elle aimait et dont elle était aimée; Dieu lui en laisse une qui lui fera bien de la peine; quoiqu'elle soit professe, on commence déja à dire qu'elle a fait des protestations contre ses vœux, et qu'elle demandera bientôt à sortir.

M. le maréchal de Villars revient un peu mieux qu'il n'était. Le maréchal d'Uxelles ne se porte

pas bien. Rien n'est pis pour la migraine, madame, que le vent et les brouillards; il faut se couvrir un peu plus la tête: j'ai une longue expérience de ce mal-là. Je suis à vous, madame, plus qu'à moi-même.

Nous reçumes vos lettres hier au soir; c'est ce qui m'a donné le temps d'y répondre.

LETTRE CCXIV.

A LA MÊME.

Versailles, le 24 novembre 1710.

Vous m'avez rendu un bon office près de madame la duchesse de Saint-Pierre, madame; et si plus de gens vous ressemblaient, on vivrait dans l'union les uns avec les autres, ce qui est très-différent de ce que nous voyons tous les jours.

Je suis sensible beaucoup plus que je ne saurais exprimer à votre expression, madame, quand vous dites que je vous redonne la vie lorsque je vous marque de l'amitié et de la confiance: je n'ai jamais changé un moment pour vous; et si j'ai eu l'honneur de vous écrire plus froidement dans de certains temps, c'est par la différence de nos vues, car il n'y en a jamais eu dans nos sentiments; et

j'ose vous assurer, madame, que nous faisons les mêmes souhaits pour LL. MM. CC. La plupart de nos courtisans pensent de même, et la joie est publique dans les temps d'espérance, comme la consternation, quand on croit qu'ils ne pourront se soutenir. D'autres ont peine à comprendre que, toute l'Europe s'étant armée pour empêcher que la maison de France ne jouît en paix de deux grandes monarchies, il sera difficile qu'elle se désarme sans avoir au moins l'une de ces monarchies, à moins que des événements très-heureux ne rendissent cette vue impossible.

Nous reçumes hier des nouvelles de notre général, puisque vous voulez, madame, l'appeler ainsi, qui sont sur un ton bien plaintif, quoique ce ne soit pas son caractère. Les inondations ont renversé toutes les précautions qu'il avait prises; il ne trouve pas un sac de farine, mais il ne laisse pas de finir par des espérances qu'il en sera quitte pour quelques jours de retardement; il doit être présentement dans le pays ennemi: il vous honore infiniment, madame; il est touché du mérite, et n'a rien des défauts de notre siècle; je suis ravie des sentiments que vous avez pour lui; car je l'estime infiniment, et je l'aime tendrement. Je suis en peine de son frère, qu'on dit qui ne se porte pas bien et qui ne veut point revenir; il me paraît que sa famille pense à le marier cet hiver.

Madame la duchesse de Mantoue n'était pas morte hier au soir, mais elle ne peut en revenir; elle meurt avec beaucoup de courage et de piété.

C'est donc pour me charmer, madame, que vous finissiez votre lettre par me parler des dames de Saint-Louis; il est certain qu'elles ne connaissent aucune corruption, et qu'on ne respire dans cette maison que Dieu, la paix, la vérité, la probité, la douceur, l'innocence et le désintéressement; elles ne connaissent le monde que par moi; elles sont très-vives sur les affaires d'Espagne. J'ai mis M. le prince des Asturies sous la protection particulière d'une des plus pieuses, qui prie sans cesse pour lui, et qui se flatte qu'il fera un jour un Saint-Cyr en Espagne.

Le maréchal d'Harcourt arriva hier au soir: je lui trouvai le visage un peu étonné; il dit pourtant qu'il se porte mieux; le roi ne le vit qu'un instant et l'envoya se reposer.

M. de Goëbriant vient aussi rendre compte du siége d'Aire et des belles actions qui s'y sont faites; le roi le fait chevalier de l'ordre et lui donne une pension, en attendant le premier gouvernement qui viendra à vaquer. Jamais on n'a donné tant de récompenses pour des places perdues, mais il faut tomber d'accord que les défenses ont été belles.

Le maréchal de Villars ne vient pas d'abord à la cour, il va se reposer huit jours à sa belle maison de Villars.

Madame s'est donné une entorse, et madame la princesse a perdu M. le prince de Salen, son beau-frère; le roi les alla voir hier au soir l'une et l'autre.

Madame la duchesse de Bourgogne commença hier à tenir sa cour chez elle, au lieu de venir dans mon cabinet en particulier, comme elle avait fait jusqu'ici: elle est présentement dans un âge à établir une réputation qui la mette en état de se donner au public, qui sera charmé de pouvoir se rassembler tous les soirs; monseigneur le dauphin y alla jouer hier au soir, et toutes les princesses, excepté madame la duchesse, qui ne sort pas encore, et la grande princesse de Conti, qui a un rhumatisme. M. le duc de Bourgogne tenait aussi une table de jeu.

Je ne saurais goûter vos espérances, madame; je meurs de peur d'avoir raison, jamais personne n'a tant désiré de se tromper que je le fais. Quoi qu'il arrive, je serai toute ma vie à vous. Bien des gens vous blâment d'être plus Espagnole que Française.

LETTRE CCXV.

A LA MÊME.

Versailles, le 5 décembre 1710.

Si je pouvais voler, madame, j'irais vous attendre à Bagnères pour vous en faire les honneurs et vous en donner les connaissances que j'en ai

eues dans le long séjour que j'y ai fait avec M. le duc du Maine; il est vrai que ces eaux-là sont aussi bonnes l'hiver que l'été, quand on peut se garantir du froid. Je sais aussi avec quelle facilité les enfants voyagent quand on en a grand soin, ce qui ne manquera pas à M. le prince des Asturies; M. Fagon est persuadé que Barèges ferait mieux à la reine que Bagnères; je n'ose m'étendre là-dessus, n'étant pas assez habile pour en parler: nous souhaitons ici de tout notre cœur que ce remède fasse du bien à la reine; vous avez si bon sens, madame, que vous le conduirez bien; mais, encore une fois, je me ferais bien de fête en cette occasion, si j'avais l'honneur d'être auprès de vous. On dépêche un courrier si promptement, que je n'ai pas le loisir de vous en dire davantage; mais vous seriez contente de moi, si vous voyiez ce qui se passe ici sur votre voyage. Le roi a donné ses ordres pour que l'on rende à la reine tous les respects qui lui sont dus; on y ajouterait des magnificences si les temps étaient plus heureux, mais je crois que vous ne foulerez pas le peuple par vos injustices. Adieu, madame, quel dommage que cette grande reine ne guérisse pas! qu'elle est heureuse de vous avoir! et que votre personnage est admirable dans toutes ces circonstances!

LETTRE CXCVI.

A LA MÊME.

Versailles, le 9 décembre 1710.

M. LE marquis de Beaufremont veut, madame, que je vous demande protection pour lui obtenir l'ordre de la Toison; il prétend que c'est un honneur dont sa maison est en possession; vous connaissez sa naissance, mais vous seriez favorable à son mérite s'il vous était connu: on disait ici que s'il y avait un plus brave homme en France que le marquis de Listenois, c'était son frère; il joint à ce courage beaucoup d'honneur et toutes sortes de bonnes qualités. Vous voyez, madame, par mes instances, que je traite mieux mes alliés que mes proches; j'aimais son frère, et j'en suis très-fâchée: il laisse une jeune veuve et une fille sans bien, car tout est substitué. Nous attendons avec grande impatience des nouvelles de notre duc de Noailles; voici le temps, ce me semble, où il peut entreprendre quelque chose: que ne donnerais-je point pour qu'il embarrassât l'archiduc dans son retour!

Tout ceci n'est pas trop à propos dans une lettre de recommandation; mais, madame, je ne puis me taire quand j'ai l'honneur d'être avec vous. J'attends dans ce moment M. Amelot; il y a plus d'un

an que je ne l'ai vu. Je suis, madame, avec le respect et l'attachement que je dois, votre très-humble et très-obéissante servante.

LETTRE CCXVII.

A LA MÊME.

Versailles, le 15 décembre 1710.

Dieu veuille, madame, que toutes vos bonnes nouvelles continuent, et que l'archiduc sorte d'Espagne! toute notre attention est de ce côté-là, et nous voudrions à tout moment recevoir de vos lettres et de celles du duc de Noailles; cependant il faut prendre patience, car vous êtes tous bien loin.

Le voyage de la reine à Bagnères paraît un contre-temps dans la conjoncture présente, et fait faire bien des raisonnements à ceux qui ne veulent jamais juger simplement. On dit que les Espagnols trouvent très-mauvais que M. le prince des Asturies passe en France, et il courait hier un bruit que vous le laissiez, ce qui ne serait pas un petit inconvénient; je ne crois pas même que la reine ni vous puissiez soutenir cette séparation, et j'espère que le voyage se fera sans violence et sans accident.

J'ai consulté ce matin M. Fagon, pour savoir s'il approuvait que vous remportassiez des eaux de Bagnères quand vous retournerez à Madrid ; il m'a dit qu'il l'avait écrit en ce sens-là à vos médecins, et leur avait mandé l'expérience que Gervais en avait faite autrefois.

Quoique je sache que la reine est fort au-dessus des femmes, je ne puis m'empêcher d'être sensible à ce qui la défigurerait ; je vous conjure, madame, de m'en mander des nouvelles.

Trouvez bon, madame, que je m'épanche avec vous sur madame la duchesse de Bourgogne : après avoir bien souffert des discours sur toutes les mauvaises mesures que je prenais pour son éducation ; après avoir été blâmée de tout le monde des libertés qu'elle prenait de courir depuis le matin jusqu'au soir ; après l'avoir vue haïe de tout le monde, parce qu'elle ne disait mot ; après l'avoir vue accusée d'une dissimulation horrible dans l'attachement qu'elle avait pour le roi et dans la bonté dont elle m'honorait ; je vois aujourd'hui tout le monde chanter ses louanges, lui croire un bon cœur, lui trouver un grand esprit, convenir qu'elle sait tenir une grosse cour en respect ; je la vois adorée de M. le duc de Bourgogne, tendrement aimée du roi, qui vient de lui remettre sa maison entre les mains pour en disposer comme elle voudra, en disant publiquement qu'elle serait capable de gouverner de plus grandes choses. Je vous fais part de ma joie là-dessus, madame, persuadée que vous en serez bien aise, car vous

avez démêlé plutôt que les autres le mérite de notre princesse.

Madame la duchesse de Berri est encore un enfant, monsieur son mari l'aime passionnément, et M. le dauphin disait hier au soir qu'il était l'homme du monde qui avait fait les meilleurs maris: Dieu les conserve tous!

Madame de Mantoue est encore à l'agonie, et meurt dans une piété admirable. J'ai vu M. Amelot; on ne peut l'entretenir sans l'en estimer davantage. M. le maréchal de Villeroi m'a demandé une audience pour M. d'Aubigny; je la lui donnerai jeudi à ma maison de la ville, afin de pouvoir l'entretenir en repos, et d'avoir le plaisir de l'entendre parler de vous.

Adieu, madame; serait-il bien possible que nous vissions nos rois en repos? on dit que les Hollandais sont très-fâchés.

LETTRE CCXVIII.

A LA MÊME.

Versailles, le 20 décembre 1710.

J'ai été ravie de voir une lettre de vous où vous m'avouez que vous êtes transportée de joie; car quelque bonne mine que vous fassiez souvent, je

vous crois quelquefois accablée de tristesse; il faut l'oublier, madame, et jouir des agréables nouvelles que vous nous avez données, qui ont mis tout Versailles en fort bonne humeur, et je suis assurée que Paris en est de même.

Que d'honneur et de gloire pour le roi d'Espagne, madame, de conserver son royaume l'épée à la main! vous savez bien que j'ai toujours espéré des miracles pour lui; obtenez-en un pour nous, car je veux croire que votre joie ne serait pas parfaite si nous étions malheureux.

Comme nous savons parfaitement nous abattre dans l'adversité, nous savons aussi nous enorgueillir dans la prospérité, et nous voyons déja M. de Stharemberg défait par le roi ou par M. le duc de Noailles, la Catalogne révoltée, et l'archiduc embarqué pour quitter ce vil peuple qui n'est pas digne de lui.

Rien n'est égal aux lettres de la reine; le roi n'a pu s'empêcher de montrer la dernière à quelques courtisans: j'en ai une qui me charme, et que j'ai déja lue plus de quatre fois. J'ai vu et entretenu M. d'Aubigny, mais il me semble que nous n'avons rien eu à nous dire de nouveau: je ne suis point capable de parler d'affaires; il ne me paraît pas qu'il y ait rien de secret dans celles qui nous occupent présentement: nous avons un peu disputé sur l'argent, mais je me suis rendue bientôt, ces matières passant beaucoup ma capacité. J'ai eu grand plaisir de l'entendre parler de la reine, et de M. le prince des Asturies et de vous; il m'a

conté le détail de vos journées, qui ne sont pas remplies de beaucoup de plaisirs. M. d'Aubigny doit voir M. de Torçy aujourd'hui ou demain, et je crois qu'ensuite il verra le roi.

M. le duc d'Albe, malgré sa pauvreté et ses maux, a fait une réjouissance sur la naissance de son roi; il est vrai qu'il a reçu le même jour une nouvelle qui le soutiendra.

Enfin, madame de Mantoue est morte; le roi en prit hier le deuil; elle laisse bien des domestiques ruinés, aussi bien que des créanciers. On dit qu'elle a fait un testament de cinq cent mille écus à prendre sur ses prétentions.

Jamais, madame, il n'y eut de mariage plus béni que celui de M. et de madame de Berri; c'est une passion réciproque qui paraît augmenter tous les jours. Madame de Beaumanoir était assez mal hier au soir d'une fièvre continue avec des convulsions; je n'en sais pas de nouvelles aujourd'hui.

Nous aspirons après vos courriers, nous en voudrions voir à tous les moments. Dieu veuille vous continuer la joie où vous êtes, madame! en vérité, elle me fait autant de plaisir que la mienne.

LETTRE CCXIX.

A LA MÊME.

Versailles, 22 décembre 1710.

Les nouvelles d'Espagne nous mettent dans une situation que nous ne connaissions presque plus; la cour et la ville sont dans la joie et dans l'attente de la défaite entière de M. de Stharemberg; car vous savez, madame, que nous passons aisément d'une extrémité à l'autre, et que, vous ayant crus perdus sans ressource, nous vous voyons rétablis sans qu'il vous reste un ennemi.

On attend de moment à autre ceux qui doivent apporter ces nouvelles dans les formes, et ce sera encore un plaisir nouveau d'en entendre compter les détails. Celui de l'entrée du roi dans Madrid touche tout le monde; on dit que la joie et les transports ont été jusqu'à trouver M. de Vendôme plus beau que Cupidon, et qu'ils lui donnent ce nom-là. Je crois qu'ils sentiront aussi vivement le retour de la reine et de M. le prince des Asturies, et qu'ils ne seront pas fâchés de vous voir: il faut laisser l'avenir entre les mains de Dieu, et jouir du présent.

Rien ne peut me surprendre sur la vivacité de M. le duc de Noailles; jamais homme n'a pris tant

d'intérêt aux affaires générales que celui-là en prend: je trouve que nous avons bien rarement de ses nouvelles.

Votre politesse, madame, veut donc aller jusqu'à me demander des nouvelles des trois cents enfants que j'ai à Saint-Cyr, connaissant la faiblesse des mères? il n'y a pas grande apparence que vous les voyiez jamais; mais je suis assurée que vous aimeriez la vertu qui règne dans cette maison-là : le voisinage de Versailles n'y a rien communiqué.

Madame la duchesse de Bourgogne, comme je l'avais toujours espéré, commence à goûter la dignité, et tient tout dans un grand respect; les femmes commencent à ne plus compter comme un si grand malheur à s'habiller, et nous expérimentons la vérité de ce que vous dites, qu'il faut tenir les courtisans sous les yeux de leurs maîtres. Il me paraît que, depuis ce temps-là, il y a moins de sots discours; nos généraux y gagnent beaucoup, car ils étaient, les autres hivers, la matière de toutes les conversations et de beaucoup de petites intrigues.

M. le maréchal d'Harcourt est hors d'état de servir de suite; le roi le gardera auprès de lui, pour remplacer dans le lieu où il pourrait arriver quelque accident au général.

M. le maréchal de Villars commandera l'armée de Flandre; il se porte assez bien pour cela : le maréchal de Berwick en Dauphiné; le maréchal de Besons en Allemagne. M. le maréchal de Mont-

revel a reçu les ordes du roi, pour qu'on rende à la reine ce qui lui est dû, autant que les temps malheureux le peuvent permettre; mais depuis la petite confidence que vous m'avez faite, je crains que la reine ne puisse se résoudre à s'éloigner. Mettez-moi à ses pieds, je vous supplie, au sujet de la bataille gagnée. Voilà bien des sujets de rafraîchir son sang! mais quand le mal est fait, l'impression ne passe pas si vite.

Votre joie particulière, madame, augmente la mienne; je suis persuadée que vous en aviez grand besoin, et personne ne s'intéresse plus que moi dans tout ce qui vous regarde.

LETTRE CCXX.

A LA MÊME.

Versailles, le 26 décembre 1710.

Non, madame, je ne m'ennuierai point de toutes les lettres que nous recevons d'Espagne depuis quatre ou cinq jours, et nous voudrions bien voir la fin de M. de Stharemberg. Je crois que M. le duc de Noailles sera bien fâché de n'avoir point de part à cette défaite; mais nous lui pardonnerons s'il parvient à faire révolter ses Catalans. Tout Paris est dans la joie, et Versailles aussi. J'en ai

une grande quand je pense à l'état de LL. MM. CC.; mais soit politique ou peur, je ne trouve pas le nôtre si bon. Il est vrai, madame, que, sans être prophète, j'ai toujours espéré des miracles pour des princes qui vivent comme les vôtres.

Notre duchesse de Bourgogne a été transportée; et quoique les premiers mouvements fussent passés, je crois que M. de Zaniga en a vu quelque chose. Nos princes ne sont pas fâchés d'avoir une occasion de se réjouir, il y a long-temps qu'ils sont dans la tristesse. Votre beau sang nous fait voir nos ennemis déconcertés et plus traitables sur la paix, et mon sang brûlé me les fait voir plus animés que jamais contre nous, et faisant tous leurs efforts en Flandre. Mais, madame, il faut présentement tourner ses idées à la joie; la vôtre me fait grand plaisir, et je crois que vous en aviez besoin.

La reine a bien la mine de ne plus songer à Bagnères, et le voyage de Logrono pourra bien jeter quelque incertitude pour ce remède-là. On a écrit ici que ce voyage avait été rompu, parce que les Espagnols n'avaient jamais voulu consentir que M. le prince des Asturies passât en France.

Le pauvre M. le duc d'Albe mourra de joie après avoir résisté à tant de douleurs; il a paru ici par son courage et par son affection, mais son corps ne se pouvait soutenir.

Madame la duchesse de Bourgogne est bien fâchée de perdre pour un an madame de Ruppelmonde; notre cour s'en accommodait à merveilles. Elle joue, elle danse, elle monte à cheval et passe

pour très-bonne femme. Vous avez très-bien fait, madame, d'écrire au roi par M. de Torcy : il faut toujours se servir des canaux ordinaires. Nous sommes toujours en peine du marquis de Noailles, qui est bien malade à Perpignan.

Jouissez de votre bonheur, madame; je ne vous l'envie pas, et je l'augmenterais s'il était en mon pouvoir, car je ne puis vous dire combien je vous admire et avec quelle amitié je vous respecte. Je suis pourtant fâchée que vous n'alliez pas à Bagnères; il faudrait emporter du moins des eaux, comme M. Fagon l'avait dit, car je veux la reine en santé. Vous m'avez fait craindre une grossesse, que j'aurais aimée sans la raison que vous m'avez dite.

LETTRE CCXXI.

A LA MÊME.

Versailles, le 29 décembre 1710.

Je voudrais de tout mon cœur, madame, obéir à l'ordre que vous me donnez de vous faire une relation diffuse de la manière dont toute la cour reçût les merveilleuses nouvelles d'Espagne; je n'étais point à Versailles, le roi était à la chasse, et nos princes et princesses avec lui. On vit venir

M. de Torcy, accompagné de M. d'Antin qui revenait sur ses pas; on se douta bien que c'était quelque chose de bon, et la joie se répandit bien vite partout. Un écuyer du roi, qui est fort de mes amis, vint à Saint-Cyr, et me fit dire de venir vite au parloir : j'appris la bataille gagnée, et le courrier de M. de Torcy, qui s'était joint à l'écuyer, m'informa du détail. Mes trois cent trente filles commencèrent par aller remercier Dieu; on leur permit de se réjouir, et les récréations durent encore.

J'eus quelque impatience de sortir de Saint-Cyr pour aller voir tout le monde ravi; le roi l'était très-fort de la gloire personnelle du roi son petit-fils. Ma chère princesse, plus vive que les autres, était transportée; les habiles gens étaient plus sérieux et ne croient pas que nos affaires en aillent mieux; cependant le plus grand nombre pétille de voir Stharemberg pris et l'archiduc aussi, ou du moins embarqués pour aller où il leur plaira.

Le roi d'Espagne a de grandes raisons de se réjouir, madame. Je vis avant-hier madame la duchesse d'Albe; on l'aurait crue dans les premiers mouvements, et je la trouvai toute rétablie de sa longue maladie.

J'ai bien pensé que votre grande reine ne voudrait pas qu'on la reçût comme on aurait fait autrefois. Vous, qui connaissez la magnificence, la politesse du roi, lui ferez des excuses, et les honneurs de la France, que S. M. verra par un vilain endroit; il n'importe, si elle y recouvre la santé.

Je suis dans de grandes inquiétudes sur le duc de Noailles; il s'exposera plus qu'il ne faudrait, et vos heureux succès vont encore augmenter son ardeur. Son frère est toujours mal à Perpignan; sa famille voudrait le faire revenir, puisqu'il n'est pas en état de servir.

Nous avions cru la duchesse de Noailles grosse, elle ne l'est pas. On dit que la reine laissera M. le duc des Asturies au roi son père, parce que les Espagnols ne veulent pas qu'il entre en France. Nous ne croyons pas votre héros fort propre à gouverner un enfant. Comment vous partagez-vous, madame, entre la reine et lui? je ne consentirais pas à l'expédient de Salomon.

LETTRE CCXXII.

A LA MÊME.

Marly, le 5 janvier 1711.

Il y a cinq jours que j'ai la fièvre; je n'ai point ici celle qui me sert de secrétaire; il n'est pas venu une lettre de vous: ainsi, madame, je n'aurai l'honneur de vous écrire que pour n'y pas manquer. Nous languissons après les nouvelles d'Espagne; vous nous avez donné de la joie, nous

en voudrions encore. Nous n'entendons plus parler du duc de Noailles.

M. le duc d'Albe réjouit hier tout Paris. Je voulus faire voir à madame sa femme qu'ils faisaient trop de dépenses, ayant déja tant de dettes; elle m'assura que tout serait payé, et qu'ils ne manquaient de rien.

On dit que les Anglais et les Hollandais sont fâchés de ce qui s'est passé en Espagne. Dieu veuille achever ce qu'il a commencé par vous, et nous faire goûter un peu de repos!

Le roi m'a fait l'honneur de m'écrire.

Adieu, madame.

LETTRE CCXXIII.

A LA MÊME.

Marly, le 12 janvier 1711.

J'ai trois lettres de vous, madame, devant les yeux, et j'y vais répondre par ordre, autant que mes affaires me le pourront permettre.

Il est vrai, madame, qu'il est étonnant que vous ne succombiez pas à tous les différents personnages que vous remplissez. Vous avez dans la tête toutes les affaires de l'Europe; vous vous intéressez à

deux rois bien vivement; vous n'êtes point indifférente au rétablissement du troisième; vous êtes tout le secours, tout le conseil et tout l'agrément d'une grande reine; vous êtes dans tous les détails de son service et de celui d'un précieux enfant; votre cœur est dans tout ce que vous faites; et, pour comble de misère, vous voyagez en hiver, et vous n'avez point de chemins. J'ai passé par là dans l'Alsace, et je m'en trouvais désespérée.

Il me semble, madame, que c'est bien prendre son parti de soumettre et de régler les Aragonais pendant que vous êtes dans leur pays; la présence de LL. MM. CC. y donnera des facilités et gagnera les cœurs. Selon les nouvelles que nous avons de M. le duc de Noailles, il doit être dans la ville de Gironne: un de ses ingénieurs a mandé qu'il y ferait les Rois; mais notre général est trop habile pour rien promettre d'aussi positif. Je suis bien fâchée qu'il soit si long-temps à savoir la nouvelle des miracles que Dieu a faits pour vous: il en sera plus aise que personne; il est vrai, madame, que vous lui renvoyez M. de Stharemberg dans un état peu redoutable. Quelque part que je prenne à votre joie et quelque espérance que je voie dans la plupart de ceux qui m'environnent, je ne saurais être bien en repos sur notre situation: les ennemis sont bien près de nous et bien désespérés; ils feront un dernier effort pour nous accabler: nous aurons une armée, mais souvent mal payée, les magasins mal fournis; en un mot,

nous manquons d'argent, et l'on voit bien des bonnes choses à faire de tous côtés si on en avait. Il est bien difficile, madame, qu'une bonne conduite puisse réparer de telles extrémités.

Je crains bien, madame, que la reine ne puisse aller à Bagnères; il sera plus fâcheux qu'elle ne puisse profiter d'en avoir approché de si près; mais il n'y a point de remède à l'accident qui la menace, et elle veut bien s'y exposer.

Madame la duchesse de Bourgogne est bien fâchée quand elle ne reçoit point de lettres de la reine, et encore plus de la raison qui l'en a empêchée cette fois-ci : elle la fera savoir à mesdames les duchesses royales.

On assure que M. le duc de Savoie est fort mal content de l'empereur, et qu'il va faire une réforme dans ses troupes; mais nous ne voyons pas jusqu'ici qu'il en soit plus traitable pour la paix.

J'ai bien cru, madame, que vous seriez bien aise d'entendre les louanges de madame la duchesse de Bourgogne; et j'avoue que celles que vous lui donnez me font plus de plaisir que la plupart de celles que j'entends tous les jours.

M. le dauphin m'a fait l'honneur de me venir voir ce matin et m'a paru bien content d'elle; il m'a répété plusieurs fois que j'en serais charmée si je la voyais au milieu de la cour; il a ajouté qu'il l'aimait tendrement. Cette conversation ne m'a point paru trop longue.

Vous discourrez dans le temps sur le voyage de M. le prince des Asturies à Bagnères. Les po-

litiques trouvent que la reine ferait mieux de le laisser en Espagne; pour moi, je comprends parfaitement la peine qu'elle aurait à prendre ce parti-là.

On ne peut rien ajouter, madame, à la vérité et à l'empressement de l'amitié que le général de Villeroi a pour vous; il ne se dément jamais làdessus. Les succès de l'Espagne ont donné une joie qui soutient tout Paris. La nouvelle qui est venue de Constantinople donne de grandes espérances. Les brouilleries d'Angleterre augmentent tous les jours, et véritablement on voit un mouvement dont on croit que nous profiterons. Il y a une personne de votre connaissance, qui n'ose se nommer, qui craint que tous ces remèdes ne soient bien tardifs pour un mal pressant.

Il faut votre bonheur présent et votre aimable humeur pour s'accommoder de maisons glacées et obscures; je suis sûre que vous en tirerez un meilleur parti que tout autre, et que la reine et vous aurez le courage d'en rire souvent.

J'ai toujours pris intérêt au comte de Mahouy, et il me semble qu'il fait toujours parler de lui avantageusement.

Je voudrais bien que M. de Stharemberg ne pût rentrer à Barcelone, et je l'espère souvent. On ne respire ici que nouvelles d'Espagne, et on trouve qu'elles viennent bien rarement: outre l'intérêt véritable qu'on y prend, on a grande envie d'avoir de la joie, et il n'y a plus que vous qui nous en donniez.

Madame la duchesse de Bourgogne se divertit assez bien ici avec la chasse, le bal et le jeu : elle règle le sien fort sagement ; mais la misère n'empêche pas que les courtisans ne montrent plus d'argent qu'on ne l'aurait cru. Madame la duchesse de Berri n'est pas si propre au plaisir ; elle n'en a de véritable que d'être à cheval et de galoper au péril de sa vie. On dit que les bals de cette année sont fort jolis ; il y a plusieurs femmes qui dansent bien et qui ne sont pas laides. Il y paraît, pour la première fois, un jeune courtisan, fils de M. de Richelieu, et qu'on appelle le duc de Fronsac. Il a seize ans et en paraît douze ; il est, dans sa petitesse, de la plus jolie taille du monde : un beau visage et une parfaitement belle tête ; il est des meilleurs danseurs, il est très-bien à cheval, il joue, il aime la musique, il est propre à la conversation. Il est respectueux, très-poli, un tour de raillerie agréable ; il est sage quand il le faut, et tout le monde le trouve tel que je viens de le dépeindre : il doit se marier dès que nous serons à Versailles ; il épouse mademoiselle de Noailles, fille unique de madame de Richelieu, et qui aura plus de cinq cent mille écus de bien : elle est laide, bien faite, raisonnable et a dix-huit ans. M. et madame Voisin vont aussi marier leur troisième fille avec M. le comte de Châtillon. Notre princesse aime fort les noces, et pour lui plaire on fera celle-là à Versailles. Ces plaisirs n'empêchent pas M. Voisin et M. Desmaretz d'être fort

occupés de la campagne prochaine, qui paraît à tout le monde bien importante.

Le roi n'ayant pu loger ici tous les danseurs et toutes les danseuses, en a envoyé quelques-uns à Luciennes, que M. et madame de Cavois traitent avec une politesse et une magnificence admirable. Le roi et la reine d'Angleterre, avec la princesse, vinrent samedi au bal, et doivent y revenir mercredi : le roi est si languissant, qu'il ne put danser que deux courantes, la tête lui tourna sitôt qu'il osa en hasarder une troisième; il est triste et abattu, sans qu'on voie aucun mal, ni aucune cause nouvelle : on croit que se sont des vapeurs. Il y a long-temps que je n'ai vu la reine en si bonne santé et si bon visage, quoiqu'elle ne soit pas plus gaie qu'à son ordinaire. Je ne crois pas que le chevalier de Saint-George fasse la campagne prochaine.

Je voudrais pouvoir deviner de qui vous voulez entendre parler et savoir des nouvelles, afin que mes lettres pussent vous réjouir, ou du moins vous amuser. Votre joie m'en donne, madame; je suis ravie de penser que les conversations que vous avez avec la reine sont pleines de projets de repos et de satisfaction. En vérité, vous méritez bien la prospérité, après avoir porté les malheurs comme vous l'avez fait; je goûte votre fortune, votre bonheur, votre repos, et je prie Dieu de tout mon cœur que vous en jouissiez longtemps.

LETTRE CCXXIV.

A LA MÊME.

Versailles, le 19 janvier 1711.

Vous avez raison, madame, d'être contente de la joie qu'on a ici des heureux et glorieux succès d'Espagne; elle continue, et on voudrait voir M. de Stharemberg encore plus mal qu'il n'est, mais il faut avoir patience. Il ne paraît pas que son état soit fort bon, quand Barcelone sera comme bloqué. Nous croyons Gironne pris, et nous en attendons le courrier. Le duc de Noailles a grand'raison d'être un peu fou de joie de voir l'accomplissement de ses prophéties; il y a en tout cela bien des circonstances qui doivent lui faire plaisir.

Vous nous insultez, madame, en disant que nous avons été courtois en aversion : nous ne sommes pas assez bien pour goûter cette raillerie; et, quoique nous envisagions des sujets d'espérance, notre mal est réel et pressant, et toujours par le même endroit que j'ai eu l'honneur de vous mander.

Madame la duchesse de Bourgogne me dit hier que la reine est inquiète d'un rhume de

M. le prince des Asturies; elle a raison, et c'est voyager dans un étrange temps pour un enfant. M. le duc de Bretagne est aussi un peu enrhumé. La cour est présentement partagée. M. le Dauphin est à Rambouillet pour deux jours, et a emmené tous nos princes et beaucoup d'hommes. La plupart des dames sont à Marly en attendant qu'on y retourne; M. le dauphin, au retour de ce petit voyage, ira en faire un de quelques jours à Meudon, et y mènera madame la princesse de Conti, avec sa troupe. M. le maréchal de Boufiers nous a alarmés, mais il est bien. Madame la duchesse de Roquelaure a été à l'extrémité; on dit qu'elle est hors de danger.

Les remercîments que vous faites à mes trois cent soixante filles, madame, vont bien ranimer leurs prières; mademoiselle d'Aumale y aura sa part, et se trouve bien honorée que vous vous souveniez de son nom.

Je commence à avoir quelque peine à écrire long-temps; c'est, madame, ce qui me force de finir, en vous assurant de mon tendre dévouement.

LETTRE CCXXV.

A LA MÊME.

Versailles, le 2 février 1711.

Qu'êtes-vous devenue, madame, on n'entend plus parler de vous; voilà deux ordinaires qui ne nous apportent pas un mot : c'est une privation à quoi j'aurai de la peine à m'accoutumer.

D'un autre côté, nous n'avons point de nouvelles de M. le duc de Noailles depuis que nous avons su le déluge dont il a tant souffert, et qui du moins retarde le succès de son entreprise. Je vois l'espérance que les assiégés ont conçue d'une aventure si extraordinaire et qu'ils regardent comme un miracle en leur faveur; je vois les Catalans aussi zélés pour l'archiduc que les Castillans pour leur roi, je vois les Miquelets enragés, je vois nos troupes manquer de tout, je vois le général désespéré de vouloir réparer à force de soins et d'application tout ce qui lui manque; je vois M. de Stharemberg ramasser sept à huit mille hommes des débris de son armée et de la garnison de Barcelone, venir tenter de secourir Gironne et, attaquer des gens fatigués et peut-être mourant de faim; enfin je vois le général tomber malade : je

ne vais pas plus loin, parce que vous me gronderiez trop; mais enfin, madame, je suis très-inquiète, et pour l'affaire, et pour celui qui en est chargé. Beaucoup de gens ici ne pensent qu'à se divertir et à danser jour et nuit : nous allons à Marly pour le reste du carnaval. Madame la princesse de Conti n'y vient point. Elle épargnera la fatigue de bien des bals, qui, je crois, ne lui plaisent guère, car elle est revenue de toutes les vanités de ce monde.

Le roi mène tant de gens, qu'il aura encore besoin du secours de Luciennes, dont M. de Cavois fait parfaitement les honneurs. Je dois demain recevoir M. l'électeur de Cologne à Saint-Cyr, honneur dont je me serais bien passée, quoique j'aie un véritable attachement pour ces deux princes, quand je considère ce qu'ils ont perdu pour nos intérêts, et la patience avec laquelle ils souffrent la mauvaise fortune. Gironne me trouble, madame, et votre long silence m'afflige; vous nous avez mis en goût de nouvelles agréables, mais vous finissez trop tôt.

LETTRE CCXXVI.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 11 février 1711.

J'ai été bien inquiète de votre santé, madame: depuis quelque temps vous m'aviez mandé que vous étiez enrhumée, mais qu'en quelque état que vous fussiez, vous suivriez S. M. C.; sur cela, j'apprends que vous êtes restée à Calahora, ce qui me fait juger que votre mal a augmenté. Je témoignai ma peine à M. de Villeroi qui a eu la bonté de m'envoyer une lettre de M. Bergheitz, qui lui mande que vous êtes à Saragosse. Dieu en soit loué, madame! on perdrait beaucoup en vous perdant. M. de Berwick me disait hier que, quand il serait votre ennemi autant qu'il est votre ami, il conviendrait de votre mérite et de la nécessité dont vous êtes au service de notre roi et à celui de LL. MM. CC.

Que j'ai plaint la reine, madame, et vous aussi, en pensant à la maladie du précieux enfant que Dieu vous a enfin rendu! nous l'en avons bien prié ici.

Il est vrai, madame, que les courriers sont fort dérangés: j'ai été quinze jours sans recevoir de

vos nouvelles; je n'eus point l'honneur de vous écrire pour la première fois, et je voudrais bien ne vous avoir point écrit à la seconde, car vous y verrez des idées sur Gironne qui m'attireront bien des reproches, et peut-être quelques railleries. Je vous les pardonne par avance, madame, étant bien contente de notre duc de Noailles : j'espère que vos rois le seront, le nôtre l'est tout-à-fait; toute la cour l'a loué, la moitié l'a envié, et on le haïra bientôt : le peuple de Paris n'est pas de même; mais il n'est pas content que Stharemberg ne soit pas pris.

Les ennemis paraissent frappés, comme vous le dites, des victoires de S. M. C. On parle de diversions; on veut envoyer quatorze mille hommes à Barcelone. L'empereur et les princes allemands ont besoin de leurs troupes par rapport au Turc, notre cher ami; mais tout cela n'est jusqu'ici que des discours; et je ne serai point satisfaite que je ne voie marcher quelques troupes. Il me semble, madame, qu'on a toujours eu quelques espérances de paix dans cette saison-ci, et que cependant, les campagnes se font; je crains fort que cette année ne se passe de même. Je conviendrai pourtant avec vous, que nos arrangements sont mieux que les années passées, que nos officiers s'évertuent, et que M. Desmaretz espère de l'argent. Je ne vous dirai point tous les discours qui se tiennent sur le siége de Barcelone : les uns disent qu'on lèvera le siége; les autres que ce ne serait point un bien de le prendre, et qu'il vaudrait

mieux que les ennemis partageassent leurs secours entre la Catalogne et le Portugal, que d'en donner à un seul endroit. Méprisez-nous, madame, tant qu'il vous plaira; je me livre à vous de tout mon cœur.

Oui, madame, le duc de Noailles sera sans récompenses, et lui et moi nous contenterons de ce qu'il les a méritées; le roi est pourtant parfaitement content de lui; mais il croit devoir attendre encore quelque temps. Il ne m'est revenu aucune plainte sur ce que vous n'avez pas répondu, et votre politesse est assez bien établie pour vous mettre à couvert.

Madame la duchesse de Bourgogne se réjouit le plus qu'elle peut. Madame la princesse d'Angleterre danse d'aussi bon cœur qu'elle, et vient à nos bals de Marly de son chef. Le roi et la reine doivent y venir demain, et on le fera avant souper, à cause que ce prince n'a pas la force de veiller; sa santé est pourtant un peu meilleure.

On ne regarde pas ici la guerre d'Espagne finie; on croit que M. de Stharemberg, avec ce qu'il pourra ramasser et avec ce qu'on lui enverra, se remettra en campagne. Notre petite merveille, le duc de Fronsac, quitta hier Marly pour aller se marier; il doit y revenir samedi; on n'a jamais vu une plus jolie créature. Je ne sais rien de plus que beaucoup de bagatelles dont vous ne vous souciez point, vous êtes occupée de plus grandes choses; recevez seulement, madame, les sincères assurances de mon attachement.

LETTRE CCXXVII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 22 février 1711.

Il faut que je commence cette lettre, madame, par vous supplier d'ordonner à votre secrétaire d'avoir de l'encre plus noire; car il n'y a point de lunettes qui me mettent en état de lire vos lettres aisément, et en vérité ce serait une grande perte pour moi : elles me donnent un grand plaisir, et flattent trop mon amour-propre en pensant souvent comme vous. Il y a un grand dérangement depuis que vous avez quitté Madrid; je ne sais plus quand il faut vous écrire : j'envoie mes lettres à tout hasard à M. le marquis de Torcy. A propos de M. de Torcy, je ne sais pourquoi il était brouillé avec M. le duc d'Harcourt, ni pourquoi ils se sont raccommodés; je veux espérer que cette union sera bonne pour le service du roi, et que le ministre profitera quelquefois de la grande capacité de son nouvel ami.

Le maréchal de Bouflers, qui a paru l'entremetteur de ce raccommodement, est toujours à Paris; son mal n'augmente point, il n'est plus par accès, mais il souffre toujours un peu. Après avoir bien dansé à Marly, nous sommes enfin revenus à

Versailles. Monseigneur n'aime point y demeurer, et s'en va pour huit ou dix jours à Meudon. Ce sera un prétexte d'aller pour madame la duchesse de Bourgogne, qui n'aime pas à demeurer en place. La petite duchesse de Luynes, qui est une danseuse, remet madame la duchesse de Chevreuse dans le monde; je l'ai vue souvent à Marly, où il y avait cinquante-deux femmes. Notre petit prodige, le duc de Fronsac, est devenu tout sérieux après son mariage; on ne m'en a point encore dit la raison. Vous m'attirez des remercîments de tous côtés, madame: la duchesse de Saint-Pierre croit me devoir la moitié des agréments que vous lui avez procurés, et madame de Rupelmonde, avec toute sa famille, me remercient de la pension que le roi lui donne. Qu'il y a loin de votre procédé à celui que nous voyons ici tous les jours! on aimerait trop la vie si on trouvait souvent la noblesse, l'esprit, la grandeur, la paix et la douceur qui sont en vous. Un des meilleurs amis du duc de Noailles, tournant en ridicule le courrier qu'il envoya au roi avant la prise de Gironne, disait que ce n'était pas la peine de mander qu'il pleuvait hier; vous jugez bien, madame, que je n'ai pas grande estime pour cet homme-là. Je vous ai déja mandé que le duc de Noailles et moi serons bien contents du service qu'il a rendu; il ne faut point penser à autre chose, et j'en ai assurément moins d'inquiétude que de toutes les traverses qu'il essuie par le manque de secours qu'il reçoit de nous. Je crains toujours que sa sen-

sibilité et son zèle ne le rendent malade, car chez lui l'esprit est plus vigoureux que le corps.

Je comprends bien qu'il n'est ni avantageux ni agréable à LL. MM. CC. de se trouver sans vous; et je suis bien éloignée, madame, de vous croire un personnage inutile. Je vous rends mille graces de la part que je puis avoir aux bons traitements que vous avez faits à M. le marquis de Beaufremont: vous êtes faite pour plaire, pour obliger; vous êtes aimée et adorée de tous ceux qui aiment le mérite; oui, madame, vos sentiments sont de mon goût, et le roi et la reine d'Espagne sont trop heureux de s'être attaché une personne qui excite tous les jours le beau naturel qu'ils ont reçu de Dieu. Il est vrai que madame de Rupelmonde s'est fort bien conduite dans notre cour; rien n'est plus honorable pour elle que le bien que lui fait votre roi, et rien de plus beau pour lui que de louer et récompenser le service d'un homme qui n'est plus. Madame la princesse de Conti se porte parfaitement bien. On croit que le procès de nos princes du sang se jugera dans quinze jours : ils plaident jusqu'ici très-honnêtement.

Vous avez tant de bonté et d'amitié pour M. le duc de Noailles, qu'il est inutile de vous prier de tâcher de le consoler; j'ai appris des détails de ses peines par des gens qu'il a envoyés ici, qui me donnent beaucoup d'inquiétudes. Je m'en retourne à Versailles avant que de fermer ma lettre, pour y ajouter ce que je pourrai apprendre.

Versailles, 28 février.

Je reçus hier votre lettre du 13, madame, et je vis que le secrétaire avait changé d'encre, et que ma vue n'est pas diminuée. Il est vrai que j'ai répondu une fois à trois de vos lettres; mais il est vrai aussi j'ai été quinze jours sans rien recevoir, et que j'ai été très-inquiète de votre santé.

Je doute fort que le roi permette au duc de Noailles d'accepter la grandesse, car je l'ai vu bien ferme à ne plus vouloir que les Français jouissent de cet honneur. Il est vrai que la paix est très-désirée ici, et qu'on y souffre beaucoup du côté de l'argent. Ce n'est pas l'abondance, mais l'avarice qui fait jouer nos courtisans : on met le tout pour le tout pour avoir quelque argent, et les tables de lansquenet ont plus l'air d'un triste commerce que d'un divertissement.

Voici, ce me semble, une campagne bien importante, les ennemis fort près de nous, et qui, selon les apparences, feront leurs derniers efforts pour nous réduire à une mauvaise paix. D'un autre côté, nos arrangements sont meilleurs que les autres années, et nous espérons nous mettre les premiers en campagne. Si Dieu veut nous secourir, nos affaires peuvent en peu de temps prendre un aussi bon tour que les vôtres; mais, madame, il faut que vous conveniez que c'est un miracle que votre rétablissement; et que malgré votre courage et votre habileté, vous étiez perdus si M. de Stharemberg avait gagné la bataille qu'il a perdue.

M. le duc de Fronsac est aussi aimable que je vous l'ai dit; mais jusqu'ici il ne paraît pas dangereux pour les dames; il a seize ans, et n'en paraît que douze : on voudrait le caresser comme un joli enfant, et je fus hier sur le point de le prendre sous le menton quand il me pria de signer son contrat de mariage. La marquise de La Vallière a la petite-vérole, mais c'est très peu de chose; elle en a si grand peur, qu'elle ne veut point voir M. le marquis de Noailles qui en est encore rouge: ce sont les deux filles de la duchesse de Guiche qui la lui ont donnée.

Je suis en peine de la résolution qu'on prendra sur les blés; je vois de quelle nécessité il est de vous en donner, et je comprends nos frayeurs de nous retrouver dans l'état où nous avons été; celui où nous sommes est trop violent, et se fait sentir à chaque occasion. Je vous assure, madame, qu'il y a ici bien des gens affectionnés à l'Espagne, et je vous assure aussi que je vous suis très-tendrement attachée.

LETTRE CCXXVIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 26 février 1711.

Je ne doute point, madame, de la joie que vous avez eue de la prise de Gironne, par toutes les circonstances que vous me faites l'honneur de me mander; la reine m'en écrit d'une manière à gagner mon cœur, si elle ne l'avait pas déja; et si vos rois continuent, ils seront adorés de tout le monde, comme des Castillans. C'est bien sincèrement que je trouve le duc de Noailles trop heureux d'être employé à leur rendre service. Il a besoin, madame, de toutes les consolations qu'il reçoit de votre part, car il en a peu de la nôtre: tous nos soins sont pour la Flandre; il me semble qu'on se propose d'aller à cette campagne avec plus d'espérance qu'on n'en avait dans les autres: il n'y a que Dieu qui sache ce qu'il nous garde. Le roi ne s'est point encore déclaré sur la grandesse du duc de Noailles: il dit qu'il attend de ses nouvelles; je crois que je pourrais bien deviner ce qu'il y aura dans sa lettre. Mais venons encore à notre reine: elle écrit à madame la maréchale de Noailles. Veut-elle, madame, faire un parti en

France par toutes ces manières-là ? Je vous réponds bien qu'elle y est aussi aimée et aussi estimée qu'en Espagne. Je ne sais ce que c'est que M. le comte d'Estaire ; mais je le tiens honnête homme, par la commission que le duc de Noailles lui a donnée, et par la grace qu'il a demandée pour lui. Je suis bien sensible, madame, à la part que vous voulez me donner à celle que M. le marquis de Beaufremont vient de recevoir. Dieu vous bénisse tous! vous le méritez bien, et j'admire votre conduite en tout et partout; mais je vous conjure de ne plus vous séparer de la reine et de ce charmant prince : j'ai une grande idée du besoin qu'ils ont de vous, et que vous faites toute leur joie en même temps que vous leur rendez les services les plus solides.

Notre ami, le maréchal de Villeroi, a la goutte aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains et aux deux coudes : c'est bien expier le bon air; Dieu veuille qu'il le prenne en patience! Nous avons vu madame de Fronsac qui est parfaitement laide : on dit qu'elle a de l'esprit et de la raison. On espère que le procès de nos princes sera jugé avant la mi-carême, ce que j'ai bien de la peine à croire. Je voudrais bien, madame, être avec vous comme vous êtes avec moi, quelque inégalité que je sente qu'il y ait entre nous.

LETTRE CCXXIX.

A LA MÊME.

Versailles, le 9 mars 1711.

Il est bien glorieux pour moi, madame, que la privation de mes lettres puissent altérer votre humeur; j'ai l'honneur de vous écrire tous les huit jours à peu près, et je ne me souviens d'y avoir manqué que deux fois. J'ai été très-sensible au service que le duc de Noailles vous a rendu et à la gloire qu'il s'est acquise; tout Paris l'a chanté, et les poètes ont travaillé sur ce sujet: la cour est plus modeste sur les louanges.

Ce n'est pas à moi à remercier très-humblement LL. MM. CC. de ce qu'elles ont fait pour notre général; mais je ne puis ne pas partager sa reconnaissance; je suis en peine de sa santé: il n'est pas fort, et il prend à cœur ce qu'il fait. Le manque de subsistance pour la cavalerie et le retardement de vos arrangements le mettent aussi de très-mauvaise humeur. Madame la maréchale de Noailles a interrompu ma lettre, très-contente de la grandesse de son fils.

Je suis bien fâchée de vous voir nécessitée de quitter la reine et le prince, et cette résolution

de leur part et de la vôtre me donne une trop grande idée de votre mal pour n'en être pas très-inquiétée. Le roi approuve, madame, votre voyage de Bagnères, et souhaite que vous y trouviez la santé; mais nous n'avons point vu boire en ce pays-là, et M. Fagon croit que les eaux d'Ancosse, portées à Bagnères, vous seraient meilleures.

Nous allons entrer dans nos inquiétudes en Flandre: M. le prince Eugène doit y être le 15 de ce mois, et M. de Marlborough en même temps; nous croyions les prévenir.

M. le Duc a perdu son grand procès contre les princesses ses sœurs; madame la Duchesse est très-affligée. M. le duc du Maine n'a voulu recevoir aucun compliment; les trois princesses ont été assurer madame leur mère qu'elle disposerait de tout le détail qui suivra cette affaire, et qu'elles veulent en tout se conduire par elle.

Madame la duchesse de Bourgogne est accablée de fluxions, et paye les plaisirs du carnaval. Madame la duchesse de Berri est grosse.

Donnez-moi une adresse, madame, pour écrire à Bagnères. L'absence de mademoiselle d'Aumale rend ma lettre plus courte.

LETTRE CCXXX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 16 mars 1711.

Je ne comprends point, madame, pourquoi vous ne recevez point mes lettres, car je vous assure encore que j'ai l'honneur de vous écrire tous les huit jours, sans y avoir manqué qu'une fois ou deux. Je vous ai marqué ma joie sur Gironne, j'en ai senti toutes les circonstances; mais il est vrai qu'il s'y mêle toujours quelque chose de désagréable, et que les afflictions sont bien plus complètes. Notre duc de Noailles me querelle de ce que je suis trop affligée des mauvais discours de nos courtisans : je n'ai pourtant été que choquée d'un seul, fait par un de ses plus proches, et je suis assurée, madame, que vous l'auriez trouvé aussi mauvais que moi. Comme nous sommes portés ici à nous flatter et à nous désespérer, nous voyions déja M. le duc de Noailles joint avec M. de Vendôme, Barcelone bloquée et les Catalans révoltés : tout cela n'étant point, nous croyons tout perdu.

Les ennemis commencent à faire des mouvements; le prince Eugène arrivera incessamment.

M. de Savoie fait du train : il doit prendre Toulon; vous croyez bien que les autres veulent entrer en France. On parle d'une diversion sur le Rhin; mais il me semble que, jusqu'à présent, ils ne font trembler que moi.

Je crois avoir eu déja l'honneur de vous dire que madame la duchesse de Bourgogne paie les excès du carnaval : elle est changée, et accablée de fluxions; elle fait tout son possible pour se divertir sans pouvoir y parvenir; elle perd tous les soirs depuis que la cour s'assemble chez elle. Je suis sûre que la reine s'amuse plus dans une heure de conversation avec vous, que notre chère princesse qui n'a qu'à ordonner pour avoir tous les plaisirs qu'elle peut imaginer : mais ils sont usés, et on en a tant à notre cour, qu'ils deviennent une fatigue. Monseigneur est à Mantoue pour huit jours : il y fait ses remèdes de précaution, dont il se trouve fort bien. Le grand procès de nos princes du sang affligent les bonnes gens; quoiqu'il soit jugé, il y aura bien des incidents qui dureront long-temps, et qui aigrissent les esprits de jour en jour. Nos officiers marchent incessamment. Le maréchal de Choiseul mourut hier, et le roi donna dans le moment le gouvernement de Valenciennes à M. le chevalier de Luxembourg. Le fils de M. le maréchal de Tessé a épousé la fille d'un commis de Samuel-Bernard : ce commis est passé à Genève pour être poursuivi en justice par son maître, auquel il a volé trois millions; jugez, madame, de l'état d'un père qui

apprend une pareille nouvelle. M. d'Antin poursuit son procès contre les ducs pour le duché d'Épernon : il paraît que nos ducs voudraient qu'il le fût, pourvu qu'il prît la queue et non pas la tête.

Que vous aurez de peine à quitter la reine et l'aimable prince que vous dépeignez d'une manière à donner grande envie de le voir! Nous en avons deux d'une grande espérance. M. le duc d'Anjou a été malade, il est mieux. La grossesse de la duchesse de Berri n'est plus douteuse.

LETTRE CCXXXI.

A LA MÊME.

Versailles, le 22 mars 1711.

Vous savez mieux que personne, madame, la peine que j'ai eue à me résoudre à croire la reine parfaite, et les instances que je vous ai faites pour m'en confier quelques défauts: vous ne l'avez jamais voulu, et je n'ai encore pu trouver qui que ce soit qui ait eu cette complaisance pour moi. Je consens donc à sa perfection, pourvu que vous m'abandonniez le reste du monde; cependant je vois, par le portrait que vous me faites du roi, que vous voudriez que j'eusse la même foi pour

son mérite, sans y mettre la moindre petite tache, qui servirait pourtant à vous rendre plus croyable sur tout le reste. Dieu les bénisse tous deux et les récompense de tant de vertus! Madame la duchesse de Bourgogne me donna hier votre lettre plus mystérieusement qu'à l'ordinaire; je n'y ai pourtant rien trouvé qui méritât cet air-là, et je ne m'attends point présentement à de grandes nouvelles de votre côté.

Le maréchal de Villeroi se porte bien mieux, et doit arriver ici aujourd'hui ou demain. Madame la princesse de Vaudemont est venue me voir à Saint-Cyr, où nous avons bien parlé de vous, madame : elle m'a paru touchée de votre mérite. Vous savez présentement que le roi a consenti à la grandesse de M. le duc de Noailles. M. le duc de Richelieu lui envoie M. le duc de Fronsac, pour l'éloigner un peu d'ici, et apprendre son métier sous un homme qu'il croit très-capable. Le satirique Despréaux est mort il y a quelques jours. Madame de Torcy a pensé mourir; elle s'est blessée, et on croit qu'elle accouchera. Le fils du maréchal de Bouflers est très-mal de la petite-vérole. S'il perdait ce fils-là, il serait inconsolable : il promet beaucoup, il a quinze ans; et il n'en a plus qu'un de trois ou quatre ans.

Je reçois en ce moment, madame, votre lettre du 9 : je suis bien fâchée que les miennes aillent si irrégulièrement; j'écris pourtant tous les huit jours, et je ne sais pourquoi M. de Torcy en a mis deux ensemble. On dit que madame sa femme

pourra bien ne pas accoucher. On dit que M. le Duc veut revenir contre l'arrêt du parlement qui le condamne. Ils vont tous avoir des procès sans fin, et madame la Princesse est bien à plaindre de voir tous ses enfants désunis et aigris les uns contre les autres. Je ne sais rien du voyage du roi d'Angleterre en Suisse; mais il en va faire un au mois de mai par toute la France, sans autre dessein et sans autre utilité que de se promener, de changer d'air et de s'amuser; la reine sa mère est bien touchée de le voir en cet état-là: c'est une profonde mélancolie que rien ne peut dissiper.

Dieu veuille, madame, que vous ne vous flattiez pas trop que les ennemis ne puissent envoyer de secours à l'archiduc, que vos bons amis les Turcs fassent un peu plus de diligence, que notre belle et bonne armée soit heureuse, et que nos ennemis voient que nous sommes encore en état de nous soutenir! . . .

Non, madame, je ne vous nommerai point celui qui s'est moqué du courrier du duc de Noailles: je ne veux brouiller personne avec vous.

Madame de Cailus n'a plus un jour de santé: elle est dans son lit avec des pertes de sang continuelles; son fils, qui est aussi très-joli et distingué dans son métier, est malade aussi.

Du 23 mars.

Je vois bien présentement, madame, pourquoi madame la duchesse d'Albe avait envoyé mystérieusement les lettres du 14; c'est apparemment

qu'elle ne voulait pas qu'on sût qu'elle avait un courrier : je me l'imagine ainsi.

Madame la duchesse de Bourgogne me donna hier au soir votre lettre du 9; je sens, comme je dois, madame, que vous me donnez de vos nouvelles à toutes les occasions que vous en avez. Le maréchal de Bouflers perdit son fils hier à cinq heures; je l'appris par M. le dauphin qui le dit au roi dans ma chambre : toute la famille royale en fut véritablement consternée. Je ne crois pas que ce pauvre homme, déja très-affaibli, puisse soutenir un tel malheur. Le maréchal de Villeroi est à Versailles; je dois le voir demain.

Ne traitez point de flatterie, madame, les épanchements de mon cœur pour vous : il n'y a personne en ce pays-ci qui ne vous fît des plaintes de ma sécheresse, pour ne pas dire brutalité; mais je prétends être juste dans ces différents procédés.

LETTRE CCXXXII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 4 avril 1711.

Comme j'avais pris la liberté, madame, de vous recommander M. le marquis de Beaufremont, je

prends celle de vous remercier de tout ce que vous avez fait pour lui; il est revenu plein de zèle, de reconnaissance, d'admiration et de respect pour le roi, enthousiasmé de la reine et charmé de vous : tout ce qui nous revient de votre cour parle le même langage.

On n'est pas si d'accord sur les opérations de votre campagne: peu de gens approuvent le siége de Barcelone, par la crainte de perdre par un malheureux événement l'heureuse situation où vous vous trouvez présentement; ce n'est pas à moi à en dire davantage.

Je fais si peu de cas des bruits qu'on veut faire courir de votre querelle avec M. de Vendôme, que je crois ne vous en avoir pas encore parlé; il me semble que vous n'êtes point d'un caractère l'un et l'autre à vous brouiller, et il me semble aussi que peu d'honnêtes gens ont fait cas de ce discours, non plus que de celui qui vous fait venir à Bagnères pour vous en aller à Rome, étant également brouillée avec la France et l'Espagne. Ce que je ne comprends point, c'est le nombre de vos ennemis; car quelque grand personnage que vous fassiez, madame, je ne le trouve point à portée d'être envié: j'espère que votre bon esprit et votre tranquillité naturelle vous feront regarder tout cela avec un grand mépris.

Le marquis de Beaufremont prétend que la reine n'a point de glandes, et que vous vous portez fort bien. Je ne crois pas que sa famille lui passe d'épouser une fille sans bien; on consenti-

rait plutôt à celle d'un traitant. Je crains fort qu'il ne plaide contre sa belle-sœur; on n'entend point raison ici sur le moindre intérêt.

Vous avez présentement mon duc de Noailles, madame; je souhaite de tout mon cœur que vous soyez toujours contente de lui; on peut compter sur ses sentiments et qu'il n'en changera pas. M. de Beaufremont nous a dit que vos arrangements pour les subsistances vont fort bien.

Vous êtes très-ingrate et très-injuste quand vous doutez de notre attachement pour vous : il n'y a que notre propre salut que nous préférions au vôtre; mais, à cela près, on est très-vif ici sur vos intérêts et sur votre bonheur.

Versailles, 6 avril.

Je commençai cette lettre samedi à Saint-Cyr, et je l'apportai ici pour y ajouter quelque chose après que j'aurais reçu, madame, celle que j'attendais de vous, et que madame la duchesse de Bourgogne me donna en arrivant. J'y vois la continuation de vos bontés pour le duc de Noailles; ce n'est pas à moi à vous en remercier, mais j'en suis ravie.

Je prie Dieu que vous trouviez à Bagnères autant de succès que vous en espérez. J'aurai une grande idée de votre mal, madame, et une grande inquiétude, si vous quittez la reine et ce charmant prince; s'il a des dons naturels, cultivés par elle et par vous, il sera certainement une merveille: ce que vous me faites l'honneur de me mander

est surprenant; jamais la reine Anne n'aurait pu avoir un tel enfant.

Je trouvai hier soir madame la duchesse de Ventadour dans une grande affliction; elle avait été à Paris sur la maladie de madame la duchesse d'Aumont, et l'avait laissée, la croyant hors de danger, mais ne voulant point voir son fils ni sa famille, qui étaient dans son antichambre : elle tourna tout d'un coup à la mort, vit ses enfants, leur demanda pardon, reçut tous ses sacrements et mourut; tout cela en quatre ou cinq heures.

Le roi donna hier les bénéfices : l'abbé de Janson est archevêque d'Arles; le fils de M. Fagon, évêque de Lombes, et un capucin, évêque de Grasse. M. le cardinal Janson est malade depuis trois mois.

LETTRE CCXXXIII.

A LA MÊME.

Marly, le 16 avril 1711.

Un accès de fièvre plus violent qu'à l'ordinaire et l'absence de mademoiselle d'Aumale m'empêchent d'avoir l'honneur de vous écrire par le dernier ordinaire, et de répondre à votre grande lettre du 30 mars, dont je vous rends mille graces,

car je vous assure, madame, que je ne les trouve jamais assez longues.

Mais quel sujet de lettres, madame, ai-je à traiter aujourd'hui avec vous, pour vous rendre compte de l'état de notre cour et de tant de personnes auxquelles vous vous intéressez! Vous aurez su, madame, qu'après trois jours de maladie, où les médecins jugèrent qu'il y avait de la malignité, la petite-vérole se déclara samedi, onzième du mois, à six heures et demie du matin. Nous entrâmes dans l'inquiétude de la manière dont elle sortirait, à cause d'un assez grand assoupissement; mais elle augmenta dès huit heures, la fièvre diminua, il vint des sueurs qui parurent très-favorables, et nous demeurâmes dans cet état d'espérance et de joie jusqu'à mardi, que le roi, entrant dans ma chambre, suivi de M. Fagon, me dit: « Je « viens de voir mon fils, qui m'a si fort attendri « que j'ai pensé pleurer; sa tête est grossie depuis « trois ou quatre heures prodigieusement, il est « presque méconnaissable, ses yeux commencent « à se fermer; mais on m'assure que tout se passe « ainsi dans la petite-vérole, et madame la Du- « chesse, et madame la princesse de Conti disent « qu'elles ont été tout de même; sa tête est fort « libre, et il me dit qu'il espérait me voir demain « en meilleure santé. » Et sur cela, le roi se mit à travailler avec M. Voisin et M. Desmaretz.

Comme vous savez, madame, que je n'ai pas de disposition à me flatter, je crus voir de l'inquiétude sur le visage de M. Fagon, mais je n'o-

sai le questionner à cause du roi; j'envoyai seulement faire part de ma peine à madame la princesse de Conti, et madame Durfé eut la bonté de venir me dire de sa part qu'elle connaissait parfaitement bien l'état de monseigneur par celui où elle avait passé: elle ne l'a pas quitté, et le servait avec beaucoup d'affection et de courage.

Le roi alla souper, comme d'ordinaire, avec ces deux princesses et les dames de leur suite; car pour nos princes et ce qui s'appelle maintenant madame la dauphine, étaient demeurés à Versailles par ordre du roi. Sur les onze heures on vint le chercher, en lui disant que monseigneur était très-mal. On descendit, on le trouva avec des convulsions et sans aucune connaissance. Le curé de Meudon arriva avant le père le Tellier, que le roi avait pourtant eu la précaution de faire tenir à Meudon, et cria: «Monseigneur, n'êtes-vous pas bien fâché d'avoir offensé Dieu?» Maréchal, qui le tenait, assure qu'il répondit: «Oui.» Le curé reprit: «Si vous étiez en état de vous confesser, ne le feriez-vous pas?» Le prince répondit: «Oui.» Le père le Tellier assure qu'il lui serra la main, après quoi il lui donna l'absolution.

Quel spectacle, madame, quand j'arrivai dans le grand cabinet de monseigneur! le roi assis sur un lit de repos sans verser une larme, mais avec un frisson et un tremblement depuis les pieds jusqu'à la tête; madame la duchesse se désespérant, madame la princesse de Conti pénétrée, tous les courtisans en silence, interrompu par des sanglots

et par les cris qu'on entendait, qui se faisaient dans la chambre à chaque moment qu'on croyait qu'il expirait.

Le roi y était entré trois ou quatre fois avant que j'arrivasse, pour voir s'il n'y aurait pas quelque moment pour introduire le père le Tellier, et pour envoyer chercher l'Extrême-Onction. Les carrosses du roi vinrent. J'avais fait avertir madame la duchesse de Bourgogne de se trouver sur le chemin du roi, parce qu'elle voulait venir avec lui à Marly : car il faut vous dire en passant que sa conduite est merveilleuse ; elle se partage continuellement entre le roi, M. le duc de Bourgogne et M. le duc de Berri. Le roi prit le premier de ses carrosses qui se présenta, et s'y mit avec madame la duchesse et madame la princesse de Conti ; il voulut que j'eusse l'honneur de les accompagner.

Ces princesses le priaient en chemin de ne plus se contraindre et de pleurer, craignant son saisissement ; mais il ne le put jamais. Madame la duchesse faisait des cris à percer le cœur, et retombait dans un silence affreux. On trouva madame la duchesse de Bourgogne entre les deux écuries : elle vint bien vite au carrosse ; le roi la conjura de n'y pas monter, étant rempli de personnes qui sortaient de la chambre de Monseigneur, et son premier devoir étant d'aller trouver M. le duc de Bourgogne et de lui apprendre cette mort. Nous arrivâmes à Marly où l'on ne nous attendait pas et où personne n'avait ce qui lui était nécessaire :

on l'attendit avec le roi jusqu'à quatre heures du matin qu'il alla se coucher.

Dans le moment que Monseigneur rendit l'esprit, tout son corps fut couvert de pourpre, ce qui oblige à l'enterrer sans cérémonie. Il ne sera point ouvert, on le portera dans son carrosse; un premier gentilhomme de la chambre, un aumônier, douze gardes et douze flambeaux l'accompagneront; et, en arrivant à Saint-Denis, on le mettra dans la cave: voilà où se termine toute grandeur!

Notre douleur ne nous a point empêchés de songer à celle qu'aura le roi d'Espagne. Oserais-je vous supplier, madame, de lui nommer mon nom dans cette triste occasion? J'ai épuisé toutes mes forces à vous faire cette relation, croyant qu'il serait plus consolé de savoir ce détail, que de l'ignorer; je n'aurai donc point l'honneur d'écrire à LL. MM. Cette lettre-ci me coûte trop de larmes; elles en seraient accablées, et leur excessive bonté les porterait peut-être jusqu'à me faire réponse.

Madame la dauphine vient ici tous les jours; M. le dauphin, M. le duc de Berri et tout ce qui est à Versailles de leur suite, y viendront dimanche en cérémonie, et le roi verra tout le monde: ce sont des suites bien cruelles, et qui renouvellent à chaque moment la douleur. Nous attendons ce soir la reine d'Angleterre; je ne sais si le roi viendra, car il est assez mal de ses vapeurs, et il n'a jamais eu la petite-vérole, non plus que la princesse sa sœur.

M. Le duc de Bourgogne est transi, pâle comme la mort, ne disant pas une parole, levant les yeux au ciel : il a écrit au roi une lettre fort touchante. M. le duc de Berri a eu une autre sorte de douleur ; toujours près d'étouffer, il fallut le déshabiller à moitié dans la chambre de madame la duchesse de Bourgogne.

Monseigneur était très-aimé ; tout Paris est affligé. Deux harengères de la Halle le vinrent voir : il les fit entrer ; elles lui promirent d'aller faire chanter le Te Deum pour le bon état où elles le trouvaient. Il leur répondit qu'il en était encore temps ; il a toujours été frappé de son âge, disant, J'ai la petite-vérole, mais j'ai cinquante ans. Il marquait une grande peine de voir que le roi s'exposait si souvent au mauvais air.

Adieu, madame ; j'espère que le roi se portera bien, quelque pénétré qu'il paraisse, malgré les soins qu'il prend de le cacher. Il était changé hier matin à n'être pas reconnaissable, mais il était beaucoup mieux le soir, parce qu'il avait pris l'air. Il déclara dès hier à madame la dauphine qu'il ne voulait plus souffrir de séparation entre eux, ni que nos princes eussent d'autres maisons de plaisance que les siennes. Cet ordre-là ne lui déplut pas.

LETTRE CCXXXIV.

A LA MÊME.

Marly, 19 avril 1711.

Vous avez reçu une triste lettre de moi, madame, et j'en aurais une bien triste de vous, si vous vous en étiez tenue à celle du 7 de ce mois; mais la bonté que vous avez eue de m'écrire le 8 nous rassure. M. Fagon trouve qu'on a parfaitement bien traité la reine.

J'étais si remplie de tout ce qui nous occupe présentement, qu'en lisant votre lettre je crus que c'était le roi qui avait la fièvre, et je conclus bien vite intérieurement qu'il allait avoir la petite-vérole par la conformité du sang. Dieu soit loué, madame, de ce que la reine est hors de tout danger! L'alarme qu'elle nous a donnée m'a rendue moins sensible au million d'écus qui sont venus du Mexique; mais le roi qui en avait appris la nouvelle avant de savoir l'état de la reine, me l'annonça avec une joie qui vous aurait persuadée que nous n'avons pas envie que l'Espagne succombe.

M. le dauphin et madame la dauphine, M. le duc et madame la duchesse de Berri, et toute la cour de Versailles, arrivent ce soir ici; cette en-

trevue pourra nous attendrir, mais je suis bien aise de les voir tous ensemble.

Le changement d'état qui approche M. le dauphin si près de la couronne ne le console pas; on dit qu'il est changé comme s'il avait été six mois malade; tous les courtisans sont fort alertes. Dieu veuille nous laisser long-temps comme nous sommes!

Le roi a paru dans les premiers jours avec un visage qui nous a effrayés, mais il est bien présentement. Madame la duchesse et madame la princesse de Conti sont toujours très-affligées; madame la princesse d'Épinoy est ici; mademoiselle de Lillebonne s'en alla de Meudon avec mademoiselle de Chouin, à qui le roi a mandé par M. le marquis d'Antin, qu'il ne voulait pas abandonner une personne que Monseigneur aimait, et qu'il lui donnait une pension de douze mille francs.

S. M. a mis près de M. le dauphin tous les domestiques de Monseigneur, quoiqu'il en eût déja assez. Le roi recevra demain tous les hommes en grand manteau et toutes les femmes en mante; il ira lundi à Versailles pour les ambassadeurs et tous les corps qui viendront faire leurs compliments.

J'envie bien, madame, le plaisir que vous avez d'avoir M. le duc de Noailles : il me serait bien utile présentement. La duchesse de Villeroi a la petite-vérole à Versailles. Madame de Dangeau a grand'peur pour madame de Courcillon, qui se trouve un peu mal.

Un garçon du Garde-meuble à Meudon, très-malsain, dit, en voyant mourir Monseigneur : Je ne survivrai pas à mon maître, et mourut quelques heures après. Le fils de Joly a aussi pris la petite-vérole. On ne peut douter de sa malignité après ce qui nous est arrivé. J'espère, madame, qu'il viendra un temps que nous écrirons plus gaiement; mais je vous honore toujours également. Je n'ai pas la force d'écrire à votre favori, et s'il voyait tout ce que je fais depuis huit jours, il m'en empêcherait.

LETTRE CCXXXV.

A LA MÊME.

Marly, le 27 avril 1711.

Votre lettre du 14, madame, nous fait voir que la reine est un peu mieux, mais elle ne nous rassure pas encore entièrement : la maladie est longue; je crains l'humeur qui fait les glandes, et quoi que vous puissiez dire, nous aimons vos princes tendrement. Madame la dauphine est très-inquiète, et malgré la joie qu'elle sent de la mort de l'empereur, elle a les larmes aux yeux dès qu'on parle de la reine.

J'ai envoyé votre lettre à madame la duchesse

d'Elbœuf qui est ici présentement. Je me tiens très-honorée, madame, de vos commissions, et je vous promets de m'en bien acquitter.

Je suis ravie de vous voir toujours contente de M. le duc de Noailles : il a bien de l'esprit, et un bon cœur, avec cela on va loin.

Quel événement, madame, pour l'Espagne et pour la France que la mort de l'empereur! Dieu veuille que nous en retirions tout le profit qu'on doit en attendre, et que nous voyions nos rois jouir d'une paix assez longue pour rétablir ce que la guerre à gâté!

Vous aurez su, madame, la mort de la duchesse de Villeroi, dans les mêmes circonstances pour la maladie que celle de Monseigneur; mais elle s'est confessée trois fois. Sa famille est très-affligée et son mari inconsolable. Madame la dauphine et madame la duchesse d'Orléans l'ont bien pleurée; et c'est une perte pour la cour. Mais, madame, rien n'approche de l'état de M. le maréchal et de madame la maréchale de Boufflers: ils ont perdu leur fils aîné; ils vont perdre une fille aînée de dix-sept ou dix-huit ans, mais si raisonnable, qu'ils vivaient avec elle comme avec une amie. Ils ont monté en carrosse pour lui aller chercher du secours; ils ont versé fort rudement, les glaces ont été brisées et les ont blessés en plusieurs endroits : madame la maréchale, déja malade, sent de grandes douleurs de tête; et lui, est accablé de toutes sortes d'incommodités, jusqu'au point de ne pouvoir prendre le bâton au-

près du roi, qui se trouve sans capitaine des gardes, car on ne peut guère compter sur le maréchal d'Harcourt.

Notre campagne commence; les armées sont assemblées. Je ne doute pas que M. de Marlborough n'y soit, quoique nous n'en ayons pas encore la nouvelle; M. le prince Eugène était en chemin, mais il jugera peut-être à propos de retourner à Vienne. Cependant nos armées n'ont qu'une rivière entre elles, et on prétend que, dans la situation présente, les ennemis nous doivent donner une bataille; je n'oserais vous dire que j'en meurs de peur.

Le roi soutient tout ce qui se passe avec un visage égal; et, grace à Dieu, sa santé se soutient. Il est allé à Versailles aujourd'hui avec toute la maison royale, pour recevoir les ambassadeurs et tous les corps.

Si la santé de M. d'Albe était un peu meilleure, j'en espérerais le rétablissement par la mort de l'empereur, mais on ne pense pas qu'il en puisse profiter. On ne peut avoir de vues pour un homme qu'on croit mourant; mais on doit rendre témoignage à la vérité, et dire que rien n'égale le mérite, le zèle et l'attachement, la fermeté, la grandeur d'ame, le désintéressement et la vertu du mari et de la femme.

Notre petit prodige, le duc de Fronsac, a fini par faire tant de folies, que M. le duc de Richelieu a demandé au roi de le mettre à la Bastille, où il est depuis deux ou trois jours.

Il n'y a rien d'assuré dans le monde, madame; je crois pourtant pouvoir répondre que vous serez toujours l'objet de mon admiration et de mon tendre attachement. Dieu veuille guérir votre admirable reine!

LETTRE CLXXVI.

A LA MÊME.

Marly, le 2 mai 1711.

Je crois avoir répondu, madame, à votre lettre du 14 et à une du 18, et je voudrais bien en avoir encore une du 21, car je vous avoue que je suis fort inquiète de la santé de la reine, sans le montrer à madame la dauphine, que je tâche de rassurer.

Vous savez présentement, madame, la triste fin de la maladie de Monseigneur, et vous avez appris, trois jours après, la mort de l'empereur, qui vous inspira des sentiments bien différents; vous croyez bien que nos raisonneurs raisonnent beaucoup, et Dieu veuille qu'ils raisonnent bien! Pour moi, selon ma bonne coutume, je vois l'archiduc élu promptement, unanimement, et confirmant la ligue contre l'Espagne et la France; je trouve

beaucoup de gens qui me contrarient, et ils me font grand plaisir. J'en ai beaucoup de vous voir tous d'accord sur les opérations de la campagne prochaine, que j'espère que Dieu bénira.

Je suis ravie que vous ayez gardé M. le duc de Noailles; j'espère qu'il vous sera utile et agréable. Tout ira bien pourvu que la santé de la reine revienne; vous ne pouvez comprendre combien elle est aimée, estimée et honorée ici : je ne vois point de différents avis là-dessus.

Je vis hier madame la princesse de Vaudemont, qui me vint dire adieu à Saint-Cyr; nous parlâmes bien de cette princesse, et de vous aussi, madame, qu'elle honore certainement très-fort. C'est une femme d'un grand mérite et qui a bien su prendre son parti en ce pays-ci. Je la trouverais très-heureuse si elle avait un peu plus de santé, et qu'elle ne craignît pas toujours pour celle de son mari.

Mademoiselle de Lillebonne et madame la princesse d'Épinoy ont fait une terrible perte en perdant Monseigneur; elles portent tout avec courage, mais elles ne le sentent pas moins. Nous avons aussi deux princesses du sang bien affligées. M. le duc de Berri a de la peine à se consoler, et a montré dans cette occasion un très-bon naturel.

Il me semble que les bruits de votre mésintelligence avec M. de Vendôme commencent à tomber; pour moi, je n'y ai pas donné un moment d'attention.

Plût à Dieu que la maladie de la reine eût emporté ses glandes! Si cela n'arrive pas, il faudra qu'elle aille à Barèges : il n'y a que ces eaux-là capables de les fondre. M. Fagon et moi en parlons souvent.

Mademoiselle de Bouflers est toujours entre la mort et la vie, et monsieur son père et madame sa mère sont dans une douleur incroyable, et malades l'un et l'autre.

Marly n'est pas gai cette fois-ci; la douleur et la bienséance en ôtent tous les agréments, et l'on s'y ennuie très-fort : on ne serait pas mieux ailleurs, et la petite vérole nous empêche de retourner à Versailles. Un jeune domestique de Monseigneur vient encore de mourir de la petite-vérole, qu'il avait prise dans sa chambre, et au même terme et dans les mêmes circonstances que le prince.

Du 4 mai.

J'attends depuis samedi le paquet que j'ai accoutumé de recevoir tous les huit jours, et il me manque dans la conjoncture du monde la plus fâcheuse. M. de Torcy assure que la reine est mieux; mais ce n'est point assez pour rassurer madame la dauphine, qui véritablement est dans une inquiétude qui sera terrible à porter huit jours. Je fais tous mes efforts pour la rassurer, et je ne suis point rassurée moi-même. Vous ne m'avez jamais manquée; vous écrivez toujours à Turin, et nous ne voyons rien de vous cet ordinaire.

Il m'est impossible, madame, de vous parler

d'autre chose, quoique l'empereur soit mort, et qu'on dise que la reine Anne se meurt : tout cela nous intéresse moins que la précieuse santé de la reine et l'état terrible où votre roi se trouve; le vôtre madame, m'a toujours paru peu digne d'envie.

LETTRE CCXXXVII.

A LA MÊME.

Marly, le 16 mai 1711.

Je reçois, madame, votre lettre du 8 de ce mois, bien fâchée de n'y point trouver la guérison de votre reine. Je n'oserais vous dire à quel point on s'y intéresse ici, car vous ne me paraissez pas bien disposée en notre faveur; je souhaite que le lait d'ânesse fasse le bien que vous en attendez.

Je n'ose vous parler des affaires : je ne les entends point, on ne me consulte point; je vois seulement que les plus grands événements nous deviennent inutiles.

Je ne doute point que celui qui commande en Dauphiné ne soit bien aise de s'y fortifier, dans la crainte ou l'on est que M. de Savoie et Pétersborough n'y fassent de grands progrès. Je n'ai ni l'in-

tention, ni la capacité de disputer avec vous, madame ; ainsi je n'ai qu'à me taire sur tout ce qu'on fait.

Je ne suis point indifférente pour M. le duc de Noailles; je me flatte que je pense à peu près comme lui, et si j'ai de la grandeur d'ame, je ne me soucie point qu'on m'en tienne compte. Le roi a ses raisons ou sa volonté de ne le pas faire maréchal présentement; c'est à nous à nous soumettre à l'un et à l'autre.

Vous avez des amis, madame, que vous estimez fort, qui sont persuadés qu'il faut faire la paix à quelque prix que ce soit; je ne crois pas que nous ayons à nous déterminer là-dessus.

Rien n'est égal à la juste affliction de la cour de Lorraine; on y perd trois enfants en huit jours, tous élevés, bien nés et parfaitement beaux : on dit que les deux petits sont hors de danger. Madame est bien affligée et a grand'raison. La maladie de Lunéville est regardée comme une manière de peste, car elle emporte en deux ou trois heures.

Je ne saurais pourtant m'empêcher de vous dire que j'ai une grande impatience de savoir si les Catalans seront fidèles à l'archiduc quand ils ne l'auront plus.

La petite vérole qui continue à Versailles nous retient ici, et nous y demeurons jusqu'après l'octave du Saint-Sacrement.

M. le maréchal d'Harcourt part ces jours-ci pour l'Allemagne. Le duc de Villeroi a pris le bâton : il me paraît encore bien affligé. Le maréchal de

Bouflers doit être ici le 20 de ce mois; il est assez bien remis de tous ses maux.

Votre lettre m'attriste : la reine n'est point guérie, vous êtes toujours mal contente de nous; j'ai la fièvre présentement, et c'est beaucoup dans cet état-là que je puisse vous assurer sincèrement, madame, que je suis toujours la même pour vous.

LETTRE CCXXXVIII.

A LA MÊME.

Marly, le 23 mai 1711.

Je reçus, il y a deux jours, une lettre de vous, madame, datée du 15 de ce mois, et j'en ai reçu une aujourd'hui datée du 11, venue par l'ordinaire; j'ai donné à M. Fagon et à M. Maréchal celles que vous m'avez adressées, et j'ai remis à madame la dauphine celles de Mesdames royales de Savoie. Ne craignez point, madame, que vos commissions me lassent; plût à Dieu pouvoir vous rendre d'autres services! il me semble que je me trouverais encore bien de la force.

Nous sommes bien en peine de la santé de la reine; il y a trop long-temps qu'elle souffre. M. Fagon conseille de s'opiniâtrer sur l'usage du quin-

quina, croyant comme vous, madame, que l'essentiel est d'ôter la fièvre; la maigreur passera quand la reine sera en état de profiter de la bonne nourriture: rien n'est pareil au dégoût, à la langueur et à la tristesse que donne le quinquina, mais je crains bien que vous ne les retrouviez quand la reine se portera bien.

M. le duc d'Albe se meurt: il a reçu ce matin le viatique et l'extrême-onction avec une piété admirable. Quel état, madame, que celui de sa veuve, sans mari, sans enfants, sans biens, et accablée de dettes! Il n'y a jamais eu de meilleurs sujets ni de plus honnêtes gens.

M. le duc de Noailles est un froid correspondant; il m'écrit rarement et succinctement. Je m'attendais à de longs raisonnements sur la mort de l'empereur; il me mande : «Voilà donc un empe-« reur de moins et rien de plus.» Je crois qu'en effet il n'y aura rien de plus, et qu'il sera élu unanimement. Qu'est-ce donc qu'il nous faut pour avoir la paix?

Madame la dauphine n'a point de plus importante affaire que la santé de la reine, et quelque délicate que vous soyez là-dessus, vous seriez contente d'elle et de ses inquiétudes; elle aimerait mieux savoir de ses nouvelles par vous que par moi; je vous donne cet avis, et j'aime mieux les apprendre par elle: vous êtes très-bien avec cette princesse qui devient tous les jours plus aimable et plus raisonnable; je ne suis plus la seule à le dire; tout le monde en est charmé; et si elle se

couchait un peu moins tard et s'ajustait un peu plus, elle serait parfaite : son visage ne supporte pas la négligence qu'elle aime, et elle ne convient pas à sa place.

Je ne sais plus quand nous retournerons à Versailles : la petite-vérole y augmente, et nous apprenons tous les jours la mort de quelque personne de connaissance. Lalande, premier maître de la musique du roi, a perdu ses deux filles, qui avaient de très-belles voix.

Je ne vous dis rien, madame, du prince Eugène : on nous mande un jour qu'il est à l'armée, un autre qu'il n'y est pas ; on a de la peine à croire qu'il demeure en Flandre pendant l'élection de l'empereur.

Je suis à vous, madame, pour toute ma vie.

LETTRE CCXXXIX.

A LA MÊME.

Marly, le 1er juin 1711.

On me dit hier qu'un courrier pour l'Espagne allait partir ; mais il était si tard, et je me trouvais si mal, que je ne pus en profiter. J'avais de l'impatience de vous témoigner ma joie, madame, et

la part que je prends à la vôtre, de voir la fin de cette maladie qui a tant inquiété l'Espagne et la France. J'obéirai bien au commandement de la reine, de m'en réjouir avec madame la dauphine; mais je vous assure que tout le monde était vif sur cette précieuse santé, et que jamais princesse n'a eu sitôt une si grande approbation.

Je n'ai rien reçu de vous cet ordinaire, ainsi je n'ai rien à répondre, votre dernière lettre ne contenant que vos espérances sur le retour de la santé de la reine.

Enfin, M. le duc d'Albe est mort; jamais sujet n'a été si attaché à son maître : il n'est plus question de lui rendre de bons offices, mais j'aime fort à dire la vérité. L'estime qu'on avait pour lui est générale: aimé des courtisans et du peuple, Paris en est dans l'affliction; il n'a jamais fait de mal à personne, il faisait toute sorte de bien; noble en toutes ses actions comme dans ses sentiments, doux et sociable, fier quand il était question de son maître, et répondant à ceux qui voulaient l'en louer, qu'il n'y a pas un paysan dans la Castille qui ne fît comme lui. Jugez, madame, de l'état de madame la duchesse d'Albe: elle s'est retirée dans une petite maison auprès du Val-de-Grace ; je n'en sais rien de plus.

On dit que le roi d'Espagne veut aller commander son armée. J'entends dire qu'il en a déja trop fait pour s'établir une grande réputation, et qu'il ne faudrait pas en faire davantage; mais ce n'est pas à moi à traiter une matière si importante.

Nous sommes toujours à Marly sans oser retourner à Versailles, à cause de la petite-vérole qui y paraît mortelle pour ceux qui ne sont plus enfants; notre première crainte est pour M. le dauphin, et je ne sais pas quand nous pourrons l'exposer.

Il est pourtant fâcheux d'être si long-temps éloigné de Paris, dans un lieu où tout le monde n'ose pas venir, et qui en effet n'est point tourné pour recevoir plus de gens qu'il n'y en a.

Nous avons eu ici l'électeur de Bavière, dont tout le monde est parfaitement content, et je crois qu'il l'est de son côté de notre cour, car il a reçu toutes sortes de marques de politesse et d'amitié. Je n'ai point eu l'honneur de le voir, j'étais à Saint-Cyr; mais par tout ce qui me revient de ce prince, il me paraît bien aimable et bien estimable; je lui donnerais ma voix de bon cœur pour être empereur.

Je suis présentement dans un état de faiblesse qui me laisse à peine la force de vous assurer, madame, que je suis toujours la même pour vous, malgré les injustices que vous me faites quelquefois.

LETTRE CCXL.

A Mme LA DUCHESSE D'ALBE.

Marly, 8 juin 1711.

Je crois avoir prié M. le curé de Saint-Sulpice, madame, de vous mander que j'avais reçu la lettre dont vous m'aviez honorée. Je ne me suis pas expliquée plus clairement, parce que vous voulez que le secret en soit gardé, et je me trouverais même bien embarrassée à vous dire quel usage le roi fera de ce que vous m'avez mandé, car il me paraît très-incertain sur le conseil qu'il devait donner au roi son petit-fils; mais nous voyons par les lettres d'hier que tout est réglé en Espagne pour cette campagne-ci. Le roi va avec la reine à Coretta, et ne la quittera point que pour faire quelques tours à l'armée s'il s'y présentait une occasion de briller. Vous avez sans doute les mêmes nouvelles; mais je n'en vois point qui puissent adoucir votre douleur, et j'ose vous dire, madame, qu'elle est excessive, si j'en juge par tout ce qui m'en revient. Je suis bien affligée de ne pouvoir aller pleurer avec vous, et parler de celui que vous avez perdu, qui méritait certainement toutes sortes de louanges, mais qui, selon toutes les ap-

parences, est plus heureux que ceux qui le pleurent. On prie bien à Saint-Cyr pour vous, madame; on avait espéré d'avoir l'honneur de vous y voir, mais il me semble que Dieu veut que nous soyons toujours contrariés.

Quoi qu'il puisse arriver, je vous supplie de me croire, madame, avec un profond respect, votre très-humble et très-obéissante servante.

LETTRE CCXLI.

A Mme LA PRINCESSE DES URSINS.

Saint-Cyr, le 18 juin 1711.

Dieu veuille, madame, que tous vos projets réussissent, que la reine achève de se guérir à Coretta, que le roi se signale dans une bataille où il ait tout l'avantage, que l'archiduc s'en aille avec l'archiduchesse à Vienne, que les Catalans se repentent de lui avoir été fidèles, et que vos affaires soient à la fin de la campagne en meilleur état qu'elles ne sont présentement! Mais vous croyez, madame, qu'il se mêle quelques petites inquiétudes à ces souhaits, et que je ne suis pas bien contente des secours que M. de Stharemberg a reçus.

Ce sera une terrible destinée, si l'Espagne et la France se trouvent en pire état par la mort de l'empereur; si cela se trouve vrai, il faut convenir plus que jamais que les vues des hommes sont bien courtes, les plus sensés ayant toujours dit, et disant tous les jours encore, qu'il est impossible que nous n'en profitions.

Je suis sensiblement touchée de ce que vous me dites pour la première fois sur l'état de vos affaires présentes. M. le maréchal de Villeroi s'est donné là-dessus tous les mouvements de l'ami le plus empressé et le plus solide; mais que répondre quand on assure qu'on n'a rien, et qu'on déclare tous les jours qu'il faut se borner à soutenir l'armée? je ne laisserai pas, madame, d'en parler encore au roi: il est honteux qu'une personne comme vous sollicite une telle affaire; mais on prétend qu'il y a une entière impossibilité.

J'eus hier matin une grande alarme en apprenant par M. le comte de Toulouse que M. le duc du Maine avait été, la nuit, quatre heures sans connaissance. M. Fagon le croit présentement hors de tout danger; j'ai toujours peine à me rassurer sur les choses où je m'intéresse.

La jeune belle madame de Courcillon est menacée de la poitrine; si elle ne se conserve bien soigneusement, elle n'ira pas loin.

La petite vérole de Versailles, jointe au goût de la maison royale pour Fontainebleau, pourra bien nous y faire passer le mois de juillet et le mois d'août, pour donner le temps de nettoyer Marly,

où il y a long-temps que nous sommes, et purifier l'air de Versailles, qui paraît empesté. Nous y laissons cependant nos petits princes, parce que les médecins jugent qu'il serait encore pis de les changer d'air.

Le président Molé, âgé de trente-quatre ou trente-cinq ans, est mort dans un quart d'heure. Le roi a donné sa charge de président à mortier au fils de M. Amelot, à qui il l'avait promise.

On est mal averti, madame, quand on est renvoyé au duc de Noailles; il m'écrit très-rarement, succinctement, et point du tout à cet ordinaire-ci; il me paraît chagrin dans ses dernières lettres, se plaignant de sa santé, et voulant aller à des eaux qu'il ne nomme point.

On ne croit point ici que vous soyez assez supérieurs à vos ennemis pour entreprendre un siége devant eux, et je vois tout le monde dans la crainte que vous ne perdiez cette année les avantages que vous avez présentement. Vous êtes bien injuste, madame, quand vous doutez de l'intérêt que nous prenons à vos affaires.

Notre dauphine souffre quand elle ne voit rien de la reine ni de vous.

LETTRE CCXLII.

A LA MÊME.

Marly, le 22 juin 1711.

Je comprends parfaitement, madame, que le mal de la reine vous ait fait oublier le vôtre, et qu'il vous ait fait perdre le temps d'aller à Bagnères; je voudrais que S. M. pût vous y mener elle-même, et qu'elle allât à Barèges pour y boire et s'y baigner; c'est par rapport à ses glandes que je lui souhaiterais ce remède, mais ce n'est pas à moi à donner mes avis sur une santé aussi précieuse.

Rien n'est plus beau, madame, plus magnifique et plus grand que ce que font LL. MM. CC. pour madame le duchesse d'Albe. J'ai envoyé à cette pauvre affligée une copie de l'article de votre lettre qui la regarde, car je connais sa sensibilité pour tout ce qui vient de vous.

Je vois avec bien du déplaisir, madame, que nos ennemis ne se lassent point de vous persécuter, et qu'ils sont tous bien unis pour mettre une prodigieuse puissance entre les mains d'un seul prince : il faut espérer que Dieu ne le souffrira pas.

Je plains M. le duc de Vendôme; s'il est réduit à une défensive, son courage ne s'en accommodera pas. Madame sa femme a une terrible peur, et a l'imagination blessée de la crainte de mourir bientôt, aussi promptèment que monsieur le Duc.

L'apoplexie de M. le duc du Maine lui a laissé bien des incommodités; mais M. Fagon nous assure qu'elle a été d'une nature à n'en point craindre les suites.

Il est très-vrai que M. le duc de Noailles est très-froid dans ses lettres, et que c'est par d'autres que j'ai appris la première nouvelle de son retour, et qu'il a besoin d'aller à Bourbon, ce qui me donne bien de l'inquiétude sur sa santé.

Le voyage de Fontainebleau ne se fait pas par plaisir, mais pour donner le temps de purifier Versailles.

Que je vous plains, madame, quoique vous ne vous plaigniez pas! Que les grandes places sont peu à désirer! on ne peut en avoir une plus glorieuse que la vôtre; mais je ne la crois point heureuse. Je comprends vos inquiétudes sur monsieur le prince des Asturies, et vous êtes partagée entre des sujets de peine bien pressants : je prie Dieu de vous soutenir, madame; personne ne s'y intéresse plus que moi.

LETTRE CCLXIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 29 juin 1711.

C'EST un grand soulagement pour nous, madame, de savoir la reine sans fièvre : je vous en fécilite. J'ai compris, ce me semble, tout ce que vous avez eu à souffrir dans une si longue et si dangereuse maladie; tout le monde s'y intéressait, et jamais mérite n'a été si généralement reconnu que celui de cette princesse; sa convalescence mériterait plus un Te Deum que la prise d'une ville : je le dirai de bon cœur en mon particulier.

Rien n'est plus magnifique que tout ce que le roi catholique fait pour madame la duchesse d'Albe. Dieu veuille l'affermir sur un trône dont il est si digne! Vous n'avez voulu que me réjouir en ne me parlant que de la santé de la reine, et ne me disant pas un mot du secours que l'archiduc a encore reçu. Toutes mes inquiétudes sont maintenant pour vous; ne gâtez pas vos affaires, madame, par trop de courage. Notre guerre paraît vouloir se tourner du côté de l'Allemagne, et nous laisser paisibles en Flandre; on dit que ce parti est le meilleur pour nous. Dieu veuille que ces raisonnements soient justes!

La petite-vérole dure toujours à Versailles, et nous n'attendons que la fin de l'assemblée du clergé pour aller à Fontainebleau; on croit partir le 13.

L'électeur de Bavière vient demain à Marly pour prendre congé: les uns disent qu'il va à Namur; les autres, qu'il ira à la tête de l'armée d'Allemagne. Il a lié une grande amitié avec madame la dauphine: la chasse, le jeu, l'amour des plaisirs, n'y ont pas peu contribué; cette princesse devient d'une attention à plaire à tout le monde qui lui gagnera tous les cœurs.

Quoique j'aie peu d'idée de la tendresse des princes, je ne puis comprendre l'état de M. le duc de Savoie par rapport à de telles filles.

M. le duc du Maine est à Marly en très-bonne santé, et M. le comte de Toulouse est accablé de maux à trente-deux ans. Nos deux princesses du sang sont toujours très-affligées de la perte de Monseigneur.

Oui, madame, quoi qu'il puisse arriver, j'admirerai toujours la reine, et je vous honorerai parfaitement.



LETTRE CCXLIV.

A LA MÊME.

Marly, le 7 juillet 1711.

J'ai trop partagé vos peines, madame, sur la maladie de la reine, pour ne pas sentir votre joie sur sa convalescence; elle est d'un âge à revenir bien vite, et je voudrais de tout mon cœur que vous fussiez hors de l'inquiétude qui vous reste pour ses glandes. Dieu veuille que vos affaires de la guerre ne vous donnent point de nouveaux déplaisirs! Quand vous me devriez gronder, je vous dirai que je serai très-contente si elles demeurent comme elles sont; on ne peut pas se plaindre de ceux qui pensent pour nous comme ils pensent pour eux-mêmes.

Il n'est pas vraisemblable, madame, que les Espagnols, n'ayant pas voulu l'archiduc pour leur roi, s'accommodent dans la suite d'un vice roi; la fidélité qu'ils ont pour Philippe V fait un grand honneur à la nation, déja si estimable par tant d'autres endroits.

On dit que vous avez trop menacé, et que c'est ce qui attire tant de secours à M. de Stharemberg. Dieu veuille continuer sa protection si visible sur LL. MM. CC!

Je ne comprends rien à l'état de M. le duc de Noailles ; la suite développera ce mystère. M. le duc du Maine se porte bien ; mais M. le comte de Toulouse est dans un état pitoyable : les médecins en sont à désirer qu'il ait la pierre, parce qu'enfin il y a un remède à ce mal-là, et que jusqu'à présent ils ne connaissent point ce que c'est que le sien. Il est dans de grandes souffrances, et est encore un exemple de l'impossibilité d'être heureux en cette vie.

Notre voyage de Fontainebleau, qui était fixé au 13, est remis au 15. Il est vrai, madame, que madame de Courcillon est une jolie personne de toutes manières ; mais elle a une poitrine qui pourra bien donner quelque grand déplaisir à sa famille.

Je suis si consternée, madame, de ce que vous êtes forcée de me dire par rapport à M. Desmaretz, qu'en vérité je ne sais que répondre ; je vois bien qu'on ne peut avoir pitié de vous, et qu'on croit que vous partagerez toujours ce qui est au pouvoir du roi et de la reine. Je suis bien persuadée qu'ils vous aiment au-dessus de tout, mais vous ne laissez pas, madame, de me faire souvent pitié : si j'avais plus de crédit, vous ne m'auriez pas écrit deux fois sur cet article.

Il y a bien long-temps que je n'ai vu M. le maréchal de Villeroi ; il ira à Fontainebleau, et nous parlerons de vous, madame, comme les deux personnes de ce pays-ci qui vous sont le plus fidèlement attachées.

LETTRE CCXLV.

A LA MÊME.

Marly, le 13 juillet 1711.

M. Fagon s'est chargé d'écrire au médecin de la reine sur un remède que nous avons ici pour les glandes qui vous donnent tant d'inquiétudes, et auquel il me semble qu'il a encore plus de confiance qu'à Barèges: nous l'avons souvent éprouvé à Saint-Cyr; il en a guéri plusieurs, mais non pas toutes; ce remède oblige à des purgations très-violentes, et c'est ce qui me ferait croire que les eaux de Barèges sont un fondant encore bien plus doux: mais ce n'est pas à moi à dire mon avis là-dessus.

Ma destinée est de craindre, et c'est présentement pour l'Espagne. On nous assure que M. de Stharemberg a vingt-deux mille hommes, et qu'une flotte anglaise lui en porte encore. Soyez sages, madame, et tout ira bien.

En lisant votre lettre pour y répondre, je vois que vous vous croyez supérieurs aux ennemis, et que mon conseil d'être sages n'est pas si à propos; mais j'espère que vous n'en serez pas esclaves.

Je ne sais que dire sur M. le duc de Noailles; il

serait bien changé s'il quittait l'Espagne tant qu'il pourra lui être utile. Vous allez avoir, madame, un grand ministre et un parfait honnête homme dans la personne de M. le comte de Bergheitz, au moins c'est sa réputation en Flandre et en France.

Je vis hier madame la duchesse d'Albe à Saint-Cyr : elle se flatte toujours de pouvoir bientôt partir pour l'Espagne ; je crois pourtant que nous la retrouverons encore au retour de Fontainebleau. Sa douleur est grande, mais très-chrétienne et très-sage ; elle sent bien, madame, les obligations qu'elle vous a, et elle a le même attachement que feu son mari pour le roi et la reine. Vous croyez bien qu'elle est assez abandonnée dans sa petite maison auprès du Val-de-Grace, où elle a permission d'entrer sans avoir encore eu la force de s'en servir. M. d'Aubigny la voit tous les jours ; elle est charmée de sa générosité et de son mérite ; elle a encore une manière de beau-frère dont elle se loue fort. Madame du Casse a pris de grands soins d'elle dans le moment de la mort de M. le duc d'Albe. Nous disputâmes un peu sur M. d'Aubigny : je voulais qu'il retournât auprès de vous, sur ce qu'elle me disait de son habileté et combien il est aimé à votre cour, et elle voulait trouver des raisons pour le garder à Paris.

Je trouve que madame la duchesse de Saint-Pierre aurait fait un beau personnage en vous menant une jeune personne qui vous est proche, et vous auriez fait une grande charité de l'accepter.

Que je vous plains, madame, d'avoir perdu madame la duchesse de Popoli, dont le roi me fit hier le panégyrique! c'est un triste état que de n'avoir point d'amis intimes, mais celui de les perdre est encore pis.

D'où vient, madame, si vous êtes supérieurs à vos ennemis, que vous ne réprimez pas ces volontaires qui font tant de désordres sur les grands chemins?

M. le comte de Toulouse est un peu mieux, non pas assez bien pour aller à Fontainebleau dans une autre voiture que dans un bateau; nous partons toujours après-demain : la petite vérole ne finit point à Versailles.

Toute notre cour est en bonne santé. M. le dauphin se communique davantage qu'il ne faisait : il est déja fort aimé; tout Paris lui en donna les marques quand il alla à Notre-Dame pour le service de Monseigneur.

Je suis toujours à vous, madame, avec la même estime, vénération, respect et tendresse.

LETTRE CCXLVI.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 26 juillet 1711.

Je n'ai point oublié, madame, que je ne reçus point de vos lettres il y a huit jours; je fus honorée d'une de la reine, toute remplie de l'estime et de l'amitié qu'elle a pour vous, et des sentiments généreux et reconnaissants que les grands n'ont pas accoutumé de montrer, quoiqu'il ne faille pas douter qu'ils ne les aient dans le cœur: la maladie de la reine a entamé votre santé; et la continuation de l'incertitude de vos affaires met, ce me semble, votre joie à bout; votre sang s'échauffe, votre régime ne vous met point à l'abri d'une colique d'estomac, et vous auriez besoin de remèdes que vous ne sauriez faire.

Il est vrai, madame, que M. Fagon voudrait que la reine allât à Barèges; c'est un remède dont nous avons vu des miracles, c'est un fondant qui agit sans violence; nous lui avons vu fondre des calus anciens en très-peu de temps; nous avons vu des fistules guéries en seringuant de cette eau dans le fond de la plaie: pourquoi ne fondrait-il pas des glandes internes et externes en avalant de l'eau et en se baignant? elles sont chaudes, huileuses,

puantes; on est cramoisi quand l'on est dans le bain, et l'on en sort rafraîchi, et dormant neuf à dix heures ensuite : voilà ce que j'ai vu en M. le duc du Maine et en plusieurs autres.

Il y a, auprès de ce grand bain, un betit bain délicieux où vous seriez souvent, car il est toujours prêt, et vous iriez ensuite à Bagnères, pour vous; mais, madame, les Espagnols auront de la peine à consentir à voir passer leur reine en France, quoiqu'elle n'y fût qu'à une demi-lieue d'Espagne: il faut auparavant chasser M. de Stharemberg.

Vous me renvoyez, madame, à M. le duc de Noailles pour savoir des nouvelles de votre campagne, et je ne reçois aucune lettre de lui; il me paraît que madame sa mère et madame sa femme en ont, et je n'en ai point : il faut qu'il ait ses raisons, et j'attends qu'il veuille bien me les confier.

M. d'Aubigny me fit plaisir hier, en m'assurant que vous vous tiendriez sur la défensive, et que vous la soutiendrez malgré la force de vos ennemis.

Nous sommes dans l'inquiétude du côté du Dauphiné; M. le maréchal de Berwick crie miséricorde, disant qu'il n'a point assez de troupes pour s'opposer à M. le duc de Savoie, qui de son côté avance le plus qu'il peut; madame la dauphine n'est pas indifférente à cette circonstance de nos malheurs.

Vous êtes généreuse, madame, de faire ce que vous faites pour madame la duchesse d'Albe; elle

a une grande impatience d'être auprès de vous, et compte beaucoup sur vos bontés : elle fait pourtant des projets, où il lui faudrait peu de chose; mais c'est sa douleur qui lui fait envisager qu'elle n'a plus rien à faire dans le monde.

Madame la duchesse de Berri se porte très-bien de sa malheureuse couche; elle n'a perdu qu'une petite fille qui n'était pas fort nécessaire au monde; M. Maréchal prétend l'avoir baptisée. La grande princesse de Conti est languissante, triste et solitaire.

Je suis triste, et très-triste, plus malade que languissante; et plus à vous, madame, que je ne puis l'exprimer. Le maréchal de Villeroy est venu ici, et nous avons parlé de vous.

LETTRE CCXLVII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 10 août 1711.

Je ne reçus point de vos lettres il y a huit jours, madame, et je n'en ai point encore cet ordinaire-ci; mais je ne puis m'empêcher d'avoir l'honneur de vous dire que je trouve cette privation très-longue et un peu dure.

Je sors d'un accès de mal de corps et d'esprit;

un grand rhume, un peu de fièvre, une vive inquiétude d'une bataille qu'on nous avait annoncée et qui ne s'est point donnée; nous les appréhendons ici beaucoup, et pour vous et pour nous. C'est du Dauphiné qu'on est présentement occupé, et qui fait souffrir doublement notre aimable dauphine.

Il y a aussi une grande affaire entre M. le cardinal de Noailles et les jésuites, où l'on mêle le jansénisme, qui fait beaucoup de peine au roi, à M. le dauphin, qui en est particulièrement chargé, et à tous les gens de bien, dont, à la vérité, le nombre est plus petit que de ceux qui se réjouissent du scandale, qui est grand. M. le duc de Noailles trouvera cette affaire en arrivant; on l'attend dans trois ou quatre jours, et je n'espère pas que son retour me donne autant de joie que j'aurais pu l'espérer.

M. le comte de Toulouse est toujours dans un pitoyable état et dans une grande mélancolie; il fait le sujet de bien des réflexions.

Il me semble, madame, que votre souveraineté va fort bien, et que vous devez être contente du roi, qui est une des choses que je souhaite le plus.

On ne parle que de paix; tout le monde est persuadé que nous l'aurons cet hiver : vous croyez bien que je ne la vois pas si proche.

On nous assure que l'archiduc a reçu bien des courriers depuis peu pour le faire partir de Barcelone; je ne saurais croire, s'il abandonne la

Catalogne, que ces gens-là ne se rendent pas à Philippe V, dont tant d'autres ont éprouvé la bonté.

Adieu, madame; je ne saurais comprendre que je puisse jamais changer de sentiments pour vous, malgré toutes nos disputes qui n'auraient pas duré si j'avais eu l'honneur d'être auprès de vous.

LETTRE CCXLVIII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 15 août 1711.

Je souhaite de tout mon cœur, madame, que LL. MM. CC. et vous, trouviez en M. le comte de Bergheitz toutes les ressources que sa réputation doit vous faire espérer. Dieu veuille bénir le petit remède que la reine essaie présentement!

Il est vrai que nos princes se trouvent fort bien ici; mais tout le monde parle selon son goût, ou selon son intérêt, sans vouloir se soumettre au leur. Si le roi d'Espagne s'était mis à la tête de son armée sans qu'elle eût agi, dès le lendemain tout le monde l'aurait désapprouvé; s'il s'éloignait des opérations de la campagne, on le désapprouverait : il y demeure, on le trouve mauvais; nous

sommes tous au même cas : il faut prendre patience.

Mais, madame, nous sommes présentement dans de grandes inquiétudes du côté de Flandre, où les affaires ne prennent pas une bonne face; vous en saurez les détails par des gens plus éclairés que moi.

Nous nous trouvons bien à plaindre dans la presse où nous sommes de tous côtés, et nous éprouvons pourtant, depuis bien des années, un miracle en notre faveur, qui est celui de nous soutenir contre toute l'Europe si fortement unie contre nous.

On dit que M. le duc de Savoie est malade, et que, si cela continue, il pourra bien s'en retourner à Turin. Il est si habile, que je crois que ce sera un bien pour nous qu'il ne commande pas son armée.

Vous me faites justice, madame, si vous me croyez parfaitement attachée à nos rois et à tel point, que, de quelques honneurs dont ils m'aient comblée, je voudrais bien n'en avoir jamais été connue; car ils font le malheur de ma vie, n'ayant jamais pu apprendre à tirer des avantages de leurs bontés pour mes intérêts, sans me soucier jamais du leur. M. le comte de Toulouse est un peu mieux: mais il sera bientôt plus mal, parce qu'il recommence ses chasses; madame la duchesse y va souvent avec lui : elle commence un peu à se consoler. Madame la duchesse de Berri est relevée dans une parfaite santé, quoi-

qu'elle ait fait bien des choses qui auraient pu la détruire.

Du 16 août.

Je reçus hier au soir, madame, vos lettres du 5, et malgré la tristesse que j'ai sur la Flandre, je sentis de la joie du départ de l'archiduc avec quatre régiments allemands; la reine mande cette nouvelle comme certaine, ce qui me fait croire qu'elle est arrivée après votre lettre écrite, qui ne m'en parle pas si fortement. Je ne suis point contente du maréchal de Villeroi: il me loue trop et ne me croit point assez; il est fier avec son maître; je suis assurée que, dans nos disputes, vous seriez pour moi. Le duc de Noailles est bien changé, s'il veut autre chose que servir nos rois; il le veut peut-être un peu trop, car il est juste de les servir à leur mode et non pas à la nôtre. Je me flatte, madame, que je pense comme vous, du moins en beaucoup de choses. Conservez-moi toujours vos mêmes bontés.

LETTRE CCXLIX.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 23 août 1711.

M. le maréchal de Villeroi a été fort peu ici; je vous ai mandé qu'il recule quand son maître avance: j'en suis tout de bon en colère contre lui; nos conversations sont assez rares et désagréables, car nous disputons beaucoup. On m'a dit qu'il est arrivé; je ne l'ai pas encore vu. Je ne saurais répondre à ce que vous me faites entendre, n'en ayant pas encore su un mot par le duc de Noailles. Je croyais qu'il viendrait bientôt; mais tout est changé, et j'y consens de bon cœur, s'il rend quelque service à LL. MM. CC. On nous assure fort que M. de Stharemberg est plus puissant que vous, car vous savez le soin que l'on prend de décrier nos affaires : j'aurais grande opinion des vôtres si l'archiduc était parti; mais vous ne m'en dites rien dans votre lettre du 12, où je m'attendais de trouver la confirmation de cette nouvelle.

Nous perdîmes hier le plus honnête homme de France, le plus attaché au roi, et le meilleur de mes amis; vous reconnaîtrez bien le maréchal de Boufflers à ce portrait. La nouvelle de la perte de

la ommunication de Bouchain lui serra le cœur: il tomba malade le jour même, et ne dura pas quatre jours; madame sa femme arriva assez tôt pour avoir ce triste spectacle.

Nos affaires sont bien changées en Flandre; on ne peut plus sauver Bouchain, et les gens de guerre conviennent que jamais deux armées ne se sont trouvées postées comme celles-là. Paris, la cour, l'armée, se déchaînent contre M. le duc de Villars; cependant le roi est persuadé avec des gens sensés que ce général a été plus malheureux que malhabile.

On ne parle point encore de retourner à Versailles; il n'y a pourtant presque plus de petite vérole. J'ai une grande envie d'y retourner par rapport à Saint-Cyr, car du reste je trouve Fontainebleau admirable; mais, madame, il n'y a rien d'admirable dans la tristesse où je suis: je ne sais qu'une bonne paix qui pût m'en tirer; tout le monde l'espère, je ne vois pas encore sur quel fondement; on dit toujours qu'elle dépend de vous; si cela est, j'espère que vous vous souviendrez que vous êtes Française.

Le fils aîné de M. Desmaretz a été très-dangereusement blessé à la chasse du cerf; c'est une grande affliction dans sa famille: ce jeune homme est fort estimé dans son métier, et j'ai ouï dire au maréchal de Boufflers qu'il avait fait des merveilles dans Lille, non-seulement de courage, mais de capacité.

Notre dauphine est triste, et de la perte de

M. de Boufllers, et des affaires de Flandre. On dit toujours que M. le duc de Savoie est malade. La princesse de Furstemberg est morte après de grandes douleurs, et dans une véritable piété. J'ai bien la force de vous aimer, madame, mais je n'ai guère celle de vous le dire; les peines générales, les particulières, bien des incommodités et un grand nombre d'années m'affaiblissent beaucoup.

LETTRE CCL.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 30 août 1711.

Il est vrai, madame, que nous avons été ici en de grandes agitations dans la crainte d'une bataille, et nous sommes présentement dans l'affliction de la perte de Bouchain, dont vous croyez bien que je ne doute pas; je devine si bien en devinant ce qu'il y a de pis, que je ne saurais me corriger de mes craintes.

Que je suis fâchée, madame, de ce que l'archiduc ne quitte point la Catalogne! Son absence me faisait déja faire des châteaux en Espagne fort agréables, et j'espérais tout de l'inconstance des Catalans. Il ne faut rien oublier pour faire la

paix; on est trop las de la guerre, et il faut un intervalle.

Je souhaite de tout mon cœur que les bains soulagent la reine. On plaindrait une pauvre bourgeoise à qui on empêcherait d'aller chercher la santé où elle croirait la trouver, et les grands ont à se contraindre sur tout; on adore la reine, on mourrait de frayeur de la perdre, et on ne veut pas qu'elle s'éloigne six semaines pour son soulagement!

Le roi a été un peu enrhumé depuis trois ou quatre jours; mais ce n'est rien, et il est allé à la chasse.

Madame la dauphine a eu hier un peu de fièvre; c'est un miracle qu'elle n'en ait pas davantage, se conservant aussi peu. M. le duc de Savoie ne nous fera pas de mal: il ne se porte pas bien, il est allé prendre des eaux.

Il y a bien des malades à l'armée: le chevalier de Mauleuvrier est mort de la petite-vérole; M. de Gassion a quitté pour aller aux eaux, M. de la Frézelière est très-mal.

La petite-vérole continue à Paris, elle emporte beaucoup d'enfants; Saint-Cyr est plein de fièvres malignes; tout ce que nous voyons en général et en particulier est affligeant. Vous croyez bien, madame, que je ne suis pas gaie; je ne comprends pas que je vive si long-temps. Faisons la paix à quelque prix que ce soit, pourvu que nous ayons l'Espagne.

Je suis, madame, la personne du monde qui vous honore le plus.

LETTRE CCLI.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 6 septembre 1711.

Je ne me souviens guère, madame, de ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire quand je n'ai pas reçu de vos lettres; mais je suis bien assurée que j'en ai été fâchée, et je vous promets bien que vous ne me serez jamais indifférente.

Nous ne sommes point encore en sûreté en Flandre: on pourra craindre une action jusqu'à la fin de la campagne, et vous croyez bien, madame, que je crains un autre siége après la fin de celui de Bouchain.

On prétend que M. le duc de Savoie n'a point été malade, et qu'il ne s'est montré à la tête de son armée que par complaisance pour ses alliés; quoi qu'il en soit, nous pouvons être en repos de ce côté-là.

Je suis bien occupée de ce qui se va passer de votre côté, madame, et la présence de l'archiduc en Espagne me fait une grande peine.

On dit qu'il y a quelque bruit à Francfort, où l'on ne voit point encore de jour pris pour l'élection de l'empereur.

Je ne doute point que les bains ne ramollissent un peu les glandes de la reine; mais je crains qu'ils n'aient pas assez de vertu pour les dissoudre tout-à-fait.

J'ai souvent ouï parler de la baronne des Noyers à madame la dauphine, qui ne l'aimait guère dans le temps qu'elle était sa gouvernante; mais elle convient présentement qu'elle n'avait pas raison.

Vous avez beau me flatter, madame, d'une élévation que rendrait un aveu de mon tort admirable; je vous assure que je ne l'ai point, et que votre ami l'a tout entier. Je conviens de la passion qu'il a pour le roi, et j'en voudrais diminuer la moitié, car il ne sera jamais content, pensant comme il pense. Il ne faut pas aimer les grands avec tant de délicatesse, ni attendre d'eux le retour de ce que nous leur donnons. Je ne connais qu'une princesse au monde qui aime en particulier, et dont on n'a jamais sujet de se plaindre; je souhaite de tout mon cœur, pour l'amour de vous, que vous connaissiez sa pareille.

L'affaire de M. le cardinal de Noailles avec les jésuites s'aigrit tous les jours; il en a interdit un très-grand nombre, ce qui fait un très-grand bruit à Paris. Vous savez mieux que moi, madame, combien les affaires où la religion se mêle sont dangereuses.

M. le comte de Toulouse est un peu mieux, et pourrait espérer de se guérir, s'il voulait se con-

traindre. C'est en calèche que madame la Duchesse chasse souvent avec lui; cette princesse a des affaires plus importantes. M. le Duc peut être ruiné par le procès qu'il a contre les princesses ses sœurs: tous les biens de la maison vont être mis en séquestre; on en compte déja pour quinze millions; mais la justice en dissipera une grande partie. On dit qu'il est impossible d'accommoder cette affaire, à cause de la minorité des enfants de madame la Duchesse : elle a un garçon de trois ans.

Il me semble, madame, que je ne vous ai point assez éclairci ce qui regarde M. le maréchal de Villeroi : le fait est que le roi le traite assez bien présentement pour qu'il puisse espérer un raccommodement; mais il ne le veut pas par degrés, et voudrait passer d'une disgrace à la faveur : voilà ce qui me met en colère contre lui.

Le roi a nommé M. le duc de Charost pour capitaine des gardes; ce ne sera pas le premier, comme vous savez, madame, qui aura rempli cette charge. M. le dauphin l'aime fort, et m'a paru plus flatté de ce choix que celui qui en profitera, qui en est pourtant transporté; mais je crois que monsieur son père le sera encore davantage.

Madame la maréchale de Villars ne veut pas entrer dans les raisons de monsieur son mari pour n'avoir pas voulu demander cette charge; elle se voyait par là attachée à la cour, et comprend qu'elle pourra être trop souvent à Villars; elle aime fort ce pays-ci.

Nous retournerons bientôt à Versailles, je n'ose

vous dire le jour, à cause de mon secrétaire; car le roi exige un profond secret sur cette importante affaire, et tout cela dans la crainte qui a saisi madame la dauphine, que les courtisans ne prennent les devants et que la cour ne soit plus grosse.

Madame la duchesse de Berri alla hier courre le cerf, à sa grande satisfaction, car c'est pour elle le plus grand de tous les plaisirs; madame la dauphine y alla par pure complaisance, madame la duchesse d'Orléans ne voulant pas que cette jeune princesse y aille de son chef, parce qu'elle n'en manquerait plus aucune. Elle a une nouvelle dame à sa suite qui monte à cheval : c'est la fille de madame de la Viéfrille, qui a épousé le marquis de Parabère; elle n'est point belle, mais fort bien faite; elle a passé sa vie dans un couvent.

Votre amie, madame de Cailus, puisque vous voulez l'appeler d'un nom si honorable, n'a pas un moment de santé; elle a une perte de sang qui me fait beaucoup craindre pour elle, car sa faiblesse est au point de ne pouvoir mettre les pieds à terre sans être bien proche d'un évanouissement.

Je ne sais, madame, ce qui s'est passé sur M. le duc de Noailles; mais je lui pardonnerai tout, s'il rend quelque service à votre roi dont les intérêts sont les nôtres. Mais, madame, il nous faut la paix, il faut que la guerre cesse, il faut que la France prenne haleine; et pour moi, je la trouverai bonne, quoi qu'il en coûte, pourvu que S. M. C. demeure sur son trône. Je ne sais si vous pensez

différemment; mais je répondrais bien que vous penseriez de même, si vous saviez ce que je sais.

LETTRE CCLII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 14 septembre 1711.

J'ai reçu deux de vos lettres à la fois, madame: l'une du 2, et l'autre du 5. Pour y répondre par ordre, il faut que je commence par M. le maréchal de Villeroi: je me rends à ses raisons, ne pouvant le persuader des miennes. Je vous ai déja dit, madame, qu'il voulait passer de la disgrace à la faveur, et que je croyais qu'il faudrait que ce fût par degrés; il me répond qu'il n'en a pas le temps, qu'il a pris son parti, et qu'il s'accommode fort bien de la vie qu'il fait: c'est ce que je ne croyais pas; mais, s'il est aussi vrai en cela que dans le reste, je conviens avec lui qu'il vaut mieux en demeurer là que de devenir un courtisan: voilà, madame, où nous en sommes.

Je suis bien surprise des changements de projets du duc de Noailles, et bien prévenue de ses droites intentions, qui peuvent fort bien être trop vives; il m'écrit son retour sans m'en dire les rai-

sons, et me remet, pour l'entier éclaircissement, à sa première conversation. Me voici, madame, à votre seconde lettre. Je suis ravie de vous voir contente de M. de Bonac, et j'en tire un bon augure pour la fin de sa négociation.

Le roi me parut hier soir bien content des réponses d'Espagne. Dieu veuille bénir ce qui se traite! Si vous voyiez ce qui se passe ici, vous ne respireriez que la paix; nous n'avons pas un homme qui ne la désire plus que moi.

J'espère, madame, que vous tirerez un grand secours de M. le comte de Bergheitz; on ne peut point avoir la réputation qu'il a, sans un grand mérite.

Nous allons monter en carrosse pour Petit-Bourg, et nous serons demain à Versailles; madame la dauphine a eu tant de divertissements ici, la cour si grosse, un si grand jeu, qu'elle va se trouver en solitude, car tout le monde aura affaire à Paris.

Nous attendons à tout moment la prise de Bouchain, et je vais rentrer dans la crainte par quelque autre entreprise; le temps y est bien propre. Donnez-nous la paix, madame, si vous voulez que le roi achève sa vie en repos.

La cour s'est un peu séparée, Petit-Bourg ne pouvant la contenir. M. et madame d'Orléans sont partis il y a deux jours pour Paris; madame la princesse de Conti s'en va tout droit à Versailles; madame la duchesse ira demain coucher à Petit-Bourg avec M. le comte de Toulouse, qui doit aller par eau.

LETTRE CCLIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 20 septembre 1711.

Oui, madame, je suis très-contente de vous, et je vous reconnais pour Française; je ne vous gronderai plus: mais, madame, il faut achever l'ouvrage, car il est absolument nécessaire; le roi ne peut plus animer ses armées, et les malheurs qui nous sont arrivés rendent tout difficile. Enfin, madame, il n'y a que la paix qui puisse rétablir toutes choses: je n'ose dire qu'après cela je mourrai contente, car il me semble que vous ne voulez pas que je meure; je vous promets donc de vivre, et je crois même que je sentirai encore quelque joie.

Je ne suis point malcontente de ce qui se passe en Espagne; Philippe V y règne et y est adoré; je ne saurais croire que le départ de l'archiduc soit indifférent.

Le roi se porte bien, madame: je vois, par votre réponse, que je vous avais mandé qu'il était enrhumé; c'est pour vous dire tout, car sa santé est surprenante; il est aussi bien fait que vous l'avez laissé, il marche aussi ferme, il mange de

même, il chasse autant, et donne plus de temps que jamais à ses affaires.

Notre dauphine se fait adorer de la cour et du peuple : elle n'est jamais importunée de la foule, elle est affable ; et comptez, madame, que ce sera un personnage : elle a beaucoup d'esprit et de la bonté; vous serez contente de ces deux qualités. Elle alla hier à Chaillot voir la reine d'Angleterre, qu'elle trouva au lit, avec une fluxion sur les dents et un rhumatisme sur les reins.

Notre armée est pleine de malades, surtout dans les principaux officiers; on dit que les ennemis sont de même.

Vous aurez appris, madame, la belle défense de M. de Marignan dans Bouchain, et la sotte capitulation qu'il a faite. Nous faisons des fautes, et nous sommes malheureux; la paix, madame, c'est le seule remède.

Madame la dauphine est bien inquiète des glandes de la reine : je ne puis croire que vous les négligiez; mais, madame, les moments sont précieux.

La petite-vérole emporte bien des gens à Paris; il n'y en a plus à Versailles.

Le duc de Noailles est arrivé : je l'ai trouvé engraissé et mauvais visage; je ne l'ai encore guère vu, mais assez, madame, pour savoir que vous me continuez vos mêmes bontés. Il vit M. le duc de Bretagne dans ma chambre, et me fit un merveilleux portrait de M. le prince des Asturies.

N. B. Il nous est venu ici un homme qui se dit

officier, et ce me semble maréchal-de-camp, avec des lettres de recommandation de vous, madame, qui ne sont ni de votre écriture, ni de celle de votre secrétaire, ni de votre style, et signées, *la Princesse des Ursins*.

LETTRE CCLIV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 27 septembre 1711.

MADAME la dauphine, qui, comme de raison, est mieux instruite que moi des courriers qui vont et qui viennent, écrit quelquefois par eux à la reine; mais, pour moi, madame, je vais mon grand chemin, et j'ai l'honneur de vous écrire tous les huit jours. Il me semble même qu'il y a bien long-temps que je n'y ai manqué; mais ce ne serait pas grand dommage, pourvu que vos bontés ne cessent point pour moi.

Je suis ravie, madame, de savoir l'archiduc embarqué avec la princesse son épouse; je n'oserais vous dire que je crains que les vents ne les refusent, et j'espère, malgré ma timidité, qu'ils l'attendront, qu'il viendra, et qu'ils s'en iront à Vienne ou à Francfort.

Quoique des gens m'assurent que M. de Sthaemberg contiendra aussi bien les Catalans que faisait l'archiduc, j'ai bien de la peine à croire qu'ils ne soient un peu piqués de se voir abandonnés, ce que vous ne manquerez pas d'exciter.

La fin de Bouchain a été bien désagréable par la faute de celui qui avait défendu la place avec toute la vigueur possible, et qui a été trop confiant à la capitulation.

Non, madame, je ne crois point que ce soit un divertissement qui ait empêché madame la dauphine d'écrire à la reine; je ne la vois jamais manquer à cette lettre-là, et à celles de mesdames les duchesses royales de Savoie. Il est vrai que cette princesse est très-portée à la joie, et toute faite pour avoir une grosse cour. Elle alla, il y a quelques jours, prendre la princesse d'Angleterre à Chaillot, pour la mener courre le cerf dans le bois de Boulogne; M. le dauphin en était, et M. et madame la duchesse de Berri. M. d'Antin, surintendant de tous les plaisirs, proposa de faire fermer toutes les portes du parc, afin que le peuple n'incommodât pas nos princes; mais elle lui dit qu'il s'en gardât bien, et qu'il n'y en aurait jamais assez pour elle. Vous jugez bien, madame, que ces manières-là plairont à Paris. Toute la troupe, après avoir pris le cerf avec la meute de M. le duc du Maine, alla souper à Auteuil, à une jolie maison de M. de Lauzun, qui en fit parfaitement bien les honneurs. Madame sa femme est très-assidue auprès de notre prin-

cesse, et voudrait fort une place de dame du palais.

Nous ne voyons point jusqu'ici les desseins des ennemis en Flandre : les uns disent qu'ils feront encore un siége ; les autres soutiennent qu'ils sépareront leur armée aussitôt qu'ils auront mis Bouchain en défense.

Je vous assure, madame, que les intérêts d'Espagne sont présentement ce qui m'occupe le plus : ce n'est pas que je trouve vos affaires en mauvais état, mais je crains quelque événement, et je consentirais qu'il n'y en eût ni bon ni mauvais dans cet année.

Une dame de Saint-Louis m'assurait, il y a quelques jours, qu'elle avait vu dissiper des glandes à la gorge en y mettant de la cendre de sarment trempée avec de l'eau-de-vie : je n'ose proposer un si petit remède pour un si grand mal; mais je ne crois pas qu'il puisse nuire à la santé de votre reine, qui inquiète beaucoup madame la dauphine. Je n'ose me compter après elle; je suis sûre, madame, que vous augmenteriez de bontés pour moi, si vous saviez ce que je sens pour cette précieuse princesse.

LETTRE CCLV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 4 octobre 1711.

Nous apprenons hier au soir, madame, que les ennemis sont en présence de votre côté; vous croyez bien que je tremble dans la crainte qu'il n'arrive un mauvais événement, qui serait bien fâcheux dans les conjonctures où nous sommes; mais, à force de regarder la carte, on trouva qu'il y avait encore bien des raisons de douter d'une bataille. J'espère que Dieu ne s'opposera pas à ce que vous et moi désirons avec toute la France.

Vos dernières lettres nous faisaient savoir l'archiduc embarqué, je m'attendais à la confirmation de cette nouvelle, et je la crois encore, puisqu'il y a des princes qui partent pour aller au-devant de lui.

Je suis ravie, madame, de vous avoir excitée sur la reine, en vous mandant que votre princesse aime en particulier. Ne peut-elle pas être une grande reine, et faire un personnage au-dessus de son sexe, sans aimer en bourgeoise? ce que notre roi reprochait souvent à feu M. le Prince. Mais enfin, madame, je me réjouis avec vous si

elle a tout ce que vous dites, qu'elle ne saurait assurément mieux placer que pour vous. Quel bonheur qu'il n'y eût plus de guerre qu'entre vous et moi !

Vous voilà donc déclarée pour M. le maréchal de Villeroi, et vous me chargez de lui faire rendre tout ce qu'il a perdu: je le voudrais certainement; mais le succès n'est pas sans quelque difficulté.

Le duc de Noailles ne donne pas d'autre motif de son retour, que de ne plus vous être utile en Espagne.

Nous allons mercredi à Marly pour dix jours; la grande princesse de Conti n'y viendra pas; elle prend des eaux, et devient si malsaine, qu'elle est presque toujours dans sa chambre. Madame la dauphine n'est pas de même; elle fournit à tout; elle relaie une troupe de jeunesses qu'elle a autour d'elle, dont il y á trois qui sont très-jolies de leur personne; madame de Courcillon n'est pas la moindre, sa santé commence à se rétablir: vous n'avez point vu de plus aimable visage que le sien. Madame de Tonnerre est très-agréable; madame de Polignac a de la bonté et beaucoup d'agréments; elle croît, elle est déja de moyenne taille, et ne se peut plus appeler petite: il y a long-temps que je n'ai vu de plus jolies femmes à la cour.

Les affaires de la religion se brouillent de plus en plus, et le roi en est aussi fatigué que vous le croyez.

On dit que la maréchale d'Estrées se met dans la dévotion; elle est arrivée de Nanteuil plus sérieuse qu'à son ordinaire.

On croit la campagne de Flandre finie. Dieu veuille que ce soit la dernière! Je vous aimerai plus gaiement, madame, si la paix se fait; mais soit en guerre ou en paix, je ne changerai jamais pour vous.

LETTRE CCLVI.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 11 octobre 1711.

Oui, madame, vous m'avez donné lieu de croire quelquefois que vous aimez mieux l'Espagne que la France, et vous n'avez point voulu comprendre à quel point la paix nous est nécessaire : ce n'est peut-être pas tant par les endroits qui frappent tout le monde, que par ceux qu'on ne peut traiter dans une lettre, et que j'espère que nous ne traiterons jamais.

Je dis et je dirai toute ma vie, jusqu'à tant que je voie quelque chose de nouveau, que je ne connais en vous, madame, que justice, probité, élévation, droiture et bonté : voyez s'il est pos-

sible de détruire en moi de telles impressions. Toutes ces merveilles ne m'empêcheront pas, madame, de vous quereller quand je verrai que vous appelez timidité la vue des états affreux où nous avons passé, et où nous pourrions passer encore, et bien pis, si cette paix tant désirée ne se conclut pas.

Mais je ne saurais regarder comme une paix désavantageuse celle qui affermira Philippe V sur son trône : quoiqu'il nous en coûte aux uns et aux autres, c'est quelque chose d'assez grand à notre roi d'avoir mis la monarchie d'Espagne dans sa maison, malgré toute l'Europe armée contre lui.

Je ne me souviens plus, madame, de la peinture que je vous ai faite du roi : il est en parfaite santé, et très-différent des seigneurs de sa cour qui sont plus jeunes que lui. Pour madame la dauphine, rien n'est si vif, si brillant, si gai et si plaisant que ce qu'elle dit et ce qu'elle fait, et rien de plus solide que son cœur, son esprit et sa manière de se conduire.

Je ne suis pas sans inquiétude sur les lettres d'Espagne que je vis hier; je meurs de peur d'une action, et il me semble qu'il faudrait se tenir en repos dans la conjoncture où nous sommes. Nous ne doutons presque plus que l'archiduc ne soit parti; mais je voudrais qu'il ne laissât pas l'archiduchesse à Barcelone.

Il est vrai, madame, que rien sur la terre n'est si respectable que la reine d'Angleterre. Bien des

gens croient qu'on rappellerait le roi son fils si la paix se faisait. On prétend que la princesse Anne est menacée d'hydropisie, et qu'il ne nous serait pas avantageux qu'elle mourût présentement.

M. le maréchal de Villars demeure le plus qu'il peut où il est, pour en voir partir les ennemis : on croit que le manque de fourrage les forcera à décamper les premiers : ce ne sera jamais si tôt que les officiers-généraux le désirent.

Le roi a fait valoir les prétentions de M. de Chevreuse pour le duché de Chaulnes, et voilà le Vidame duc.

M. le duc d'Antin s'est chargé, avec beaucoup de vivacité, de vous envoyer un jardinier : il a l'honneur de vous écrire, et veut que cette affaire passe par lui.

Il y a cinquante-deux dames à Marly : madame la dauphine y voudrait bien cinquante-deux hommes, car elle n'a jamais assez de monde à son gré.

Je dois voir M. le maréchal de Villeroi dans trois jours; ce ne sera pas, madame, sans parler de vous : c'est un ami bien vif pour tous vos intérêts. Nous n'aurons point dispute là-dessus, puisque je ne lui cède point.

LETTRE CCLVII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 18 octobre 1711.

Votre lettre du 7 m'avait alarmée, madame, sur l'incertitude du départ de l'archiduc; mais en la confrontant avec celle dont la reine m'a honorée, je l'ai trouvée du 9 : ainsi je ne doute plus que ce prince ne soit parti; je suis fâchée qu'il laisse l'archiduchesse.

Voilà l'élection faite, et l'archiduc empereur. Il faut espérer que les Espagnols ne s'accomoderont pas d'un tel roi, qu'ils ne verraient jamais, et que le petit nombre de ceux qui sont attachés à la maison d'Autriche sera bientôt réduit à reconnaître Philippe V.

Nous avons bien de la joie de tous vos succès, qui sont considérables dès qu'ils resserrent vos ennemis. Je n'ai pas besoin d'années; mais je vous avoue, madame, que je voudrais bien voir ce qui arrivera de l'état présent des choses, qui me fait un peu pétiller dans l'ardeur que j'ai pour la paix.

Je suis ravie que LL. MM. CC. retournent à Madrid; mais je ne saurais convenir avec vous, madame, que vous leur soyez inutile, et encore

moins à M. le prince des Asturies : je ne sais comment on peut se résoudre à vous le voir abandonner, quand même ce ne serait que pour huit jours.

Je vis ici hier, M. le maréchal de Villeroi : il n'a pas besoin de mes bons offices auprès de vous; mais vous avez grande raison de le compter pour le meilleur de vos amis.

Le roi a reconnu le droit que M. de Chevreuse avait sur le duché de Chaulnes : mais je crois vous l'avoir déja mandé.

Le duc de Fronsac est quitte de sa petite-vérole, et toujours à la Bastille, où il se conduit à merveilles. Je crains que M. son père n'aille pas bien loin.

Madame la dauphine a fait faire un entresol au-dessus de son petit cabinet, dont elle est plus charmée que de tout ce grand appartement bas que Monseigneur occupait. Nous sommes revenus à Versailles, et nous retournerons à Marly pour la Saint-Hubert.

On commence à croire que le mal de M. le comte de Toulouse pourrait être la pierre. C'est un état bien triste que celui où se trouve ce prince : il est plaint de tout le monde, et fort aimé.

Nous avons eu ici, le 6 de ce mois, un tremblement de terre qui n'a pas été considérable, et dont assez peu de gens se sont aperçus, mais qui a pourtant été senti à Paris, et dans tous les lieux d'ici autour. Il y en a eu un terrible à Saumur, je ne sais point précisément le jour; il a duré

quatre jours avec un bruit épouvantable et souterrain, comme des vents et des cris; des cloches ont tombé avec des cheminées. On ne dit point qu'il y ait eu quelqu'un de tué.

Un accident bien surprenant est arrivé à Lyon. Il y a tous les ans une dévotion à une petite lieue de la ville, qui en fait sortir plus de vingt mille personnes, les uns par piété, et les autres par débauche. La règle de Lyon est que tout le monde rentre dans la ville à une certaine heure que l'on sonne la cloche : le peuple s'est si fort précipité pour rentrer, qu'il y en a eu plusieurs d'étouffés sur le pont, et d'autres qui sont tombés dans le Rhône. Un carrosse versé sur le pont empêchait de reculer ceux qui auraient voulu retourner sur leurs pas. Il y a bien deux cent seize ou dix-sept personnes qui ont péri, et environ soixante d'estropiées ou bien malades.

Dieu veuille que tant de tristes accidents qui nous accablent soient la fin de nos malheurs, et que nous jouissions bientôt d'une paix si nécessaire et si désirée!

Il y a une si grande abondance de vin cette année, que les vaisseaux manquent pour le garder, et qu'il y a des lieux où on le vend dans le pressoir même.

Je suis à vous, madame, pour toujours, et il me semble que M. le maréchal de Villeroi est content de moi par rapport à vous.

LETTRE CCLVIII.

A LA MÊME.

Versailles, le 26 octobre 1711.

Il me semble, madame, que tout va à souhait dans l'Espagne, et que, sans vous commettre à des événements qui pourraient troubler les négociations, vous resserrez M. de Stharemberg de si près, qu'il n'y a pas lieu de croire qu'il puisse jamais chasser Philippe V. Je voudrais bien seulement que cette belle archiduchesse suivît l'empereur, car c'est un gage de son retour qui peut toucher les peuples. Il semble que ceux de Catalogne ont changé de nature en sa faveur, et qu'il faut toujours qu'ils soient à ceux qui ne sont pas leurs princes légitimes.

Dieu veuille, madame, que la santé de la reine se sente du bon état des affaires! Si ses glandes ne sont pas adhérentes, c'est peu de chose, et nous en guérissons tous les jours à Saint-Cyr.

Tout Paris est dans la joie de la négociation sur la paix, et vous auriez plaisir de voir combien on y est touché de ce que LL. MM. CC. demeurent à leur place. Les Anglais ne demandent point de secret : leurs plénipotentiaires et les nôtres étant nommés, il ne peut plus y en avoir. Je

tâche de m'abandonner à la joie; mais il y a des moments de crainte, et je tremble sur la santé de la reine Anne, que nous aimons tendrement à l'heure qu'il est.

On me compta hier mille particularités sur la piété de M. le duc de Savoie : on dit qu'elle est sincère, et qu'il ne cherche qu'à réparer, autant qu'il lui est possible, les maux qu'il a faits; qu'il cherche avec soin les peuples qui ont le plus souffert de la guerre, pour leur rendre ce qu'ils ont perdu; et qu'il n'a point voulu faire de courses en France, disant publiquement que cette sorte de guerre ne faisait rien à la cause commune et ruinait des peuples innocents, ce qui ne peut pas se faire en conscience.

M. le maréchal de Villeroi m'a chargé du paquet que vous trouverez ici : il y a huit jours que je l'ai, parce qu'il me l'envoya trop tard, au moins selon la règle que je me suis faite. Il ne se raccommodera point avec le roi, madame, tant qu'il ne fera que ce qu'il fait.

Les affaires de la religion s'aigrissent tous les jours : M. le cardinal de Noailles pousse les jésuites, et voudrait s'en défaire; le roi les soutient : jugez de la suite.

Au milieu des affaires importantes que vous avez continuellement devant les yeux, je crois, madame, que vous ne serez point indifférente au plaisir de recevoir le roi et la reine à Madrid, et de les voir admirer les logements que vous leur avez préparés, et qui seront sans doute de bon goût.

M. le comte de Toulouse est résolu de se faire sonder, et tailler si on trouve la pierre. Le roi est affligé de l'état de ce prince, qui est aimable, et aimé de tout le monde. C'est une grande douleur pour madame la duchesse d'Orléans, car ces deux personnes-là s'aiment tendrement.

On dit que M. le chevalier de Luxembourg va épouser mademoiselle de Harlay, petite-fille de l'ancien président : on l'appellera madame de Bouteville.

Oui, madame, si nous avions la paix, nous disputerions sans fin sur les deux princesses; et j'espère que le commerce dont vous m'honorez sera aussi gai qu'il a été triste; mais mon attachement pour vous sera toujours égal.

LETTRE CCLIX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 2 novembre 1711.

Je n'ai point de vos nouvelles cet ordinaire, madame, et je n'ai rien d'agréable à vous dire; cependant je veux avoir l'honneur de vous écrire, pour n'y manquer jamais par ma faute.

La joie que j'ai des espérances de la paix est déja ralentie par les grandes difficultés qu'y font

les Hollandais; ils crient miséricorde contre les conditions que les Anglais ont écoutées, et vont allonger le plus qu'ils pourront, pour ne pas tomber d'accord du lieu où les plénipotentiaires se trouveront. Il ne faut pas avoir le sens commun, pour ne pas avoir prévu ce qu'ils font, et mille autres difficultés qui se trouveront avant la conclusion d'une si grande affaire. La raison le voit ainsi; mais mon cœur sensible et inquiet prend l'alarme facilement.

La perte de la flotte des Hollandais devant Québec contribuera peut-être à rendre nos ennemis moins fiers; il paraît que Dieu s'en est mêlé visiblement : on dit qu'il y a trois mille hommes descendus d'un autre côté que celui que la flotte prenait, qui auront de la peine à se sauver.

Nous sommes aussi attristés de l'état de M. le comte de Toulouse : il a la pierre, on doit le tailler cette semaine. Madame d'Orléans, madame la Duchesse, M. le duc du Maine, ne viennent point à Marly pour rester auprès de lui. Ce serait dommage de perdre ce prince-là! il est honnête homme, sage, attaché au roi et à tous ses devoirs, il a de grands biens qu'il répand abondamment; ainsi il fait beaucoup de bien, et jamais de mal à personne : il est généralement aimé.

Nous allons aujourd'hui à Marly, pour jusqu'au 14 du mois. Madame la dauphine est bien aise de revoir tous nos officiers de retour : les uns augmentent son jeu, et les autres la foule, qui n'est jamais assez grande pour elle.

Les courtisans, et encore plus les officiers, ont été attentifs à la réception que le roi ferait au maréchal de Villars. Elle a été très-bonne : le roi soutient toujours le supérieur ; et en vérité, ce pauvre homme-là a été bien strapassé de tous côtés, ayant pourtant fait ce qu'il a pu, et souvent agi ou demeuré suivant les ordres.

Quand je veux égayer mon imagination, je pense à l'entrée de LL. MM. dans Madrid, au transport de ce bon peuple à leur vue et à celle de M. le prince des Asturies ; je suis le roi et la reine dans leurs appartements ; je vois leur étonnement de les trouver égayés et polis ; ils courent partout, et découvrent mille commodités ; ils louent l'architecte, qui se sait assez bon gré de son côté : voilà, madame, où je vous laisse, en vous conjurant de me conserver la précieuse amitié que vous m'avez promise.

P. S. On n'a jamais travaillé avec plus de soin et de fruit pour la guerre qu'on le fait maintenant.

LETTRE CCLX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 8 novembre 1711.

Je croyais LL. MM. CC. à Madrid, et je prends une grande part, madame, à l'affliction de vos bons Castillans de voir leur joie retardée pour quelque temps.

Je ne suis point surprise des ressources que vous trouvez dans M. le comte de Bergheitz; sa réputation est trop générale pour n'être pas bien fondée. Je souhaite de tout mon cœur que M. de Vendôme défère aux raisons que vous avez présentement de garder une conduite pleine de retenue.

L'archiduchesse me pèse pourtant à Barcelone; je voudrais qu'elle fût partie, et que les Catalans n'eussent pas ce gage du retour de l'archiduc; je crois qu'il le voudrait bien aussi, et qu'il se contenterait bien d'être empereur. On dit pourtant qu'il se joint aux Hollandais dans la fureur où ils sont contre les Anglais, lesquels Anglais, madame, ne témoignent pas s'affaiblir par toutes les menaces qu'on leur fait. Je reçus hier une lettre de M. le maréchal de Tallard, datée de Calais,

qui m'assure fort que la paix ne peut manquer, s'il n'arrive rien qui soit au-dessus de la vraisemblance.

Je vois tout le monde persuadé que, bientôt après la paix, nous verrons rétablir le roi d'Angleterre; bien des gens croient qu'ils ne voudront jamais notre chère reine, par la peur qu'ils ont de son zèle pour la catholicité : je crois qu'elle s'accommoderait fort bien de passer sa vie à Chaillot, car elle ne tient plus guère à la terre. Le roi alla à Saint-Germain il y a deux jours, et la trouva en parfaite santé et en bonne humeur, bien persuadée qu'il n'est pas encore temps de parler du roi son fils.

Je ne sais qui aura la princesse d'Angleterre; mais, selon toutes les apparences, il sera fort heureux avec elle. On n'a jamais pensé à lui donner le mari que vous dites que nous lui avons ôté.

La joie que nous avons des espérances de paix a été troublée depuis quelques jours par l'état du comte de Toulouse, qui est généralement aimé de tout le monde. Il fut taillé hier fort heureusement; la pierre est grosse comme un œuf de poule. Le courage qu'il a montré en cette occasion a encore augmenté l'amitié qu'on a pour lui; l'opération a été si heureuse, qu'on espère que les suites le seront aussi.

Le duc de Villeroi ne se porte point bien; je n'espère plus rien pour M. son père : on s'aperçoit trop qu'il recule à mesure qu'on avance; il ne réussira pas par ce moyen, dont je suis très-fâchée.

Je donnerai ce soir votre lettre à M. le duc d'Antin, qui ne manquera pas d'y répondre.

Madame la duchesse d'Albe est dans un état pitoyable; je vous le dis, madame, entre vous et moi, et sans que ni elle, ni personne, m'en ait parlé. Ce bon chancelier de Milan était toute sa consolation, et M. d'Aubigny, quand il est à Paris; j'en suis touchée de compassion, et je connais, madame, la générosité de votre cœur.

Je ne sais plus, madame, ce que c'est que tristesse : je crois voir la paix; mais croyez qu'on ne s'est jamais préparé plus sérieusement à la guerre qu'on le fait présentement.

LETTRE CCLXI.

A LA MÊME.

Versailles, le 9 novembre 1711.

Dieu soit loué, madame, de vous avoir rendu la santé! j'en étais bien en peine, quoiqu'on m'eût dit que vous étiez sans fièvre quand le courrier partit. Votre ami était bien vif là-dessus; je ne vous parlerai plus de lui, madame; il veut ce que je ne puis, et il ne veut pas ce que je crois qui serait possible.

Vous essuyez, madame, les grandes et les pe-

tites contradictions; celle de n'avoir pas joui du premier coup d'œil de LL. MM. sur leurs appartements me paraît bien considérable, et vous méritiez ce plaisir, après y avoir eu assez de peine pour en être malade. Que je sais bon gré au médecin flamand! On croit ici que son remède est une préparation de quinquina; mais il n'importe, madame, il vous a guérie, et c'est tout ce qne nous demandions.

Notre dauphine écoutait hier soir avec grand plaisir ce que je lui dis de votre lettre, et vous auriez rendu un très-bon office si vous aviez nommé ceux qui ont dit du bien d'elle; je la trouvai très-sensible à vos louanges, me disant qu'elle était ravie qu'elles eussent été jusqu'à vous. Il est vrai, madame, qu'elle est fort aimée et fort aimable; elle goûte la représentation et s'en tire avec beaucoup de grace; elle a beaucoup d'esprit et une grande bonté: la reine lui doit, si on l'ose dire, toute l'amitié que vous dites qu'elle a pour notre princesse, car elle en est tendrement aimée; et j'ai admiré bien des fois qu'elle n'ait jamais été capable d'un sentiment d'envie sur tout ce qu'on lui disait de la reine, dans un temps où il revenait assez de blâme sur son compte; car vous connaissez, madame, la liberté des Français, et celle qu'on prend aussi avec une personne qu'on a vue enfant.

Mais à propos d'enfant, madame la dauphine était hier dans l'affliction d'avoir vingt-six ans; elle ne peut souffrir que sa jeunesse lui échappe

si vite, et qu'elle ait été si peu de temps la plus jeune de la cour.

On aurait été content de vos plénipotentiaires, madame, sur le choix de LL. MM.; mais ils sont connus ici, et on s'y fait un grand plaisir de les revoir.

Je ne doute point de la paix, mais je la voudrais avant la campagne; les préparatifs me paraissent bien longs.

Le roi fut saigné avant-hier, et s'est purgé aujourd'hui par précaution; sa santé est parfaite, à quelques vapeurs près, qui sont bien moindres qu'elles n'étaient il y a quatre ans.

M. le comte de Toulouse est très-bien; il ira à la messe à Noël. Le pauvre M. le marquis d'Alègre est encore entre la vie et la mort. Madame de Lambes est accouchée d'une fille.

On ne parlait hier que d'un chevalier de Malte, qui est mort martyr; le roi de Maroc lui a fait souffrir des maux terribles.

M. le chevalier de Luxembourg prend, en se mariant, le nom de Tingri, sans aucun titre. Madame de Grancey est morte; je crois avoir eu déja l'honneur de vous le dire.

Je suis, madame, sincèrement à vous pour toute ma vie.

LETTRE CCLXII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 16 novembre 1711.

Que je suis aise, madame, d'avoir à partager de la joie avec vous! je ne doute plus de la paix; je suis aussi pleine de confiance là-dessus que vous m'avez vue défiante sur le passé. LL. MM. CC. demeurent sur le trône! voilà ce miracle que j'espérais en leur faveur, au milieu de mes plus grands désespoirs; leur vertu nous l'a attiré, mais nous en profitons. M. Hensius se pendra d'avoir refusé l'effroyable paix qu'on aurait peut-être faite les années passées; je ne me sens nulle charité là-dessus, et toute ma tendresse est présentement pour la reine Anne, qui tient ferme en ses résolutions, et a renvoyé madame Buyssen en Hollande. Vous saurez mieux que moi, madame, toutes ces nouvelles-là, car le compte que l'on en rend à LL. MM. est plus exact que ce que j'en attrape par morceaux détachés. Notre dauphine est transportée de joie de l'espérance de la paix. Il me paraît, madame, que cette reine Anne presse fort, et c'est bien là notre affaire; car je voudrais de tout mon cœur qu'on ne fît point la campagne

prochaine, à laquelle on se dispose pourtant, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander.

Combien de plaisirs vous avez présentement! Vous voyez le roi et la reine dont il y a long-temps que vous aviez été séparée; vous caressez ce charmant prince des Asturies, vous le recevez dans un palais que vous avez restauré et qui est l'ouvrage de vos mains; vous voyez les peuples transportés de joie de revoir leur roi; vous leur annoncez la paix: ils vont jouir en repos de leur fidélité. Il faut que la gravité du roi catholique cède, au moins en particulier, à tant de sujets de contentement; il faut que les glandes de la reine disparaissent, et que l'archiduchesse aille être impératrice: ce n'est pas lui souhaiter trop de mal.

Je suis de fort bonne humeur, madame; et si j'étais seule avec vous dans la chambre obscure de Marly, la conversation ne serait pas languissante: mais vous êtes encore mieux à Madrid.

Le roi attend les plans de votre palais; ce sera un plaisir pour lui.

Je suis ravie de vous voir si contente de M. de Bonac, car j'aime fort M. de Bonrepaux.

Je voudrais de tout mon cœur que M. le maréchal de Villeroi me louât moins et qu'il me crût davantage; il a mieux connu la cour que moi autrefois; mais je la connais mieux que lui présentement: je n'espère plus rien pour lui avec la conduite fière qu'il veut tenir, et je suis assurée que ses amis et son propre fils pensent comme moi.

Le maréchal de Tallard est revenu vieilli, mais

avec la même vivacité; il est bien persuadé que nous aurons la paix, et en dit de bonnes raisons.

M. le comte de Toulouse se porte aussi bien qu'il est possible dans l'état où il est : il doit être bien content de l'opération qu'on lui a faite; il l'a soufferte avec un courage surprenant, et tout le monde lui a donné de grandes marques d'amitié.

Le chevalier de Luxembourg revient pour se marier avec mademoiselle de Harlay. M. le marquis d'Alègre a reçu tous ses sacrements ces jours derniers; madame sa fille lui a donné toutes les marques qu'elle devait de son amitié et de sa reconnaissance; elle aurait tout perdu en le perdant, et c'est un très-honnête homme : tout ce qu'il a était déja demandé. M. le marquis de La Fare revient aussi de l'agonie, et montre autant de piété qu'il avait montré de libertinage : il avoue qu'il a toujours cru, mais qu'il faisait semblant de ne rien croire, pour faire le grand homme. Vous avez la bonté, madame, de me demander des nouvelles de madame de Cailus : elle est un peu mieux depuis quelque temps; mais je suis beaucoup plus vigoureuse qu'elle. La belle madame de Courcillon a manqué d'avoir la petite-vérole; ce n'a été qu'une fausse alarme, qui a forcé madame de Dangeau de l'amener à Paris.

Rien ne m'affligerait maintenant, si la paix de l'Église pouvait suivre celle de l'Europe; mais le démêlé de M. le cardinal de Noailles avec les jésui-

tes fait un grand fracas : on travaille présentement à un raccommodement ; s'il ne réussit pas, je serai bien fâchée de ce que l'Église en souffre, et de voir le nom de Noailles dans une manière de disgrace ; je crois, madame, que vous pensez tout de même.

Voilà une réponse de M. d'Antin ; je crois que votre commerce aura des suites, et qu'il y aura quelques politesses entre vous et M. le surintendant des bâtiments, qui ne fait point du tout regretter Mansard.

Adieu, madame. Que ne donnerais-je pas pour jouir de ma joie avec vous, et pour vous assurer que personne dans le monde ne vous est plus dévouée que moi ! Mettez-moi aux pieds de LL MM. ; ils me doivent quelque bonté, s'ils veulent être justes.

LETTRE CCLXIII.

A LA MÊME.

Versailles, le 22 novembre 1711.

Je ne songe plus, madame, si c'est la mort de l'empereur qui nous donne la paix, ou les brouilleries d'Angleterre ; il me suffit de l'espérer, et je l'espère tous les jours de plus en plus ; je m'en ré-

jouis avec vous, madame, autant que je me suis affligée de la guerre : cependant je ne suis pas sans inquiétude de voir l'impossibilité de presser les négociations, car je voudrais qu'on ne fît plus de campagne, quoiqu'on s'y prépare ici avec beaucoup de soin.

La grossesse de la reine me fait plaisir, ce sera peut-être une belle-fille pour notre dauphine; elle s'en est réjouie tout le soir, et compte qu'elle sera parfaitement bien élevée.

Nous verrons ce que dira M. de Savoie; il n'a pas encore donné le moindre signe de vie.

Vous avez raison, madame, de ne pouvoir comprendre ce qui se passe entre le roi et M. le maréchal de Villeroi; je crois que le dernier a tort, et ses amis pensent de même.

M. le comte de Toulouse se porte parfaitement bien.

La déclaration de vos plénipotentiaires me fait plaisir, comme tous les pas qui se font pour la paix; madame la dauphine prétend les connaître tous, et pour moi, selon ma bonne coutume, je n'en connais pas un.

Dieu veuille conduire M. du Casse et vous apporter de l'argent! Vous avez raison de dire, madame, que vous me donnez de bonnes nouvelles; je suis fort aise, et j'espère que la joie diminuera les glandes de la reine : il ne lui manque plus que la santé, et que Dieu lui conserve tout ce qu'elle aime.

Notre dauphine assemble tous les jours la cour

dans ce grand appartement de la reine que vous connaissez, et le roi a la complaisance de faire fermer le bout de la galerie de son côté, ce qui lui fait encore une pièce admirable, dans laquelle elle joue au lansquenet. M. le dauphin joue dans le même lieu un jeu très-modéré, qui s'appelle le Papillon; je ne sais s'il est de votre connaissance.

M. le maréchal d'Harcourt est revenu de Bourbonne; sa santé ne me paraît pas en bon état.

Adieu, madame. Que ne donnerais-je pas pour mêler ma joie avec la vôtre! je souffrirais vos reproches avec une grande patience, et je ne crois pas qu'ils seraient fort aigres.

LETTRE CCLXIV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 30 novembre 1711.

Je n'ai point de nouvelles cet ordinaire-ci, madame; peut-être est-il retardé par les eaux qui nous inondent de toutes parts? Il y a un mois qu'il pleut tous les jours et toutes les nuits; mais il n'importe, nous aurons apparemment la paix. Voilà les passeports envoyés, et les Hollandais commencent à changer leur idée : Philippe V régnera

sur le trône d'Espagne, et ses aimables descendants; j'ai toujours espéré un miracle en sa faveur, et c'est à sa suite que nous profitons de ce qui lui arrive présentement, et qu'il mérite bien mieux que nous.

J'espère encore, quelque vieille que je sois, que je verrai le roi d'Angleterre retourner dans son royaume.

Quelle gloire, madame, pour notre roi, d'avoir soutenu une guerre de dix ans contre toute l'Europe, essuyé tous les malheurs qui peuvent arriver, éprouvé une famine et une manière de peste qui a enlevé des millions d'ames, et la voir finir par une paix qui met la monarchie d'Espagne dans sa famille, et rétablit un roi catholique dans ses royaumes! car je ne dois presque point douter que ce ne soit la suite de la paix.

Le roi jouit d'une santé qui fait espérer qu'il jouira long-temps du repos où il va être; je vous crois encore assez Française, malgré toutes mes injures, pour m'en réjouir avec vous.

On dit qu'il faut bien encore dix à douze jours pour recevoir les passeports qui nous viennent par l'Angleterre; si j'en suis crue, nos plénipotentiaires partiront un quart d'heure après qu'ils seront arrivés.

Madame la dauphine prend bien vivement un sujet de joie; elle le goûte dans toute son étendue : elle se figure celle de la reine, elle me parle de la vôtre; elle veut faire, le jour que la paix sera conclue, quelque chose qu'elle n'ait jamais

fait, qu'elle ne fera que cette fois-là : elle ne l'a pas encore trouvé; mais, en attendant, elle ira au *Te Deum* à Notre-Dame; dîner chez la duchesse de Lude, dans une belle maison toute neuve; ensuite à l'Opéra; de là souper chez M. le prince de Rohan, dans ce magnifique hôtel de Guise; au jeu et au bal toute la nuit; et, comme l'heure de son retour sera à peu près celle de mon réveil, elle me demande à déjeuner en arrivant. Je crois, madame, que vous trouverez cette journée un peu longue, malgré tous ces plaisirs-là.

M. le comte de Toulouse s'est très-bien porté jusqu'au 21e jour de l'opération; le roi l'ayant été voir ce jour-là, toute la cour, avec l'indiscrétion française, a été chez lui, et il a eu la fièvre.

Madame de Grancey est morte presqu'entre les bras de M. le maréchal de Villeroi, mais très-bien préparée pour son salut. Madame de La Fare vit encore, aussi bien que le marquis d'Alègre; mais on ne croit pas que ni l'un ni l'autre en reviennent.

J'ai souvent appréhendé, madame, d'avoir l'honneur de vous voir; que ne donnerais-je pas présentement pour jouir de ma joie avec vous! On ne peut être tout-à-fait content dans ce monde-ci; conservez-moi toujours, madame, vos précieuses bontés, et ne doutez jamais de mon respectueux attachement.

LETTRE CCLXV.

A LA MÊME.

Versailles, le 14 décembre 1711.

Nous n'avons point de lettres de vous, madame, cet ordinaire-ci; mais je ne puis le laisser partir sans me réjouir avec vous de la persévérance des Anglais à vouloir la paix; ils y ajoutent même l'empressement, et c'est ce qui convient fort à mon naturel impatient, qui était déja dans l'abattement, parce que je trouvais trop de retardement dans les réponses : j'aime fort cette dernière nouvelle qui marque presque tous les temps de cette négociation, et j'espère être tranquille jusqu'au 12 de janvier. Je ne m'accoutume point, madame, à l'agréable idée de voir la paix, et le roi d'Espagne assuré sur le trône, et plus particulièrement assuré qu'un autre, par l'affection de ses merveilleux Castillans. Est-il vrai, madame, que vous ayez fait voir à vos prisonniers l'entrée de LL. MM. dans Madrid? J'aimerais fort cette marque de votre bonté pour eux.

Tout est ici en bonne santé, excepté Madame, qui a des assoupissements qui paraissent très-considérables, quoiqu'elle les compte pour rien ; elle

s'est pourtant rendue aux médecins qui l'a font saigner et purger.

L'accident de M. le duc de Berri ne sera rien; on dit qu'il doit marcher au premier jour. M. le comte de Toulouse est parfaitement guéri, et a donné dix mille écus à M. Maréchal, auquel le roi a ordonné de les recevoir.

Réjouissez vous, madame; je suis ravie de vous y exhorter, et de mêler ma joie avec la vôtre.

LETTRE CCXXVI.

A LA MÊME.

Versailles, le 21 décembre 1711.

J'ai reçu votre lettre, madame, le dernier ordinaire, après m'être plainte à vous de n'en avoir point eu; mais madame la dauphine l'avait oubliée dans sa poche, et me la rendit trop tard pour pouvoir vous en remercier. Je ne puis aujourd'hui, madame, avoir l'honneur de vous entretenir: mon secrétaire est à Paris, et j'ai une douleur de tête plus insupportable que la petite fièvre qui l'accompagne. J'ai toutes vos lettres, madame; je les remettrai, au premier jour, entre les mains de

M. le maréchal de Villeroi, dont je vous envoie la réponse. Je ne comprends pas votre inquiétude sur vos lettres; elles feraient votre éloge : mais je m'expliquerai plus amplement sur ce sujet au premier ordinaire, car je ne prétends pas, madame, rompre avec vous en vous rendant ces lettres.

LETTRE CCLXVII.

A LA MÊME.

Versailles, le 28 décembre 1711.

Nous n'avons point de vos nouvelles, madame, et je n'en ai guère à vous mander de notre cour. Nous attendons les passeports mercredi ou jeudi, et s'ils arrivent, on dit que nos plénipotentiaires partiront samedi. Mes espérances ne laissent pas d'être un peu troublées par tout ce qui nous revient des Hollandais et de l'empereur. Il faut espérer que l'Angleterre sera ferme : on dit que la reine commence fort bien à déclarer à son parlement qu'il faut faire la paix.

J'ai remis entre les mains de M. le maréchal de Villeroi toutes les lettres dont vous m'avez honorée. Je ne les aurais pas données au duc de Noailles

si j'y avais cru le moindre mot qui pût jamais blesser quelqu'un; mais il me semble, madame, que vous n'y maltraitez que moi, par vos reproches et vos railleries; du reste, ce sont des louanges pour vos princes et pour les nôtres, et même pour les particuliers dont nous nous parlons : peut-être que MM. d'Estrées y auraient trouvé quelque petit trait; mais je les crois trop justes pour ne pas avouer qu'ils les ont mérités.

Enfin, madame, je vous ai obéi, et cela seul me suffit : je brûlerai à l'avenir celles que je recevrai; mais je n'avais gardé celles-là que par les raisons particulières que j'avais eues par rapport à tout ce qui s'était passé en Espagne, avant le voyage que vous avez fait ici.

Notre aimable princesse a été bien tourmentée, depuis quelque jours, de fluxions sur les dents: elle est un peu mieux présentement.

M. le chevalier de Croissy se marie à une des plus riches filles de Paris.

Vous avez aussi un ami qui va se remarier; mais c'est encore un si grand secret, que je n'ose le confier au papier.

M. le comte de Toulouse est tout-à-fait guéri.

Madame est toujours dans ses assoupissements, malgré les remèdes qu'elle vient de faire. Quand on la réveille, elle a l'esprit très-libre; mais elle retombe bientôt dans le sommeil : elle ne témoigne pas la moindre inquiétude de son état.

Vous m'avez si bien accoutumée à vos lettres, madame, qu'il me manque quelque chose de né-

cessaire quand je n'en ai point; et j'ai de plus l'inquiétude que le retour de votre fièvre ne soit plus considérable qu'on ne l'a mandé d'abord.

LETTRE CCLXVIII.

A LA MÊME.

Versailles, le 3 janvier 1712.

Après m'être plainte à vous, madame, de n'avoir point de vos lettres, j'en reçus une qui me vint si tard, qu'il ne me fut pas possible de vous en remercier. Je crois que ce sont les mauvais temps qui mettent le désordre dans les courriers.

Il est vrai, madame, que j'espère la paix, quoiqu'elle reçoive de grandes difficultés et que tous nos ennemis soient en mouvement pour la rompre. Nos plénipotentiaires partent mardi. Ce n'est pas à moi à raisonner; mais il me semble que le roi d'Espagne ne peut mettre ses intérêts en meilleures mains que celles du roi son grand-père, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'il tirât un meilleur parti par d'autres voies. Il est certain que nous souhaitons autant que vous, madame, (et il me semble que c'est tout dire) que le roi d'Espagne soit affermi sur son trône : il n'y a point

de paix qui ne nous soit glorieuse avec cette condition-là. J'entrevois pourtant bien que cette paix recevra bien des difficultés, et me donnera encore quelques alarmes.

Il est vrai qu'il y a de la fatalité sur ce qui regarde M. le maréchal de Villeroi : il ne désire rien tant que d'être bien avec son maître; ce maître se rapproche; je n'oublie rien pour cette réunion; tout cela est inutile, et j'en suis bien fâchée. Les affaires de l'Église ne s'accommodent point. Il est vrai, madame, que l'on nomme fort le maréchal de Tallard pour gouverneur de M. le duc de Bretagne; mais on n'y a point encore pensé. Il est vrai encore que l'on prétend que le maréchal d'Uxelles a quelque jalousie de l'amitié qui est entre M. de Torcy et M. l'abbé de Polignac; mais ils ont tous si bon esprit, si bonne intention, que j'espère qu'il n'y paraîtra pas, et que nos affaires n'en iront pas moins bien. Le premier président a envoyé au roi la démission de sa charge, étant trop malade pour en remplir les devoirs : c'est une place bien importante. On croit que ce sera M. le président de Mesme, ou M. le président de Maison : le roi n'a point encore déterminé. Nous n'avons point encore vu madame de Tingry : c'est ainsi qu'on appelle la femme du chevalier de Luxembourg. Le bailli de Noailles a pensé mourir : on le croit hors de danger. Madame la dauphine a eu un peu de fièvre avec beaucoup de fluxions : c'est sa faute; elle se tue par des veilles continuelles, qui lui échauffent le sang. Elle nous

a donné deux princes qui sont faits à souhait. Nous irons jeudi à Marly pour huit jours; madame la dauphine ne s'en soucie plus tant depuis qu'elle a la cour chez elle. Nous avons eu une grande joie de savoir M. du Casse à la Martinique, avec toute les richesses qu'il apporte.

Je serais trop heureuse, madame, si mes lettres pouvaient amuser un moment votre grande et merveilleuse reine; mais j'ai grand'peine à prendre la joie : elle n'est jamais si complète que les peines. Babillez, madame, et honorez-moi toujours de vos bontés.

LETTRE CCLXIX.

A LA MÊME.

Versailles, le 11 janvier 1712.

Je ne sais, madame, si cet ordinaire-ci m'apportera de vos lettres; mais j'en ai une par le courrier de M. de Torcy, et une autre du dernier ordinaire pour y répondre.

Il est vrai, madame, que madame la dauphine a grand regret à sa jeunesse; il y a pourtant lieu d'espérer qu'elle poussera bien loin le divertissement, car elle a un fond de joie inépuisable; et si nous sommes assez heureux pour avoir la paix,

il est vraisemblable qu'elle sera très-heureuse. Sa grande gaieté n'empêche pas une grande sensibilité dans les malheurs; elle a senti vivement l'incertitude où le roi et la reine d'Espagne se sont trouvés; elle souffre beaucoup par rapport à monsieur son père, et il n'y a point de Française plus attachée qu'elle au bonheur de ce pays-ci: ainsi on ne pourra la tenir quand tous les sujets de peine seront ôtés. Elle a raison de se trouver heureuse: elle est bien mariée, fort aimée du roi et de M. le dauphin, et véritablement elle fait les délices de la cour. Il y a quelques jours qu'elle eut un accès de fièvre; les courtisans en étaient déja consternés, et se récriaient sur la perte irréparable qu'on ferait. Le peuple l'aime fort, parce qu'elle se laisse voir très-aisément; elle a les plus aimables enfants qu'on puisse désirer, moins beaux que le vôtre, mais très-vigoureux et faits à peindre, gracieux comme elle, et montrant beaucoup d'esprit. Voilà ce me semble un état assez heureux. Si l'on juge de la vie du roi par l'état présent de sa santé, on peut espérer que sa vie ira aussi loin que celle de M. le marquis de Mancéra, puisque leur régime est à peu près pareil : il n'y a encore aucun retranchement des repas que vous connaissez, ni aucune diminution à la bonne mine, à la façon de marcher, et à toute la figure, que vous savez, madame, être au-dessus de toutes celles que nous avons vues.

M. le Grand, plus jeune, mange autant que lui; mais il est accablé de rhumatismes, et ne peut

se traîner. M. de Villeroi a toujours une grande mine, mais toute sa sobriété ne l'exempte pas d'une goutte qui le fait beaucoup souffrir. M. le duc de Gramont n'a pas un jour de santé : voilà ses contemporains, et les gens les mieux faits de son temps.

J'ai eu bien de la joie de voir arriver les pouvoirs du roi d'Espagne ; je ne saurais croire ses intérêts en meilleures mains qu'en celles du roi son grand-père : mais, comme il est de sa dignité d'avoir des plénipotentiaires, je souhaite de tout mon cœur de voir arriver les siens, et qu'ils joignent bientôt les nôtres, puisque ce sera une reconnaissance générale du roi d'Espagne, qui est certainement autant désirée ici qu'elle l'est à Madrid. L'affaire de Cordoue est très-fâcheuse, et dans une mauvaise conjoncture; mais il n'y a pas d'apparence qu'elle change les affaires.

Je ne vois pas sans peine que la reine Anne consente à recevoir le prince Eugène à Londres : il me fait déja peur; mais vous savez, madame, que c'est ma pente naturelle.

Le mauvais temps nous a empêchés d'aller à Marly; voici un dégel qui pourra bien nous y conduire. Le roi s'en dégoûte un peu par la quantité de gens qui demandent à y aller; madame la dauphine y en voudrait encore davantage: mais elle ne les logerait pas si bien ; il faut lui pardonner le peu d'attention qu'elle aurait à leur donner des commodités, puisqu'elle n'en désire point pour elle , et qu'elle consentirait volontiers à met-

tre cinq ou six dames du palais dans sa chambre.

La jeune maréchale d'Estrées continue dans sa dévotion, et sous prétexte de sa mauvaise santé, demeure à Paris. Je ne penserais pas de même, parce que je crois que la piété ne doit jamais s'opposer au devoir; peut-être aussi ses maux son-tils plus grands qu'on ne le croit? M. le cardinal de Noailles a un surcroît de chagrins par la maladie dangereuse du bailly de Noailles. J'étais fort choquée de ce qu'on avait mandé à Bruxelles de ne faire aucuns honneurs à nos plénipotentiaires; mais j'apprends que cet ordre venait de l'empereur, et que les Hollandais ont mandé dans leurs places qu'on leur rendît les honneurs ordinaires. Vous entendrez parler d'une petite scène chez madame la duchesse de Berri, qui fait bien de la peine à Madame et à madame la duchesse d'Orléans; il faut espérer quelque changement dans une personne de seize ans. Pourquoi, madame, me parlez-vous d'attachement respectueux? n'est-ce pas se moquer de moi; vous ne me devez, madame, qu'un peu d'amitié pour les sentiments que j'ai pour vous. Je suis bien propre à ne vous avoir point fait de compliments sur la nouvelle année: c'est une coutume qui m'a toujours tant déplu, que je pourrais bien m'en être dispensée; cependant, si c'est un devoir en Espagne, je vous supplie de me mettre aux pieds du roi et de la reine, et de croire que je vous estimerai et aimerai toute ma vie; je ne crois point que ce soit manquer au respect.

LETTRE CCLXX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 17 janvier 1712.

Vous êtes trop bonne, madame, de faire tant d'attention aux incommodités qui m'empêchent souvent de faire tout ce que je voudrais. Je me souviens bien du sujet de la longue lettre que je projetais; mais je ne crois pas pourtant m'être étendue assez long-temps sur l'impossibilité que je trouve de faire un mauvais usage de vos lettres: je n'en ai jamais vu de si douces, de si polies, de si obligeantes pour tout le monde; vous louez tout ce qui peut être loué, vous excusez ce qui peut être excusé, vous gardez le silence sur ce qui doit être blâmé; et enfin, madame, je ne vois que moi qui puisse perdre quelque chose à ce qu'on trouverait dans ces lettres, souvent pleines de reproches de ma mauvaise politique, de mon peu de courage, avec mille autres reproches de ma disposition à la tristesse; il est vrai aussi, madame, qu'il y a d'autres endroits qui me feraient honneur, par les marques d'estime et d'amitié que vous avez bien voulu y mettre. Enfin, madame, vous avez ces lettres telles qu'elles sont; je ne les ai

plus, et vous ne les auriez jamais eues, si j'avais quelques années de moins, et si j'envisageais autre chose que la mort. Voilà un étrange mot, madame, pour une personne qui espère la paix: je ne l'envisage pas avec moins de joie; car, l'ayant désirée pour bien d'autres que pour moi, je serai ravie de la leur laisser. Selon toutes les apparences, nous garderons long-temps vos plénipotentiaires: on nous menace de longues négociations; cependant, si la reine Anne continue à presser et à être pressée, les choses pourront aller plus vite que l'on ne dit. On commence à tourmenter M. de Marlborough dans les formes; on veut qu'il rende compte de tout l'argent qui a passé par ses mains; il répond fort bien jusqu'ici, il faudra voir les suites.

Nous allons demain à Marly pour quinze jours. Il me semble que l'on commence à dire que l'empereur va nommer des plénipotentiaires; ce serait une marque qu'il se radoucit un peu, car jusqu'ici on disait qu'il nous menaçait de cent soixante mille hommes. Malgré toutes mes espérances, je ne suis pas sans inquiétude de ce que la reine Anne a envoyé un yacht au prince Eugène pour passer à Londres : je n'aime point à le savoir avec Marlborough malcontent, au milieu d'une nation si capable de révolution; je crois pourtant, madame, que nous aurons la paix, et ce que je viens de vous dire n'est qu'un petit reste de ce naturel timide.

Que je voudrais bien que vous eussiez vu hier

notre dauphine en habit de satin blanc, brodé de jais noir; coiffée à la grande coiffure, de grandes boucles, les plus belles pierreries de la couronne; incarnate, blanche, blonde et gaie! je vous assure, madame, qu'elle ne vous aurait pas déplu, et qu'elle paraissait bien la maîtresse, quoiqu'il y eût d'aussi beaux habits que le sien.

J'ai envoyé votre très-gros paquet à madame la maréchale de Noailles; elle est enfermée avec madame la maréchale d'Estrées, qui a la rougeole. Le bailli de Noailles est hors de danger. Les affaires du cardinal s'aigrissent de plus en plus. On n'est jamais content, madame; j'ai appréhendé plus que la mort, pendant nos malheurs, d'avoir l'honneur de vous voir. Je sens bien que, si la paix se fait, je désirerais d'en jouir, au moins quelques moments, avec vous. Mais il faut remettre au mariage du duc de Bretagne avec une infante. En attendant, madame, conservez-moi toutes vos bontés sans aucune diminution.

LETTRE CCLXXI.

A LA MÊME.

Marly, le 25 janvier 1712.

La reine Anne en use en princesse qui se croit bien la maîtresse : vous en savez, madame, les particularités mieux que moi ; mais tout ce qui se passe confirme nos espérances pour la paix. Nous aurons, suivant toutes les apparences, une paix glorieuse, une paix qui établit une grande monarchie dans la maison de France, une paix qui fera le bonheur de LL. MM. CC. L'aurions-nous cru, madame, et qu'elle nous viendrait par la reine Anne? Mais comme je ne suis pas destinée à la joie, les affaires de l'Eglise m'affligent, et celles de M. le cardinal de Noailles avec le roi s'aigrissent tous les jours de plus en plus, ce qui me fait envisager une disgrace qui ne me serait pas indifférente. Vous pouvez compter, madame, qu'on ne trouvera pas chez moi une ligne de votre écriture: je brûle vos lettres dans le moment que j'ai achevé d'y répondre. Je n'en aurais point confié au duc de Noailles, si je n'avais su combien elles sont à votre honneur et gloire, et j'eus cette complaisance pour lui, parce que je sais qu'il fait grand

cas des grands personnages, et que certainement, madame, vous en faites un considérable et bien glorieux pour notre sexe.

Je doute que le roi aime autant ses jardins qu'il fait, s'il fallait descendre et monter cent soixante-six marches. Nous approuvons fort ici que la reine fasse ses couches au Retiro : je ne sais si ceux de Madrid penseront de même; mais il serait bien juste que les maîtres fissent quelquefois leurs volontés.

Je suis bien aise, madame, de ce que *los reyes* font pour madame la duchesse d'Albe; elle mérite votre bonté, et je ne suis point surprise de vous voir protéger une malheureuse, qui était digne, par sa naissance et par sa vertu, d'une meilleure fortune.

Sans la triste affaire des Noailles, je prendrais volontiers un style égayé dans mes lettres, car je sens notre joie et la vôtre. Madame la dauphine, qui ne demande qu'à être gaie, est transportée dans ses espérances, et je ne sais si la reine Anne ne l'emporte point dans son cœur sur la reine d'Espagne.

Nous vîmes ici, il y a trois jours, LL. MM. Britanniques : le roi très-languissant, ne pouvant souper ni prendre plaisir à rien, la reine en parfaite santé, la princesse grande et bien faite, et prenant plaisir à tout. On dit que les mauvais chemins ont un peu retardé l'arrivée de nos plénipotentiaires; leurs lettres vont être curieuses; on me prépare déja à ne pas être alarmée des premières.

Les dernières nouvelles d'Angleterre portaient que le prince Eugène y avait mis pied à terre, mais qu'il n'était pas encore à Londres.

Je vous ai déja demandé, madame, plusieurs fois sur quoi vous aimeriez mieux que j'eusse l'honneur de vous entretenir dans mes lettres; mais vous n'avez jamais voulu me le dire. Je finis celle-ci plus promptement que je ne voudrais.

LETTRE CCLXXII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 1er février 1712.

Vous faites fort bien, madame, de songer à à amuser LL. MM. CC.: elles ont des affaires assez sérieuses pour avoir besoin de diversions, et je n'en sais point de plus honnêtes que ces représentations de pièces pleines de maximes de vertu, de générosité, de fidélité; elles sont propres aux rois et aux sujets; elles sont instructives pour les uns et pour les autres; les grands y entendent ce qu'on n'oserait leur dire; les particuliers y voient leurs tromperies, leurs artifices et leurs intérêts. Jugez après cela, madame, si je mépriserais M. de Bonac d'entrer sur un théâtre qui n'est fait que

pour divertir vos rois; je lui croirais plus de sens qu'à ceux qui mettent tout leur bien sur une carte : mais on n'en jugerait pas de même ici.

Notre voyage de Marly s'est fini par une triste aventure. M. le duc de Berri, en tirant avec M. le Duc, lui a crevé un œil; c'est un grand malheur pour l'un et pour l'autre, et un surcroît d'affliction pour madame la Duchesse, qui fait grande pitié. Toute cette famille va demeurer vingt jours encore à Marly, n'osant plus tôt transporter ce jeune prince, qui porte cette aventure avec grande fermeté; il fit deux lieues à pied après avoir reçu le coup, pour aller rejoindre le carrosse de M. le dauphin, avec lequel il était. M. le duc de Berri a perdu, à ce même voyage, M. le marquis de Rasilly, qui était un parfaitement honnête homme. M. le comte de Saint-Maur a eu sa charge.

J'avais déja ouï parler, madame, du mariage de mademoiselle de Lanty avec M. le duc d'Havré; je le souhaite heureux, et je répondrais bien qu'il le sera, tant qu'ils vous auront.

Je rapporte de Marly un assez grand rhume, qui, joint à la douleur de tête et un peu de fièvre, m'empêche d'avoir l'honneur de vous entretenir plus long-temps.

J'ai trouvé le roi bien content de l'audience qu'il a donnée à M. d'Aubigny.

LETTRE CCLXXIII.

A LA MÊME.

Versailles, le 7 février 1712.

Je ne sais, madame, comment j'aurai la force de vous écrire toutes les horreurs qui nous environnent. La rougeole fait de grands ravages à Paris : un jeune homme, nommé Vigno, dont le grand jeu est connu de toute la cour, est mort assez brusquement; le chevalier d'Hautefont le suivit de près. M. de Goudrin fut enterré hier au soir; madame sa femme a la rougeole, une fièvre continue, un enfant mort dans le corps, ses eaux percées il y a trois jours, voulant se lever à tout moment pour aller voir son mari, dont on lui cache la mort. M. le duc de la Trémoille a une fluxion sur la poitrine et une assez mauvaise santé. Madame la dauphine a une fluxion qui lui fait une douleur fixe entre l'oreille et le haut de la mâchoire; l'espace de son mal est si petit, qu'on le couvrirait avec l'ongle : elle a des convulsions, elle crie comme une femme qui est en travail et avec les mêmes intervalles; elle a été saignée deux fois depuis hier; elle a pris trois fois de l'opium, elle paraît un peu plus tranquille

depuis un moment. Je m'en vais chez elle, et je ne fermerai cette lettre que le plus tard que je pourrai, afin de vous en dire des nouvelles.

Je crois comme vous, madame, que la tendresse, la reconnaissance et la politesse doivent porter le roi catholique à une entière confiance dans le roi son grand-père; cette voie sera la meilleure et la plus courte pour la paix. Les nouvelles qu'on dit hier d'Angleterre augmentent de plus en plus nos espérances. La reine Anne paraît bien autorisée; elle a reçu froidement le prince Eugène, et on dit qu'il n'y sera pas long-temps. Mais, madame, je suis bien innocente de vous parler là-dessus, car, selon toutes les apparences, vous avez les mêmes nouvelles que nous, et peut-être de meilleures. On ne craint plus pour la vie de M. le Duc; mais on ne doute pas qu'il ne perde l'œil.

Sept heures du soir.

Madame la dauphine, après avoir pris une quatrième dose d'opium, mâché et fumé du tabac, se trouve un peu mieux. On vient, dans ce moment, dire qu'elle a dormi une heure, et qu'elle espère qu'elle va dormir long-temps. M. le duc de la Trémoille a la rougeole. Il est logé très-près de madame la dauphine; mais le roi n'a pas voulu qu'on le transportât, à cause de sa fluxion sur la poitrine. Madame de Gondrin est toujours fort mal. Madame de la Vrillière a la rougeole, et nous voilà tous au milieu du mauvais air, après avoir fui tout l'été pour l'éviter. J'ai de mon côté un

très-grand rhume, et un si grand abattement de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends, que je ne saurais égayer ma lettre par aucun endroit. Madame de Dangeau vient de partir pour Paris, où son fils à la fièvre. Le comte de Roncy arrive de Petit-Bourg, qui me dit que M. d'Antin est dans une grande affliction.

LETTRE CCLXXIV.

M^{ELLE} D'AUMALE A LA MÊME.

Marly, le 14 février 1712.

Quel étrange et funeste événement, madame, par lequel je rentre en commerce avec vous, et quel plaisir n'aurais-je point si ma tante m'avait donné cette commission pour un autre sujet! Je ne saurais vous peindre l'état où nous sommes ici, et, quand je le pourrais, je ne le voudrais pas : le fait seul est plus que suffisant pour vous bien affliger, connaissant comme je sais la sensibilité de votre cœur, votre attachement pour le roi et votre amitié pour ma tante. Vous avez encore la douleur de la reine, qui perd une sœur si digne d'elle : je ne crois pas pouvoir les louer l'une et l'autre plus dignement et plus justement que par

cette comparaison. Tout est mort ici, madame, la vie en est ôtée : cette princesse animait tout, nous charmait tous; nous sommes encore comme enivrés et étourdis de notre perte, et chaque jour ne peut que la faire sentir plus vivement. On ne saurait voir le roi ni y penser sans être au désespoir et dans des alarmes continuelles pour sa santé. Pour ma tante, il ne m'est pas possible de vous en parler, que pour obéir à l'ordre qu'elle m'a donné; elle ne peut avoir l'honneur de vous écrire, et vous le comprendrez aisément. Elle parlera à M. Clément; mais il faut qu'il y ait de vos lettres de perdues : vous lui mandez, par votre dernière, que vous lui avez écrit pour une garde, et c'est la première fois qu'elle en ait entendu parler.

M. le dauphin a eu deux accès d'une fièvre qui semblait se marquer en quarte; mais le troisième ayant avancé et pris cette nuit au lieu de ce soir, on ne sait plus comment la nommer : mais, selon les apparences, c'est une fièvre de serrement de coeur; car il est, madame, dans un état tel que vous pouvez l'imaginer.

Il n'y a point, madame, ni d'absence ni de silence qui puisse me faire oublier les bontés dont vous m'avez toujours honorée. Je vous suis toujours tendrement et respectueusement attachée.

LETTRE CCLXXV.

A LA MÊME.

Marly, le 22 février 1712.

Je n'ai pu faire, madame, d'autres perquisitions sur la garde dont il est question, que d'envoyer votre lettre à Clément, et je crois même que, voulant se servir de lui, il ne serait point raisonnable de lui donner une femme contre laquelle il se déclare : du reste, il y a quarante ans que je le connais pour un très-honnête homme, et je lui dois le témoignage qu'il est très-sincèrement attaché à la reine.

Je vous supplie, madame, de dire à LL. MM., dans cette tragique aventure, tout ce que je dois leur dire. Le roi sera bien affligé d'avoir perdu un frère et un saint. La reine est bien heureuse de n'avoir point connu madame la dauphine, et je vous assure qu'elle avait bien augmenté en mérite depuis votre départ.

LETTRE CCLXXVI.

A LA MÊME.

Versailles, le 29 février 1712.

J'ai vu, par les lettres de la reine et par les vôtres, madame, combien vous avez été touchée de l'accident arrivé à M. le duc de Berri et à M. le Duc; vous en apprendrez successivement de plus malheureux, et tels qu'il m'est impossible de vous en faire aucun détail. La douleur du roi est trop grande; toute la France est dans la consternation. Mon état ne m'empêche point de penser souvent à LL. MM. CC.; je vous supplie, madame, de vouloir bien les en assurer. Le roi perd un saint en perdant un frère. La reine est bien heureuse de n'avoir point connu madame la dauphine. J'ai fait tenir les lettres qui étaient dans son paquet pour Turin. Adieu, madame; je ne puis vous instruire d'aucun détail.

LETTRE CCLXXVII.

A LA MÊME.

Versailles, le 7 mars 1712.

Je croyais, madame, recevoir par cet ordinaire, vos premières lettres sur les effroyables malheurs qui nous accablent. Vous savez présentement la mort de madame la dauphine, et peut-être celle de M. le dauphin; et je vous apprendrai aujourd'hui que M. le dauphin et M. le duc d'Anjou ont la rougeole. Le roi se porte fort bien.

La famille de Noailles ne doit plus être enviée: M. le duc de Noailles a eu une légère attaque d'apoplexie; il part pour Bourbon. Je n'ai de force, madame, que pour vous assurer que je serai toujours la même pour vous. J'en ai bien parlé ce matin au maréchal de Villeroi, qui est rentré dans les bonnes graces du roi.

LETTRE CCLXXVIII.

A LA MÊME.

Versailles, le 11 mars 1712.

Je ne crois pas, madame, qu'il convienne à la reine d'avoir une garde qui soit ennemie de Clément; je lui ai dit plusieurs fois, je lui ai encore écrit, et je m'en vais encore lui mander de partir avec une femme dont il puisse répondre. Je parlerai à toutes les dames qui en ont proposé une, qui certainement tiennent moins à leurs recommandations qu'au service de S. M., qui est trop bonne dans ses ménagements.

Vous ne savez pas encore tous nos malheurs: ils sont complets; et jusqu'ici Dieu n'y mêle aucun adoucissement. Nous n'avons pourtant pas été insensibles à l'arrivée de M. du Casse. Il y a longtemps que je crois que Dieu protége LL. MM. CC. Le courrier me presse. Le roi se porte très-bien.

LETTRE CCLXXIX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 14 mars 1712.

Vous n'êtes pas à la fin de nos malheurs, madame; vous savez présentement la mort de M. le dauphin, et vous apprendrez bientôt celle de M. le duc de Bretagne. Vous comprenez aisément en quel état est le roi et toute la cour. Monsieur le duc d'Anjou, présentement dauphin, paraît sauvé de la rougeole; mais il y a encore bien des dents à percer. Vous voyez mieux que moi dans quel état se trouve la famille royale, et combien nos ennemis tâcheront d'en profiter. Je vous conjure, madame, de dire à LL. MM. CC. combien je suis touchée de leur douleur, et l'impossibilité où je me trouve d'avoir l'honneur de leur écrire. La mort de madame la dauphine a attendri tout le monde, celle de M. le dauphin a accablé. Celle du duc de Bretagne donne lieu à des raisonnements et à des projets fort tristes. J'écrivis hier encore à Clément pour dire que vous m'ordonniez de décider, et que je décide qu'il faut qu'il prenne ce qu'il y a de meilleur à Paris dans ces sortes de femmes, et qu'il la mène avec lui le

plus tôt qu'il pourra; que je me suis chargée de parler à toutes les dames qui en avaient proposé une autre, étant bien assurée qu'elles ne voudraient pas la donner malgré celui avec qui elle doit travailler. Cependant, madame, j'apprends que la reine n'est grosse que dc six mois : ainsi vous avez du temps, ce qui ne m'empêchera pas de presser le secours dont vous avez besoin. On m'a dit, en partant de Versailles, que le fils aîné du duc du Maine est malade à Seaux; j'apprendrai peut-être à mon retour qu'il sera à l'extrémité.

M. de Dangeau a une grosse fièvre à Paris. M. et madame de Courcillon ont eu la rougeole; madame de Louvois en a pensé mourir; mademoiselle de Noailles n'est pas encore hors de danger; madame de Seignelay l'a prise de son mari. Il faut finir, madame, par notre seul bonheur, qui est la santé, la piété, et le courage du roi, qui passe toute expression.

LETTRE CCLXXX.

A LA MÊME.

Versailles, 17 mars 1712.

Madame la duchesse d'Albe m'apporta hier votre lettre, madame, et me la remit très-secrète-

ment entre les mains, quoique ma chambre fût bien pleine. Je n'ai pas pu la lire sans verser bien des larmes, quoique j'eusse bien compris la douleur de LL. MM. sur la perte de M. le dauphin. Ils en savent, à cette heure, une troisième, qui leur sera moins sensible, mais qui est bien importante. Vous ne pouvez vous figurer l'état de la cour, et l'on n'y est pas moins affligé aujourd'hui, qu'on l'était il y a un mois. La pauvre madame de Ventadour est inconsolable, et, pour comble d'ennui, elle entend dire qu'il serait à désirer que l'enfant qui nous reste eût la même destinée que M. son frère.

Je fus sur le point, hier au soir, de dire au roi ce qui vous passe par l'esprit sur le cardinal Gualterio; mais, après y avoir bien pensé, je crus qu'il valait mieux n'en point parler : le roi l'aurait dit à ses ministres; ils en auraient été blessés contre vous, ils l'auraient peut-être publié, nos grands seigneurs vous en auraient su mauvais gré; et je voudrais bien, madame, qu'on ne vous craignît pas. Quant à la chose en elle-même, il m'a paru qu'on ne voudrait pas de cardinaux dans un conseil de régence, et je crois qu'on voudrait encore moins y admettre un étranger; du reste, celui que vous proposez est estimé, aimé et goûté du roi et de toute la cour. S. M. me paraît toujours très-contente de M. le cardinal de la Trémoille. Mais, madame, de quelque façon que les choses se tournent, je vous conjure de me regarder comme une femme incapable d'affaires,

qui en a entendu parler trop tard pour y être habile, et qui les hait encore plus qu'elle ne les ignore. On ne me dit rien de suite, et je vous assure que mon crédit diminue tous les jours. J'ai soixante-quinze ans : il me semble que je n'ai plus qu'à me préparer à la mort. Vous ne serez pas étonnée que mes idées soient un peu sérieuses. Si j'ai mal pensé du cardinal Gualterio, il sera toujours temps d'y revenir.

J'ai vu hier Clément, qui part lundi avec la garde de feu madame la dauphine; elle nous a paru bonne femme, qui parle peu et ne se mêle de rien que de son fait.

Rien n'est si triste, madame, que l'état de madame la duchesse d'Albe. Elle sent bien les obligations qu'elle vous a; mais je crois que vous ne pouvez faire une meilleure œuvre que de la consoler.

Les affaires de M. le cardinal de Noailles avec les évêques et les jésuites s'aigrissent tous les jours. L'état de cette famille est bien changé, et ne doit plus faire l'envie du public : trois filles, dames du palais, perdent une maîtresse qui leur donnait une grande considération; l'aîné de la maison, et presque l'unique, est frappé, à trente-quatre ans, d'une apoplexie. Il partit hier pour Bourbon. Madame la maréchale est accablée de vapeurs, et je n'en suis pas surprise.

Le prince de Dombes, fils aîné de M. le duc du Maine, a la rougeole à Seaux, entre les mains d'un charlatan : c'est la plus aimable créature

qu'on puisse voir, et M. le duc et madame la duchesse du Maine seront inconsolables s'ils le perdent. Madame de Louvois s'est tirée de la rougeole à soixante-quatre ans; et madame de Mailly, à quarante ans passés. Il y en a toujours beaucoup ici et à Paris. Madame de Seignelay l'a prise de son mari; mais on dit qu'elle est bien.

Nous n'avons plus de cour. Madame est très-incommodée et très-affligée; madame la duchesse de Berri, que j'avais oubliée, a toujours la fièvre; madame la duchesse d'Orléans n'aime pas à représenter, et est accablée de toutes sortes d'afflictions; madame la Duchesse devient une plaideuse; madame la princesse de Conti une paresseuse, qui ne sort presque plus de sa chambre, toujours incommodée, et ne s'habillant plus; madame la princesse, mademoiselle la princesse de Conti, madame du Maine et madame de Vendôme, ne sont presque jamais ici; enfin, madame, je n'ai rien de bon à vous dire, que la santé du roi et son courage; et en quelque état que je sois, je serai toujours la même pour vous.

LETTRE CCLXXXI.

A LA MÊME.

Versailles, le 27 mars 1712.

Il est vrai, madame, que je suis triste : jamais personne n'a eu plus sujet de l'être; mais comptez que toute la cour l'est autant que moi : tout manque, tout paraît vide; il n'y a plus de joie, plus d'occupation. Le roi fait tout ce qui lui est possible pour se consoler, et retombe toujours dans ses premières douleurs; il me les confie, et vous sentez bien que c'est une grande augmentation à la mienne : cependant sa santé se soutient, et il ne manque aucun travail. Notre petit dauphin vit malgré tout le monde; je n'ai pu encore me résoudre à le voir : j'y aurais pourtant moins de peine que je n'en aurais eu pour celui que nous avons perdu; car il ressemblait en tout à madame la dauphine. J'ai envoyé votre lettre à M. le maréchal de Villeroi : il ne quitte plus guère la cour. M. le comte de Brionne se meurt; il y a longtemps qu'il n'était plus dans le commerce du monde. Mademoiselle d'Armagnac est hors d'affaire; madame de Cailus est sortie du château sur un soupçon de rougeole : elle n'est pas décla-

rée, et on lui donna hier l'émétique, car c'est présentement la médecine de précaution. La duchesse de Lude vient de me donner un grand nombre de lettres de Piémont; on dit qu'on y est très-affligé. Nous espérons la paix; mais on ne peut se flatter que la campagne ne commence pas : ce sera pour moi de nouvelles inquiétudes. Le maréchal de Tallard est dans la joie d'être duc; il va marier son fils : on ne dit pas encore avec qui ce sera. Le duc de Guiche a obtenu la survivance du gouvernement deBéarn.

Je sais peu de nouvelles : je vis plus que jamais à Saint-Cyr pour me cacher; et quand je demeure ici, les personnes les plus affligées se joignent à moi, et le jour se passe à pleurer : il serait pourtant bien nécessaire de montrer au roi moins de tristesse pour conserver sa santé; mon abattement ne m'empêche pas, madame, d'être très-sensible à toutes vos bontés.

LETTRE CCLXXXII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 3 avril 1712.

Il faudrait commencer ma lettre, madame, par vous dire que le roi se porte très-bien, puisque

c'est la seule bonne nouvelle que je puisse vous donner présentement ; nous avons pourtant eu un petit succès en Flandre, dont on ne manquera pas de vous informer, mais qui n'est pas assez considérable pour nous consoler. Il est vrai que M. le dauphin paraît assez délicat ; vous coupez si court sur cet article-là, que je crois devoir faire de même. M. le duc de Berri a eu quatre accès de fièvre tierce, mais si bien marqués, qu'il n'y a pas lieu de craindre une plus grande maladie.

J'ai cru, madame, qu'il serait très-imprudent de vous envoyer une garde brouillée avec Clément ; je ne savais point sur qui son choix tomberait, et je ne l'ai su que lorsque celle que vous verrez m'est venu dire adieu : on dit que c'est une très-bonne femme, sage, ne se mêlant que de son métier, et de peu de conversation.

Vous êtes bien bonne, madame, de me parler du duc de Noailles ; je mets sur mon compte tout ce que vous m'en dites ; il est vrai que son attaque n'a été qu'extérieure, et que l'esprit est tel qu'il était : il y a long-temps que je n'ai vu madame la maréchale ; je dois la voir aujourd'hui.

Je vis, il y a quelques jours, madame la duchesse d'Albe ; elle a une grande passion pour Saint-Cyr : elle prétend partir ce mois-ci pour s'en retourner en Espagne ; mais je doute fort que ses affaires le lui permettent ; elle me paraît bien revenue des grandeurs du monde : je l'exhortai à ne s'engager à rien, parce qu'elle est encore bien jeune et qu'elle se consolera ; c'est ce qu'elle ne peut compren-

dre. Les Français ont fait pour elle comme ils font toujours : ils ont couru avec empressement chez elle quand il y a eu de la nouveauté, et l'ont abandonnée dans ses derniers temps de malheur; mais on ne peut lui refuser l'estime qu'elle mérite.

On disait hier au soir que le roi d'Angleterre avait la petite-vérole, mais j'en doute, sur ce qu'on ne l'a pas mandé au roi.

La goutte trouble présentement le bonheur de votre ami; il est retenu à Paris par des douleurs très-violentes.

Les dernières cérémonies de Saint-Denis sont remises jusqu'au 15 de ce mois, l'oraison funèbre n'étant pas prête : la matière est riche pourtant, et n'a pas besoin d'éloquence pour attendrir.

J'espère toujours la paix; mais j'aurais voulu qu'elle précédât la campagne.

Je suis bien fâchée, madame, de vous voir aussi triste que moi. Jamais douleur n'a duré si long-temps dans une cour qu'elle fait dans la nôtre; on ne voit pas un visage, dans les églises et dans les grands chemins, qui ne soit consterné. Je souhaite de tout mon cœur que vous ne soyez pas de même, et qu'un heureux accouchement console le roi et rende la santé à la reine.

Je suis toujours, madame, également à vous.

Versailles, le 4 avril 1712.

Madame la maréchale de Noailles veut que j'aie l'honneur de vous écrire, madame, pour vous re-

commander les intérêts de M. le comte de Capres. La proposition ne m'a pas paru fort raisonnable; mais vous savez, madame, que madame la maréchale veut bien ce qu'elle veut, et qu'il faut lui obéir.

Il est bien vrai que le roi d'Angleterre a la petite-vérole : elle va a souhait jusqu'ici; mais on ne se rassure pas aisément sur ces sortes de maladies.

Je suis, madame, avec un tendre et respectueux attachement, votre très-humble et très-obéissante servante.

LETTRE CCLXXXIII.

A LA MÊME.

Marly, le 11 avril 1712.

Il est vrai, madame, que mes lettres sont plus courtes qu'elles n'étaient autrefois; je sais moins de bagatelles que jamais, et j'aurais moins de courage de vous les mander.

L'état des affaires est si pressant, si important et si difficile, qu'on ne peut penser à autre chose; et cependant il n'en faut point parler : je suis réduite à attendre ce qui en arrivera, étant, je crois,

la personne du monde qui s'y intéresse le plus vivement.

Je n'ai jamais espéré la paix que cette fois-ci; mais il me paraît que nos malheurs la rendent plus difficile, et qu'au moins la négociation sera plus longue; il faudra donc essayer la campagne, j'ai de bonnes raisons pour la craindre.

Que ne donnerais-je point, madame, pour vous voir ici huit jours, et que vous jugeassiez vous-même si la France a besoin de la paix, et s'il y a du découragement et de la faiblesse à la désirer!

Je n'ai point encore vu notre petit dauphin, et je n'en ai guère envie, quand j'entends dire à tout le monde qu'il ressemble beaucoup à madame la dauphine: il ne lui ressemblait pas du tout autrefois; c'était l'aîné qui était son portrait.

Madame de Ventadour me mandait hier que sa santé se rétablissait, et qu'il n'avait plus qu'un peu de faiblesse dans les jambes, mais les dents dans un état pitoyable; son attachement était extrême pour M. le duc de Bretagne: c'est la meilleure femme du monde, et qui se donne tout entière à ce qu'elle fait.

Madame la duchesse de Lude a prié le roi de lui conserver son logement à Versailles; son projet est d'y venir toutes les fois qu'il y sera, mais de ne se plus présenter ni pour Marly, ni pour Fontainebleau, ni pour aucun autre voyage: elle est accablée de goutte, et le parti qu'elle prend me paraît bien sage.

Tous nos malheurs ont redoublé le zèle et l'attachement de tout le monde pour le roi : on ne parle que de sa santé ; on a toujours les yeux sur lui, et l'on ne peut recevoir une lettre qui ne demande de ses nouvelles : je n'en ai que de bonnes à vous dire, et vous serez même bien aise de savoir qu'il mange un peu moins, quoiqu'il ait le même appétit.

Le maréchal de Villeroi est ici. Il a souffert de si grandes douleurs de sa goutte, qu'on dit qu'il va se mettre au lait pour toute nourriture ; je crois qu'il ne manquera plus guère d'assiduité que quand il y sera forcé.

Monsieur et madame de Berri font tout leur possible pour rassembler la cour ; mais tout est encore languissant, et l'on ne revient point des pertes que l'on a faites.

La petite vérole du roi d'Angleterre va à merveille ; nous ne verrons point si tôt la reine, qui ne l'a pas quitté. Je serais bien fâchée, madame, que vous sussiez l'état où je suis, vous me mépriseriez beaucoup ; cependant je suis étonnée de mon courage et encore plus de ma santé. Du reste, madame, je suis toujours également attachée à vous pour le reste de ma vie.

LETTRE CCLXXXIV.

A LA MÊME.

Marly, le 18 avril 1712.

Si ma lettre d'aujourd'hui n'est pas longue, madame, ce n'est pas faute de matière; il n'y en eût jamais de plus pressante ni de plus importante, mais il ne m'appartient pas de la traiter. Je prie Dieu d'inspirer LL. MM. CC. Voilà les ennemis qui s'assemblent de bonne heure, et M. le prince Eugène bien acharné à troubler la paix. Je trouvai hier au soir, en revenant de Saint-Cyr, que tous nos officiers-généraux prenaient congé : il n'y a personne ici aujourd'hui; tout va à Saint-Denis pour le service de nos princes, et l'on verra mettre dans le caveau le même jour, trois corps, dont le plus vieux avait vingt-neuf ans! Il est bon de changer de discours.

Je crois que M. le marquis de Torcy enverra au roi d'Espagne l'écrit qu'on a trouvé dans la cassette de M. le dauphin. L'avant-propos en apprendra le sujet; on en garde ici un silence qui prouve bien l'étendue du parti janséniste. L'auteur est assez considérable pour qu'on parlât de l'ouvrage, s'il n'offensait pas tous ceux qui en sont.

Le maréchal de Villeroi est ici, bien occupé des affaires générales et bien assidu auprès de son maître. Il n'est point vrai, madame, qu'on rappelle M. l'abbé de Polignac; jamais nos plénipotentiaires n'ont paru plus unis; il n'y a pas un mot de la plus légère plainte : je ne réponds point de leur cœur. Le mien, madame, sera toujours rempli d'estime, de tendresse et de respect pour vous.

LETTRE CCLXXXV.

A LA MÊME.

Marly, le 24 avril 1712.

La perfection a toujours été rare, madame; c'est ce qui fait que si peu de personnes pensent comme vous, et qu'on s'en explique librement : je ne puis faire de même sur l'article de M. le dauphin; il faudrait pour cela être dans cette chambre de Marly, où j'avais un si grand plaisir à vous entretenir. Mais, madame, tous mes plaisirs sont passés, et je n'en puis plus avoir, pas même à la paix, que je souhaite ardemment, parce que si elle ne se fait pas, nous serons encore pis que nous ne sommes.

Je passai hier une après-dînée bien convenable

à mon état présent : j'eus l'honneur d'être deux heures avec la reine d'Angleterre, qui est l'image de la désolation. La princesse était devenue son amie et toute sa consolation. Les Français de Saint-Germain sont aussi désolés de sa perte que les Anglais, et tous ceux qui la connaissaient l'aimaient fort. Elle était en effet très-aimable, gaie, affable, bonne, civile, voulant plaire, attentive, aimant ses devoirs et les remplissant tous sans aucune peine, soumise à sa gouvernante comme à six ans, ayant une véritable passion pour la reine sa mère, mettant tout son bonheur à lui plaire, aimant tendrement le roi son frère et ne songeant qu'à l'empêcher de s'éloigner de la reine, à quoi il est convié quelquefois dans sa petite cour : c'est dans cet état que Dieu l'enlève. Je trouvai la reine très-changée ; elle me dit qu'elle croyait mourir bientôt. On n'a osé dire encore la mort de cette princesse au roi son frère : on le trouve trop faible de sa maladie, qui a été grande. S'il part, comme on le dit, cette reine ira pour long-temps à Chaillot, où Dieu ne lui a pas laissé une religieuse à qui elle puisse parler.

Personne ne veut douter de la paix ; et moi, je ne puis me rassurer de la longueur des négociations qu'il faut faire avec vous, pendant lesquelles M. le prince Eugène n'oubliera rien pour rendre notre état encore plus mauvais qu'il n'est.

Je suis bien surprise, madame, qu'après vos maladies vous ayez fait le carême. M. Fagon, que vous aimez fort, aurait de la peine à convenir

que les huîtres fussent fort saines et qu'elles fissent un sang fort doux, quoiqu'il soit vrai que leur sel aide à la digestion. Je me garderai bien de faire part au roi de vos raisonnements là-dessus, car il en abuserait certainement; pour moi, je crois que tout est bon, en petite quantité, et que tout est mauvais dans l'excès que nous mettons ici à tout.

M. le dauphin se remet peu à peu de sa maladie: il ne marche pas encore, parce qu'il est trop faible, car il marchait bien devant. Il lui reste trois dents à percer. La pauvre madame de Ventadour ne se console point de toutes les pertes qu'elle a faites; la solitude où elle est à Versailles l'entretient dans sa douleur.

Madame la duchesse de Berri a la fièvre tierce, et madame la princesse de Conti aussi.

Le maréchal de Villeroi, étant allé à Paris pour l'assemblée des maréchaux de France, y est demeuré avec la goutte, dont il souffre cruellement.

Madame de Dangeau, qui a vu madame la duchesse d'Albe pendant son séjour à Paris, m'en a fait une peinture qui toucherait bien votre bon cœur si vous en étiez témoin; et je suis persuadée, madame, que vous ferez votre possible pour la faire retourner en Espagne.

Adieu, madame; c'est une grande contrainte de n'oser parler librement à une personne en qui on a une entière confiance.

LETTRE CCLXXXVI.

A LA MÊME.

Versailles, le 1er mai 1712.

Je comprends, madame, que c'est un grand repos pour vous d'avoir tous les secours dont la reine a besoin. Dieu veuille lui donner un enfant bien sain et bien fait, et la guérir tout-à-fait de ses glandes! Si elles ne s'en allaient pas, je suis très-persuadée que Barèges la guérirait. J'ai vu les miracles de ces eaux-là, et elles ne sauraient faire de mal.

Je voudrais de tout mon cœur que vous pussiez faire avec joie les noces dont vous me parlez; mais l'état des affaires est, comme vous dites, madame, si dur et si pressant, qu'il est difficile de se divertir avec de telles pensées. Je prie Dieu d'inspirer au roi catholique ce qu'il y aura de meilleur. Je n'ose entrer dans de pareilles matières, quoiqu'il n'y ait personne qui s'y intéresse plus vivement.

Vous êtes bien bonne, madame, de me parler du duc de Noailles; il est vrai qu'il est mieux, et je crois qu'il reviendra bientôt.

Nous avions toujours ouï dire que le mal de

S. M. C. était un petit abcès qui ne pouvait finir qu'en se faisant arracher la dent qui le causait. Nous avons appris sa guérison avec joie; mais je ne suis point surprise de la malignité du discours que l'on a fait là-dessus : nous en essuyons tous les jours de toute nature.

Le voyage de M. de Chalais est aussi bien sérieux. Dieu veuille nous y faire voir clair!

Le roi est en parfaite santé, et tel que vous l'avez laissé.

Quoique la reine Anne soit bien avec moi, et que nous ayons sujet de croire qu'elle désire la paix autant que nous, je ne puis souffrir qu'elle laisse commencer la campagne et exposer la vie de tant de gens; je compte pour quelque chose aussi les inquiétudes où je suis déja.

Les plus grandes nouvelles viennent présentement de vous. Il est fâcheux que l'éloignement rende les négociations si longues.

La marquise d'Uxelles est morte : on dit qu'elle avait quatre-vingt-huit ans. M. son fils en sera très-fâché.

Je crois le maréchal de Villeroi encore à Paris, avec la goutte.

Je suis ravie de savoir M. d'Aubigny à Madrid : il a bien de l'esprit, du bon sens, et il a vu nos affaires de bien près. Vous aurez plus de confiance en lui qu'en moi, et vous aurez raison, car il est assurément plus habile.

La famille de Noailles est affligée d'un bailli de

Noailles, que je ne connais guère : M. le cardinal en a été malade.

Nous sommes venus à Versailles. Tous ces changements-là renouvellent nos douleurs. Adieu, madame; si je n'ai pas l'honneur de vous entretenir plus long-temps, ce n'est pas que la matière me manque. J'ai oublié de vous dire que M. le dauphin a des attaques de maux de dents qui font peur, et qu'il se porte bien le lendemain.

Que nous serions heureuses de ne rien désirer, et de nous laisser conduire à celui qui nous conduira, quoi que nous fassions!

LETTRE CCLXXXVII.

A LA MÊME.

Versailles, le 9 mai 1712.

Il est vrai, madame, que les affaires qui se traitent présentement sont bien importantes : vous ne doutez pas que je n'en sois agitée. Je n'entends point par où ma tendresse pour LL. MM. CC. pourrait être augmentée : je serais bien plus près de trouver à redire à leur conduite, si le respect le permettait. La longueur des négociations me fait trembler pour la paix.

En arrivant hier de Saint-Cyr, j'appris que M. le

dauphin était malade, et j'en vis tout le monde effrayé : il se porte bien aujourd'hui, et m'a fait passer une mauvaise nuit.

Le roi se trouve si bien de manger à son ordinaire, qu'il ne changera pas de régime : il n'a aucune agitation la nuit; il se réveille, à ce qu'on dit, comme un enfant; il dort fort souvent sept heures de suite. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu une pareille santé.

Je n'envisage point une vie assez longue pour aimer M. le dauphin. Il est plus vraisemblable que nous le perdrons, qu'il ne l'est de le voir en bonne santé; mais il ne peut y avoir rien d'assuré là-dessus, et c'est cette incertitude qui embarrasse tout le monde. Nous ne voyons plus M. le maréchal de Villeroi : il est bien maltraité de la goutte.

Les ennemis font de grands préparatifs en Flandre : ils devaient entreprendre en arrivant, ils n'ont pourtant encore rien fait; mais je ne saurais croire que le prince Eugène y soit pour rien, et qu'il ne tâche de brouiller encore nos affaires. Je suis si occupée de notre état que je n'ai pas la force de parler d'autre chose; et, n'osant vous ouvrir mon cœur, il faut que je me contente, madame, de vous assurer qu'il est rempli d'estime et de respect pour vous.

LETTRE CCLXXXVIII.

A LA MÊME,

Saint-Cyr, le 15 mai 1712.

Quoi qu'il puisse arriver, madame, je souhaite ardemment que la reine ait encore des enfants, et je prie Dieu de tout mon cœur que sa grossesse se termine heureusement. Clément est très-sage, habile et affectionné. Je ne suis pas destinée à la joie, car j'envisage que la paix ne m'en donnera une que très-médiocre; je la souhaite pourtant autant que jamais, et je l'espère davantage.

Je ne suis point assez désintéressée pour admirer ce que font LL. MM. CC.; mais on n'ose s'étendre sur de pareilles matières; cependant, quand on en a la tête pleine, on ne pense pas volontiers aux bagatelles : je ne mets pas dans ce rang-là l'écrit qu'on a trouvé dans la cassette de M. le dauphin : tout le jansénisme en a été outré, et tous les gens de bien en ont été instruits et édifiés; je ne saurais croire que le roi d'Espagne ne soit pas de ce sentiment

Il est vrai, madame, que notre roi est très-affligé des troubles qui sont dans l'Église; sa reli-

gion est sincère, et il regarde ces affaires-là comme plus importantes encore que celles de la terre.

La reine d'Angleterre est inconsolable de la mort de la princesse. Je ne crois point qu'il y en ait jamais eu en France d'aussi regrettée que l'est madame la dauphine; je voudrais présentement que le roi l'eût moins aimée. M. le dauphin ne se porte pas bien; je suis persuadée qu'on ne vous le laisse pas ignorer. Il est vrai que la santé du roi se soutient parfaitement; mais il n'est pas vrai, madame, que la mienne soit aussi bonne qu'on vous l'a mandé; j'honore très-particulièrement madame la princesse de Vaudemont, et dès sa jeunesse elle m'a marqué de l'amitié; quand je la vois, elle me rappelle d'anciennes idées plus agréables que le temps présent; elle me trouve encore quelque vivacité, mais je vous assure que je suis presque morte dans tout le reste de ma vie.

Nous attendons continuellement des nouvelles d'Angleterre; on dit qu'elles seront décisives : que vous êtes heureuse, madame, de joindre à la capacité d'un grand ministre la tranquillité d'un philosophe! et que je suis loin de l'une et de l'autre!

LETTRE CCLXXXIX.

A LA MÊME.

Versailles, le 23 mai 1712.

Quoique je ne reçoive rien de vous cet ordinaire-ci, je ne puis m'empêcher d'avoir l'honneur de vous écrire, étant continuellement occupée de ce qui se passe où vous êtes, qui, ce me semble, en vaut bien la peine. On compte les heures et les moments de notre dernier courrier : pour moi, qui vois toujours un peu plus tristement que les autres, je crois voir la réponse qu'il nous apportera; mais enfin il nous faut une réponse et la paix ensuite. Vous croyez bien, madame, qu'ayant la tête remplie de pareilles idées, je ne suis pas bien propre à vous entretenir des parties de plaisir que madame la Duchesse fait souvent à Rambouillet, ni des chasses où madame la duchesse de Berri va trouver le roi; elle fait très-bien de lui marquer de l'empressement et des soins; mais jusqu'à présent ils ne sont pas reçus agréablement : il faut plus de temps pour s'y accoutumer. Le pauvre maréchal de Villeroi est dans de continuelles souffrances, et je suis tout-à-fait fâchée de son mal, et de ce qu'il manque

au roi, qu'il sait amuser mieux que personne. M. le comte de Toulouse veut tâcher d'accorder les procès qui sont entre les princesses. M. le duc du Maine ne sera pas difficile; on prétend faire plusieurs mariages : mademoiselle de Conti, malgré la difformité de sa taille, ne déplaît point, dit-on, à M. le duc, et l'humeur de cette princesse, son esprit, sa sagesse, sa douceur, sa bonté, sont bien capables de réparer ce défaut; d'un autre côté, la différence d'âge de mademoiselle de Bourbon avec le prince de Conti, n'est pas assez grande pour empêcher ce mariage.

Dieu veuille vous bien inspirer, madame, et bénir le parti que vous prendrez! LL. MM. CC. ne doivent pas au moins vous savoir mauvais gré de les désirer.

Le roi est en parfaite santé; on dit que celle de M. le dauphin est un peu mieux : je ne l'ai pas encore vu. Conservez-moi vos bontés, madame, quoi qu'il puisse arriver.

LETTRE CCXC.

A LA MÊME.

Versailles, le 30 mai 1712.

Je ne reçois point de vos nouvelles cet ordinaire-ci, madame; mais j'ai répondu à deux de vos lettres, l'une du 9 et l'autre du 16.

Il est vrai, madame, que tout ce qui se passe présentement est fort sérieux, et même quelque chose de plus; je suis bien persuadée que vous vous en tiendrez à vos premières vues, et que le retardement que nous apporterons à la paix, ne nous procurera rien de bon : il faut tout abandonner à Dieu et s'y laisser conduire.

Il y a long-temps que je n'ai vu la reine d'Angleterre; mais je sais qu'elle ne se console point: pourquoi croyez-vous, madame, que le roi son fils sera toujours malheureux? je vois bien des gens persuadés qu'il sera rétabli.

M. le dauphin est mieux, parce qu'une dent lui a percé; il en reste encore deux qui ne le sont pas.

Nous souhaitons un heureux accouchement à la reine. La duchesse de Saint-Pierre, qui est ici, confirme toutes les nouvelles qu'on en dit, et réjouit

en assurant que la glande de la reine est peu considérable. Ce qu'elle dit de l'habillement de S. M. réjouit tous les gens de bien, et la rend plus respectable que la magnificence qui lui conviendrait. Je suis bien fâchée, madame, de ce que vous perdiez une bonne femme, car elles sont bien rares partout.

Après avoir entretenu M. d'Aubigny, vous pouvez compter, madame, que vous êtes parfaitement instruite de notre état; il ne me paraît pas possible d'en faire quelque chose de bon : il n'y avait que vous qui eussiez pu réparer nos pertes.

Nous ne voyons point encore M. le maréchal de Villeroi.

M. de La Fare et M. de Comminges sont morts; je crois que M. de La Rochefoucauld l'est présentement, car il était à l'agonie hier soir.

La cour est solitaire : toutes les princesses et la plupart des dames, ont la fantaisie des petites maisons de plaisance, où elles vont avec les personnes qui ont l'honneur d'être bien avec elles, ce qui ne rend pas notre cour fort agréable; elle pourra l'être un peu plus à Fontainebleau, car j'espère que la campagne ne sera pas longue. Adieu, madame; je ne vous aime pas tant qu'à l'ordinaire.

LETTRE CCXCI.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 5 juin 1712.

Je souhaite, madame, autant de bonheur aux noces que vous faites, qu'elles sont accompagnées d'honneurs; je suis assurée de la dignité qui y sera observée.

Il n'y a rien d'agréable à vous mander d'ici; nous attendons de vos nouvelles avec impatience, dans l'espérance que la paix les suivra de près : je serais au désespoir qu'elle manquât, et je ne serai pas contente si elle se fait. Tout le monde pense de même, et personne ne se console; je me hâte de vous le dire, madame, afin que vous ne me grondiez pas de penser toujours tristement.

Le roi est en parfaite santé; M. le dauphin est mieux depuis une dent qui a percé; il y en a encore deux, et bien des accidents à essuyer. Le désagrément de notre état est complet, mais il faut se soumettre à la volonté de Dieu.

Nous allons quitter Versailles pour trois ou quatre mois : je perds Saint-Cyr où j'ai le plaisir de me cacher; il faut en ce pays-ci être sans volonté.

Je vous ai annoncé la mort de M. de La Rochefoucauld, et je crois qu'il vit encore; ce ne sera pas pour long-temps.

Les ennemis se conduisent fort bien en Flandre, et ne me donnent pas grande inquiétude.

Je suis très-fâchée de l'état de votre ami: il est toujours à la campagne et ne peut se soutenir; ce n'est pas une petite contradiction pour lui; vous connaissez, madame, l'attachement qu'il a pour le roi, et je suis très-aise quand je le sais près de lui. J'ai présentement mal aux dents. Je ne sais rien d'agréable à vous dire, tout est triste pour nous; ainsi je ne puis trop tôt finir une mauvaise lettre. Tout ce que je fais de mieux est de ne vous pas ennuyer, madame, et de désirer que vous jouissiez long-temps de votre bonheur.

LETTRE CCXCII.

A LA MÊME.

Marly, le 13 juin 1712.

Quoique j'espère la paix, et même fort prochaine, je suis de très-mauvaise humeur, madame, de savoir le Quesnoy investi, et que les ennemis font une course en France; cet incident

n'est point essentiel, mais il effraiera Paris, et par conséquent l'argent se cachera quelques jours: j'espère que nous serons bientôt hors de cette inquiétude par les nouvelles que nous attendons d'Angleterre, et que nous devons recevoir cette semaine.

Il est inutile de dire ce qu'on pense sur le parti que LL. MM. CC. ont pris: il faut vouloir tout ce que Dieu veut; mais elles ne doivent pas savoir mauvais gré aux Français d'être pour elles comme ils sont.

M. le dauphin est, à ce qu'on dit, assez bien; il n'y a plus qu'une dent à craindre : il se fortifie, dort et mange fort bien, il recommence à marcher; son teint n'est pas encore revenu.

M. de La Rochefoucault n'est pas encore mort: il passe de l'agonie à donner des espérances qu'il reviendra, mais l'état où il est me paraît une mort. Le maréchal de Villeroi n'est pas revenu : il est bien sûr que c'est qu'il ne le peut pas, car je ne doute point de son empressement pour se retrouver au près du roi.

Madame la duchesse de Berri aime passionnément la chasse, elle n'en manque aucune; sa suite jusqu'ici n'est pas nombreuse. Le roi n'a pu encore se résoudre à la mettre dans sa calèche: le temps raccomodera tout; mais je n'ai jamais vu une si longue douleur à la cour; il ne faut plus penser à ce qui aurait pu la guérir, et je comprends même fort bien vos raisons.

Les affaires de l'Église ne s'adoucissent pas, et

je n'ai rien de bon à vous dire, madame, si ce n'est que la santé du roi est à souhait. Je tremble depuis deux jours sur celle de M. Fagon, qui nous est très-nécessaire.

Je crois que nous recevrons bientôt la nouvelle de l'accouchement de la reine. Dieu veuille qu'il soit heureux dans toutes ses circonstances! Conservez-moi toujours vos mêmes bontés, madame, puisque j'aurai toute ma vie le même attachement pour vous.

LETTRE CCXCIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 19 juin 1712.

Notre cour a été très-aise de la naissance de votre infant. Dieu veuille le conserver, et ne donner jamais à LL. MM. CC. l'affliction de perdre leurs enfants! J'ai pris grande part aussi, madame, au plaisir que vous avez eu dans les mariages que vous avez faits; je suis assurée que tout s'y est passé avec dignité, avec magnificence, avec ordre et avec modestie. Vous méritez bien d'avoir de temps en temps quelque consolation; car, quelque belle que soit votre place, je ne doute point

qu'elle n'ait des peines. Les santés que vous avez bues sont en très-bon état présentement; le roi n'a jamais eu meilleur visage, et M. le dauphin marche fort bien, ce qu'il n'avait pas fait depuis sa rougeole.

Je suis ravie, madame, que la reine ait pu montrer sa gorge : il est bon de temps en temps de rassurer le public là-dessus; mais il est encore meilleur de se tenir chaudement pour exciter une petite moiteur qui peut diminuer quelque chose de l'humeur qui se jette là-dessus, en attendant que des bains puissent les fondre tout-à-fait.

Je suis si vieille que je ne profiterais guère du bonheur d'avoir LL. MM. en France; mais la France y gagnerait beaucoup, et ce serait la seule consolation que le roi pourrait avoir : il n'en est plus question, et Dieu conduira tout pour notre plus grand bien.

Vous me gronderiez bien, madame, si vous voyiez l'inquiétude où je suis de ce que le courrier d'Angleterre n'arrive pas aussi tôt que je l'avais espéré : je n'en crois pas la paix rompue pour cela; mais ce qui se passe en Flandre me perce le cœur.

M. le Duc a la petite-vérole à Saint-Maur; on dit que ce ne sera rien : les terribles exemples que nous avons vus là-dessus empêchent de se rassurer.

Enfin, M. le maréchal de Villeroi est à Marly : il m'assure qu'il a bien des choses à me dire; et je crois qu'il a été mieux instruit dans sa solitude,

que je ne le suis à Marly. Il me traite de *taupe*, et je ne le trouve fort bon; je n'en sais encore que trop, quoique j'en ignore beaucoup. L'inquiétude où je suis et un assez grand rhumatisme dans la tête abrégent un peu ma lettre, et ne diminuent rien de l'attachement que j'ai pour vous, madame.

LETTRE CCXCIV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 26 juin 1712.

Je suis ravie, madame, du bon état de la reine; et quoique je regarde présentement l'Espagne avec des mouvements d'envie, je ne laisse pas de vous souhaiter toutes sortes de bénédictions.

Non, madame, la confidence que je vous ai faite sur mes sentiments pour vous n'a rien de désobligeant; mais je n'ai plus la force de vous parler sur toutes ces matières-là : il faut, madame, se laisser conduire à Dieu; il nous a mis dans un état que nous ne pouvions prévoir, il nous en tirera quand il lui plaira.

Je reconnais bien les discours de notre cour, madame, quand on vous y trouve trop empressée; ils continuent toujours, ils deviennent même

beaucoup plus mauvais: mais il n'y a, madame, comme vous le dites, qu'à faire le mieux qu'on peut, et laisser dire.

Le roi a été très-fâché de la mort de M. de Vendôme : vous croyez bien qu'on est fort vif ici sur sa dépouille; il n'y a encore rien de fait là-dessus.

Les dernières nouvelles d'Angleterre font espérer la paix prochaine avec cette nation; il faudra voir si les Hollandais persisteront dans leur hauteur, et si nous aurons encore la guerre.

Le roi et M. le dauphin sont en parfaite santé. Je n'ai pas le courage de vous parler de bagatelles.

LETTRE CCXCV.

A LA MÊME.

Marly, le 4 juillet 1712.

Vous me faites justice, madame, de croire que je m'intéresse très-fort à la santé de la reine; je ne le cède point aux Castillans dans les sentiments qu'ils ont pour LL. MM. CC.

Je suis bien aise que vous soyez contente de Clément; il est vrai qu'il est très-sage, modeste, contre l'ordinaire de ces gens-là, pieux, homme

d'honneur, mais trop badaud de Paris pour y renoncer; il est aussi très-passionné pour sa famille: ainsi je ne suis point étonnée qu'il n'ait pas voulu s'établir à Madrid; il vous sera plus aisé d'en faire un courrier. On vient de me l'annoncer, et je ne m'attendais pas le voir si tôt, après votre lettre qui m'apprenait son retour. La garde m'a paru aussi une bonne femme, qui ne songe qu'à son fait.

Il est vrai, madame, que le courrier que nous attendions est arrivé; mais la réponse qu'il apporte ne se trouve ni décisive ni bien claire, ainsi elle ne m'a point donné la joie que j'en attendais. On ne doute point de la paix avec l'Angleterre, on prétend qu'elle sera générale dans la suite; mais enfin, madame, elle n'est pas faite : on prend le Quesnoy, on fait des courses en France, et vous croyez bien que rien n'échappe à mes craintes.

Nos courtisans, madame, n'ont pas l'esprit si souple que vous, et sont au désespoir d'aller à Fontainebleau; pour moi, tous les lieux me sont assez indifférents, et la vie que je mène assez égale : il y a du bon et du mauvais partout.

M. et madame de Berri font tout ce qu'ils peuvent pour rassembler la cour; mais jusqu'ici ils n'y trouvent pas la facilité qui serait à désirer: il faut l'attendre du temps, qui vient à bout de tout.

Je crains bien M. de Stharemberg; on dit même qu'on lui envoie des troupes, et la décision sur votre général me paraît bien lente.

M. de Villeroi est ici en assez bonne santé,

plus empressé, plus vif, plus engoué que ne serait un jeune courtisan; vous croyez bien qu'il ne manquera pas Fontainebleau, et qu'il ne quittera plus, à moins d'y être forcé.

Le roi et M. le dauphin se portent fort bien; et je suis, madame, toujours également à vous, triste, gaie, saine ou malade.

LETTRE CCXCVI.

A LA MÊME.

Marly, le 11 juillet 1712.

La paix est un grand bien, madame: aussi elle se fait bien attendre; il y a bien long-temps que personne ne doute de celle d'Angleterre; la reine l'a déclaré bien hautement à ses sujets, ils en ont fait des feux de joie: cependant nous n'en voyons point la conclusion. Le Quesnoy est pris, et M. le prince Eugène veut attaquer deux ou trois autres places à la fois. M. de Stafford doit être présentement à l'armée, pour porter les troupes qui sont à la solde de la reine de suivre l'exemple des Anglais: c'est la nouvelle que nous attendons présentement, et qui m'éveille plus matin que je ne le voudrais.

Vous avez beau faire, madame, je ne saurais

me réjouir de la renonciation de LL. MM. CC., et si je m'en console, c'est par des endroits dont je n'ose me vanter à vous. Dieu fera tout ce qui lui plaira ; je n'y prendrai pas grand intérêt, si j'aimais moins la France, et si je n'estimais pas autant LL. MM. CC., que j'admire autant que vous l'avez voulu.

Je me fais une idée bien agréable de la reine tenant entre ses bras votre infant : c'est certainement un divertissement qui ne lui sera jamais reproché, et qui est aussi vertueux que tout le reste de sa conduite.

Le roi et la reine d'Angleterre viennent ici aujourd'hui faire leurs adieux, car nous partons après-demain : ils croyaient bien s'en aller avant nous ; mais tout se passe bien lentement.

M. le dauphin viendra aussi aujourd'hui. On ne le nourrit point délicatement, il est presque toujours dehors; sa dernière dent le chagrine un peu, mais du reste il se porte bien. Pour la santé du roi, elle n'est, graces à Dieu, entamée par aucun endroit; il fait apporter quelquefois son dîner chez moi : il y a long-temps que je n'avais eu l'honneur de manger avec lui ; mais je vois avec plaisir qu'il mange un peu moins; il est vrai qu'on dit que son repas du soir est le plus grand, ce qui est un étrange régime.

Votre maréchal de Villeroi est l'homme du monde le plus content. Dieu veuille que cet état dure long-temps !

Le comte de Broglio a battu les ennemis à un fourrage; mais c'est peu de chose.

Clément est de très-bonne conversation, madame, et tout ce qu'il dit de votre cour la fait respecter et aimer. Je crains toujours M. de Stharemberg, et je vous souhaite autant de tranquillité qu'à nous : vous avez une grande ressource dans votre sagesse et dans votre humeur.

LETTRE CCXCVII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 18 juillet 1712.

Nous ne recevons plus de nouvelles sur la paix qui ne soient bonnes, et je ne vois plus personne qui ne croie celle d'Angleterre au premier jour, et la générale dans cette année; mais tout cela va si lentement, que les naturels vifs ont quelque chose à souffrir.

On dit que nous saurons demain quelle sera la suspension d'armes; on croit que les troupes à la solde de la reine suivront l'exemple des Anglais; on fait espérer que les Hollandais entreront dans une suspension générale : c'est là ce qui serait bon, et je me sentirais, en ce cas-là, de la patience pendant les négociations d'Utrecht.

Je n'ai pas de peine à croire, madame, que ce que le roi a déclaré dans son conseil n'ait donné une scène bien héroïque et bien tendre; notre siècle en fournit qu'on aurait crues trop fabuleuses dans un roman.

Je fus témoin, il y a quelques jours, des adieux de notre roi avec S. M. Britannique. Le roi lui dit des choses admirables sur l'amitié, sur les services qu'il lui rendrait toutes les fois qu'il pourrait, et finit par une exhortation sur la fidélité à sa religion et sur l'éloignement des nouveautés, à laquelle on ne pourrait rien ajouter: un grand roi est un excellent prédicateur. Le roi d'Angleterre répondit parfaitement à tous les articles, et recommanda la reine sa mère au roi d'une manière fort tendre. Ce prince-là est bien sage et plus que son âge ne le porte. La reine, de son côté, dit tout ce qu'il y avait à dire sur leur reconnaissance pour le roi, et sur sa soumission à la volonté de Dieu. Elle est d'une tristesse à faire pitié aux gens les plus durs.

Quelle aimable idée voulez-vous me donner, madame, en me faisant voir la reine d'Espagne à Marly? Si elle était obligée de venir à Barèges, je hasarderais, à mon âge, un voyage jusqu'à Bordeaux; mais que de raisons, madame, et de difficultés se présenteraient pour s'opposer à ce projet : celle de vos deux princes est bien considérable.

Le maréchal de Villeroi est bien content, madame; jugez par là, des traitements qu'il reçoit, car vous savez que sa délicatesse n'est pas aisée

à satisfaire. Il y a long-temps que je ne l'ai vu: il n'est pas facile de me joindre; le roi est souvent chez moi, et j'aime fort à être seule dans les temps dont je puis disposer.

Je ne parle plus de la renonciation, car je ne crois pas qu'il y ait rien de plus imprudent que de tenir là-dessus les discours que l'on tient ici; du reste, je pense comme les autres, pour le moins, et il n'y a pas deux avis depuis le cabinet jusqu'à la halle.

La cour n'est pas encore grosse ici; on y chasse fort, et il y fait le plus beau temps du monde. Je suis partout également à vous, madame, quoique je ne veuille plus rien aimer dans le monde.

LETTRE CCXCVIII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 25 juillet 1712.

Nous voici encore à la veille de perdre Landrecies, et jamais la guerre ne nous a tant pressés que depuis qu'on croit la paix faite. Je ne sais rien de plus égal au déchaînement où l'on est depuis long-temps contre le maréchal de Villars de ce

qu'il ne donne point de bataille, que celui où l'on est présentement de ce qu'il la veut donner pour sauver Landrecies. On ne croirait pas que les maîtres eussent besoin d'autant de patience qu'ils en ont; car je crois que toutes les cours se ressemblent, et qu'on crie partout après ce qui se fait. Après tout ce bruit, je crois qu'il n'y aura point d'action : les ennemis ont eu le temps de se retrancher.

Madame la grande Duchesse est hors de danger prochain, et ira aux eaux quand elle en aura la force. M. le dauphin a toutes ses dents, et sa gaieté est un bon augure pour sa santé. Madame de Ventadour est chargée toute seule de ce précieux dépôt, et ne peut encore se consoler de celui qu'elle a perdu.

La cour fait tout ce qu'elle peut pour oublier ses afflictions; on joue, on chasse, on se promène jour et nuit : mais tout cela ne coule pas de source; le temps en viendra à bout.

Je me garderai bien, madame, de vous dire de mes nouvelles, quoique je compte sur vos bontés pour moi; je m'attirerais des réprimandes et des reproches que je suis bien fâchée de mériter.

Le roi est, graces à Dieu, en parfaite santé.

Le premier président de Harlay est mort.



LETTRE CCXCIX.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 7 août 1712.

Je ne reçus point de lettres de vous, madame, les jours que j'ai accoutumé d'en recevoir, et j'attendis le samedi, le dimanche et le lundi, pour avoir l'honneur de vous écrire; mais votre lettre ne vint que le mardi matin, que l'ordinaire était parti. Je ne sais à qui en est la faute.

Depuis ce temps-là vous aurez reçu et vous recevrez encore de bonnes nouvelles de Flandre. La joie est grande à Paris. J'en ai senti une assez vive, mais elle n'a pas duré long-temps, car le siége de Douai me met dans l'inquiétude; ayant à faire à un homme qui paraissait enragé quand il était heureux, que ne tentera-t-il pas maintenant qu'il est piqué? Je veux espérer la paix, avec toutes les bonnes têtes qui n'en doutent pas; mais je trouve la négociation bien lente : je suis assurée que vous en êtes mieux instruite que moi. Il en est de même des actions qui se sont passées en Flandre, dont on vous envoie les détails; et cela supposé, je ne sais pas trop de quoi remplir mes lettres. J'ignore entièrement ce qui se passe en

notre cour depuis que j'ai perdu celle qui me donnait attention à tout par rapport à elle; je désire le bien en général, mais je ne sais plus ce qui se fait. On me dit hier au soir, au retour d'une maison que j'ai à la ville, et où je suis le plus souvent que je puis pour ne voir personne, que M. le Duc était parti pour l'armée sans la permission du roi et sans le consentement de madame la Duchesse. Ce courage est digne de son sang; mais ses yeux sont en si mauvais état, que je crois qu'il ne faudrait pas souffrir qu'il s'exposât.

Vous êtes cruelle, madame, de vouloir que mon cœur s'attache à LL. MM. CC, en même temps que vous ne voudriez pas nous les donner. Mon âge me doit consoler de tout par rapport à moi, et mon expérience me fait voir qu'il faut peu compter sur l'avenir, et que les choses se trouvent souvent bien différemment de ce que nous pensons.

J'avais déja ouï parler de votre marche au Retiro : il me paraît qu'elle était pleine de majesté et d'agrément.

Je ne manquerai pas de dire ce que la reine m'ordonne sur M. l'abbé Burlet.

Il ne faut plus espérer de gaieté dans mes lettres, puisque ce qui s'est passé en Flandre ne m'en donne pas, et que je me livre sitôt à l'inquiétude de Douai, et de ce que les négociations ne vont pas vite. Je vous souhaite, madame, toute sorte de joie, et votre bonheur me sera toujours d'une grande consolation, car aucun

changement n'en apportera jamais à l'estime, à la tendresse, à l'admiration et au respect que j'ai pour vous.

LETTRE CCC.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 15 août 1712.

Jusqu'ici les troupes qui sont à la solde de la reine Anne n'ont point suivi l'exemple des Anglais, et il ne paraît point encore que cette princesse soit piquée de tout ce que les Hollandais font et disent contre elle : elle agit habilement et ne se fâche point ; toute sa conduite marque une grande considération pour ses alliés. Le prince Eugène est enragé de ce qui s'est passé en Flandre : il tentera le secours de Douai, si on l'en laisse le maître ; mais on mande de tous côtés que les Hollandais ne veulent point se commettre à un événement douteux, et qui nous serait favorable, si l'on pouvait compter sur la supériorité du nombre.

Cependant la reine Anne envoie ici M. le vicomte de Bolingbroke, qui amène avec lui les sieurs Prior et Gautier : il est vraisemblable que

c'est pour avancer la paix; c'est la seule idée qui me fait plaisir, si on peut appeler plaisir, de voir le repos des peuples; car, en mon particulier, je ne souffrais guère de la guerre que par mes inquiétudes, et je ne profiterai peut-être guère du repos; je changerai de souffrances : il en faut avoir tant qu'on est sur la terre. Vous allez bien dire, madame, que je me fais des malheurs par avance, et que mes pensées sont trop noires: mais qui est-ce qui peut en avoir de plus tristes?

Je ne verrais pas même votre reine à Marly avec plaisir, s'il fallait qu'elle en sortît. Jouissez de votre bonheur, madame; je désire qu'il dure long-temps. Quoique madame Compoin ne m'ait pas paru de grande conversation, je tâcherai d'en avoir une avec elle pour entendre parler de votre cour, dont je suis au moins aussi occupée que de la nôtre.

Comme je n'aspire qu'à la paix, je suis fâchée du siége de Douai, dans la crainte que nous ne perdions des gens qui nous affligeront. M. le Duc y est arrivé dans un état, par rapport à ses yeux, qui ne convient guère à la guerre.

M. l'électeur de Bavière est à Chaillot, et doit venir dans peu de jours faire un tour ici : c'est un endroit bien désagréable dans la paix, et qui fâche tout-à-fait le roi, ayant une grande considération pour ce prince, qui, de son côté, est bien attaché à la famille royale. Il a été véritablement pénétré des pertes qu'elle a faites.

Tout Paris veut que la révolution de nos affaires

en Flandre soit un effet de la protection de M. le dauphin : tant on y est persuadé de sa sainteté!

Il y a ici un camérier du pape qui dit que s'il mandait à Rome que le roi de France, à soixante-quatorze ans, sort dans la canicule, à deux heures après midi, et court dans la forêt, dans le sable, au milieu de tous les chevaux, de tous les chiens, qu'on le croirait véritablement fou, et qu'il se gardera bien d'en rien écrire. Il est vrai, madame, que la santé du roi est surprenante; jamais on ne l'a regardée de si près, et, depuis nos malheurs, il est devenu encore plus précieux.

M. de Bolingbroke apporte la liberté de M. le maréchal de Tallard.

M. et madame la duchesse de Berri courent jour et nuit. Madame la duchesse d'Orléans ne se console point de madame la dauphine, et passe tous les jours à une petite maison que M. le comte de Toulouse a sur les bords de la rivière.

Madame la Duchesse et les princesses ses filles se divertissent à la chasse, au jeu, aux promenades, aux bains, et je ne sais comment elles y pourront suffire. Madame la princesse de Conti languit dans sa chambre; et il me semble que ses maux augmentent toujours.

Notre petit dauphin se porte bien; je le verrai à mon retour, et je vous en manderai ce qu'il m'en paraîtra.

La tranchée devait s'ouvrir devant Douai le 14 de ce mois; j'espère que la place ne durera pas,

ayant une assez faible garnison; mais je crains quelque entreprise de M. le prince Eugène.

Adieu, madame : je ne puis plus penser à l'Espagne sans mélancolie ; mais je n'en veux plus parler, et je voudrais bien pouvoir l'oublier, pourvu que vous n'en eussiez pas moins de bontés pour moi, car c'est à quoi je ne renoncerai jamais.

LETTRE CCCI.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 22 août 1712.

Je n'ai point de vos lettre cet ordinaire-ci, madame, et je ne sais de quoi remplir la mienne. L'arrivée de M. de Bolingbroke fournit pourtant assez de nouvelles, mais M. de Torcy vous en instruira mieux que moi; il en est de même de celles de Flandre, qu'on ne vous laisse pas ignorer : il ne me resterait donc que ce qui se passe à la cour, et que je ne sais plus du tout. Je crois, madame, que nous touchons à la paix, au moins à celle d'Angleterre et de Savoie. Il n'y a que vous qui puissiez y apporter quelque retardement par la longueur inévitable d'une négociation qui se fait par des lettres, dont il faut pour le moins trois semaines pour avoir réponse. Le change-

ment qui est arrivé dans nos affaires de guerre ne m'enivre point, je n'en souhaite pas moins la paix générale; et comme tout ce qui l'éloigne pourrait la rompre, j'ai une grande impatience de la voir conclue. Le siége de Douai va fort bien; mais je crains toujours le prince Eugène, qui est fort près de nous, et qui n'a jamais eu qu'une envie, celle de nous battre. Le maréchal de Villars, au milieu de tout ce qu'il a à faire et du bonheur qu'il vient d'avoir, perd un frère qu'il aimait fort; au moins on nous manda hier qu'il était à l'agonie. Il y a assez de maladie parmi nos officiers. J'espère que nous retournerons à Versailles le 14 septembre; j'en serai bien aise pour me rapprocher de Saint-Cyr, où je n'ai jamais eu plus de besoin et de goût pour me renfermer. Il ne faut jamais finir, madame, sans vous dire que le roi est toujours dans une parfaite santé. Les chaleurs qu'il a fait ici ne lui ont pas fait manquer une chasse. Il a certainement moins d'incommodités qu'il n'en avait à quarante ans, car je ne lui vois plus de vapeurs, qui l'incommodaient quelquefois; il n'est plus question de goutte depuis que M. Fagon le purge toutes les cinq semaines : ce n'était que les six; mais il tâche de rapprocher de huit jours, et par là, de conduire le roi bien loin. Tous ceux qui aiment sa conservation doivent prier pour celle de M. Fagon. Je désire la vôtre de tout mon cœur, madame, persuadée qu'elle fait beaucoup de bien et aucun mal, et je vous aimant et vous respectant pour toute ma vie.

LETTRE CCCII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 2 octobre 1712.

Votre voyage à Bagnères fait bien du bruit, madame; et comme nos courtisans ne croient pas que rien se fasse simplement et naturellement, ils tâchent de pénétrer votre secret. Les uns disent que vous venez à la cour; les autres, que c'est un commencement de disgrace de LL. MM. CC.; les autres, une envie de vous retirer; les autres, une grande maladie. Pour moi, je crois que c'est une incommodité dont vous craignez les suites, et que vous prenez d'abord le parti d'y remédier, sans attendre que le mal devienne plus grand; je suis seulement inquiète sur les caves de Bagnères, dont je n'ai jamais vu faire de cas que pour les bains. Vous aurez su l'avis de M. Fagon.

Votre ami, M. le maréchal de Villeroi, est bien inquiet sur ce qui vous regarde, madame, et vous devez lui en savoir meilleur gré que dans un autre temps, car il est au comble de la joie. Le roi lui a donné les survivances du gouvernement du Lyonnais, de la lieutenance de roi, de toutes les pensions qui y sont attachées, et cela avec toutes

les marques d'amitié qu'il pouvait désirer. Nous n'en sommes pas mieux ensemble lui et moi : je lui refuse des audiences, et il s'oppose fortement au dessein que j'ai de me renfermer plus que jamais.

J'ai passé le temps de Fontainebleau dans une grande solitude, dont je me suis très-bien trouvée : je la veux continuer ici. Je n'ai nulle raison de me montrer, et j'en ai mille pour me cacher : je suis vieille, sourde, souvent triste, malade, ennuyée du monde, connaissant trop les courtisans; je n'ai plus ce qui m'intéressait à tout, qui m'est devenu indifférent, excepté ce qui regarde la personne du roi et le bien de son état.

Je n'ai de ce côté-là, présentement, qu'à me réjouir. Tout va à merveille en Flandre : nous recevons à Rambouillet la reddition de la place du Quesnoy. On va assiéger Bouchain. Les ennemis disent qu'ils ne nous ont jamais attaqués avec tant de vivacité et tant d'habileté que nous les attaquons. Tous ces siéges, jusqu'ici, ne nous ont point coûté de personnes considérables.

Il y a beaucoup de malades partout et dans l'armée : on y meurt rarement. On dit que le prince Eugène va à la comédie à Mons, et qu'il dit que, puisqu'on l'empêche de faire quelque chose, il va songer à se divertir. Je crois qu'en effet son armée est présentement peu considérable; car ils envoient des détachements dans toutes les places, nous craignant partout. Peut-on, madame, ne pas connaître la main de Dieu

main de Dieu dans un tel changement? Il nous a humiliés et affligés; il nous relève et nous réjouit. Les Hollandais sont enragés contre nous et contre l'Angleterre.

La grossesse de madame la duchesse de Berri se confirme; elle ne va point à Rambouillet. M. le comte de Toulouse a donné les logements qui lui sont restés aux maréchaux de Villeroi, de Tallard, et à M. de Dangeau. Ce prince nourrira tout le monde, excepté la table du roi : on dit que cela ira à mille personnes par jour. Madame la Duchesse gagna hier un incident de son procès : c'était une évocation.

Ce que j'apprends de M. le dauphin est toujours ce que je vous ai mandé, et la santé du roi est aussi toujours la même. Il me semble, madame, que je vous aime mieux dans la solitude : pardonnez-moi la liberté de cette expression.

LETTRE CCCIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 9 octobre 1712.

J'AI reçu, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Pampelune, datée

du 22 septembre ; vous me faites justice de croire que je m'intéresse au succès de votre voyage. Je suis bien persuadée que LL. MM. CC. ont pris toutes sortes de précautions et de soins pour votre sûreté, et commodité, et je vous connais d'assez bon sens, madame, pour y avoir mis ordre vous-même.

Il vous sied très-bien d'être accablée de compliments, de requêtes et d'une grosse foule ; mais il n'en est pas de même de vos compagnies de nuit, et je ne connais rien de plus mal assorti que vous avec les punaises.

Vous ne serez point trop mal logée à Bagnères : nous trouvâmes notre maison un palais en sortant de Barèges ; mais je crains bien que les eaux ne vous fassent pas tout ce que vous en attendez, car nous n'y avons guère vu compter que sur les bains.

La reine vous donne certainement une grande marque d'amitié en consentant à une séparation de trois mois, et M. le prince des Asturies n'avait pas grand tort de vouloir vous suivre : il aurait bien profité de vos loisirs.

A quoi vous est-il bon, madame, que je sois contente de LL. MM. CC., et pourquoi voulez-vous me faire adorer une princesse que je ne verrai jamais ? Elle me fait l'honneur de m'écrire de manière à faire tourner la tête à quelqu'un qui compterait plus sur l'avenir.

Le Quesnoy est pris, et a capitulé le 4 d'octobre ; Bouchain était déja investi, et je crois qu'on en ouvrira la tranchée demain ; jamais, madame, mi-

racle ne fut mieux marqué ni révolution plus subite ; il y a trois mois que nous étions sans courage, sans troupes, sans munitions, sans artillerie, sans voitures, et ne pouvant qu'être spectateurs de ce que M. le prince Eugène voulait faire : il est spectateur à Mons ; on n'entend plus parler de son armée ; la nôtre emporte tout ce qu'elle attaque : il y a tous les jours des exemples de la valeur romaine dans les moindres soldats, c'est à qui marchera à Bouchain. Notre artillerie a fait taire celle du Quesnoy dès le premier jour qu'elle a tiré ; nous avons des munitions de reste; l'armée ne manque de rien, et nous trouvons des voitures pour conduire à Bouchain le grand nombre de fascines qui nous est nécessaire; on n'en pourrait pas trouver une dans les environs de cette place, parce qu'il ne s'y trouve plus aucun arbre.

Il est vrai, madame, que nous adorons de bon cœur la Providence, quand elle nous donne des consolations; il me semble que sa conduite la plus ordinaire, c'est de mêler les biens et les maux.

Oui, madame, M. du Casse voudrait le bonheur de la France : tous les honnêtes gens pensent comme lui, et le font consister dans la même chose; il faut abandonner cet endroit-là à Dieu, comme tous les autres.

Vous avez fait une grande charité, madame, de favoriser le passage des blés; c'est faire une aumône bien considérable, car il a manqué dans plusieurs de nos provinces.

Le roi arriva hier au soir de Rambouillet en

parfaite santé; il a chassé tous les jours, et son dernier rendez-vous était à trois lieues: tout cela lui paraît indifférent: il pleuvait à verse, il ne s'en apercevait pas.

Jamais on n'a fait une plus grande et magnifique dépense que celle de M. le comte de Toulouse, et avec un si grand ordre, que personne n'y paraissait empressé; la maison est petite, mais les dehors sont magnifiques par tout ce que ce prince y fait faire; la situation n'en est pas belle, c'est un pays de chasse, une très-grande forêt. Les meubles, faits à Saint-Joseph, sont très-beaux et pleins de l'imagination de celle qui les avaient commencés : le roi s'y est plu et pourra bien y retourner. Pour moi, j'y ai fait à peu près les mêmes choses, et je n'y ai vu que les mêmes personnes: madame de Dangeau, madame de Caylus, et madame d'O; car madame de Lévi, qui est de ma cabale, relève de couche, et la duchesse de Noailles est grosse.

Je m'en vais écrire à la reine; sa lettre m'en fournit beaucoup de matières: il y en a de bien tristes.

Madame de Caylus est bien sensible à vos bontés; elle ne se porte pas trop mal, pourvu qu'elle demeure presque toujours couchée, et par conséquent dans sa chambre ou dans la mienne. Ne me grondez point, madame; je suis très-aise de notre état présent; mais que n'aurais-je pas senti en le partageant?

P. S. Je viens d'écrire une très-grande lettre à

la reine; je ne réponds guère sur feue madame la dauphine : j'aurais attendri S. M. et je me serais mise hors d'état d'achever ma lettre. Dieu vous conserve, madame, et vous mette en état de rejoindre vos princes! Je crois votre cour très-aimable.

LETTRE CCCIV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 18 octobre 1712.

Je souhaite de tout mon cœur, madame, que vous retrouviez votre santé à Bagnères; je ne suis point surprise que le voyage vous ait faitp lus de bien que de mal: les personnes accablées de soins et d'affaires se reposent plus en allant qu'en demeurant exposées à toute une cour.

Vous apprendrez bientôt, madame, la prise de Bouchain; les nouvelles d'hier au soir* portaient qu'on n'y tirait presque plus : il est temps de finir la campagne; nos troupes ont souffert à la tranchée de Bouchain; elles étaient dans l'eau jusqu'à la ceintüre: mais enfin, madame, voilà qui est fini, et bien fini. Le général nous paraît de bonne humeur dans ses lettres, et d'une grande impatience de venir jouir de son bonheur: il ne trouvera pas

des gens fort charitables ; et si on l'enviait quand il était malheureux, jugez, madame, de ce qu'on fera quand on ne peut disconvenir qu'il ne soit couvert de gloire : mais le roi et les bonnes gens le recevront à merveille.

Tous nos courtisans seront bien aises de se retrouver ici, quoiqu'on puisse dire qu'il n'y a plus de cour, n'y d'espérance qu'elle se rétablisse. Madame la duchesse de Berri n'est point propre à rassembler le monde : ses journées sont fort dérangées ; on ne sait à quelle heure on peut y aller ; elle n'aime point le jeu, qui est pourtant nécessaire pour assembler la compagnie. M. le duc de Berri aime encore plus la chasse que le jeu : c'est le meilleur prince du monde, et tel en tout que monseigneur son père.

Le roi tâche d'accommoder le procès des princes du sang ; il s'y trouve bien des difficultés, à cause de leur minorité. Madame passe sa vie chez elle à écrire, et devient bien incommodée. Madame la duchesse d'Orléans est fort paresseuse, et a beaucoup de mauvaises affaires chez elle. Madame la Duchesse est celle qui tire le meilleur parti du temps présent, et qui songe le plus à se divertir. Madame la princesse de Conti est confinée comme si elle avait cent ans. Madame la duchesse du Maine est toujours à Seaux, où elle ne s'ennuie point. Madame de Vendôme est fort occupée du mauvais état des affaires de M. le duc de Vendôme. La petite princesse de Conti a bien des vapeurs et des procès. M. son fils n'est ni beau ni

bien fait, et fait pourtant ressouvenir en tout de M. son père, que vous savez, madame, qui charmait tout le monde.

Chacun se divertit assez chez soi : on joue et on mange les uns avec les autres. Le roi se porte parfaitement bien, et M. le dauphin paraît se fortifier, à ce que l'on dit, car je ne le vois point.

Je suis bien aise du parti qu'on a pris de renvoyer le cordelier en Espagne, car vous verrez de près ce que c'est : on prétend ici qu'il est bien clair que c'est un méchant homme; mais on ne peut rien prouver de plus. M. le comte de Chalais s'est donné bien de la peine pour cette affaire-là.

La maréchale de Bouflers vint hier faire sa révérence au roi, qu'elle n'avait pas vu depuis son veuvage. Le marquis de la Salle s'est marié, et il prétend que c'est par raison; il a pris une demoiselle de Normandie, de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, qu'on dit être fort raisonnable. Je finirai ma lettre, madame, par le meilleur endroit, qui est sur les espérances que nous avons d'une prochaine paix; il paraît que l'Angleterre la presse, et que la Hollande s'adoucit et entre en matière sur les conditions. Ma joie serait grande si je la pouvais partager; mais Dieu ne veut pas qu'on en ait de complète; je serai fort sensible, madame, à celle du rétablissement de votre santé, et de votre retour auprès de LL. MM. CC., où je crois que vous faites toute sorte de bien, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir.

LETTRE CCCV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 22 octobre 1712.

Je vous suis très-obligée, madame, des deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire depuis que vous êtes à Bagnères, et je suis ravie de vous voir contente de vos remèdes et toute prête à retourner auprès de LL. MM. CC. Je prendrai part à leur joie, à la vôtre, et même à celle de M. le prince des Asturies.

Bouchain est pris, madame, et voilà notre campagne finie bien glorieusement. Le roi donna hier le gouvernement de Provence à M. le maréchal de Villars; la charge de général des galères, au maréchal de Tessé; le gouvernement du pays Messin, à M. de Saillant; celui de Gravelines, au marquis de Broglio, gendre de M. Voisin, dont on augmente les appointements en faveur du ministre; le gouvernement de Charlemont, au marquis de Vieux-Pont, bon officier, gendre de madame la princesse de Montauban; et celui de Nîmes, à M. de Viéru, vieux officier et gendre de M. de Saint-André. Je ne sais, madame, si vous vous souvenez assez de l'hôtel d'Albert pour reconnaître ce nom-là.

Madame la duchesse d'Albe me fit l'honneur hier de venir me faire son dernier adieu à Saint-Cyr, espérant partir la semaine qui vient; il y a long-temps qu'elle s'en flattait, et qu'elle se fâchait contre moi quand je l'assurais qu'elle ne partirait pas si tôt: j'admire qu'elle ait pu finir tant de fâcheuses affaires dans un pays étranger et sans secours. Elle est bien reconnaissante, madame, de toutes les obligations qu'elle vous a : je ne crois pas que le roi et la reine d'Espagne aient une sujette plus zélée, plus fidèle et plus respectueuse; j'espère que la joie d'être à Madrid la consolera un peu : elle en a grand besoin, car elle a passé une triste vie depuis la mort de M. son mari; jamais femme n'a mieux aimé tout ce qu'elle doit aimer, jusqu'à voir M. son fils beau comme le jour, qui assurément ne l'était pas.

M. le maréchal de Villeroi, plus grand-père que tous les grands-pères du monde, a présenté, depuis peu de jours, tous ses petits-enfants au roi, pour prêter leur serment sur toutes les survivances qu'ils ont : l'aîné sera petit et gros, le visage fort agréable; le second tient plus de M. le maréchal.

Je ne sais si nous nous flattons, mais nous croyons voir la paix bien près. Les Hollandais entrent en matière; il paraît peu de choses à disputer: je ne puis pas dire présensement que ma joie sera grande; mais j'en aurai de voir LL. MM. CC. affermies sur le trône, la France en repos, du moins pour quelque temps, et le roi délivré de tant de soins et d'inquiétudes : il ne lui en restera encore que trop.

mais nous ne sommes pas ici bas pour être par-parfaitement heureux.

La cour va se grossir de tous nos guerriers, qui seront bien aises de se trouver ici à leurs places; je le serai aussi de vous savoir dans la vôtre, où vous faites, madame, un beau personnage. Je souhaite de tout mon cœur qu'il soit aussi bon, ce qui n'est pas toujours.

LETTRE CCCVI.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 26 octobre 1712.

Oui, madame, j'ai reçu une assez longue lettre de la reine, toute pleine de marques de cette bonté qui ravit tout le monde, et dont je voudrais être ravie de plus près, car je ne suis point quiétiste, et je fais grand cas de la jouissance.

Les eaux de Bagnères ont été faites exprès pour vous, madame, et c'est assez pour mériter une réputation que je vais tâcher de leur donner, car elles n'en avaient jusqu'ici que pour les bains.

J'ai dit au roi combien vous étiez contente de la réception qu'on vous a faite en France; et certainement, madame, c'est un bon office pour tous

ceux qui y ont contribué. M. le maréchal de Villeroi, qui est l'ami le plus vif et le plus solide que vous ayez, a fait encore expliquer S. M. depuis peu sur votre chapitre, et en a été si content, qu'il n'a pas eu la patience d'attendre pour me le dire qu'il me fît une visite; il me l'a écrit dans des termes bien obligeants pour vous. Prenez autant de part, madame, à sa joie que vous en avez pris à ses disgraces, car c'est l'homme du monde le plus content; je souhaite de tout mon cœur qu'il demeure long-temps en cet état-là.

M. le Grand a perdu un fils de la petite-vérole, qu'on appelait l'abbé d'Armagnac; il a encore un autre abbé, qu'on appelle l'abbé de Lorraine: M. Voisin a perdu une fille de seize ans; je crois qu'il s'en consolera, puisqu'il lui en reste encore six dans le monde et une religieuse. Madame la chancelière est assez mal à Pontchartrain; votre ami vient de le dire au roi hier au soir, pour le prier de le dispenser de travailler aujourd'hui avec lui, et de dispenser aussi M. le chancelier d'aller demain au Te-Deum qu'on chante à Notre-Dame pour la prise du Bouchain. Nos guerriers reviennent; le maréchal d'Harcourt est arrivé; je crois que je trouverai ce soir le maréchal de Villars à Versailles. Le maréchal de Tessé y est revenu avec un grand empressement, pour remercier le roi de la grace qu'il lui a faite pendant son absence, dont les courtisans ont voulu être surpris; je ne l'ai pas été de même, car jamais le roi n'a oublié le service qu'il rendit à Toulon.

Puisque la grossesse de madame la duchesse de Berri vous fait tant de plaisir, il faut vous dire, madame, qu'elle va très-bien, et hasarder de vous attendrir en vous disant que cette princesse vomit huit à dix fois par jour; si j'avais quelque crédit auprès de vous, madame, je recommanderais à votre générosité madame la duchesse d'Albe, qui est déja pleine de reconnaissance de ce que vous avez fait pour elle. Je ferai vos compliments et remercîments à madame la duchesse d'Elbœuf, si je la vois encore; car elle est à Paris depuis notre retour de Fontainebleau. Elle a une perte de sang avec plusieurs autres maux qui font craindre pour sa vie; mais je lui manderai tout ce vous me dites pour elle, je suis sûre que c'est lui faire plaisir: c'est la meilleure femme du monde.

Conservez-vous, madame, après vos eaux; la duchesse de Noailles a pensé mourir au retour de Bourbon. M. de Bonrepos a été malade en revenant d'Ancosse, dont il était aussi très-content: il est vrai que notre climat est différent de celui de Madrid. Je prie Dieu qu'il vous fasse vivre longtemps, et que vous me conserviez toujours vos mêmes bontés; je les mérite, madame, par les sentiments que j'ai pour vous.

LETTRE CCCVII.

A LA MÊME.

Marly, le 7 novembre 1712.

Je crains bien, madame, que l'indisposition du roi n'ait été jusqu'à vous, et avec assez d'exagération pour vous alarmer; mais je puis bien vous assurer que ce n'était qu'une légère fluxion, une saignée et deux médecines, les dévotions à faire, et beaucoup d'autres choses dont il se pressait pour vouloir aller à Marly le jour ordinaire. Je sais qu'on a mandé beaucoup de choses fausses là-dessus. J'espère que vous vous fierez à moi, qui vous dis toujours la vérité : il est en parfaite santé, et dans le jardin à l'heure qu'il est, quoique j'aie l'honneur de vous écrire à la bougie. Il a couru le cerf aujourd'hui; Madame n'y a point été, ayant été indisposée cette nuit; mais on m'a dit qu'elle s'est promenée ce matin. M. le duc de Chevreuse est mort, et laisse une famille bien affligée; vous connaissez leur union. Le gouvernement de Guyenne réveille tous les courtisans; il n'y a que votre ami qui ne le demande pas; il ne désire plus que la longue vie du roi. Votre charmante reine m'a encore fait l'honneur de m'écrire

avec sa bonté ordinaire, et j'ai eu celui de lui répondre bien amplement. Il me semble que tout s'avance pour une paix prochaine, et qu'on peut s'en flatter à la fin de l'année : je l'aurais plus sentie autrefois, mais Dieu ne l'a pas voulu.

Les affaires de l'église paraissent s'adoucir : M. le cardinal donne des stations pour l'avent et le carême aux jésuites, ce qui fait croire qu'il ne veut pas tous les interdire, comme on l'avait dit. J'aurai l'honneur de vous écrire dorénavant à Madrid; je prends part à la joie que vous y aurez et que vous y donnerez. Je ne vous fais point de nouvelles protestations de mon attachement pour vous, madame, persuadée que vous n'en doutez plus.

LETTRE CCCVIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 13 novembre 1712.

Ne pouvant point avoir l'honneur de vous voir dans la chambre obscure de Marly, je vous désire à Madrid, madame, et je n'aime point que vous perdiez votre temps à Bayonne. Il me semble qu'il n'y en a pas un moment qui ne doive être employé avec un grand bien, et c'est ce que je me

figure de tout ce que vous faites. Si la pluie d'hier a été générale en France, je crains bien qu'elle n'augmente vos torrents. Vous marchez, madame, assez bien accompagnée pour ne pas craindre le péril; mais j'entre fort dans les sentiments de la reine sur le moindre retardement.

Il est vrai que le roi a eu une très-grande incommodité, dont on fait beaucoup de bruit : soyez en repos sur sa santé; il passa hier dans son jardin cette journée de pluie dont je viens de vous parler. Vous avez raison de dire que vous êtes obligée à M. le maréchal de Villeroi : je puis vous assurer qu'il ne perd pas une occasion de vous donner des marques de son amitié, et qu'il trouve fort mauvais que tout le monde ne pense pas tout-à-fait comme lui. Vous avez souvent part, madame, à nos conversations; mais je les rends le plus rares que je puis. Ignorez-vous la vie que je fais, quand vous mandez à M. de Villeroi que mon temps serait mieux employé auprès du roi qu'à Saint-Cyr? je vous assuse que je pense comme vous, et que je n'ôte pas un moment à cet honorable devoir; mais on a bien autre chose à faire qu'à m'entretenir.

Le maréchal de Berwick est bien fâché d'un accident qui arriva il y a quelque jours dans la forêt de Saint-Germain : son fils aîné, de sa première femme, tua l'écuyer de son père. Madame est toujours incommodée, mais elle traite ses maux cavalièrement. Le gouvernement de Guyenne n'est pas encore donné, et je ne pense pas même qu'il se

donne si tôt. Le roi reçut hier, avec bien de la peine, la nouvelle de l'extrémité où se trouve Gironne. On prétend, madame, que vous ne vous aidez pas assez.

LETTRE CCCIX.

A LA MÊME.

Marly, le 20 novembre 1712.

J'ai bien de l'impatience, madame, de vous savoir à Madrid; et les eaux me feraient une double peine, si, avec les autres désordres qu'elles font, elles vous retenaient à Bayonne. Je voudrais vous savoir aux pieds de cette grande reine dont j'admire la bonté. Elle se donne la peine de m'écrire de grandes lettres sur tout ce qui se passe en Espagne, qui est beau et grand, et point du tout de mon goût. Je vois pourtant bien que je ne suis pas raisonnable, et que, dans la situation où nous sommes, il faut que cela soit ainsi. J'espère toujours la paix, et toutes les meilleures têtes n'en doutent point; mais je trouve que les négociations sont bien longues, et je crains toujours que quelque événement inopiné ne les rompe.

J'ai un nouveau chagrin par rapport à la santé

du roi : ne vous alarmez point; elle est aussi bonne qu'elle ait jamais été; mais on veut s'alarmer, les uns par inquiétude, les autres par affection, beaucoup par peur, et beaucoup encore par vouloir troubler et mettre l'alarme partout. On sème cent faussetés dans Paris, qu'on ne peut parvenir à rassurer, et vous voyez mieux que moi, madame, l'inconvénient de ces nouvelles mandées par toute l'Europe; du reste, comptez qu'il mange à son ordinaire, qu'il dort de même, qu'il fait les mêmes exercices, qu'il marche mieux que jamais ici, parce qu'il se promène avant le repas, et qu'il donne le même temps et la même application à ses affaires. Le gouvernement de Guyenne n'est point encore donné; mais le roi l'a chargé aujourd'hui de dix mille écus de pension pour madame la Duchesse, dont les affaires se trouvent en mauvais état. Le roi a allongé son voyage de dix jours, pour le plaisir de planter; mais il y aurait été contraint par la chute qu'a faite madame la duchesse de Berri, qui la tient pour neuf jours au lit. M. le dauphin se porte fort bien. La reine d'Angleterre a eu un grand mal de tête, et un mal de gorge qui ne sera rien. Madame la duchesse d'Elbœuf est, à ce qu'on dit, hors d'affaire. Le maréchal d'Estrées est parti d'ici malade. Votre bon ami s'absente trop souvent pour aller tenir l'assemblée des maréchaux de France; je le voudrais toujours auprès du roi, qu'il sait mieux réjouir que tout autre.

Voilà le roi qui arrive de la chasse, où il a été

deux heures, et rapporte trente ou quarante pièces de gibier : il n'a jamais si bien tiré. Je voudrais que le roi d'Espagne eût un parc comme celui de Versailles.

Je commençai cette lettre hier, et j'en viens de recevoir une de vous, madame, qui m'apprend que ce que je craignais est arrivé, et que vous êtes demeurée à Bayonne : c'est un malheur que nous partageons tous, car il vous faut auprès de LL. MM. CC. Tout le monde y gagne; ne me parlez plus de renonciation, je vous en conjure : je me condamne à un éternel silence là-dessus; je ne pourrais que dire des choses mal à propos, et je n'ai pas besoin de ce nouvel attendrissement. Je vis hier la lettre que le roi d'Espagne écrit à M. le duc de Berri; mais, encore une fois, n'en parlons plus. J'ai déja rendu compte au roi, madame, de la manière dont vous parlez de M. l'évêque de Bayonne et du maréchal de Montrevel; je vois que votre cœur grand et bon voudrait répandre le bien dans tous les lieux où vous passez. Je me portais bien hier quand j'eus l'honneur de vous écrire : j'ai eu une mauvaise nuit, et c'en est assez pour m'abattre et pour m'obliger à finir cette lettre plus tôt que je ne le voudrais. Madame a de petits abcès sur la langue, où il a fallu mettre la pierre infernale; elle a été saignée depuis deux jours, et doit l'être encore ce soir; mais, en attendant, elle va courre le cerf avec le roi, qui sort de ma chambre dans ce moment, et qui est, grace à Dieu, en parfaite santé.

LETTRE CCCX.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 27 novembre 1712.

Je crois, madame, qu'il faut reprendre mon commerce à Madrid; je crois qu'enfin les eaux vous auront laissée partir de Bayonne, où votre long séjour m'a fait une grande peine. J'ai parfaitement compris que vous étiez bien aise d'avoir l'honneur de voir la reine douairière, et bien compris aussi que vous n'auriez pas voulu la voir douze jours de suite; et en vérité, vous aviez de bonnes raisons de vous impatienter un peu : votre naturel doux et tranquille a été mis à une grande épreuve, étant attendue de votre charmante reine. Je prends une grande part à sa joie et à la vôtre; il faut que la mienne se prenne sur ce qui se passe en Espagne, car je ne vois rien en France qui me fasse un grand plaisir : ma chambre est pourtant le lieu de la cour où il en paraît le plus; il y a souvent de la musique, qui est la seule chose qui plaise au roi, quand il n'est pas dehors. M. le maréchal de Villeroi doit ce soir nous en donner une, et j'espère que par là il s'insinuera dans les autres, où jusqu'ici il n'est entré que M. le comte de Toulouse.

Vous êtes bien bonne, madame, de vous intéresser à la grossesse de la duchesse de Noailles; je n'osais vous nommer ce nom-là. M. son mari est dans un pitoyable état pour un homme de son âge : il a un rhumatisme qui le met hors d'état de remuer. Il a été bien affligé de ne pouvoir aller à Gironne; et celui qui en a la commission y va de bonne grace, et s'y est offert avec autant de zèle qu'aurait fait M. le maréchal de Bouflers : il n'y a pas assez d'exemples d'une bonne volonté, qu'il n'en faille prendre parmi les morts. Le roi tient aujourd'hui un chapitre de l'Ordre pour le donner à M. le duc d'Aumont, qui en sera plus paré en Angleterre. J'ai une grande impatience de savoir le duc d'Hamilton ici, car pour le voir je n'y pense pas; et m'enfermant plus que jamais contre tous les Français, je ne me livrerai pas aux étrangers, quoique j'approuve infiniment qu'on les traite bien; j'y excite tout le monde autant qu'il m'est possible. Madame marche par son courage, mais sa santé n'est pas bonne. La reine d'Angleterre n'a pu aller à Saint-Germain ces jours passés, comme elle l'avait résolu; elle espère pourtant qu'elle ira jeudi. Nous sommes à Versailles d'hier. Le procès des princes ne s'accommode point. M. le Duc est aux états de Bretagne. Le roi prend demain sa médecine de précaution, et se porte très-bien; et je suis, madame, dans ma langueur comme dans ma vivacité, parfaitement à vous.

LETTRE CCCXI.

A LA MÊME.

Versailles, le 5 décembre 1712.

Il y a bien long-temps, madame, que je n'ai reçu de vos lettres; j'ai une grande impatience de vous savoir à Madrid. On n'entend parler que de paix, et je ne la vois point arriver; il y a même des gens qui prétendent que, quand les principales puissances seront d'accord, les intérêts des autres seront encore d'une grande discussion. On a porté chez M. d'Oxford une cassette avec un écriteau qui le priait de l'ouvrir lui-même. Il a eu trop bon sens pour le faire lui-même, et celui dont il s'est servi, au lieu de l'ouvrir par l'endroit qui se devait naturellement, l'a ouverte par-dessous, et a trouvé plusieurs petits pistolets qui auraient tous tiré en même temps, et tué, à ce qu'on dit, plusieurs personnes, s'il s'y en était trouvé. Cette aventure fait beaucoup de bruit.

Le roi a donné l'Ordre à M. le duc d'Aumont, pour le parer en Angleterre. Un de mes gens entre dans ce moment dans ma chambre pour me dire qu'on vient d'apprendre que M. le duc d'Hamilton s'est battu en duel contre milord Moore,

qui a été tué, et milord Hamilton est mort trois heures après, de quatre blessures qu'il a reçues. C'est un fâcheux contre-temps qui peut encore allonger nos négociations; et comme il en pourrait arriver de plus considérables, je crains toujours pour cette paix que je désire ardemment, sans espérer une joie bien sensible.

Le médecin de Madame espère la guérir par un long usage du soufre : elle en est déja un peu mieux. On commence à se remuer sur la gouvernante des enfants de M. le duc de Berri : on parle de madame de Pompadour et de madame la maréchale de Besons.

M. Chamillard a vu le roi, et paraît ici, car il a assisté à la cérémonie de l'Ordre. Madame d'Elbœuf est hors d'affaire, et viendra à la cour, à ce qu'on dit, avant Noël. Votre ami est à la campagne : je le vis dans ma chambre avec plaisir le jour qu'il nous donna la musique. Je reçois un paquet de lui avec votre lettre, madame, datée de Vittoria; j'espère que la première sera de Madrid. Je connais trop votre attachement pour le roi, pour avoir manqué de vous prémunir contre toutes les fausses nouvelles qu'on a mandées partout de sa santé; j'ai eu grand soin d'en informer la reine, avec beaucoup de détail de ses chasses, qui ne sont point d'un homme affaibli. Il a plu à verse aujourd'hui : il n'en a pas moins été à Marly, où il a planté tout le jour; il travaille présentement avec votre ami M. de Pontchartrain. La nouvelle d'aujourd'hui est que M. le duc de Berri entrera demain au

conseil des dépêches : on s'approche fort de lui, et il est aimé. Il faut espérer que le temps produira le même effet pour madame la duchesse de Berri; il paraît qu'elle en a grande envie : elle a de l'esprit, elle est polie et libérale. J'ai montré au roi tout ce que vous pensez sur le maréchal de Montrevel. Nous n'avons point encore ouï parler de la mort de M. le duc de Mazarin : il est assez vieux pour qu'elle arrive bientôt.

Je vous ai voulu mettre aux pieds du roi; mais il est trop poli pour vous y souffrir : il m'ordonne madame, de vous remercier de l'intérêt que vous prenez à sa santé; celle de notre dauphin va fort bien.

La reine d'Angleterre a dû retourner à Saint-Germain aujourd'hui. Le roi son fils édifie tout le monde par la manière dont il entend la messe : ce prince a d'excellentes qualités, beaucoup de religion, d'honneur, de probité et de bon sens; son caractère est sage; nulle vivacité; du reste, l'accent plus anglais, et toutes les manières plus étrangères que ceux qui ne sont jamais sortis de Londres. M. le Duc et lui se ressemblent à les prendre l'un pour l'autre. Voilà bien vous dire des bagatelles, madame; jugez par là de ce que je ferais si j'avais l'honneur de vous entretenir; vous verriez bien que les gens avec qui je passe ma vie ont moins de part que vous à ma confiance. Dites quelque chose pour moi à votre grande reine, que j'aime trop pour ne la jamais voir.

LETTRE CCCXII.

A LA MÊME.

Versailles, le 19 décembre 1712.

Je n'eus point l'honneur de vous écrire lundi dernier, madame ; je ne reçus rien de vous, et je n'avais rien à vous mander : nous étions dans l'attente continuelle de M. Prior; mais nous savons à présent qu'il ne viendra pas si tôt : il faut auparavant qu'il parte d'Angleterre, que milord Stafford, qui est présentement à la Haye, envoie la dernière résolution des Hollandais, qui assemblent leurs députés pour la prendre : après quoi, M. Prior nous apportera une paix générale ou particulière. Vous pourriez bien, madame, savoir mieux que moi ce que je vous dis. Madame est toujours fort incommodée ; cependant elle espère que l'usage du soufre la tirera d'affaire.

On dit que la cour de madame la duchesse de Berri est assez grosse en hommes, mais qu'il y a très-peu de femmes ; la paresse les rend incapables de devoirs, et même de chercher leurs plaisirs.

M. le duc d'Aumont est parti : il part avec une grande suite, et par conséquent une grande dé-

pense. M. Dodart, qui était médecin de feu M. le dauphin, veut, madame, que je vous présente sa fille, qui va s'établir en Espagne, et que je vous demande votre protection pour elle : je ne connais pas sa personne ; mais elle est fille et petite-fille de très-honnêtes gens ; le grand père était attaché à toute la maison de Conti, et plus ami que médecin, si l'on ose parler ainsi, de notre grande princesse de Conti. Le père est plein d'esprit, d'honneur, de probité, capable dans sa profession, et bien malheureux d'avoir perdu M. le dauphin, avec qui il était parfaitement bien.

Le roi est en parfaite santé, madame ; et notre petit dauphin a toutes les marques de pouvoir vivre : il est plus beau que n'était M. le duc de Bretagne.

Enfin j'ai vu votre ami à notre musique, et j'espère que ce ne sera pas la dernière fois. M. le marquis de Mouchi, parent de M. le cardinal d'Estrées, parfaitement bien avec madame la duchesse de Berri, épousa hier une de ses favorites, petite-fille du premier médecin de Monsieur, que nous verrons assise à ses côtés aux repas de Marly : elle est jeune et jolie, à ce qu'on dit, car je suis bien loin présentement de voir la jeunesse.

J'ai commencé cette lettre avant-hier ; et croyant qu'il me viendrait quelques nouvelles, je ne l'ai point fermée. On dit à cette heure que M. Prior va arriver, et que nos affaires vont finir. Dieu veuille vous bénir en Espagne, et nous donner la patience en France !

LETTRE CCCXIII.

A LA MÊME.

Marly, le 16 janvier 1713.

Il me semble que jamais il n'y a tant eu de maladies générales qu'il y en a présentement. Je trouve bien mauvais que les rhumes de Madrid osent attaquer la reine: elle mérite toutes sortes d'exceptions, et j'espère, madame, que vos soins la tireront bientôt d'affaire; mais cette petite fièvre, jointe à une litière dont j'entends parler, ne serait-elle point un commencement de grossesse?

Vous prenez bien, madame, les manières de France, de parler des retours de chasse; je crois les vôtres fort agréables et plus modérés que ceux de Marly, car j'avoue que nous mangeons trop, que nous sommes trop long-temps à table, et trop occupés de la bonne chère; cependant le roi est devenu un des plus sobres de son royaume: les tables des particuliers sont excessives; et, malgré les plaintes continuelles des courtisans sur leur peu de bien, il n'y a presque plus personne qui ne donne à manger.

Je ne suis plus surprise de l'offre que vous a faite Clément: il a été assez bien traité en Espagne,

et vous y avez peut-être assez contribué, madame, pour qu'il fît un voyage pour madame votre nièce. Il est vrai que madame la duchesse de Berri veut se servir d'un autre, qui accouche fort bien : il s'appelle Dionis, et était premier chirurgien de feu madame la dauphine.

Madame dort toujours, et se plaint des remèdes dès qu'elle sent la moindre faiblesse : ce n'est pour tant pas là son plus grand mal. Nous ne sommes guère accoutumés ici à vous refuser des graces, et j'admire, madame, ce que vous me faites l'honneur de me mander de M. le marquis de Viléna.

Puisque vous ne savez de la paix que les nouvelles que je vous mande, il faut bien que je vous dise que nous ne doutons point qu'elle ne s'achève, mais qu'on ne croit pas que ce puisse être avant le mois de mars, ce qui fait mourir de peur par les événements qui pourraient la rompre.

L'ambassadeur d'Angleterre doit voir ici le roi demain; M. le duc d'Aumont l'a reçu à Boulogne avec une grande magnificence, il avait deux cents gentilshommes avec lui, et plus de quarante femmes parées.

On gèle ici; mais tout ce qui peut contribuer à la santé et au plaisir du roi doit être trouvé bon; il me paraît plus gai que jamais, depuis ces petits amusements qu'il prend trois fois la semaine, les soirs qu'il n'a point de ministres. Vous devez, madame, être contente de moi, depuis que j'ai la musique et les comédies dans ma

chambre : c'est y revenir bien tard ; cependant je crois que vous me le conseilleriez, et ce serait tout pour moi.

LETTRE CCCXIV.

MLLE D'AUMALE A LA MÊME.

Marly, le 23 janvier 1713.

Madame de Maintenon ne peut avoir aujourd'hui l'honneur de vous écrire, madame, parce qu'elle est fort enrhumée et fort enrouée : elle ne pourrait dicter ; mais elle m'ordonne de vous mander qu'elle garde votre lettre pour y répondre, et surtout à l'article où vous lui dites que vous allez filer ; cela lui paraît fort important.

Je suis ravie, madame, de trouver une occasion de vous remercier très-humblement de l'honneur que vous m'avez fait plusieurs fois de dire quelques mots pour moi dans les lettres de madame de Maintenon. Rien ne peut égaler, madame, le respect avec lequel je serai toujours votre très-humble et très-obéissante servante.

LETTRE CCCXV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 29 janvier 1713.

Il est certain, madame, que le roi et M. le dauphin se portent bien, et que c'est un grand bonheur; mais, pour l'ordinaire, les peines se font plus sentir que la joie.

Oui, madame, je vous dirais mes chagrins si vous étiez ici; mais vous n'auriez pas besoin que je vous les apprisse, et vous en verriez tant de sujets, que vous admireriez mon courage. Votre ami ne sourit pas souvent, et il partage bien mes déplaisirs; il me semble que mes lettres ne sont plus propres qu'à vous en donner, ou du moins beaucoup d'ennuis.

Pourquoi verrais-je les Anglais, ne voyant presque plus les Français? Je n'en suis point encore à leur donner cette préférence, quoique nous les aimions tendrement.

C'est le respect que j'ai pour le pape qui me donne quelque peine de refuser son nonce; je n'entre point dans ses fautes personnelles, je ne regarde en lui que le successeur de saint Pierre. Il est vrai, madame, que la dispute du cardinal de

Noailles avec les jésuites s'échauffe tous les jours; ce qui n'est pas une petite augmentation de peine pour moi, par celle que le roi en souffre, et par plusieurs autres endroits que vous comprenez bien, sans qu'il soit nécessaire de vous les expliquer.

Me voici au bel endroit de votre lettre, qui est de filer. Je vous avoue que je ne saurais vous représenter à mon imagination une quenouille au côté; vous avez toutes les graces, excepté celle de l'ouvrage, que je n'accommode pas trop avec la dignité qui est dans votre personne. Contentez-vous donc, madame, de vous occuper du roi et de la reine et de leurs aimables enfants: leurs affaires, leur santé, leurs plaisirs, les dames du palais, les cérémonies, la musique, tout cela, ce me semble, fournit de quoi passer la journée.

Je ne verrai point le chevalier de Nangis, et nous n'avons plus besoin de personne pour être persuadés des graces de monseigneur le prince des Asturies, et de qui il les tient : n'en parlons plus. Nous expérimentons ici le danger qu'il y a pour les étrangers quand ils ne trouvent point d'honnêtes occupations. J'aime fort la musique, sans y rien comprendre, depuis que je vois le plaisir et le bien qu'elle fait au roi. Nous avons un opéra nouveau, que l'on dit fort bon; le roi le fera chanter, car il ne va plus au spectacle.

Je reçois votre lettre du 16. Il est vrai, madame, que j'ai passé un ordinaire sans vous écrire, et que, dans ce temps-là, M. le dauphin était un peu en-

rhumé, mais non pas jusqu'à donner la moindre alarme.

Nous avons eu une grande joie de ce qui s'est passé à Gironne, et tout le monde en sait bon gré à M. le maréchal de Berwick. Qu'est-ce que l'empereur prétend, en laissant l'archiduchesse à Barcelone? Peut-il soutenir tout seul tout ce qui va se réunir? car on compte toujours sur la paix, et je ne vois que moi qui craigne qu'on fasse la campagne. Notre ambassadeur fait merveille à Londres. Madame d'Elbœuf m'a conté le magnifique repas que le vôtre a donné à celui d'Angleterre : il y eut bal ensuite; mais la mauvaise santé de la belle madame de Courcillon ne lui permit pas d'y demeurer.

Je vous quitte, madame, pour aller à la médecine du roi, qui n'est qu'une précaution.

LETTRE CCCXVI.

A LA MÊME.

Versailles, le 6 février 1713.

Il est vrai, madame, que jusqu'ici la santé du roi ne se dément par aucun endroit; l'attachement que j'ai pour lui serait plus propre à m'effrayer

qu'à me donner trop de confiance. Je sais bien qu'on dit ici que je me flatte, et qu'on croit voir ce que je ne vois pas, et qui assurément n'est pas. Quoique je connaisse bien l'importance d'une telle vie, je n'ai jamais entré dans les finesses que l'on fait sur les maux des grands, car on ne peut cacher ce qui est; et je suis assez solide pour aimer mieux qu'il se porte bien et qu'on le croie malade, que de le voir malade, et qu'on soit content de sa santé.

J'ai eu l'honneur de mander à la reine ce que je trouve de M le dauphin. Madame la duchesse de Berri n'est ni enfant ni étourdie sur les vues de l'avenir, et n'a nulle peine de demeurer dans son lit pour se conserver.

La paix avance: voilà les Hollandais dans les conférences, ayant fait la satisfaction qu'on leur a demandée, et tout le monde me paraît persuadé que l'empereur y viendra aussi; tout ce qui se passe dans le Nord aidera à le déterminer.

Le roi de Suède a été long-temps mon héros, et jusqu'à avoir son portrait: j'étais charmée de son courage, de sa frugalité, de la règle qu'il tient et qu'il fait garder sur les femmes, de sa fidélité dans sa religion; mais on me conta quelques cruautés qui me dégoûtèrent un peu; cependant je comprends fort bien que vous ayez envie de le voir, et je ne doute point qu'il ne soit bien traité à votre cour: je jugerais de lui par la manière dont il s'y trouverait.

Non, madame, je ne suis point lasse de vous,

et je ne confondrais pas les embrassades dont vous m'auriez honorée au commencement de l'année, avec celles que j'ai reçues : on tiendrait trop au monde, si on vivait avec une personne comme vous.

Vous êtes bien méchante dans votre projet du voyage de Toulouse: il vaut mieux traiter le mariage de mademoiselle de Solve; madame sa mère rachètera bien le plaisir de la voir marier. Madame de Maillebois est bien faite, grande, blanche, innocente, une belle bouche avec des dents admirables; elle a quelque air de madame sa mère, quoique moins belle. Il faut qu'elle imite madame de Rupelmonde, qui s'est très-bien conduite à notre cour, et qui fait fort bien ses affaires, et fort sagement en Hollande. J'aurais regret à elle si vous l'attiriez en Espagne, si je prenais encore quelque part à ce qui se passe ici. Il est certain, madame, que M. de Pontchartrain vous donne beaucoup de rivaux et de rivales : ne redoutez point mademoiselle d'Aumale; ce serait d'elle dont vous auriez la meilleure composition.

La duchesse de Noailles garde le lit, madame; vous êtes trop bonne d'y penser un moment. On présenta hier au roi madame de Beaufremont, qui n'avait point encore paru ici.

Le mauvais temps a rompu notre voyage de Rambouillet, dont je n'ai point été fâchée; nous irons le 15 de ce mois à Marly pour quinze jours, et nous n'y retournerons plus qu'après Pâques. Le roi ne peut se résoudre à donner de la viande à

sa table, et il n'y a presque plus personne qui fasse maigre. La santé manque ici autant que le courage, et je ne vois point que le tabac fasse le bien qu'on en attend.

Je sais M. le maréchal de Berwick revenu de son heureuse expédition; mais je ne l'ai point encore vu, me renfermant le plus que je puis. Vous me feriez mourir d'inquiétude et de vivacité, si j'avais des années de moins; mais, madame, je n'ai plus rien à désirer par rapport à moi, si ce n'est la continuation de vos bontés.

LETTRE CCCXVII.

A LA MÊME.

Versailles, le 13 février 1713.

Je n'ai point de vos lettres, madame, cet ordinaire-ci; mais je ne veux pas me dispenser de l'honneur de vous écrire, puisque vous le voulez absolument. J'aurais de la peine à ne pas vous dire un mot de l'aventure de M. le duc d'Aumont; M. de Torcy vous en apprendra les particularités. La reine, dans ce temps-là, s'est trouvée assez mal d'une humeur de goutte dans l'estomac; un dévoiement, venu fort à propos, l'a tirée d'affaire. Vous jugerez

bien, madame, que j'ai saisi ces deux événements bien vite pour m'alarmer sur la paix que je crains toujours qui n'échappe : comme personne ne pense là-dessus comme moi, j'espère que je me tromperai, et que nous l'aurons avant le mois d'avril.

La continuation de la maladie du pape va faire partir nos cardinaux, c'est-à-dire le cardinal de Rohan et le cardinal de Polignac, qui n'est pourtant pas encore arrivé d'Utrecht. Je ne doute point qu'il ne se trouve aussi bien avec M. le cardinal de la Trémoille, qu'il y a été, et je lui dois ce témoignage qu'il n'y a point de louanges qu'il ne lui donne; je sais aussi fort bien qu'on a fait tout ce qu'on a pu pour les brouiller.

Mademoiselle de Noailles épouse le fils du maréchal de Château-Renauld, à qui le roi donne la survivance de la lieutenance-générale de Bretagne : elle n'est pas si jolie que les autres, mais elle est très-bonne fille et fort aimée de tous ceux qui la connaissent.

L'ambassadrice d'Angleterre veut me voir, je persiste à la refuser; mais cela ne m'est point arrivé sans quelque mouvement de crainte de vous. Ne me direz-vous rien, madame, de madame la duchesse d'Albe? N'est-elle point encore arrivée? J'ai bien envie de la savoir en paix, un peu heureuse, car elle a bien souffert ici.

Vous ne me dites jamais rien sur M. le duc du Maine? ne le connaissez-vous point : ne voudriez-vous point me croire sur son sujet? Je voudrais que vous le connussiez tel qu'il est.

Il ne faut pas finir ma lettre sans vous dire que le roi et M. le dauphin se portent bien. M. d'Urfé est toujours très-mal. Madame la duchesse de Chevreuse est considérablement malade. Ma santé est à l'épreuve de toutes les voyages. Nous allons mercredi à Marly; bien des gens qui ont accoutumé d'y aller manqueront. M. Le Grand est toujours mal. M. de Bouillon, madame la duchesse d'Elbœuf, n'osent affronter une chambre froide.

Adieu, madame; je ne pense rien sur votre sujet qu'il soit à propos de vous dire. Conservez-moi vos précieuses bontés, et mettez-moi aux pieds de votre reine.

LETTRE CCCXVIII.

A LA MÊME.

Marly, le 27 février 1713.

Je suis bien aise, madame, que la maladie qui vous empêche de m'écrire plus amplement n'ait pas été plus longue, et qu'on vous ait donné une médecine si à propos. Il est certain que vous méritez de vivre, et que vous n'êtes pas inutile sur la terre. Je comprends fort bien que vous y grondez quelquefois : il est impossible de vouloir les choses dans l'ordre sans reprendre ceux qui en

sortent. J'ai souvent pris la liberté de gronder la duchesse de Lude, parce qu'elle ne grondait pas assez : ce personnage vous doit être plus désagréable qu'à une autre, car il me semble que vous êtes naturellement fort douce.

Mademoiselle d'Aumale m'a fait part de la lettre dont vous l'avez honorée, et vous cherche une quenouille. Vous aurez au pied de la lettre tout ce que vous demandez, et rien de plus : je n'irai point me piquer de vous envoyer vingt livres de laine, autant de soie et autant de lin; il ne vous faut que des échantillons, et vos ouvrages n'iront jamais plus loin.

Les affaires où vous vous intéressez, le soin d'occuper et de réjouir LL. MM. CC., l'éducation de deux grands princes, les commerces avec tant de gens qui vous honorent, valent bien, auprès de Dieu et devant les hommes, le mérite de filer sa quenouille.

Nous avons vu le cardinal de Polignac, qui, je crois, ne sera pas long-temps ici : il s'en va plus disposé que jamais à se joindre en tout à M. le cardinal de la Trémoille. On parle fort du mariage du comte de Roncy avec mademoiselle de Monaco, et de celui du fils de M. le maréchal de Tallard avec une troisième fille de M. le prince de Rohan : il en a trois; l'aînée est un peu boiteuse; la seconde très-bien faite, mais voulant absolument être religieuse; la troisième était fort jolie dans son enfance. Elles ont toutes ces belles couleurs de madame de Soubise.

Je connais, madame, le soulagement qu'on trouve à mettre un corps; mais il n'en faut plus parler en France : une belle et grande princesse les a détruits sans ressource; elle n'a pu se gâter la taille, mais elle a gâté celle des autres, et nous ne voyons plus que de grosses femmes courtes.

Le roi d'Angleterre, en sortant de France, a écrit au roi la plus belle lettre du monde : jamais on n'a mieux mêlé les termes de respect, de reconnaissance et de soumission avec la dignité d'un grand roi. Je ne sais que son rétablissement qui me pût donner envie de vivre jusque-là.

M. le dauphin vint ici il y a deux jours, ajusté, couvert de pierreries et le plus joli du monde, à ce qu'on m'a dit, car j'étais à Saint-Cyr. Madame la duchesse du Maine contribue fort aux plaisirs de Paris, par les comédies, les bals et les mascarades qu'elle donne ces jours-ci avec une grande magnificence. Les marionnettes représentent le siége de Douai, les fanfaronnades de M. de Villars, et nomment tous nos officiers par leurs noms. Tout le monde les veut voir; le maréchal de Villars lui-même y a été, entendant fort bien la raillerie. Madame la duchesse de Berri les a fait venir à Versailles.

Madame va toujours à son ordinaire; mais je ne saurais croire que ses maux ne soient pas fort considérables.

Je n'ose plus parler de la paix : on croit y toucher, et cependant elle s'éloigne. On dit que c'est demain que la reine Anne doit se déclarer à son

parlement, et que nous en aurons samedi la nouvelle.

Le roi a pris aujourd'hui sa médecine de précaution : il se porte parfaitement bien.

LETTRE CCCXIX.

A LA MÊME.

Versailles, le 6 mars 1713.

Je souhaite de tout mon cœur, madame, que le lait nouveau rafraîchisse le sang de l'infant : je crois que c'est un bien pour lui. Il me semble avoir ouï dire que le roi a eu la gale : la ressemblance de sa figure n'est pas indifférente. Oui, madame, il y a de la noirceur à nous insulter sur ce que nous avons voulu, au lieu de nous plaindre d'avoir été forcés. Abandonnons tout à Dieu, et que sa volonté soit faite. Il faut être aussi bonne Française que je le suis pour s'inquiéter de ce qui arrivera, car je ne le verrai pas.

On ne nous dit plus rien de la faiblesse de l'archiduc : je croyais sa santé rétablie. Nous attendons des nouvelles de ce que la reine aura annoncé à son parlement. On croit ici qu'il n'y aura point de campagne. Les officiers et les jeunes gens ne

pourront guère être plus déréglés pendant la paix qu'ils l'ont été pendant la guerre; mais, madame, ils n'ont pas le nez plus rempli de tabac que les dames, qui en sont toutes barbouillées, et qui présentement portent tout franchement des mouchoirs gris dans leur poche. Je ne m'accoutume point à ce que je vois, et je le vois aussi le moins qu'il m'est possible.

Malgré ma retraite, je ne puis refuser quelques rendez-vous particuliers avec les personnes que j'ai quelques raisons de distinguer : j'en ai eu un aujourd'hui avec madame de Pompadour, à qui toutes ces sortes de choses sont nouvelles; aussi en est-elle bien effrayée. J'ai vu aussi madame la maréchale de Bouflers, qui vit dans une grande retraite : elle m'a quittée pour aller à Paris, où son fils unique a la fièvre continue avec de grands vomissements : elle croit qu'elle le trouvera avec la petite-vérole.

Le fils du maréchal de Tallard épousera, dans huit jours, la troisième fille de M. le prince de Rohan : elle a quatorze ans, très-grande et bien faite. Son aînée, qui en a seize, veut absolument être religieuse. Mademoiselle de Rohan, l'aînée de toutes, et qui en a dix-huit, ne veut point demeurer dans le couvent pour toujours; mais elle n'a point de peine de voir sa sœur mariée avant elle : on dit qu'elle est belle, mais un peu boiteuse.

Votre ami est revenu de Marly, deux jours avant nous, avec une violente goutte, dont il est bien maltraité, et bien souvent. Mademoiselle d'Au-

male ne vous fera point de peine sur M. de Pontchartrain. Mais savez-vous, madame, que je commence à me rendre de votre goût, et que je ne vous dirai plus : Quoi! vous aimez M. de Pontchartrain! Il paraît très-attentif à se faire des amis, et cela lui réussit : sa réputation change, et tout change en ce monde.

La pauvre madame de Caylus n'est pas huit jours en santé, et je crains beaucoup pour elle. La belle madame de Courcillon a les pâles couleurs : elle ne se console point de madame la dauphine, vit fort retirée, et est, à ce qu'on dit, un peu changée. On dit que la santé du pape est bien meilleure, et que nos cardinaux ne partiront pas si tôt. Il faut finir ma lettre, madame, par vous dire que le roi et M. le dauphin se portent fort bien.

Je puis vous assurer avec vérité, madame, que mon attachement pour vous est toujours le même; du reste, je n'oserais vous parler de moi; ma tristesse est extrême, vous me gronderiez, mais je suis incorrigible.

LETTRE CCCXX.



A LA MÊME.

Versailles, le 13 mars 1713.

Je ne sais rien qui ait retardé le départ de M. le marquis de Montéléon, si ce n'est la prorogation du parlement; mais il partira apparemment bientôt, puisqu'on nous assure que ce sera demain que la reine de la Grande-Bretagne déclarera la paix. Il me semble qu'après cela il n'y aura plus qu'à la signer : je la sens par réflexion et pour le bonheur des autres; mais du reste le roi ne sera point trop emporté.

Le commerce que j'ai l'honneur d'avoir avec vous m'impatiente souvent : il n'est pas agréable d'entretenir de bagatelles une personne avec qui on traiterait, à cœur ouvert, des matières sérieuses.

Je n'aurais jamais cru que l'accident arrivé au duc d'Aumont eût été traité si doucement en France et en Angleterre : on en a parlé deux ou trois jours, et il n'en est plus question.

La santé du pape va beaucoup mieux, et M. le cardinal de Rohan me dit, il y a quelques jours, qu'il allait passer la quinzaine de Pâques à Strasbourg. Je n'ai vu le cardinal de Polignac qu'un

moment : je ne sais point les raisons de son silence avec vous, madame ; mais je sais bien qu'il ne m'a pas écrit un mot pendant son séjour à Utrecht. Le procédé que vous avez eu avec lui est digne de vous : si on faisait un tel usage des avertissements malins qu'on reçoit, ils ne seraient pas si fréquents.

Pourquoi trouvez-vous étrange que la septième mademoiselle de Noailles épouse le fils du maréchal de Château-Renauld? Le père est un très-bon homme ; le fils est très-bien fait et a de l'esprit ; la fille est fort raisonnable, et sa plus grande jeunesse est passée. Ils sont très-riches : Château-Renauld est une belle terre et bien meublée : la figure qu'elle fera en Bretagne ne sera pas mauvaise.

J'ai fait la belle chose que vous ne pouvez croire, madame, en refusant la visite de madame l'ambassadrice d'Angleterre. M. le maréchal de Villeroi m'a sauvé celle de M. l'électeur de Bavière. Avez-vous la cruauté de vouloir que j'ouvre ma porte jusqu'à ce que je sois à l'agonie? Je ne vois goutte, je n'entends pas, on ne m'entend point, parce que je ne prononce plus ; je suis un squelette vivant : j'avoue qu'il se promène souvent ; mais c'est comme les ombres, qui n'ont pas accoutumé de chercher la compagnie.

Que madame la duchesse d'Albe a raison de vouloir que vous la conduisiez! ce sera, madame, une très-bonne œuvre. Il est vrai que je suis charmée de son bon cœur, de son vif attachement pour

LL. MM. CC., de sa reconnaissance pour vous, et de son amitié pour moi : je ne serais pas si aisée à persuader sur nos Françaises, mais j'ai grande opinion de la bonté des Castillans. Elle aime Saint-Cyr passionnément : voilà bien des endroits pour me toucher.

L'affaire de M. de Chalais prend un mauvais tour : le témoin ayant disparu dans le temps qu'on voulait faire la confrontation, on va renvoyer après le cordelier : tout cela est très-désagréable.

Je ne vous dis rien, madame, de la petite bagatelle qui se passera mercredi au parlement, par rapport à la renonciation des royaumes de France et d'Espagne ; il vaut bien mieux vous parler d'un paquet que j'ai remis aujourd'hui à M. le maréchal de Villeroi pour donner à M. d'Aubigny : il contient la laine, la soie et le lin que vous m'avez demandés ; j'y ai ajouté un tablier qu'on m'a fait sans poches, beaucoup plus de franges que je n'en voulais, un mouilloir trop pesant : je ne suis contente que des chambrières. Je me console de tous les défauts de ce petit présent, quand je pense qu'il passera à une de vos femmes ; et en vérité, madame, c'est le meilleur usage que vous en puissiez faire.

Oui, madame, j'aime la reine de tout mon cœur ; c'est à vous que je m'explique si librement, et je vous aime trop aussi, madame, pour me contenter d'un commerce de lettres. Réjouissez-vous de la santé des deux princes que vou aimez le mieux ici.

LETTRE CCCXXI.

A LA MÊME.

Versailles, le 20 mars 1713.

Vous prenez trop de plaisir, madame, à vous faire aimer par des personnes que vous ne voulez jamais revoir; et vos procédés sont si différents de ceux que nous voyons tous les jours, que vous faites pétiller le sang de se voir si éloigné d'une personne avec qui on voudrait vivre, et si près de plusieurs qu'on ne voudrait jamais voir. Gardez-vous bien, madame, de présenter mon paquet à la reine : vous verrez bien que je n'en ai pas une si grande idée, l'ayant destiné à une de vos femmes.

Il me semble que la paix s'avance plus de votre côté que du nôtre, puisque la Catalogne va vous être soumise, et que l'archiduchesse vous abandonne Barcelone. Oui, madame, je suis fort aise de ce que la reine est grosse, et je souhaite ardemment que Dieu conserve vos princes; je souhaite même des garçons à madame la duchesse de Berri, qui vient d'être saignée, parce que son enfant s'est donné de grands mouvements. J'ai vu ce matin Clément; il est ici pour la duchesse de

Noailles, qu'on croit dans son neuvième mois : il n'y a qu'un voyage en Espagne qui puisse consoler Clément de ne pas accoucher madame la duchesse de Berri.

Je suis ravie, madame, de savoir madame la duchesse d'Albe auprès de vous; je ne prétends point protéger une personne comme elle. Nous ne nous verrons apparemment jamais; mais j'aime rendre témoignage à la vérité. M. son mari et elle ont attiré l'estime et l'amitié de la cour et de la ville; ils ont fait honneur à la nation espagnole; ils ont fait de grandes dépenses; ils ont su se retrancher quand il a fallu; ils n'ont fait injustice à personne; ils ont été l'exemple du zèle et du respect pour ses maîtres; et je suis la plus trompée du monde, si madame sa mère et messieurs ses frères diminuaient en rien son attachement pour LL. MM. CC. Je suis aussi témoin de sa reconnaissance pour vous, madame. J'en ai beaucoup, des bons offices que vous m'avez rendus auprès d'elle; car mon cœur est véritablement touché de la bonté et de la droiture du sien.

J'attendrai avec impatience des nouvelles de M. le prince des Asturies. Notre dauphin se fortifie tous les jours et devient très-joli.

M. le cardinal de Janson est très-mal, dont le roi est bien fâché. Il ne paraît pas que la santé du pape presse nos autres cardinaux de partir. Les électeurs de Bavière et de Cologne sont ici : ils ont voulu être à la conclusion de la paix, qu'on nous fait espérer de jour en jour.

Plus je vais en avant, madame, et plus je deviens indigne du commerce dont vous m'honorez : ma tristesse ne diminue point; les présents ne peuvent faire oublier les absents; il n'y a que la santé du roi qui doive me réjouir; mais c'est un trésor qu'on croit toujours qui va vous échapper, et cette crainte trouble fort le plaisir. Je ne vois plus personne, je ne sais plus rien, et mes lettres se sentent de la situation de mon esprit; il n'y a que mon cœur, madame, qui ne change pas pour vous.

LETTRE CCCXXII.

A LA MÊME.

Versailles, le 27 mars 1713.

Quoiqu'il soit très-juste d'être occupée du roi, de la reine, du prince et de l'infant, vous me permettrez, madame, de me réjouir de ce que votre mal est fini aussi tôt; c'est un fondement d'espérance pour l'avenir, de vous voir appeler incommodité une fièvre continue. La reine a grande raison de se conserver : tout ce qui vient d'elle doit être précieux aux deux royaumes qu'il a plu à Dieu de mettre dans la famille royale. Je ne veux point que les femmes qui vont toujours

sans corps accouchent plus heureusement que les autres; on en portait autrefois jusqu'au moment où les douleurs prenaient: il est vrai qu'ils étaient larges, mous, et qu'on les accourcissait souvent; j'ai vu madame d'Heudicourt, dont vous vous souviendrez de la taille, qui n'en avait pas quatre doigts sur la fin de ses grossesses.

Je croyais le palais de Madrid immense; et je vois que vous avez de la peine à trouver un logement pour l'enfant que vous espérez. Je suis bien de votre avis, madame, on ne peut trop approcher M. le prince des Asturies de LL. MM. CC. C'est une faute que j'ai trouvé qu'on a toujours faite ici: on les a élevés trop loin du roi; et, leur inspirant une crainte et un si grand respect, que c'est un miracle qu'ils aient autant d'amitié les uns pour les autres que nous leur en avons vue. La conduite différente qu'on prit pour madame la dauphine avait lié entre le roi et elle une tendresse qui aurait fait le bonheur de l'un et de l'autre. M. son mari ne pouvait s'accoutumer à la familiarité qu'elle avait avec le roi, et elle lui répondait que le succès faisait voir qu'elle en savait plus que lui là-dessus; et je vous assure, madame, qu'il n'y avait pas deux ans que ce prince s'approchait du roi, quand il a plu à Dieu de nous l'enlever, et qu'il avait fallu de très-grands soins pour vaincre la timidité de son éducation.

Vous me tendez un panneau, madame, quand vous me parlez de la peine où vous êtes pour

trouver des gens propres à élever votre prince, personne n'est plus convaincu que moi de l'importance d'une bonne éducation; le roi dit que c'est ma folie, parce qu'il a été fort abandonné dans son enfance. Rien n'est plus agréable que de l'entendre raconter avec quels gens il passait sa vie; il prétend que les femmes de chambre de la reine lui refusaient la révérence, parce qu'elles faisaient un grand personnage pendant la régence, et que c'était à leurs femmes avec qui il était réduit. Mais, madame, on ne trouve pas toujours un si beau naturel; et je crois que, s'il avait été aidé, il serait encore plus admirable qu'il n'est. Mais, madame, où trouver des gens capables, bien intentionnés, et qui se livrent de bonne foi à un personnage assez pénible? Comme je suis de tous les temps, j'ai vu plusieurs gouverneurs et gouvernantes prendre l'honorable de leur charge et laisser là le reste; vous avez connu des princesses qui ne savaient pas parler français par cette raison-là. Tout bien considéré, j'ai trouvé, par expérience, qu'un homme d'honneur, qui se donne tout entier de bonne foi, fait mieux avec un médiocre esprit qu'un éveillé courtisan.

Si la prudence ne me retenait, je ferais un beau projet sur l'éducation de votre prince; mais c'est assez d'avoir une folie, il ne faut pas être tout-à-fait folle.

Je ne vois point que nos cardinaux pensent encore à partir, et je n'ai pas ouï dire que le pape soit plus mal. Nous avons perdu, madame, M. le

cardinal de Janson, dont le roi est très-fâché : c'était un bon sujet en toute manière ; il laisse de grandes places vacantes.

Je ne manquerai pas de faire voir tout ce que vous me mandez par rapport à M. l'évêque de Bayonne.

Madame la duchesse de Berri est accouchée, dans son huitième mois, d'un enfant qui parut mort en venant au monde, mais qui donne toutes les marques de vie. Il y a bien du temps à attendre pour se rassurer. Le travail fut rude ; je n'en fus pas témoin ; le roi ne s'en coucha que d'une demi-heure plus tard : je craignais fort qu'il n'y demeurât toute la nuit ; quoique rien ne l'incommode, il ne faut pas tout hasarder à son âge.

M. le duc d'Alençon est logé où nos princes ont été élevés. S. M. C. se souviendra bien de cet appartement, et que je suis à la porte ; je ne l'ai pourtant pas encore vu.

Le roi a pris aujourd'hui sa médecine de précaution. M. le dauphin est un peu enrhumé. Nous attendons à tout moment d'apprendre que la paix est signée à Utrecht ; mais il y a toujours de petits retardements.

J'ai commencé ma lettre ce matin, madame, et j'ai été depuis voir M. le duc d'Alençon. Je ne saurais croire qu'il vive, de la petitesse dont il est. J'ai vu aussi madame la duchesse de Berri, qui a voulu que j'entrasse dans sa chambre, quoique je n'eusse dessein que d'aller à sa porte, comme

les autres, pour savoir de ses nouvelles. M. le duc de Berri est transporté de joie d'avoir un fils; on le flatte là-dessus, comme on le fait d'ordinaire: la plupart des courtisans sont nés à huit mois, et plus de quarante femmes ont eu les eaux percées trois jours avant d'accoucher.

Je n'ai point l'honneur de vous écrire, madame, sans regretter que ce ne soit pas une conversation au lieu d'une lettre; je ne comprends pas qu'elle puisse finir. Je suis, pour toute ma vie, la personne du monde qui vous respecte et honore le plus tendrement.

LETTRE CCCXXIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 2 avril 1713.

Je ne suis point bien aise, madame, que vos lettres soient courtes: elles sont pleines de charmes, quelque matière qu'elles traitent.

Oui, madame, je vous donnerais volontiers audience, et je crois même que deux heures ne suffiraient pas pour tout ce qu'il y aurait à dire : il y a bien des choses dont nous conviendrions; il y en a d'autres qui ne seraient pas de même, com-

me, par exemple, sur la nécessité de la paix; mais enfin j'aimerais mieux vos disputes que votre absence. Vous m'ordonnez, madame, de conserver la santé du roi: si j'y avais quelque part, j'aurais beaucoup d'honneur, car il se porte à merveille. M. le dauphin a été un peu enrhumé, mais ce n'est rien. Sa gouvernante est fort affligée de la mort de madame de Mirepoix, sa nièce; madame la comtesse d'Uzès, dont le nom vous est connu et la personne fort inconnue, est morte aussi en couche, et ces deux jeunes personnes s'en sont allées en même temps que le marquis de Clérembaut, dont l'âge, parfaitement bien compté et prouvé, allait à cent un ans. On trouve un acte de lui, passé par-devant notaire, étant majeur à la naissance du roi. Si Dieu voulait que Louis XIV allât aussi loin, je crois que tout en irait mieux. Je n'oserais vous dire, madame, que je voudrais en être témoin. M. le duc d'Alençon vit encore, et beaucoup de personnes espèrent qu'il vivra; je ne suis pas de ce nombre-là: il eut de grandes convulsions il y a trois jours; je vis M. le duc de Berri tout éploré. M. l'abbé de Saint-Aignan est évêque de Beauvais; l'abbaye de Corbie est donnée au cardinal de Polignac; celle de Marchiennes, au cardinal Ottobon; la charge n'est pas encore donnée: je sais bien à qui je la désirerais. L'affaire des jésuites avec le parlement est finie le plus doucement qu'on a pu, avec la protection que le roi a donnée à ces bons pères, qu'on voulait abîmer. Oserais-je, madame, mettre une lettre pour

madame la duchesse d'Albe dans votre paquet? Je suis si accoutumée à être gâtée par les grands, que vous devez me pardonner: je n'en ai pas moins de respect pour vous, madame, avec un très-tendre attachement.

LETTRE CCCXXIV.

A LA MÊME.

Versailles, le 10 avril 1713.

Votre lettre n'a point retardé comme la mienne, madame; mais elle est arrivée si mouillée et si crottée, que j'ai eu de la peine à la déchiffrer. Une après-dînée où l'on signe un traité de paix est bien passée: je ne sais quand nous pourrons en dire autant, car cette paix si assurée, dont personne ne doute, ne finit point, et il me paraît qu'il dépend de l'empereur de l'éloigner encore; cependant je n'ose plus montrer mes impatiences, qui ne sont jamais sans quelque crainte, et j'attends le plus tranquillement qu'il m'est possible ce qu'il plaira à Dieu de faire.

Je croyais vous mander, par cet ordinaire, la mort de M. le duc d'Alençon: il a eu plusieurs fois des convulsions, dont il est toujours revenu,

et il a résisté jusqu'ici à une léthargie de six ou sept heures; des gouttes d'Angleterre l'ont fait revenir : il est surprenant qu'il vive encore.

La douleur de M. le duc de Berri a découvert à madame sa femme l'état de M. son fils, dont on dit qu'elle a fort pleuré; cependant elle se porte fort bien.

Notre voyage de Rambouillet est différé de huit jours, à cause du vilain temps. Je suis bien aise, madame, de l'heureux accouchement de madame la duchesse d'Havré; la duchesse de Noailles attend le sien avec une grande frayeur; je lui souhaite un fils, toute dénaturée parente que vous me croyez : vous verrez un jour combien vous me devez de réparations; mais je crois qu'on n'en voudra point dans le lieu qui vous fera voir la vérité. Il me semble que vous avez grand tort sur l'affaire du cordelier. N'était-il point raisonnable de s'en réserver la connaissance, pour faire ensuite ce qu'on jugerait à propos? On a découvert en tout cela un très-méchant homme dans la personne de ce moine, et on n'a rien vu de ce qu'on avait soupçonné.

Vous n'êtes pas disposée en notre faveur, madame, et je le vois avec une extrême peine; vous me reprochez toujours notre lâcheté à vouloir la paix : j'en fais juge votre ami M. le maréchal de Villeroi.

Je suis ravie de savoir l'archiduchesse hors de Barcelone, et de voir que LL. MM. CC. sont les premières qui jouissent de la paix.

Je n'avais point encore bien vu M. le dauphin : j'y parvins il y a deux jours ; c'est un enfant charmant : il ressemble en beau à madame la dauphine ; il en a toutes les graces, il marche à merveilles ; il a le teint bon, et donnant des espérances. Le roi est en parfaite santé ; il sera saigné et purgé avant de partir pour Rambouillet ; je vous le dis, madame, afin que vous n'en soyez point alarmée. J'ai reçu une très-belle lettre de M. le duc de Noirmoutier : je ne puis que désirer. Voilà, madame, tout ce que je sais, qui est peu de chose ; mais je me renferme tous les jours de plus en plus.

LETTRE CCCXXV.

A LA MÊME.

Versailles, le 24 avril 1713.

Je vous plains, madame, dans la sincère affection que vous avez pour LL. MM. CC., d'avoir à trouver des gens propres pour bien élever vos princes. Les Français sont affectionnés à leur roi, ce n'est point une nouvelle domination ; les sujets sont d'une même nation, leurs péres, leurs aïeux ont servi les prédécesseurs de nos rois ; il y a

beaucoup d'esprit, beaucoup de courage, beaucoup de science; et avec tous ces avantages, madame, j'ai connu plus d'une fois la peine qu'on a eue dans les choix qu'on a faits. Jamais prince n'a eu des intentions plus droites que le roi : quand il fallut donner les hommes à feu Monseigneur, il ne consulta aucune de ses inclinations. Il lui donna M. de Montausier, qui était la vertu même, mais d'une humeur si sévère et si âpre, que je crois qu'il intimidait trop son pupille; on l'environna dans les places subalternes de tout ce qu'on crut de meilleur; on évita surtout la flatterie qu'on a pour les princes dès leur berceau; il n'avait pas un gentilhomme de la manche qui ne lui parlât plus hardiment et plus franchement qu'on n'aurait fait à un bourgeois: mais tout cela peut bien avoir contribué à cette timidité. Vous avez vu le choix qu'on avait fait de M. de Beauvilliers et de M. de Cambrai: on ne saurait le trouver mauvais quand on a vu de près M. le duc de Bourgogne, et qu'on voit présentement S. M. C. Il me semble que, de la manière dont votre cour est tournée, on pourrait ne pas tant séparer les enfants qu'on l'a toujours fait dans cette cour-ci, et ne pas tant les abandonner à leur gouverneur. Votre roi, votre reine, et vous, madame, ne seriez-vous pas de bons gouverneurs et gouvernantes, en autorisant cependant le gouverneur nommé et le précepteur? J'ai connu, dans ma jeunesse, un homme de beaucoup d'esprit qui prétendait que les hommes devraient élever les filles, et les femmes prendre

soin de l'éducation des hommes. Cette maxime pourrait être trop poussée, mais elle n'est pas sans raison; il n'y a point de femmes si sévères par rapport à la coquetterie que le sont les hommes; ils veulent qu'elles soient modestes, précieuses et retirées : il n'y a point de femmes qui laissassent à un jeune homme les grossièretés et les désagréments que les hommes comptent presque pour rien, et qui font pourtant plaire ou déplaire. Je voudrais donc un seigneur espagnol, brave homme de guerre, plein d'honneur et de probité; un précepteur, non pédant et l'esprit orné de tout ce qu'il y a de plus agréable. L'exemple du roi, les agréments de la reine, la politesse et la droiture de la caméréra mayor feraient le reste. Voilà, ce me semble, madame, un assez beau projet. Il y a dans votre lettre un mot qui me fait voir que je pense comme vous sur les enfants, quand vous dites qu'il faut leur parler raisonnablement; j'en ai deux cent cinquante que je fais élever sur ce principe dont je me trouve fort bien. Vous avez raison, madame, de croire qu'il y a plaisir à entendre parler le roi du peu de cas qu'on faisait de lui dans sa jeunesse; comme il s'est bien tiré de cet état-là, il en discourt présentement fort à son aise. M. le duc d'Alençon est délogé de mon voisinage, ce qui ne m'a pas surprise; mais je suis bien fâchée qu'il ne soit pas venu à terme, car je souhaite fort que M. le duc de Berri ait des enfants. Madame la duchesse de Berri releva hier en parfaite santé; M. son mari n'est pas de même.

Nous avions cru que l'émétique le guérirait; mais son visage ni son appétit ne reviennent; c'est ce qui a rompu le voyage de Rambouillet, où l'on devait beaucoup chasser; et nous irons passer le mois de mai à Marly, où la cour sera bien grosse. On commence à la faire à madame la duchesse de Berri; il paraît qu'on en est un peu plus content, au moins y a-t-il des gens qui la prônent; elle paraîtra plus l'été que l'hiver: elle aime les chasses et la promenade, et ne peut souffrir ni le bal ni le jeu.

Quoiqu'on nous assure que l'empereur signera à son tour, je n'aime point à entendre encore parler de guerre; tout se prépare ici pour la campagne d'Allemagne, quoique tout le monde soit persuadé qu'elle ne se fera point.

La duchesse de Noailles est accouchée d'un garçon; votre amie, madame la maréchale, en est transportée de joie, et vous aurez bientôt Clément: il doit pourtant passer en Provence. Tout ce que vous aimez le mieux ici, madame, est en bonne santé; conservez bien la vôtre, puisqu'elle est utile à de si grandes choses.

LETTRE CCCXXVI.

A LA MÊME.

Versailles, le 29 avril 1713.

Votre style est admirable en toute façon, madame; il a toute la liberté qu'il faut pour plaire. Je ne me suis pas encore aperçue que vous m'ayez manqué de respect, mais j'y regarderai de plus près à l'avenir; car je sais toutes les raisons que j'ai d'en exiger de vous. Quant à la contrainte, je suis bien persuadée que vous en avez beaucoup avec moi, et que nos conversations ne seraient pas si mesurées que nos lettres. Il y a beaucoup de gens qui gagnent à notre séparation, et il y en a peut-être qui ne seraient pas trop aises de nous voir réunies; mais, comme vous dites, madame, il n'y a point de remède à ce qui nous déplaît, que celui que vous voulez m'interdire: je n'ai jamais été fort attachée à la vie, et je vous avoue que je le suis moins que jamais. Ne croyez pas, madame, que je sois la seule qui conserve un fond de chagrin depuis nos malheurs: il n'y en a que trop qui n'en peuvent revenir; vous me parlez sur le mien avec une bonté et une amitié qui me consoleraient, si j'en pouvais jouir.

Je comprends bien, madame, que madame la duchesse d'Albe aime mieux voir des hommes que des femmes : je serais fort de son goût si je pouvais avoir encore quelque société ; mais il n'y en a point pour ceux qui font un personnage. Vous souvient-il, madame, que, dans votre grande jeunesse, vous me portiez envie quand des gens sérieux me menaient dans un coin pour me parler de leurs affaires? j'en étais très-affligée, et j'aurais mieux aimé rire avec mademoiselle de Pons et mademoiselle Martel, que j'entendais se divertir à merveille : les années n'ont point changé mon goût ; je n'aime que la société, et je n'en puis plus avoir.

Je serai bien surprise si madame la duchesse d'Albe se remarie après l'affliction que nous avons vue ; il y en a pourtant beaucoup d'exemples. Le roi a eu la complaisance de tenir le fils de M. le duc de Noailles ; toute la famille se rassembla, et jamais on n'en vit une si nombreuse, ni tant de duchesses, qui bordaient le drap de pied du roi. Je n'en ai point été témoin, ma vieillesse alla se renfermer dans Saint-Cyr. M. le maréchal de Villeroi ne jettera point votre quenouille au feu ; mais il dit que vous pourriez bien nous donner du fil à retordre : c'est à vous, madame, à lui faire expliquer comment il l'entend.

Vous aurez présentement des courriers qui vous auront porté la nouvelle de la paix ; mais je viens tout à l'heure d'être témoin d'un conseil de guerre qui me déplaît fort, et que le roi a tenu avec

M. le maréchal d'Harcourt et le maréchal de Besons, qui vont commander les deux armées d'Allemagne. Ce reste de guerre afflige le peuple de Paris et moi; car pour les gens capables, ils prétendent que l'empereur signera la paix dans le mois de mai.

Le roi a été saigné hier matin, et s'en portait fort bien hier au soir. J'ai vu M. le dauphin chez lui: c'est un des aimables enfants qu'on puisse voir, et dont la santé paraît tout-à-fait rétablie; l'appétit revient à M. le duc de Berri, ce qui fait espérer qu'il va revenir dans son naturel; on dit pourtant qu'il est encore fort changé. Le maréchal de Villars a une assez violente fièvre tierce, qui résiste au quinquina.

LETTRE CCCXXVII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 7 mai 1713.

Il est vrai, madame, que la reine d'Angleterre a bien conduit la négociation qui nous a donné la paix, et que tous ces délais ont été bien droit à ce qu'elle voulait: il ne reste plus que l'empereur; mais personne ne doute qu'il ne signe ce mois-ci.

Nos troupes ne laissent pas de marcher en Allemagne ; nous avons reçu bien des adieux de tous les officiers quand nous avons quitté Versailles ; mais ces adieux n'ont rien de triste dans la persuasion où l'on est qu'on se reverra bientôt. Le maréchal d'Harcourt, qui devait commander cette armée, ne la commandera pas ; il est très-mal à Marly d'une de ces attaques d'apoplexie qui reviennent si souvent ; sa tête est embarrassée de la manière du monde la plus triste, car il voit qu'il ne peut prononcer ce qu'il pense, et qu'il dit tout autre chose ; il a pris aujourd'hui l'émétique : madame sa femme l'a trouvé en cet état, en arrivant de Normandie. C'est une grande affliction pour madame de Caylus : l'amitié était fort étroite, et ses enfants, qui sont parents proches de madame d'Harcourt, y perdront beaucoup.

Il n'est plus question, madame, de M. le duc d'Alençon ; à peine se souvient-on qu'il ait été, et pour l'exemple de M. Lexington, il y en a cent, et même mille, d'enfants qui ne vivent pas dans de tels termes. J'ai eu l'honneur de vous mander l'heureux accouchement de madame la duchesse de Noailles.

Oui, madame, le temps qu'il fait ici est tout pareil à celui que vous avez à Madrid. Vous croyez donc qu'entre vous et moi, jugées par M. le maréchal de Villeroi, la faveur serait de mon côté ? Dieu veuille que vous soyez aussi sincère là-dessus, que je vous le crois dans tout le reste ! Mais je suis très-aise de la naissance du comte d'Ayen ;

j'avoue que mes plaisirs ne sont jamais si complets que mes peines.

Le roi se trouve très-bien dans sa saignée, et en a la tête soulagée. Comment accommoderez-vous votre opinion là-dessus, avec l'estime que vous avez pour M. Fagon, qui croit ce remède au-dessus de tous les autres, et qui s'en sert souvent pour lui-même, étant le plus faible de tous les hommes?

Je suis très-bien disposée, madame, à approuver ce que font LL. MM. CC.; et de plus, il est fort de mon goût de tirer les jeunes princes le plus qu'on peut de la familiarité des femmes qui les environnent, et de leur parler raisonnablement, non-seulement à cinq ans et demi, mais à trois; car, n'y ayant rien de meilleur que la raison, on ne peut en donner trop tôt, et cette raison-là se donne agréablement, gaiement, et d'une façon qui fait impression plus tôt qu'on ne le pense; j'ai là-dessus des expériences qui ne me permettent pas d'en douter: je voudrais de tout mon cœur que M. de Figueroa en sût autant que moi; mais je crois que le roi, et la reine, et vous, devez avoir grande part dans cette précieuse éducation.

J'appris hier que le mariage du prince Charles avec mademoiselle de Roquelaure était rompu; je n'avais pas su qu'il eût été proposé: je vis en ermite au milieu de la cour, sans savoir autre chose que ce que le maréchal de Villeroi m'apprend, duquel je reçois la visite environ tous les deux mois. Elle ne se passe pas, madame, sans

parler de vous, et vous n'êtes point maltraitée dans nos conversations.

LETTRE CCCXXVIII.

A LA MÊME.

Marly, le 12 mai 1713.

Il est vrai, madame, et j'en suis surprise moi-même, que la joie que j'ai de la paix n'a point de proportion avec l'ardeur dont je la désirais ; je crois pourtant avoir eu l'honneur de vous dire qu'il y a des temps où l'on n'est pas susceptible d'une joie bien vive, et que ce qui fait plaisir rappelle encore le souvenir de ceux avec qui on voudrait en jouir. Paris fait à peu près comme moi ; j'en ai demandé la raison : on m'a dit qu'on n'ose y faire des réjouissances publiques sans la permission des magistrats ; qu'il faut que les ratifications soient échangées ; que la paix soit publiée dans les formes ; que le Te-Deum soit chanté à Notre-Dame, et qu'après cela nous verrons toute la joie qu'on leur souhaite, et qu'ils ont si bien méritée.

On y est aussi un peu fâché de voir partir des armées pour l'Allemagne. M. le maréchal de Villars prend la place de M. le maréchal d'Harcourt qui

s'en va aux eaux; il est bien persuadé que son voyage ne sera pas long, et peu embarrassé de cette guerre, s'il plaît à l'empereur de la continuer.

Si mon sentiment est émoussé, mes réflexions me représentent souvent, madame, le miracle que Dieu a fait en faveur de nos rois, et la différence de la paix que nous venons de signer avec celle de Gertruydenberg. Le roi m'en paraît aussi content que vous le désirez, surtout quand il est à Marly, où il se plaît beaucoup plus qu'à Versailles; il s'y promène le matin, ce que je crois bien utile à sa santé, qui est certainement meilleure qu'on ne le pourrait croire en calculant son âge. M. le duc de Berri est, à ce qu'on dit, dans son état naturel; sa jeunesse l'a tiré d'affaire. On dit que madame la duchesse de Berri est un peu grandie et beaucoup grossie.

L'électeur de Bavière ne perd pas une occasion d'approcher le roi et de se divertir; il vient à toutes les chasses, et joue ensuite au lansquenet dans le salon, jusqu'à deux ou trois heures après minuit: c'est un prince fort aimable et dont tout le monde s'accommode; M. d'Antin le défraie quand il est ici, et lui fait parfaitement bien les honneurs de la France.

L'électeur de Cologne n'est pas si content de nous; il a pris congé du roi pour s'en retourner à Valenciennes jusqu'à ce que toutes ses affaires soient finies.

M. le dauphin vint hier ici; sa santé et sa figure vont tous les jours de mieux en mieux.

Vous avez raison, madame, de ne pas vouloir mourir; vous êtes trop nécessaire et trop agréable à des princes qui méritent bien que Dieu vous laisse auprès d'eux le plus long-temps qu'il sera possible. On envoie de bonnes œuvres au-devant de soi, quand on professe, qu'on aime et qu'on respecte la religion, que l'on confirme les grands dans leurs bonnes inclinations, qu'on aime les peuples, qu'on rend justice, qu'on environne une jeune reine d'honnêtes personnes, et qu'on s'occupe d'inspirer dès le berceau toutes ces vertus aux princes qui doivent leur succéder: cela vaut mieux, madame, quoiqu'en puisse dire madame la duchesse d'Albe, que d'avoir deux cent cinquante flambeaux qui marcheront devant moi à ma mort: c'est là son idée sur Saint-Cyr.

L'idée que vous me faites de l'amitié dont vous m'honorez, et de celle que vous voulez bien recevoir de moi a bien de la peine de s'accommoder de la séparation, surtout quand le commerce que l'on a est rempli de mesures absolument nécessaires.

Ce sera un miracle si M. de Bergheitz veut bien recevoir, et M. Orry veut bien donner les lumières suffisantes sur les finances: les hommes sont ordinairement jaloux, et les courtisans beaucoup plus que les autres.

Comme vous ne m'avez jamais dit un mot de votre souveraineté, madame, je n'avais encore osé vous en faire mon très-sincère et très-respectueux compliment. J'en suis ravie; mais rien ne peut

vous rehausser dans mon imagination, et je ne puis, madame, en rien ajouter aux sentiments que j'ai pour vous.

Je suis fort aise que vous en ayez fait vos remercîments au roi; il prétend bien que c'est lui qui a relevé, le premier, le mot de principauté, au lieu de souveraineté, ceci soit dit entre nous, car je ne sais s'il conviendrait de le redire; je ne puis m'empêcher de lui rendre un bon office auprès de vous, comme je voudrais vous en rendre auprès de lui. Vous ne serez jamais si unis que je le souhaite.

Madame ne se porte point bien, et fait souvent des remèdes dont elle n'est guère contente. L'électeur doit aller mardi à Rambouillet; il est sûr qu'il y sera traité bien magnifiquement, car jamais homme n'a reçu plus à la grande que M. le comte de Toulouse: il est seul, et c'est une grande richesse, outre qu'il en a beaucoup. Je vis, il y a deux jours, votre maréchal de Villeroi, à la musique: il fait tout son plaisir de la santé, de l'amusement et du repos dont le roi jouit présentement.

J'ai attendu, madame, à fermer ma lettre pour savoir quelques nouvelles, mais je n'ai rien appris; il est vrai que je suis peu répandue dans le monde. Vous y aurez toujours en moi, madame, une personne qui vous est dévouée.

LETTRE CCCXXIX.

A LA MÊME.

Marly, le 29 mai 1713.

Quelle lettre je viens de recevoir de vous, madame! quel style! quelle politesse, quelle finesse, quelles louanges cachées sous les apparences de raillerie et quelquefois d'injures! Il me reste encore assez d'idée de l'esprit que j'ai vu autrefois pour vous entendre, madame, et il me semble que je ne perds rien de vos lettres. Je pense bien comme vous sur les défauts de l'humanité ; je sais que les plus parfaits ne sont que ceux qui en ont le moins; mais je ne puis passer le grand intérêt et le peu de droiture : laissons-les en paix, madame, quoiqu'ils ne nous y laissent point. Vous faites une belle peinture de ce qui s'appelle personnage, et vous en dites toute la tristesse, quand vous convenez qu'il ne peut plus avoir de société avec ses amis; je n'en ai véritablement plus, que quelques moments en trois mois avec le maréchal de Villeroi, qui est, ce me semble, celui qui a le moins de dessein, et qui se montre le plus naturellement. J'ai un grand éclaircissement à lui faire sur la destinée du pauvre présent dont je l'ai chargé il y a trois

mois; quand vous l'aurez, nous verrons, madame, l'usage que vous en ferez.

Non, je ne répondrai pas à ce qui ramène dans mon souvenir les pertes que nous avons faites; je trouve qu'on n'en est pas encore assez affligé, quoique je convienne qu'il est plus raisonnable de tâcher à s'en consoler.

Eh bien! madame, cette frayeur populaire qui m'a saisie des premiers, devient bien fondée, et nous voilà en guerre contre l'empereur et l'empire: nos bonnes têtes se sont trompées, parce qu'elles ont raisonné sur la raison, et que M. le prince Eugène et M. de Marlborough ont persuadé sans raison. J'en suis bien fâchée: les peuples en souffriront encore, et ils avaient grand besoin de soulagement; le repos du roi en sera troublé, et il me semble qu'il commençait à en jouir, et s'amusait plus volontiers que jamais.

La proclamation de la paix n'a pas causé une joie complète par ce reste de guerre. M. le duc de Trêmes fit un repas à l'hôtel-de-ville, d'une très-grande magnificence. A l'heure que je vous écris, le roi est à la chasse; madame de Berri en calèche avec lui, parce qu'elle est écorchée, et n'a pu monter à cheval, qui est sa passion dominante. L'électeur de Bavière y est, et passera une partie de la nuit dans le salon à jouer. Ragoski est aussi à la chasse, mais il ne joue pas: c'est un caractère tout différent. Il aime à être en particulier; il veut tout voir avec attention, et paraît sage en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il fait.

Je suis ravie, madame, de voir que la santé de la reine se soutient dans toutes ses grossesses; on peut espérer après cela que les couches seront aussi heureuses. Dieu veuille continuer les bénédictions qu'il paraît répandre sur votre cour, madame, et vous en faire jouir long-temps!

LETTRE CCCXXX.

A LA MÊME.

Marly, le 31 mai 1713.

Je vous assure, madame, que j'ai été fort aise de la naissance de M. le comte d'Ayen, et qu'il s'en faut bien que je sois aussi méchante parente que vous le croyez. Madame la maréchale a été ravie; je crois sa dévotion très-sincère: quand on a vécu avec honneur, qu'on ne s'est occupé que de sa famille, il n'y a pas un grand chemin à faire pour aller à Dieu, et il suffit de le mettre à la place des motifs qui nous faisaient agir. Elle est plus gaie que jamais; mais on s'aperçoit pourtant bien que ses discours sur le prochain sont plus mesurés.

M. et madame la duchesse de Berri m'ont fait l'honneur de venir chez moi séparément. Le prince

m'a paru tout-à-fait dans son naturel; il est maigri, et n'en est que mieux; madame la duchesse de Berri est un peu grandie, fort grossie, un peu pâlie, de bonne mine, et toute propre à paraître belle au peuple: elle a tout l'esprit imaginable; elle me tint de très-beaux et de très-bons discours; elle s'exprime en Mortemart.

Je comprends, madame, la joie que vous avez eue du courrier de Savoie : c'est un grand plaisir de voir la reine en état de jouir du commerce de la meilleure mère du monde, et qui ne peut, sans un grand mérite, avoir commencé les deux éducations que nous avons vues.

Il est vrai, madame, qu'on n'a pas besoin de livres pour faire des méditations, et que tout ce que nous voyons tous les jours nous en fournit de grands sujets; celui que vous marquez du duc de Médina-Cœli est bien touchant; mais nous en avons vu de terribles dans des personnes qui étaient l'innocence même.

Toutes les fois que vous voudrez me donner des louanges sur ma capacité, sur l'éducation des enfants, je les avalerai à longs traits; car je suis véritablement persuadée que j'en sais beaucoup là-dessus. Je vous trouve bien moins embarrassé que nous sur un gouverneur, par la sorte de vie que vous faites. Le roi, la reine et vous, madame, devez faire plus de la moitié de son ouvrage; car je m'imagine que vous n'abandonnerez pas vos princes entre les mains des gouverneurs, sans les voir qu'un quart d'heure par semaine en cérémonie.

Nous avons un dauphin bien précieux; et je ne sais si, dans les conjonctures présentes, il faudra attendre qu'il ait sept ans pour lui donner les hommes. On n'a point porté le deuil de M. le duc d'Alençon.

Ce serait une grande tentation pour moi, madame, que cette conversation que vous me faites l'honneur de désirer; je ne serais pas si mesurée que madame la maréchale de Noailles, et le prochain aurait un peu à souffrir: on ne saurait ouvrir son ame sans tomber sur lui.

On publie demain la paix à Paris: il y a des dames de Marly qui y vont; le feu de joie sera jeudi, et le Te Deum. Avec tout cela, madame, l'empereur nous déclare la guerre, nous voyons partir tous les officiers, au grand regret de la pauvre duchesse de Guiche qui avait bien compté de passer l'été avec son mari. Vous ne doutez pas, madame, que je ne sois plus sensible à cette dernière nouvelle qu'à toutes les autres.

Je ne me lasse point de vous dire que la santé du roi est à souhait; cependant je ne vous en parlerai plus pour ne pas répéter la même chose, à moins que je n'eusse quelque raison particulière.

La belle madame de Courcillon, après sept ou huit mois d'une langueur qui faisait tout craindre pour elle, se trouve enfin grosse, au grand contentement de toute sa famille.

Il est vrai, madame, que madame la duchesse de Berri veut se divertir; mais elle a encore plus d'envie d'avoir des enfants : je suis persuadée

qu'elle ne hasardera rien là-dessus, car elle est capable de suivre un dessein.

Le chevalier de Saint-Georges est charmé des traitements qu'il reçoit à la cour de Lorraine: il faudrait encore voir le rétablissement de ce prince, dont la réputation augmente tous les jours; la reine sa mère est dans la solitude de Chaillot, sans secours et sans consolations qu'autant qu'il plaît à Dieu de lui en donner; Marly m'éloigne encore d'elle : si la santé où je suis depuis quinze jours continue à Versailles, j'aurai l'honneur de la voir.

Madame la duchesse de Tallard est déja grosse; elle n'a que quatorze ans. Je suis à vous, madame, au-delà de toutes mes expressions.

LETTRE CCCXXXI.

A LA MÊME.

Marly, le 4 juin 1713.

Je veux bien, madame, admirer la sagesse de la reine; mais je voudrais bien qu'elle ne fût pas mise si souvent à l'épreuve, et qu'elle eût eu le plaisir d'aller au Retiro : un beau prince, ou même une princesse pour la France lui donneront plus de joie. Je souhaiterais que vous eus-

siez Clément, et que la première présidente d'Aix ne l'arrêtât pas trop long-temps.

Vous avez toutes les ratifications, madame, et nous aurons la guerre; et les alarmes populaires sont plus justes que les raisonnements de nos bonnes têtes. Il est bien difficile que celle de M. d'Harcourt résiste à toutes les attaques qu'elle a : sa langue s'embarrasse souvent; il connaît qu'il ne peut exprimer ce qu'il voudrait dire, et qu'il prend des paroles les unes pour les autres : ce n'est pas là un léger tourment; aussi s'écrie-t-il quelquefois : Qu'est-ce que l'homme? Vous êtes trop bonne, madame, de faire quelque attention à madame de Caylus dans la perte d'un si honnête homme.

Il est vrai que j'ai été très-aise de la naissance du comte d'Ayen; mais je vous assure que la sensible joie de madame la maréchale y a contribué: la vie des enfants est bien douteuse; M. le duc d'Antin vient d'en perdre un fort brusquement, et on me dit, hier au soir, que son aîné était fort mal: ce serait là un étrange surcroît pour la pauvre madame de Gondrin.

Nos officiers font leurs adieux plus sérieusement qu'ils ne faisaient dans les commencements, et tout le monde commence à compter sur une guerre de suite.

M. le maréchal de Villeroi veut vous répondre lui-même sur le fil à retordre. J'ai enfin su que mon misérable présent suit la fortune, ou du moins la marche du cordelier, qui n'est point pressé d'arriver à Madrid.

Je ne sais nulle nouvelle, madame, tout est à l'ordinaire; nous sommes pour un mois à Versailles, à cause des grandes fêtes.

LETTRE CCCXXXII.

A LA MÊME.

Versailles, le 12 juin 1713.

Mon secrétaire est demeuré à Saint-Cyr, et ce sera de ma faible main que j'aurai l'honneur de vous entretenir, madame; je ferais quelque chose de plus difficile pour vous : mais que ne pourrais-je pas, s'il était question de vous voir! il me semble que j'irais fort bien en poste; je n'aurais pas bon visage en arrivant.

Je commencerai par le plus important, qui est la santé du roi. Je sors de sa chambre qu'il garde, parce qu'il a pris cette médecine du mois, et que M. Fagon presse, quand il peut de quelques jours; c'est la seule incommodité qu'il ait. Il y a assez long-temps que je n'ai été chez M. le dauphin; mais je n'ignore pas l'état où il est, dont nous sommes contents.

Madame de Ventadour est dans une grande joie de ce que le cardinal de Rohan est grand-aumônier. Le cardinal de Polignac est maître de la

chapelle. Le roi a nommé au cardinalat M. l'évêque de Meaux, le cardinal de Billy; c'est un saint prélat, fort opposé au parti janséniste, et qui se les est attirés pour ennemis par les écrits qu'il a faits contre eux. Le roi a voulu lui donner cette marque de considération et de protection..

Le maréchal de Villars, par une marche précipitée, a pris un poste très-avantageux; les gens du métier en paraissent ravis, et je le suis sur leur parole, autant que je puis l'être pendant une guerre sur laquelle je n'avais pas compté.

La peinture que vous faites de mon présent me charme; mais comme il m'en reste encore quelque idée, je ne le reconnais point : vous savez tout embellir, madame; mais vous ne pouvez être trop contente de mes intentions sur ce qui vous regarde, depuis la quenouille jusqu'à la souveraineté : les fuseaux feront bien de tourner tout seuls; je crains que ce reste de guerre n'apporte quelque trouble à la grande affaire.

J'ai fait vos remercîments au roi de tout ce qu'il a montré de vivacité pour vous, madame, dans cette occasion; il croit que vous devez être trop contente de lui; et M. de Torcy, avec qui j'ai eu une conversation sur vous, prétend que vous êtes très-persuadée qu'il est dans vos intérêts.

J'ai peu de commerce avec le duc d'Antin : il ne m'a point parlé du mariage de mademoiselle de Barbezieux; je l'approuve, madame, dès que vous l'approuvez, et je trouve très-beau d'être votre nièce.

Si j'avais plus de crédit, madame, M. le cardinal de la Trémoille serait bien logé et respirerait un très-bon air : il faut tout attendre du temps. Le cardinal Gualterio sera bientôt ici. On veut soupçonner de grands mystères sur ce voyage; je crois qu'il ne se fait que pour voir le roi.

Nos princes du sang vont faire du bruit avec leurs mariages; mais il n'est pas encore assez grand pour le faire passer en Espagne. J'allai il y a deux jours à Chaillot; je trouvai la reine très-languissante, mauvaise santé, grande tristesse et nulle consolation.

J'ai l'honneur d'être, madame, à la vie, à la mort, tout à vous.

LETTRE CCCXXXIII.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 19 juin 1713.

Vous savez bien que j'ignore ce qui retarde les courriers de M. le marquis de Montéléon : il y a si long-temps que la paix est signée, qu'on a fait toutes les réjouissances, que j'ai bien de la peine que vous ne le sachiez pas encore directement. Je suis presque de même sur la guerre d'Allema-

gne, quand vous dites que vous ne croyez pas que l'empereur veuille nous la faire. Toutes les bonnes têtes de France en jugeaient de même, et cependant nous la vôyons : elles disent à présent qu'elle ne durera pas; et peut-être seront-elles trompées? Je commence pourtant à remettre mes chagrins pour le temps où je verrai le mal, et de me défaire de ceux que la prévoyance donne, qui certainement se trompe souvent.

M. le maréchal de Villars est parti plein d'espérance; et par une marche très-diligente, il a pris tous les avantages que nous pouvions désirer. Il se prépare au siége de Landau, et a faire vivre nos troupes aux dépens des ennemis : en quoi il fera grand plaisir à M. Desmaretz, qui n'a pas tout l'argent dont il aurait besoin. Il s'en dépense pourtant beaucoup ici; on joue le plus grand jeu qu'on ait joué depuis long-temps, et l'électeur de Bavière donne des fêtes continuelles; M. le dauphin les lui rend, et madame la duchesse avec les princesses ses fille fournit à tout, et montre une vigueur extraordinaire.

Mais à propos de ces princesses, les mariages vont se faire : je vous en dirais quelques particularités, madame, si elles n'étaient devenues publiques, et si je ne savais que vous avez des commerces en ce pays-ci avec des gens bien mieux instruits que moi.

Je ne songe qu'à me renfermer; je passe les jours à Saint-Cyr et les soirs avec le roi : notre maréchal de Villeroi et moi déplorons souvent nos

pertes et critiquons tout ce qui se passe. Nous avons avancé le voyage de Rambouillet, parce que les dispenses seraient arrivées de Rome dans le temps que nous y devons aller, et qu'on veut faire les mariages dès qu'on le pourra. Nous partons le 26, et nous revenons le 1er juillet.

Je répondrai avec grand plaisir à ce que vous me manderez de M. le prince des Asturies. Vous êtes heureuse, madame, de broder sur un beau fond, cela est meilleur que de filer.

Je serais fâchée que la reine eût deux enfants; il ne lui en faut qu'un, soit un troisième infant ou une infante pour notre cher dauphin, s'il plaît à Dieu de le conserver. Je crois que le roi et lui sont deux personnes de la famille royale que vous aimez le mieux; je puis vous dire qu'elles sont l'une et l'autre en très-bonne santé.

Le cardinal Gualterio est arrivé, je ne l'ai pas encore vu; je crois qu'il n'a cherché qu'à voir le roi, et qu'il n'y a ni dessein ni mystère dans son voyage. Le roi a reçu ces jours-ci les harangues de tous les corps sur la paix. Le cardinal de Polignac, à la tête de l'Académie, s'est distingué par son éloquence.

Il est public à Paris que mademoiselle de Barbezieux épouse M. le comte de Luz; il est de meilleure maison que mademoiselle Prondre, qu'on dit que M. le comte de Brissac va épouser. Monsieur de Ragoski a voulu voir Saint-Cyr: je le vis un moment, et madame de Dangeau et mademoiselle d'Aumale lui montrèrent la maison. Ja-

mais étranger en France n'a mieux réussi que celui-là : on l'aime, on le cherche, on l'estime; il n'embarrasse jamais et n'est jamais embarrassé; il a du goût pour tout, de la sagesse, de la piété; il est simple sans aucune affectation : il doit être du voyage de Rambouillet.

L'électeur de Bavière doit partir la semaine qui vient pour Compiègne. On dit que mademoiselle de Montigny y est déjà.

Je ne sais rien de plus, madame, et il n'y a que pour vous que je puis ramasser tant de choses, qui d'ailleurs me sont indifférentes. J'ai de l'impatience de voir Clément auprès de vous.

LETTRE CCCXXXIV.

A LA MÊME.

Saint-Cyr, le 2 juillet 1713.

J'ai à répondre à deux de vos lettres, madame, aujourd'hui, mademoiselle d'Aumale ne vous ayant dit qu'un mot de ma mauvaise santé : elle ne s'est pas rétablie à Rambouillet, j'y ai toujours eu la fièvre et j'en suis encore assez abattue; il est étonnant que j'en sois quitte pour un peu de faiblesse.

Il y a plusieurs chapitres où je pourrais encore vous dire : Non, je ne répondrai pas, etc. Il faut savoir se passer de la consolation qu'on trouverait à ouvrir son cœur à une personne comme vous.

Tout ce que j'ai de meilleur à vous dire sur le voyage que nous venons de faire, est que le roi a couru le cerf tous les jours; les rendez-vous étaient à trois lieues; les chasses duraient, en y comprenant le retour, six ou sept heures, et jamais le roi ne s'est mieux porté.

Vous serez peut-être moins sensible quand vous apprendrez la vigueur de nos princesses, qui ont couru jour et nuit. Madame la duchesse de Berri s'est levée plusieurs fois à trois heures du matin pour chasser; mais je ne puis oublier qu'avant que nous partissions de Versailles, mademoiselle de Bourbon et mademoiselle de Charolais en partirent sur les cinq heures du soir pour aller à Surêne jouer avec l'électeur, souper, se masquer, danser jusqu'à six heures du matin, revenir à Versailles, se mettre à leur toilette, s'habiller et suivre le roi à la procession du Saint-Sacrement. J'ai vu autrefois de pareils excès une fois l'an, mais c'est peu présentement quand ils ne recommencent que trois ou quatre fois la semaine.

Les dispenses ne sont point encore arrivées pour les mariages de nos princes; je ne sais ce qu'ils produiront dans la suite, mais jusqu'ici ils ne s'en aiment pas mieux : non, je n'en dirai point davantage.

Votre maréchal de Villeroi a toujours été à Ram-

bouillet, mais il en partit hier matin pour aller à Paris tâcher d'accommoder l'affaire qui est arrivée entre le comte d'Harcourt et le duc d'Estrées; on avait d'abord voulu l'assoupir, mais comme elle s'était passée devant dix hommes, et huit ou dix femmes, elle a été bientôt publique. On dit d'abord que le comte d'Harcourt, s'étant pris de paroles avec le duc, lui avait donné un très-grand soufflet. On a dit depuis que ce prince disait qu'il ne l'avait point frappé, et qu'il se le reprocherait, parce que l'autre était très-ivre; celui-ci soutenait qu'il avait eu un soufflet. On dit à cette heure, que ce soufflet est très-véritable; je ne sais ce qu'on dira dans l'accommodement: non, je n'en dirai pas davantage.

Je ne sais, madame, ce que je ferais si vous étiez à portée de me voir, mais je me l'imagine comme la chose du monde la plus délicieuse: je ne changerais pas de maxime pour fuir le monde, mais je vous persécuterais peut-être autant qu'il me persécute, et nous dirions bien du mal de lui.

Je suis bien lasse, madame, de juger mieux que nos bonnes têtes. Nous voilà en guerre; elle commence très-bien; on vous en mandera toutes les particularités mieux que je ne saurais faire. M. le maréchal de Villars espère qu'il se conduira si bien et si vivement qu'il nous procurera la paix.

Le prince Ragoski est venu à Rambouillet et a grande envie d'aller à Marly; je n'avais ouï parler que de son mérite, mais je suis instruite présentement de la tristesse de son état: il n'a de res-

source que dans la bonté du roi; il veut bien se passer de peu, mais il y a des gens qui l'ont servi et qui sont avec lui; l'empereur retient ses enfants, qu'il voudrait bien avoir : tout cela fait grande pitié, et nous sommes peu en état d'y remédier.

Je suis ravie, madame, de savoir Clément auprès de vous; je le crois bien content de servir une reine qui va au-devant de toutes les précautions qu'on pourrait lui conseiller; on ne se conduit pas de même en France.

La nouvelle de l'offre du roi d'Espagne d'aller commander l'armée française sur le Rhin, n'est pas venue encore jusqu'à nous; l'espérance de voir ce prince m'a flattée d'abord d'une idée assez agréable, mais la première réflexion m'a fait trouver ce projet plus brillant que solide.

Le roi comble de caresses et de politesses le cardinal de Gualterio; il doit venir à Marly, ayant déclaré qu'il n'a ici d'autre affaire que de voir le roi. M. de Torcy pouvait, madame, vous dire un mot de lui, mais les ministres ne sont pas toujours appliqués à concilier les volontés. Nous demeurerons ici jusqu'après les noces des princes, lesquels partiront incessamment pour aller à l'armée, et nous, pour Marly et Fontainebleau tout de suite, parce qu'il y aura bien du désordre dans le logement de M. le dauphin; il est un peu chagrin présentement, parce qu'il a mal aux dents : ce n'est point qu'il en ait à percer; c'est que les siennes se gâtent déja et lui attirent des fluxions comme madame sa mère en avait.

Rien n'approche des transports de joie de la ville de Lille et de ses environs; on ne s'y aperçoit plus des misères que la guerre y a causées, tout est ravi de se retrouver sous la domination du roi. On parlait autrefois assez mal de celle des Français, mais ils en ont éprouvé de plus mauvaises.

Adieu, madame; je suis encore faible, mais toujours bien aise de vous donner des marques de mon tendre et respectueux attachement.

LETTRE CCCXXXV.

A LA MÊME.

Versailles, le 10 juillet 1713.

Je me doutais bien, madame, que vous admireriez mon écriture, ce qui me consola de l'absence de mon secrétaire; n'en tirez pourtant pas des conséquences avantageuses pour ma santé et pour mes forces, car ce n'est qu'un effet de la grande habitude que j'ai à écrire.

Le siége de Landau nous coûte déja la perte de M. de Biron ou du moins d'un bras qu'il a fallu lui couper d'abord, parce qu'il était fracassé d'un coup de canon; tout le monde en est affligé; madame sa femme est partie sur-le-champ pour

aller le trouver, et sa belle-mère, madame de Nogent, sœur de M. de Lauzun, y voulait aller malgré sa vieillesse, disant qu'elle ne voulait plus vivre si son gendre mourait. Mesdames de Nogaret et d'Urfé sont aussi bien affligées. Je crains bien que nous n'ayons encore de mauvaises nouvelles; la place est bonne, la garnison est forte, et le gouverneur honnête homme et capable; c'est de quoi faire une belle défense.

Le roi envoya M. de Lauzun à Chaillot convier la reine d'Angleterre aux noces de nos princes, lui proposant de coucher à Versailles; elle s'en est excusée sur l'état de langueur où elle est, et d'une faiblesse qu'elle n'avait point encore éprouvée. Je soupçonne le récit de M. de Lauzun d'un peu d'exagération; mais M. le maréchal de Berwick m'a confirmé tout ce qu'il avait dit; je vais aujourd'hui à Chaillot pour m'en éclaircir par moi-même. C'est un redoublement de tristesse pour cette reine, de savoir son fils revenu à Bar, qui est un très-désagréable séjour et où je crains bien qu'il ne soit encore long-temps; ce n'est pas que je sois assez capable pour juger ce qui lui est plus favorable de la paix ou de la guerre.

Nos mariages sont faits, on ne peut pas dire au contentement de toutes les parties, car on dit que madame la princesse de Conti pleurait hier à la messe; mademoiselle de Conti tomba en revenant de l'offrande et se trouva mal; je crois que des souliers bien hauts et un corps bien serré y contribuèrent. On dit que M. le duc voit tous les

défauts de cette princesse, mais qu'il l'aime par la douceur de son esprit; tout le monde dit du bien d'elle : nous verrons bientôt ce qui en est. Mademoiselle de Bourbon fit toutes ses révérences de la meilleure grace du monde; elles viennent l'une et l'autre à Marly, et les princes partent mercredi et jeudi pour l'armée.

On dit que madame la duchesse de Berri ne pardonnera jamais à mademoiselle de Conti ce qui s'est passé dans la négociation qu'elles avaient entamée; on n'a jamais vu une vivacité pareille à celle de madame la princesse, pour conduire ces mariages à bon port.

Il y eut, hier au soir, un grand souper, composé de la seule maison royale; ils devaient être vingt-quatre, mais la grande princesse de Conti s'en excusa sur ce qu'elle ne peut mettre de corps.

M. de Meaux, madame, est fils et frère des marquis de Bissy, gens de condition; c'est un très-honnête homme, pieux, simple, et capable dans sa profession; il est sans cabale, anti-janséniste, et s'étant attiré par là tout le parti pour ennemi; le roi a cru devoir le soutenir par une marque d'une aussi grande distinction.

On dit beaucoup de bien de madame la duchesse d'Olonne, et qu'elle porte ce nom-là avec beaucoup de peine. Je ne sais point les discours que M. le prince de Conti a tenus à madame sa mère; je sais seulement qu'ils ne sont pas toujours d'accord, quoique cette princesse aime parfaite-

ment son fils; il est mal fait de sa personne et fait pourtant souvenir de M. son père, qui était la coqueluche de tout le monde.

Votre ami, M. de Pontchartrain, se marie à mademoiselle de Verderonne; on dit qu'elle est très-bien demoiselle, qu'elle aura quatre cent mille francs, et que si son frère mourait, elle aurait plus d'un million.

Le cardinal de Rohan n'était pas arrivé à Strasbourg, qu'il en repartit pour venir faire les noces; on dit qu'on se récriait autant sur sa beauté que sur celle de nos princesses; nous en avons pourtant une bien charmante, qui est mademoiselle de Clermont. Cependant on ne parlait que de l'agrément de madame la duchesse douairière, car on dit que dorénavant il faut l'appeler ainsi.

La pauvre madame de Soubise n'a guère joui de tous les biens qu'elle avait procurés à sa famille, et a expié par une terrible et longue maladie tous les agréments qu'elle avait eus dans le monde.

Quoique je sois naturellement assez prévoyante et même quelquefois inquiète, je ne puis entrer dans vos peines sur le mariage de M. le prince des Asturies; Dieu y pourvoira, et il ne sera pas un mauvais parti. La femme de M. Dodart en raconte bien des merveilles; elle prétend, madame, avoir reçu bien des agréments par vous, et je crois devoir vous en faire de très-humbles remercîments, puisque j'avais pris la liberté de vous la recommander.

LETTRE CCCXXXVI.

A LA MÊME.

Marly, le 17 juillet 1713.

Il me paraît bien bizarre que vous n'entendiez plus parler de vos plénipotentiaires depuis qu'ils sont à Utrecht, qui est certainement le lieu qui doit leur fournir plus de matières pour vous entretenir. Nous avons bien ouï parler qu'il y a eu des courriers assassinés; il me semble même qu'il y a de ces voleurs qui ont été pris.

Vous avez grande raison, madame, de préférer la paix aux avantages que nous pourrions tirer de la guerre; je n'en souhaite point d'autre au roi que celui de la tranquillité et du rétablissement de son royaume, véritablement épuisé; il fait un temps qui nous alarme beaucoup, car il y aurait sujet de craindre la famine de même qu'en 1709.

Le siége de Landau s'avance, et nous n'avons perdu personne depuis l'accident de M. de Biron, qui est aussi bien qu'on peut le désirer.

Je suis bien persuadée, madame, que M. le maréchal de Villars sera très-sensible à l'honneur que lui fait S. M. C., en lui envoyant l'ordre de la

Toison; rien n'est plus flatteur pour lui qu'une telle grace d'un si grand roi; il n'y sera pas indifférent.

Il est vrai que j'estime fort M. le marquis de Brancas; il a de l'esprit, de la vertu, et beaucoup de courage, et il a pour moi le mérite d'une très-malheureuse fortune avec une grande naissance; il me semble que c'est un plaisir d'aider à relever ceux qui se trouvent dans cet état.

Madame la princesse a pris pour elle toute la joie des noces qui viennent de se faire; elle les a voulues fortement, elle les a traitées vivement: Dieu veuille que la suite en soit heureuse. Les deux princes sont à l'armée. On dit que le prince de Conti est éperdument amoureux, et que M. le duc a beaucoup d'amitié pour madame la duchesse. Ces deux princesses sont ici, elles ne raccommoderont point ce que nous avons perdu; chacun est de son côté et rassemble chez soi les personnes de leur goût, et on ne les voit guère toutes ensemble.

Il m'est revenu que le maréchal d'Uxelles avait été fort étonné de trouver madame de Berri entourée de dames qu'il ne connaissait point, et qu'il se crut dans une cour étrangère.

Nous sommes à Marly pour long-temps, parce que l'on raccommode quelque chose au logement de M. le dauphin; nous avons trois cardinaux fort assidus auprès du roi. Je n'ai point trouvé le cardinal Gualterio changé, car je l'ai vu, quoique étranger, parce qu'autrefois nous avions fait

amitié, et que j'ai toujours conservé un commerce avec lui.

Est-il possible, madame, que vous souffriez du chaud à Madrid? nous gelons ici; il n'y a point de femmes, quelque jeune qu'elle soit, qui n'ait beaucoup d'ouate sous un taffetas volant. Je voudrais que la reine eût un pareil temps, puisqu'elle est destinée à garder le lit encore trois mois: vous avez raison de l'appeler admirable; tout ce qui revient d'elle serait incroyable, s'il n'était confirmé par tout ce qui a l'honneur de la voir; il ne s'est pas encore trouvé une personne qui ait diminué aucune des louanges qu'on lui donne, et vous êtes enfin venue à bout de me la faire croire parfaite, quoique j'eusse cru, jusqu'ici, qu'il n'y en a point sur la terre.

Votre cher M. de Pontchartrain doit présenter demain, ici, madame sa femme; on dit qu'elle est blanche, blonde et belle. La jeune maréchale d'Estrées n'est point ici; elle ne rend pas des soins assez assidus au roi, pour qu'il doive se presser de lui donner un logement quand il est accablé de gens qui lui en demandent. La grande princesse de Conti a fait son affaire d'y avoir la marquise de La Vallière. Madame la duchesse de Guiche n'y est point non plus, mais sans autre raison que celle d'aimer mieux demeurer avec ses enfants à la campagne, en l'absence de M. son mari, que de venir dans un lieu destiné au plaisir; le roi lui a fait dire qu'elle pouvait venir lui faire des visites quand elle voudrait.

J'ai vu la reine d'Angleterre ; elle n'est pas bien, mais moins mal qu'on ne me l'avait dit. Les gens de Saint-Germain exagèrent un peu le tort que lui fait l'air de Chaillot, parce qu'ils la voudraient à Saint-Germain ; mais elle y est accablée de la misère et quelquefois des reproches de tout ce qui l'environne ; elle aime les filles de Sainte-Marie, et passe ses journées à prier Dieu : je voudrais que ce ne fût pas auprès du cœur du roi son mari et de celui de la princesse sa fille.

Il faut bien, sur la noce des princes, vous dire que personne n'y a paru d'aussi bonne mine que le roi ; il avait un habit de droguet d'or, une belle perruque, les jambes que vous lui connaissez, et la grace dans tout ce qu'il fait : on dit que tout le monde en fut surpris.

LETTRE CCCXXXVII.

A LA MÊME.

Marly, le 23 juillet 1713.

Oui, madame, j'ai été à Rambouillet, et j'ai passé dans mon lit tout le temps qu'on y a demeuré ; je n'en ai pas partagé les plaisirs, mais bien le bruit et le vacarme d'une jeunesse qui ne se contente pas de se divertir le jour et qui court toute la

nuit. Le roi s'y plaît en effet, par rapport à la chasse, et il projette un voyage au mois d'octobre. La chambre que j'y habite est très-chaude l'été et très-froide l'hiver; j'en ai déja essayé : vous croyez bien, par ce petit récit, que je ne prends pas beaucoup de plaisir à changer de lieu; nous allons pourtant à Fontainebleau, où j'ai encore un très-bel appartement, mais sujet au même froid et au même chaud, y ayant une fenêtre de la grandeur des plus grandes arcades, où il n'y a ni volet ni châssis, ni contrevent, parce que la symétrie en serait choquée. Ma solidité a quelque chose à souffrir ainsi que ma santé, de vivre avec des gens qui ne veulent que paraître et qui se logent comme des divinités; la seule consolation qu'on en peut tirer, et qui n'est pas petite, c'est qu'il n'y a rien qui incommode le roi, et que, jugeant d'autrui par lui-même, il loge les personnes qu'il honore de ses visites et de son amitié comme il se loge lui-même.

J'ai appris depuis peu, que le prince Ragoski a une affaire en Espagne; je ne le savais point, madame, quand je vous ai fait son portrait : je n'aurai jamais de finesse avec vous, et n'ayant point songé du tout à vous le recommander, je vous demande aujourd'hui bien franchement votre protection pour lui, que je suis sûre que vous accorderiez à son mérite, s'il vous était connu. Je vous en parle sur la voix publique; je ne l'ai vu qu'un instant qu'il entra dans ma chambre à Saint-Cyr, pour me remercier de ce que

je consentais que madame de Dangeau lui montrât cette maison. On me conta l'autre jour qu'il avait trouvé un officier de sa connaissance, qui l'avait assuré que ses enfants, qui sont entre les mains de l'empereur, étaient fort abandonnés et manquaient de tout; il ne le croyait pas, et n'en pouvait parler qu'avec des larmes. Je suis assurée que votre bon cœur sera touché de sentiments si raisonnables et d'un état si pitoyable.

La pauvre madame de Saure est au désespoir du retardement que M. son mari apporte à son voyage d'Espagne; et cela par les plus petits endroits, lui refusant, je crois, de l'argent pour son voyage.

Landau avance; M. de Biron est aussi bien qu'il peut être avec un bras coupé. M. de Lauzun sachant que madame de Biron n'avait pas un sou pour partir, lui envoya cinq cents louis; on le blâme si souvent qu'il faut bien lui donner des louanges quand il les mérite.

Vous voulez donc que mademoiselle d'Aumale aime la reine? vous êtes insatiable pour elle, si vous n'êtes point contente de sa réputation, car je ne crois pas qu'il y ait eu d'exemple d'une princesse si bien établie et de si bonne heure: il en coûte d'ordinaire bien des années et bien des contradictions; mais sa vertu, son esprit et ses charmes n'en reçoivent aucune.

Jamais il n'y eut rien de plus lent que l'évacuation de la Catalogne. Nos princesses du sang sont à Paris depuis trois jours, pour aller voir madame

la princesse de Conti. Madame la duchesse de Berri ne traite pas bien madame la Duchesse; il y avait eu une grande amitié entre elles dans leur enfance.

L'affaire du comte d'Harcourt et du duc d'Estrées a été accommodée par les maréchaux de France nommés par le roi; car vous savez, madame, que les princes ne veulent point reconnaître ce tribunal; les ducs, à leur exemple, veulent aussi s'en soustraire.

Je suis présentement dans un état de faiblesse où je retombe souvent; je crois à chaque fois être à ma fin, et puis j'en reviens avec une force étonnante pour mon âge; je suis toujours également à vous.

LETTRE CCCXXXVIII.

A LA MÊME.

Marly, le 6 août 1713.

Je reçus il y a huit jours la lettre que j'attendais par l'ordinaire; mais elle arriva si tard que je n'aurais pu y répondre, le roi étant dans ma chambre : je vais la parcourir.

Il est bien tard de se rendre sage, madame;

mais je commence à être persuadée qu'il ne faut guère penser à l'avenir : l'expérience devrait nous apprendre qu'il ne se trouve presque jamais comme nous l'avons prévu.

M. le maréchal de Villeroi est content de l'accommodement qu'il a fait. Les maréchaux de France prétendent que leur tribunal a été reconnu; les princes lorrains disent que trois maréchaux de France, nommés par le roi, ne sont point un tribunal : ils sont contents les uns des autres. Je n'ai pas ouï parler de M. le cardinal d'Estrées dans toute cette affaire; mais je crois comme vous, madame, qu'il l'aura bien senti.

Je souhaiterais à la reine un peu du froid que nous avons ici : il n'y a pas eu deux beaux jours de tout l'été. Nous y avons trois cardinaux qui parent fort la suite du roi, et qui sont des plus assidus courtisans.

Me voici à votre dernière lettre. Le siége de Landau n'avance guère : c'est une très-bonne place, il y a beaucoup de mines, et on veut épargner les hommes autant qu'on pourra.

Le marquis de Biron se porte aussi bien qu'il peut avec un bras de moins. Le marquis d'Urfé vient encore d'être à l'extrémité. Madame de Courcillon est accouchée d'une fille. M. de Pontchartrain est charmé de sa femme. M. de Lauzun continue ses mêmes empressements pour le roi et la reine d'Angleterre.

Il est vrai, madame, que M. le cardinal de Rohan ressemble fort à madame de Soubise; mais il

me semble que sa beauté ne fait pas grand bruit ici : il a beaucoup d'esprit, il est savant, fort poli, une grande douceur, très-magnifique et très-riche; voilà tout ce qui m'en revient, je ne sais si j'en suis la dupe. Vous savez, madame, que M. le maréchal de Villeroi m'honore du nom de *taupe*, et qu'il prétend qu'il n'y a personne ici qui soit plus mal avertie que moi : je trouve que je n'en sais que trop. Il m'a montré une lettre de vous, madame, qui est un beau château en Espagne, et auquel il ne manque que la réalité; mais je ne pense pas que vous changiez jamais d'état ni de pays; je le souhaite même très-fort, étant bien persuadée que vous êtes un trésor pour la reine, et qu'elle serait fort à plaindre, toute grande qu'elle est, si elle vous perdait.

Je me lasse de la répétition de vous dire toujours que le roi et M. le dauphin sont en parfaite santé : comptez donc là-dessus, une fois pour toutes, à moins que je ne vous mande le contraire.

LETTRE CCCXXXIX.

A LA MÊME.

Marly, le 7 août 1713.

Je suis si aise, madame, de ce que M. Voisins vient de me dire de la soumission des Catalans et de Barcelone même, que je ne puis attendre à vous en faire mes compliments et à vous supplier de me mettre aux pieds de LL. MM. CC, en les assurant qu'il n'y a personne, sans exception, qui s'intéresse plus que moi à leur bonheur, à leur grandeur et à leur repos.

Ne souffrez pas qu'on dise, madame, que vous êtes la seule cause de la prolongation de la guerre; je ne puis le croire, et trouve très-mauvais qu'on le pense.

Le roi a pris aujourd'hui sa médecine de précaution.

LETTRE CCCXL.

A LA MÊME.

Marly, le 13 août 1713.

Vos démarches sont lentes, madame, et je crois que c'est votre éloignement qui en est la cause. Il y a long-temps que nous croyons la paix faite avec l'Angleterre et la Savoie, mais nous ne l'avons point avec l'empereur.

Le siége de Landau avance : on croit que nous en verrons la fin entre le 15 et le 20. Il est vrai, madame, qu'on n'y a pas perdu de gens fort connus, mais beaucoup d'officiers et de soldats : ce n'est pas que les ennemis fassent une vigoureuse défense, mais la place est bonne, et ils ont une grande quantité de mines qui nous obligent à marcher avec beaucoup de précautions. Je trouve le maréchal de Villars fort louable de vouloir épargner les hommes.

M. le prince de Conti a eu un petit démêlé avec M. le prince d'Épinoy : le maréchal de Villars l'a fini; et comme M. le prince de Conti a fait des honnêtetés à l'autre, on peut croire que c'est lui qui avait eu tort. Ce prince a de l'esprit, mais

nulle teinture du monde. Je vous parle, madame, avec liberté et confiance.

Je suis bien fâchée que vous partagiez le vent qui nous accable, joint à des pluies qui gâtent tout : on se flatte pourtant sur ce que la récolte est faite il y a long-temps dans les provinces éloignées, et qu'elle a même été très-abondante.

Que la reine est heureuse et estimable de savoir se passer des plaisirs turbulents qu'il faut à nos princesses, et de prendre son plaisir avec des princes qui, j'espère, lui en donneront toujours! Je crois qu'il n'y a qu'à prendre patience sur les gales de l'infant : le roi en a eu, et ne s'en porte pas plus mal.

Nous croyons ici Barcelone soumis, et que vous êtes dans une profonde tranquillité. Il est vrai, madame, qu'il n'y a jamais eu tant d'argent en France qu'il y en a parmi les gens d'affaires, et si peu pour le roi et les courtisans; on manque au milieu de l'abondance, mais il est vrai aussi que la dépense est excessive en table et au jeu.

Je ne saurais bien vous dire, madame, ce que c'est que madame la marquise de Brancas : l'estime et l'amitié que madame de Dangeau et moi avons pour M. son mari, nous avait fait prendre sous notre protection cette jeune personne; j'enployai tout mon crédit auprès de ma chère dauphine pour qu'elle la souffrît à sa cour; mais soit par la faute de celle que je protégeais, ou par l'envie des autres jeunes dames, je n'en pus jamais venir à bout, et nous la remîmes entre les

mains de madame sa belle-mère, qui est une femme de mérite : elle avait passé sa vie dans la province, vivant très-honorablement avec peu de bien, et se donnant tout entière à l'éducation d'un grand nombre d'enfants qui réussissent tous dans les différentes professions dont ils sont. C'est une grande femme, de très-bonne mine, sage, polie, intelligente, qui se connaît à tout, et dont je crois, madame, que vous vous accommoderiez fort bien; mais il me semble qu'on ne dit point ici qu'elle doive aller en Espagne.

Il est vrai, madame, qu'il y a bien des femmes à Marly; nous avons tant de princesses et tant de dames d'honneur, que pour peu qu'on en veuille d'autres, le nombre devient grand : j'y consens de bon cœur, car je n'en vois aucune; je vous ai mandé celles que je me suis réservées pour les dîners et les musiques qu'il y a dans ma chambre.

Le cardinal de Gualterio a raison de se plaire à Marly : le roi le comble de bons traitements, et toute la cour en use de même, c'est-à-dire les bons courtisans, car je ne sais guère comment les princesses le traitent.

J'ai vu, madame, une partie de ce que le maréchal de Villeroi vous écrit; vous ne pouvez trop aimer un ami aussi solide, aussi empressé et aussi délicat qu'il l'est sur ce qui vous regarde.

Le pape continue à refuser des bulles à M. l'abbé de Saint-Aignan; je crains toujours les suites de ces sortes d'affaires. Celles de M. le cardinal de

Noailles dorment en attendant la constitution qu'on assure qui viendra au mois d'octobre.

Oui, madame, je reçois votre offrande de très-bon cœur, et vous n'aurez jamais de servante qui vous soit plus dévouée.

LETTRE CCCXLI.

A LA MÊME.

Marly, le 21 août 1713.

Il est vrai, madame, qu'il n'y a que la santé et la force extraordinaire du roi, qui puisse consoler de la manière dont il traite les gens qu'il aime le mieux, qui, après tout, ne peuvent se plaindre d'une si honorable comparaison; il est pourtant vrai, que s'il me faisait manger la moitié de ce qu'il mange, je ne vivrais pas long-temps. Il ne faut point compter sur les incommodités : avec lui, il n'y a que grandeur, magnificence et symétrie, et il vaut mieux essuyer tous les vents coulis des portes, afin qu'elles soient vis-à-vis les unes des autres : je lui ai vu une chambre avec quatre portes toutes également grandes, et deux très-grandes fenêtres. Nous nous en allons habiter Fontainebleau, qui est encore pis; car n'étant

point préparé pour l'hiver, j'y souffrirai beaucoup dans la saison avancée. Il nous déclara hier que nous y serions jusqu'au 15 octobre.

Quelque respect que j'aie pour les princes et princesses que nous avons présentement, je ne me sens point portée à donner ma vie pour leurs divertissements. Le roi fait une très-bonne œuvre dans le parti qu'il a pris d'envoyer dire à madame la princesse de Conti, à mesdames du Maine et de Vendôme, qu'il voulait que tous les procès de la famille se terminassent; qu'il leur donnait jusqu'à la Toussaint pour convenir de leurs arbitres, et si elles ne le font pas, qu'il en nommera de son autorité : on ne sait point encore comment la princesse de Conti aura reçu ce compliment, porté par M. le chancelier; on est sûr des deux autres princesses.

Je comprends parfaitement le goût que la reine a pour les bains, mais ils seront encore long-temps dangereux pour elle : rien ne marque mieux le peu de bien qu'ils font, que l'expérience de S. M. là-dessus, et de mille autres que j'ai vus ne se pas baigner impunément.

J'admire de plus en plus la conduite de LL. MM. CC., qui, malgré le mauvais état de leurs finances, trouvent encore moyen de faire des libéralités aussi à propos que celles que vous m'apprenez qu'ils font au prince de Ragoski : je crois bien, madame, que vous ne vous opposerez point à des générosités si bien placées. Ce pauvre prince continue toujours à plaire en ce pays-ci : c'est un

homme simple, parlant peu, et ayant toutes sortes de connaissances, grand chasseur, aimant la musique et la comédie, se connaissant à tout pour les jardins, pour les bâtiments, curieux de toutes les belles choses : on dit que sa plus grande peine vient de la souffrance de ceux qui ont été attachés à lui; car du reste, il est sans faste et sait se passer de tout. Si le bienfait qu'il reçoit du roi d'Espagne devient public, il attirera bien des louanges pour tous ceux qui les méritent.

Le procédé de M. le comte de Solve n'est pas si noble, et je plains bien ceux qui en pâtissent.

Je n'ai aucun commerce présentement avec M. de Lauzun; j'en avais beaucoup autrefois : on dit qu'il est toujours le même; il en revient de temps en temps de ces petits mots que vous demandez, et que je voudrais toujours avoir présents. Il y en a un sur la magnifique maison que la duchesse de Lude a fait bâtir au faubourg Saint-Germain : il n'y a qu'un étage, et elle est meublée magnifiquement. M. de Lauzun dit que c'est une orangerie meublée de cotillons : vous voyez bien qu'il y a toujours du sel. Je crois que madame sa femme a quelque petite chose à essuyer, mais moins pourtant qu'on ne le dit : il veut qu'elle vive en grande dame, beau carrosse, beaux chevaux, livrée magnifique, personnes raisonnables pour la suivre, écuyer, et tout ce que vous savez, madame, qu'on avait autrefois, et qu'on n'a plus. Elle est très-sage. Elle était fort attachée à madame la dauphine, et M. son mari déclarait qu'il

lui donnerait autant d'argent qu'elle voudrait pour jouer avec cette princesse, mais non pas avec tous les passants. Il a une petite maison auprès de Chaillot, très-jolie : madame de Lauzun, sur les épargnes de l'argent qu'il lui donne, y a fait faire deux ou trois petites chambres qui y étaient nécessaires, croyant le surprendre agréablement par un bâtiment qui ne lui coûtait rien : il entra un peu trop tôt, mit l'épée à la main contre les maçons, et leur fit grand'peur. Il a été un an sans y revenir; mais enfin, la reine d'Angleterre eut la bonté d'y aller, il y a quelques mois, et de lui mander de venir l'y trouver : il obéit, et le raccommodement se fit. Madame de Lauzun commence à se consoler, et s'attache, à ce qu'on dit, à madame la duchesse de Berri.

Ce sont des fluxions qui me tourmentent présentement; je ne suis point revenue de celle de Rambouillet, et ces forces que je vous ai vantées me paraissent bien éloignées.

L'ambassadeur et l'ambassadrice d'Angleterre viennent aujourd'hui prendre congé : le mari a très-bien réussi. On dit qu'il a beaucoup d'esprit, de sagesse, de bonnes intentions, et portant toujours à la paix. La femme est gaie, libre et assez aimable, mais sa conduite sur la religion éloigne d'elle : je ne les ai vus ni l'un ni l'autre.

On dit que nous allons avoir les bulles de M. l'abbé de Lattaignant pour l'évêché de Beauvais : ce sera un saint prélat. Tous nos cardinaux viennent à Fontainebleau, et il serait grand dommage

qu'ils n'y vinssent pas; car ils parent fort la cour, et leur couleur de feu sied parfaitement dans le vert de Marly, dont nous n'avons guère joui à cause du vilain temps. On dit pourtant que la récolte n'est point mauvaise.

J'ai vu la lettre de M. le maréchal de Villeroi; il est ravi de ce qu'on lui a permis de s'expliquer aussi franchement, car vous voilà au fait, et plus en état de concilier le plus qu'il vous sera possible. Je n'ai jamais douté que ce ne fût votre esprit, madame, et j'ai même pris la liberté de vous reprocher quelquefois, que vous vouliez trop mêler les deux nations. Je consentirais à l'étiquette, pourvu que les rois fussent bien unis.

Comptez donc sur la conquête de mademoiselle d'Aumale; elle aimera certainement la reine tant qu'elle entendra tout ce qu'on en dit, car la pauvre fille n'est point à la mode, et elle est encore dans l'erreur d'aimer la vertu.

Landau avance : on espère et on se flatte toujours d'en être maître ces jours-ci. Vous voulez mes lettres, madame, et j'obéis; elles sont bien différentes de ce que j'aurais l'honneur de vous dire.

LETTRE CCCXLII.

A LA MÊME.

Marly, le 27 août 1713.

Les nouvelles changent si souvent, qu'il faut changer de style d'un ordinaire à l'autre. Je vous suppliai, madame, de faire mes très-humbles compliments à LL. MM. CC., sur la réduction de Barcelone; et nous voyons une guerre qui s'y prépare, et qui peut s'y soutenir, par le peu de moyens que vous avez de faire ce siége. Nous savons aussi que M. et madame de Savoie sont sur le point de passer en Sicile.

M. le dauphin n'est plus pâle, et paraît d'une très-forte santé; ce que tout le monde voit avec presque autant de joie que la continuation de celle du roi.

Voilà Landau pris, madame; et nous allons marcher à Fribourg, dont le siége ne sera pas moins long, à ce qu'on croit. Le marquis de Biron a le gouvernement de Landau : il l'a acheté un peu cher; il souffre encore des douleurs terribles.

Nous partons mercredi pour aller coucher à Petit-Bourg. Madame la princesse de Conti, qui n'y va point, ira dîner à Villeroi, pour aller coucher à Fontainebleau.

M. et madame de Berri allèrent l'autre jour à l'opéra, à la foire Saint-Laurent, et aux danseurs de corde. Il y avait seize dames à leur suite. Ils traversèrent Paris avec une très-grande quantité de carrosses, de gardes, de trompettes, de timbales, de tambours, et jetèrent assez d'argent : il n'y eut pas une des seize dames qui ne reçût un présent. On dit qu'il en coûta deux mille écus à madame de Berri : elle jette l'argent assez volontiers, et ne se fait pas un scrupule, je crois, d'en emprunter. Elle avait mené madame la princesse de Conti et mademoiselle de Charolais sa sœur, et avait exclu madame la Duchesse, autrefois mademoiselle de Conti, pour qui elle professe une haine déclarée.

J'ai une parente qui a eu le malheur de lui déplaire : c'est la comtesse de Mailly, qui a emmené depuis peu, à Paris, madame de Polignac sa fille, qu'elle trouvait un peu trop répandue dans ces plaisirs outrés qu'on prend à présent jour et nuit. Elle a dit à M. de Polignac que, s'il voulait garder sa femme à la cour, il en était bien le maître; mais que s'il voulait qu'elle en demeurât chargée, il fallait que sa fille la suivît, et qu'elle a présentement des affaires à Paris. Madame de Polignac a dix-huit ans, et est fort belle.

Madame de Beaumanoir n'est pas morte : on prétend qu'elle ne saurait vivre long-temps. La reine d'Angleterre vint hier ici; elle fit assez bonne mine tant qu'elle fut avec le roi; mais aussitôt qu'il fut parti, elle fondit en larmes, ce qui ne

lui est pas ordinaire. On persécute le roi son fils de tous côtés sur sa religion; et jusqu'aux catholiques qui sont auprès de lui veulent lui inspirer une politique poussée un peu trop loin. On lui refuse d'ailleurs les sûretés qu'il demande; on le réduit à la plus triste demeure du monde; il manque d'argent, et cette pauvre reine aussi, la France payant mal, et l'Angleterre remettant toujours ce qu'on lui promet depuis si long-temps.

Que de sujets de tristesse, madame, et pour soi et pour les personnes qu'on aime! mais ne vous prenez point à Landau de mes maux : je suis persuadée que vous ne seriez pas plus gaie que moi, si vous voyiez ce que je vois, et ce que je ne saurais m'empêcher de voir.

Me parlerez-vous toujours, madame, du respect qui ne me remet devant les yeux que mon grand âge, que je conviens être fort vénérable, et que je voudrais oublier quelquefois? madame d'Heudicourt ne pouvait pardonner cette phrase à ses confesseurs. Respectez-moi donc moins, madame; je serai bien contente et bien honorée si vous me continuez toujours vos mêmes bontés.

LETTRE CCCXLIII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 3 septembre 1713.

Nous n'avons pas été long-temps, madame, dans l'espérance de votre repos en Catalogne; on est fâché ici de l'opiniâtreté de ces gens-là, et d'autant plus qu'on ne se trouve pas en état de vous aider autant qu'il sera nécessaire. Il n'est que trop vrai, madame, qu'il se répand partout que vos seuls intérêts empêchent la paix. M. le maréchal de Villeroi vous en a écrit en véritable ami.

Je ne sais point du tout ce que M. de Bonac écrit; je ne vois point ses lettres; et pour vérifier ce que vous me demandez, il faudrait que j'eusse recours à M. de Torcy; ce que je ne puis faire, n'entrant jamais en rien, et ne faisant qu'écouter ce qu'on veut me dire, qui n'a point de suite, de sorte que personne au monde n'est plus mal instruite que moi. Je suis fort affligée de vous être inutile dans une chose qui me paraît vous tenir au cœur. Je m'acquitterais mieux de la commission que vous me donnez pour madame la maréchale de Noailles, si je la voyais : elle n'est point venue à Marly, où nous avons été deux mois; elle ne viendra point ici, où nous devons être six semai-

nes, et une partie de l'hiver se passera peut-être avant que nous puissions nous joindre. Vous ne pouvez point comprendre, madame, dans quelle solitude je suis, et qui n'est point encore telle que je la voudrais.

Nous trouvons ici des chaleurs que nous eussions désirées à Marly. Saint-Cyr me détermine à aimer Versailles; mais je conviens que Fontainebleau est un beau lieu.

On ne sait encore si on fera le siége de Fribourg; nos bonnes têtes n'en sont pas trop d'avis: on attend celui du maréchal de Villars avant de se déterminer.

La santé du roi est à souhait, et nous avons laissé notre cher dauphin en bon état. L'électeur doit venir ici au premier jour. On ne parle que de chasse; on dit qu'il y aura des comédies. Nos princesses sont fort occupées de se divertir.

LETTRE CCCXLIV.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 11 septembre 1713.

C'était apparemment un pressentiment sur ce qui nous arrive qui nous rendit insensibles à la paix : car il est vrai qu'on ne s'en peut réjouir,

quand on pense à tout ce qui nous reste. Cependant, comme les affaires font les hommes, je me trouve beaucoup plus tranquille que je ne l'étais autrefois, et il me semble que si je recommençais à vivre, je serais un peu plus raisonnable et moins inquiète.

Je ne crois point, madame, qu'on fasse de nouvelles entreprises en Allemagne; il s'y trouve trop de difficultés, et nos bonnes têtes prétendent que nos affaires sont trop bonnes pour hasarder quelque chose.

Je ne vois pas non plus, par tout ce que j'entends dire ici, que vous puissiez faire le siége de Barcelone. J'avais ouï dire des merveilles de la probité et de la piété de M. de Stahremberg; mais j'en rabats beaucoup depuis sa sortie de l'Espagne, qui ne répond point du tout à l'idée que j'avais de lui. Je crois comme vous, madame, qu'un des grands malheurs de nos princes est de ne pouvoir traiter leurs affaires par eux-mêmes, puisque par là ils se trouvent dépendants de ceux qu'ils emploient. J'ai vu bien des exemples là-dessus, et je crois que vous en savez encore plus que moi.

Je suis bien fâchée de voir que la reine, aussi jeune qu'elle est, soit sensible au vent; mais il est vrai aussi que les femmes grosses sont plus délicates que les autres : je prie Dieu que nous apprenions bientôt son heureux accouchement. Je ne sais pourquoi vous n'avez pas reçu la lettre de M. le maréchal de Villeroi dans le même temps

que je vous l'ai annoncée. Il me paraît engoué de sa maison; il y est encore présentement.

L'électeur est ici; il loge chez M. d'Antin, dans le jardin de Diane : il y arriva samedi, et commença par y jouer jusqu'à minuit avec madame la duchesse; on fit ensuite médianoche avec madame la duchesse de Berri, les deux personnes qui se conviennent le mieux voulant se divertir jour et nuit; il vit hier le roi dans son cabinet. On alla le soir faire de ces belles promenades autour du canal. Madame la duchesse était sur l'eau, madame de Berri en calèche, madame la duchesse la jeune en carrosse, madame la princesse de Conti et mademoiselle de Charolais à cheval, le roi seul dans sa calèche, car il n'a point encore donné auprès de lui la place de notre dauphine. Je n'étais point présente à ce beau spectacle; j'étais dans la forêt avec quatre ou cinq dames qui ne l'auraient pas plus goûté que moi.

Il faut dire un mot de madame d'Orléans; elle était dans un carrosse jaune et gris de lin, les chevaux noirs, avec des harnais d'argent.

M. de Beauvais a ses bulles. Il faut espérer que M. le cardinal de la Trémoille ne sera pas plus maltraité que les autres : ce n'est pas trop demander. Nous avons ici madame de Rupelmonde; mais comme je ne vois plus personne, je ne l'ai point vue. Je n'ai guère l'honneur de vous écrire, madame, sans penser à la différence de ce que je vous mande à ce que je vous dirais. Je suis à vous, madame, plus que je ne puis l'exprimer.

LETTRE CCCXLV.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 18 septembre 1713.

J'ai vu, madame, la réponse que vous faites à M. le maréchal de Villeroi, et j'y ai vu aussi toutes les raisons et toute la douceur qui me paraît dans tout ce que vous faites. Il vous répondra, et vous pourra assurer, madame, que le roi fera son possible pour le succès de ce que vous désirez. Je sens bien que si ce projet vous rapprochait de nous, j'y entrerais avec plus de vivacité, car je ne puis croire, madame, que vous en jouissiez, et que vous quittiez jamais LL. MM. CC.

Ne croyez pas, madame, que je puisse mettre des paravents devant ma grande fenêtre; on n'arrange pas sa chambre comme on veut quand le roi y vient tous les jours, et il faut périr en symétrie. Je comprends parfaitement les railleries de madame de Caylus puisque vous les permettiez; comment peut-on mieux aimer une souffrance réelle que d'avoir les yeux blessés par quelques petits travers? ce sont ceux de l'esprit qui m'impatientent; mais il faut s'y accoutumer, et à quelque chose de pis.

Madame de Caylus est la plus jolie vieille que vous connaissiez, elle a souvent ces belles cou-

leurs que vous lui avez vues, et dans ces moments-là elle est aussi jolie qu'elle ait jamais été ; du reste plus délicate que moi, ne s'habillant plus, presque toujours dans son lit, et menacée de maux bien considérables.

M. de Lauzun est allé à Lauzun, et doit être de retour ici vers la fin du séjour que nous y devons faire : ce voyage en poste m'a surprise, à son âge. Madame sa femme est malade à Paris.

Il n'est point vrai, madame, que le prince Ragoski achète une maison; il en a emprunté une du petit Bontemps, qui est dans l'avenue de Paris à Versailles. Je n'en connais que la porte qui me paraît enterrée. Il demeure là, et vient tous les jours voir le roi. Les courtisans ne se dégoûtent point de lui, et sa conduite est trop sage pour attirer des dégoûts. Vous m'avez rendu, madame, de très-bons offices auprès de lui, et je crois que j'aurais du crédit en Transylvanie, s'il y était rétabli. Je vous rends mille grâces de votre intention qui va toujours à mettre la paix et l'agrément partout; mais je n'ai point eu d'autre dessein en vous parlant de ce prince que de rendre témoignage à la vérité.

Je me trouve trop heureuse quand je puis louer quelqu'un, car je sais tant de mal de la plupart des gens que je vois, que mon cœur est toujours dans une amertume qui a besoin de quelque adoucissement. J'espère que nous apprendrons bientôt l'heureux accouchement de la reine.

Le maréchal de Villars a passé le Rhin ; on ne

dit point encore son dessein: mais on ne croit pas qu'il fasse le siége de Fribourg.

Il y a des nouvelles qui disent que l'impératrice est grosse. Madame la duchesse d'Orléans est partie pour aller à Versailles, pour voir M. le duc de Chartres qui est assez mal; il a de fréquentes faiblesses, ce qui me paraît un grand mal à un enfant, à moins que ce ne soit des vers.

L'Électeur s'en va demain. Jamais homme ne s'est mieux diverti, si on en juge par le mouvement qu'il s'est donné. Il a chassé tous les jours avec les différentes meutes qui sont ici, festins soir et matin, comédie trois fois la semaine, et grand jeu jour et nuit: on dit que rien n'est si vif que le jardin de Diane, où se passe une partie de ces plaisirs-là. Ce prince a perdu beaucoup d'argent et a grand mal aux yeux: voilà tout ce qui lui en restera. Il doit prendre congé du roi demain au matin.

M. le cardinal de la Trémoille mande que la constitution est faite, qu'on l'aura dans huit jours, et qu'il peut assurer par avance qu'il n'y a rien qui puisse changer nos libertés. Dieu veuille que les malheureuses affaires des deux partis puissent finir, quand même elles devraient recommencer quelque jour; car il ne faut pas espérer que cette hérésie soit sans retour.

Le marquis de Souillé, chevalier d'honneur de madame, est mort; elle a donné la charge à son frère. Notre cher dauphin se porte à merveille; la santé du roi est à souhait.

28.

Nous avons ici une nouvelle venue, qui est madame de Meuse, nièce de M. Sainte-Maure, fille de M. de Surlaube; elle suit déja madame de Berry à la chasse.

LETTRE CCCXLVI.

A LA MEME.

Fontainebleau, le 25 septembre 1713.

L'HEURE d'envoyer mes lettres, madame, est arrivée sans que j'en aie reçu des vôtres; j'espère que quelque courrier me dédommagera de cette perte.

Enfin la constitution est arrivée, et porte la plus grande condamnation que l'on pût désirer; on dit qu'il n'y a rien qui puisse changer nos libertés, ainsi nous pouvons la recevoir; je ne doute pas que M. le cardinal de Noailles ne soit le premier à l'accepter, et que par-là toutes les malheureuses affaires finiront, au moins en ce qu'il y a d'essentiel.

Nous apprîmes hier par un neveu de M. le maréchal de Villars qu'il avait chassé tous les ennemis des postes qu'ils avaient près de Fribourg; nous n'avons eu personne de tué, la résistance n'ayant

pas été grande. Le maréchal de Villars y fit une chute dans les montagnes, dont il s'est tiré bien heureusement, en se jetant du côté de sa bonne jambe.

L'Électeur s'en va demain, au grand déplaisir de la cour de madame la duchesse, qui passait les jours et les nuits avec lui; il lui en coûte beaucoup d'argent, on dit qu'il a bien perdu trente mille écus; il lui en reste un grand rhume et une fluxion sur les yeux; il s'en va à Compiègne, où il trouvera compagnie.

On dit que la peste augmente tous les jours à Vienne, d'où l'empereur jusqu'ici n'a point voulu sortir. J'attends avec impatience l'heureux accouchement de la reine. La duchesse de Noailles est encore grosse.

Le chevalier de Saint-Georges se trouve parfaitement bien des eaux de Plombières; il doit passer quelques jours à la cour de Lorraine. M. de Vaudemont est ici, marchant assez bien; pour madame sa femme, elle a pris un parti digne de sa vertu.

Vous allez avoir madame et mademoiselle de Solve, j'espère qu'elles trouveront toute sorte d'agréments auprès de vous; elles ont du mérite, elles comptent leur devoir pour quelque chose, ce qui est hors de mode dans ce pays-ci. Que ne donnerais-je pas, madame, pour vous voir un moment au milieu de tout ce qui s'y passe, et que vous vinssiez ensuite m'en dire votre avis!

Le roi se porte fort bien.

LETTRE CCCXLVII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 30 septembre 1713.

J'ai reçu la lettre que j'attendais de vous, madame, et j'ai vu aussi que vous en avez reçu une de moi; je n'y manque guère, et si c'était par maladie, mademoiselle d'Aumale vous l'aurait mandé.

L'action des galères d'Espagne est fort jolie, et sera utile, ayant empêché des munitions d'entrer à Barcelone. Je suis très-aise aussi que Nebot ait été battu; il mériterait bien quelque chose de plus.

J'ait fait vos compliments au roi sur la prise de Landaw qu'il croit très-sincère, et dont il vous remercie; j'espère, madame, que vous lui en ferez dans quelque temps sur la conquête de Fribourg, car nous apprîmes hier au soir qu'il est investi, et que M. le maréchal de Villars en va faire le siége; si le temps qu'il fait pouvait continuer, il abrégerait bien cette entreprise.

La reine étant dans son terme, on n'est pas si effrayé de quelques fièvres; mais nous avons pourtant été ravis de ce qu'elle n'a pas continué. Vous

recevrez, cet ordinaire-ci, une grande et belle et bonne lettre du maréchal de Villeroi toute avouée du roi comme ses véritables sentiments; si les grands pouvaient traiter leurs affaires eux-mêmes, elles en iraient mieux, et leur union subsisterait davantage. Vous faites justice aux dames de ce pays-ci de dire qu'elles aiment les petits présents, et que la cour de madame d'Albe était bien grosse quand elle en pouvait faire. Par cette même raison, il n'y a pas grand monde à Chaillot, la reine y souffre de toutes façons. M. Desmaretz a peine à payer, et ce douaire d'Angleterre toujours promis, ne l'est pas encore. Oui, madame, j'ai souvent matière à de tristes réflexions, et je vois bien des maux à craindre sans pouvoir y apporter aucun remède.

Avant de vous parler du siége de Fribourg, il fallait vous dire que le maréchal de Villars avait chassé tous les ennemis qui l'environnaient; son neveu nous en apporta la nouvelle il y a quelques jours.

Tout se dispose à recevoir la bulle du pape, et M. le cardinal de Noailles a déja révoqué l'approbation qu'il avait donnée autrefois à ce livre; j'espère que nous verrons cesser, ou du moins diminuer le bruit qui se fait depuis quelque temps dans l'Église; je n'aurais jamais cru que nous fussions meilleures gens que vous, cependant il me semble que nous en usons mieux avec le pape; n'allez pas, madame, entrer en justification là-dessus; je vous dis tout ce qui me vient à l'esprit, mais je n'ignore

pas les sujets que LL. MM. CC. ont de se plaindre de S. S.

Le roi courut hier trois cerfs, et en courra peut-être autant aujourd'hui; il en revint à sept heures et demie, travailla ensuite avec M. Voisins, et vint avec nous entendre une musique jusqu'à son souper sans sentir un moment de lassitude. Nous dîmes toutes que si l'on mandait cela en pays étranger, on y croirait de l'affectation et de l'exagération; mais je suis persuadée, madame, que vous me croyez, et vous avez raison.

Du 2 octobre.

Je viens de recevoir une lettre de vous, madame; vous avez grande raison de laisser dire, pourvu que vous n'ayez rien à vous reprocher; mais il n'est pas de même de ce que vous dites qu'il m'est aisé d'éclaircir, et même sans sortir de ma chambre. Je ne suis presque jamais entre le roi et ses ministres quand ils travaillent chez moi; j'en serais bien fâchée, car n'étant pas capable d'affaires, et les haïssant naturellement, je m'ennuierais beaucoup d'en entendre parler; croyez, madame, que je vous dis la vérité; je m'en vais chez le roi, qui prend aujourd'hui cette médecine de précaution dont il se trouve si bien.

M. le cardinal de Noailles a déja révoqué l'approbation qu'il avait donnée autrefois au livre du père Quesnel.

LETTRE CCCXLVIII.

A LA MÊME.

Fontainebleau, le 8 octobre 1713.

J'ai à répondre à deux de vos lettres, madame, l'une du 23, et l'autre du 25. Nous avons appris avec beaucoup de joie l'heureux accouchement de la reine, mais j'ai un peu entré dans la peine que M. le prince des Asturies sentira de ne pouvoir accomplir son projet; il y a lieu d'espérer que la reine voudra bien donner quelque fille; vous ne me parlez plus de ses glandes, madame, je voudrais bien savoir en quel état elles sont. Le roi m'en demandait des nouvelles il y a quelques jours.

Non, madame, on ne va point à souhait ici comme chez vous, il est bien vrai que les lieux sont pareils à ce qu'ils étaient, et les plaisirs à peu près les mêmes; il n'y a de différence que des personnes, et ce n'est pas la peine d'en parler; les manières sont un peu changées, et les coiffures ridicules sont les moindres défauts de celles qui les portent; je me garderai bien de vous faire une description de nos mœurs présentes, il me semble

que je pécherais contre l'amour qu'on doit avoir pour sa nation.

Je viens de dire adieu au cardinal Gualtério; il a demandé au roi la permission de le revenir voir dans cinq ou six ans; Dieu le veuille pour le bien de l'état.

On prétend, madame, que le siége de Fribourg ira plus vite qu'on ne croyait d'abord, et que le mois pourra en voir la fin.

On assemble les évêques qui sont à Paris pour recevoir la bulle; Dieu veuille que cette assemblée se passe doucement, et finisse promptement.

Nous partons mercredi pour nous en retourner à Versailles, au grand déplaisir de nos princesses. Madame la duchesse de Berri tomba de cheval il y a deux jours; il ne lui en a coûté que deux ou trois estafilades au front, qu'elle vint me montrer le lendemain; elle ne m'en parut pas plus mal.

Je vous promets, madame, de ne me jamais lasser de vous, et si j'avais l'honneur de vous entretenir, ma vie ne serait pas assez longue pour vous tout dire; je me flatte que nous serions du même avis.

Mettez-moi aux pieds de votre grande reine; que ne donnerais-je pour baiser sa main que je me figure fort belle!

FIN DU TOME SECOND.

LETTRES
DE MME DE MAINTENON
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A MME LA PRINCESSE DES URSINS.

Année 1709.

Année 1710.

Année 1711.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.



